This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`

NYPL RESEARCH LIBRARIES
3 3433 07137998 0

MÉMOIRES CONTEMPORAINS.

MÉMOIRES

DE MADAME LA DUCHESSE

D'ABRANTÈS.

TOME CINQUIEME.

IMPRIMERIE MAULDE ET RENOU,
Rue Baillœul, 9 et 11.

MÉMOIRES

DE MADAME LA DUCHESSE

D'ABRANTÈS,

OU

SOUVENIRS HISTORIQUES

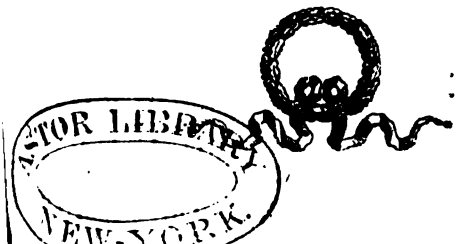
SUR

NAPOLÉON,

LA RÉVOLUTION,

LE DIRECTOIRE, LE CONSULAT, L'EMPIRE ET LA RESTAURATION.

TOME CINQUIÈME.



A PARIS,

LIBRAIRIE DE L. MAME,

RUE GUÉNÉGAUD, N° 25.

—

MDCCCXXXV

NEW YORK
PUBLIC
LIBRARY

MÉMOIRES

DE MADAME LA DUCHESSE

D'ABRANTÈS.

CHAPITRE PREMIER.

Attitude des rois de l'Europe. — Prorogation du consulat. — Consulat à vie. — Sénatus-consulte demandant l'empire pour Napoléon Bonaparte. — Détails et incidents. — Appel à la souveraineté du peuple. — 3,777,000 votants. — Calomnies posthumes contre Napoléon. — Gohier, président du directoire. — Napoléon, consul à vie. — Lettre de Duroc à Junot. — Pressentiment de Junot. — Conspiration de Pichegru, Moreau et George Cadoudal. — Le duc d'Enghien. — Regnier, grand-juge et ministre de la police. — Drake, ministre de la cour de Londres à Munich. — Démarches suspectes du duc d'Enghien. — Menées de Pichegru attribuées à ce prince. — Curieuse révélation. — Conversation de Duroc et de Junot. — Long entretien de ce dernier avec le premier consul. — Les généraux Dupas, Mâcon, Laplanche-Mortière. — Clémence de Napoléon. — Son appréciation de Moreau. — Conduite de Bernadotte au 18 brumaire. — Arrivée de Junot à Arras. — Parole remarquable.

Nous sommes enfin à cette époque non-seulement unique dans nos annales, mais dont celles de l'univers n'offrent aucun modèle. L'Europe attentive voit s'accomplir les temps, et les destinées de la France changent à ses yeux, sans que ses rois forment de projets pour en obscurcir l'éclat qui, dès son aurore, s'annonce

si étrangement lumineux. L'admiration les captive encore, et la haine et l'envie ne sont pas assez fortes pour attaquer d'ailleurs le colosse dont la main puissante protégeait nos bannières, dans ces jours de victoire.

Maintenant les événements vont se succéder avec une incroyable rapidité, et cependant tous sont d'une telle importance qu'il est impossible d'en omettre aucun; ils font *jalons* dans l'histoire de la France, et l'un d'eux retranché, il en résulterait des lacunes qui s'opposeraient à la clarté du récit. Il faut donc tout dire. C'est d'ailleurs une obligation imposée à l'auteur qui raconte; quelque pénible que soit l'appel qu'il est contraint de faire à ses souvenirs, quelque amertume qu'il ressente à évoquer des jours de gloire dont on proscrit aujourd'hui le nom, il doit se soumettre à cette souffrance. C'est un devoir, il doit le remplir.

J'ai parlé dans les volumes précédents de la prorogation du consulat, puis du consulat à vie, et enfin du sénatus-consulte demandant l'empire pour Napoléon Bonaparte. Je reviens néanmoins sur ces événements, parce que les détails qui les concernent, particulièrement le dernier, sont liés à d'autres incidents qui les réclament.

Jamais peut-être on ne rendit un plus bel hommage à la souveraineté du peuple que le jour où l'on fit cet appel à sa volonté pour répondre sur une question qui regardait d'aussi près ses plus chers intérêts. Aussi, ce que ne peuvent révoquer en doute aujourd'hui les bouches les plus injurieusement mensongères à la mémoire de Napoléon, c'est l'enthousiasme de cœur, le mouvement spontané qui fit accueillir à grands cris, dans les cent vingt-deux départements de la France, la proposition de lui confier ses destinées. On demande que les registres soient ouverts; c'est à qui inscrira le

premier son nom sur ces listes mémorables, monument le plus colossal peut-être de la gloire de Napoléon, car elles constatent l'amour d'un grand peuple. C'est en vain que la haine craintive, qui n'osait pas élever la voix pendant les belles années de l'empire, retrouva tout-à-coup la parole en 1814, pour émettre la singulière version qu'on avait gagné les maires et les notaires DE TOUTE LA France, que quelques votes avaient bien été libres, mais que toutes les signatures avaient été apposées par contrainte. La chose n'était pas facile avec *trois millions sept cent soixante-dix-sept mille* votants...

Mais que faisaient alors ces voix éloquentes dont l'extinction a tout-à-coup cessé en 1814? Elles gardaient le silence; et si nous en demandons la raison au citoyen Gohier, président du directoire, lorsque, le cœur gonflé d'une haine rancunière pour la journée qui le *déprésida*, il jeta enfin son venin dans des pages tardives, à une époque où la mort et l'exil empêchaient celui qu'il attaquait lâchement de lui répondre, il nous dira :

Le français vertueux gémit, et s'enveloppa de son manteau.

Ce pauvre M. Gohier! comme il était méchant, avec sa coiffure à la patriarche, son air d'Abraham! il voulait faire le caustique, et était en réalité haineux et mauvais comme une gale invétérée.

Toutefois, et nonobstant *les très-légers obstacles* qu'apportèrent en silence (car le peuple ne les eût pas accueillis s'ils eussent été plus bruyants) M. Gohier et quelques-uns de ses amis, Napoléon fut à L'UNANIMITÉ proclamé consul à vie. Cette marque d'amour du peuple français, dont l'enthousiasme se signalait et redoublait chaque jour, réveilla les ennemis assoupis du héros. Mais ce n'était pas dans l'intérieur de la France qu'il fallait les chercher. On les jeta sur nos bords.

Nous étions à Arras depuis trois mois, lorsque Junot reçut de Duroc une lettre conçue en ces termes :

« Mon cher Junot, si tes occupations te le permettent, écris à Berthier pour avoir un congé de quatre ou cinq jours. Je voudrais te voir ici en ce moment. Je t'expliquerai pourquoi en te voyant. Ne parle pas de ma lettre (1).

« Adieu, mon ami ; crois à ma
« sincère amitié.

« DUROC. »

14 février 1804.

En lisant cette lettre un pressentiment serra le cœur de Junot. Il ne voulut même pas écrire à Berthier ; et au risque d'être vivement réprimandé par le premier consul, il fit demander un bidet de poste, n'emmena avec lui que Heldt, son premier valet de chambre, puis, sous le prétexte d'aller à Saint-Pol, petite ville à quelques lieues d'Arras, il prit au grand galop la route de Paris, et arriva pour être témoin de l'arrestation de Moreau.

Cette conspiration de George et de Pichegru est déjà une chose remarquablement étrange par la manière dont le plan en avait été conduit, et presque exécuté ; mais ce qui la complique encore d'une façon bizarre, c'est l'introduction d'un personnage jusque-là recommandable aux yeux de la France, et qui, à partir de cette époque, change totalement de physionomie. C'est Moreau. Moreau depuis le 15 février 1804 jusqu'au

(1) Cette lettre, qui sera jointe à toutes les autres pièces rapportées dans mon ouvrage, se trouvera comme elles chez mon éditeur, M. Ladvocat, à qui je les confie. Bien que cette lettre de Duroc ne soit que de quelques lignes, elle montre tout ce que son cœur généreux avait d'attachement pour le premier consul, et combien il comptait sur des amis tels que Junot, dans une circonstance difficile.

27 août 1813 n'est plus qu'un pastel effacé. Et mon jugement est bien doux.

Moreau fut arrêté le 15 février, George Cadoudal le 9 mars, et Pichegru le 28 février. Ce dernier fut immédiatement enfermé au temple. Je vais rapporter à son sujet un fait important que je crois peu connu, et qui est relatif à cette conspiration et à la tragédie qui en fut la suite.

L'affaire de M. le duc d'Enghien a sur elle un voile mystérieux et terrible qui rend la main presque frémissante lorsqu'on veut le soulever. Cependant il faut en parler. L'histoire ne connaît aucun ménagement, elle doit tout dire. Que de versions n'y a-t-il pas eu sur cet événement déjà si malheureux par lui-même!

Dans des faits de cette nature, à moins d'avoir des preuves matérielles de ce qu'on avance, il est difficile de faire partager sa propre conviction à celui qui doute. J'ai la mienne relativement à l'empereur. Je la garde et ne prétends l'imposer à personne. Je dirai seulement que, parmi les gens qui l'entouraient, il y en avait (et nous en avons acquis la triste conviction) qui ne cherchaient qu'à le faire dévier de la route droite qu'il devait et voulait tenir. Sans mettre en question l'affaire de M. le duc d'Enghien, je crois que la couronne impériale posée par la volonté unanime de la France sur le front de Napoléon eût été tout aussi solide, tout aussi légitime, que le pacte contracté entre le vainqueur des rois de l'Europe et les hommes de la république eût été tout aussi sacré, tout aussi indestructible, quand bien même le prince serait demeuré à Ettenheim. Mais l'empereur avait autour de lui des hommes qui déjà rêvaient sa chute, parce que ses dépouilles valaient déjà la peine d'être partagées. Je rapporterai tout à l'heure une histoire complètement dans ce sens et qui date de Marengo!... Maintenant je vais parler de ce

besoin de faire faire des fautes à celui que son génie n'égarait jamais, mais qui eut le malheur de trop écouter toutes les voix qui l'entouraient.

Lorsque la conspiration de George fut découverte, on fut quelque temps encore avant d'en arrêter les deux principaux chefs, qui étaient ce même George et Pichegru. Des papiers saisis par les agents de Renier, alors grand-juge et ministre de la police, avaient éveillé d'autres inquiétudes et généralisé les dangers; aussi les recherches s'étendaient-elles à l'infini et s'efforçait-on d'entretenir dans l'esprit de l'empereur bien plus d'inquiétudes que son noble caractère et son cœur, certes trop peu défiants, n'en pouvaient concevoir par eux-mêmes. Ces papiers concernaient, autant que je puis me le rappeler, un M. *Drake*, ministre de la cour de Londres près celle de Munich. Cet homme avait écrit une lettre qui se rattachait à la conspiration *anglaise*, ainsi qu'on l'appelait alors, et cette lettre, dont voici l'une des phrases, avait, comme je l'ai déjà dit, donné des inquiétudes :

Il importe fort peu par qui l'animal soit terrassé, il suffit que vous soyez tous prêts à joindre la chasse lorsqu'il faudra le mettre à mort.

Par suite de la découverte de la conspiration et de tous les bouts de fils que l'on attrapait chaque jour, les agents de police se donnaient non-seulement de grandes peines pour surprendre de nouveaux détails, mais ils se créaient eux-mêmes des dangers dont ils exaltaient la gravité et redoublaient le mystère. C'est ainsi qu'après avoir eu vent du complot, à force de vouloir bien faire ils se trompèrent, et ce fut le moins coupable et le plus sot des conjurés qui fut arrêté le premier. Moreau eut l'honneur de passer avant les autres le seuil de la prison, et ses complices faillirent s'échapper. Dans

les rapports qui de toutes parts arrivaient à l'empereur, il était toujours question d'un homme d'une taille assez élevée qui se rendait dans les lieux de rendez-vous connus des agents de police, mais qui, grâce à l'habileté des conspirateurs, se trouvaient toujours déserts. Cet homme était enveloppé d'un vaste manteau ; un chapeau rabattu sur les yeux cachait entièrement sa figure lorsqu'il marchait dans la rue ; il était, disaient les rapports, blond, assez pâle, fort maigre et d'une tournure distinguée. Lorsqu'il paraissait au milieu des conjurés, nul ne s'asseyait devant lui qu'il ne l'eût permis, et son abord, bien qu'affectueux, ne manquait pourtant pas de hauteur.

Quel est ce personnage ? disaient les chefs et les inférieurs de toutes les polices. On prit des informations en Allemagne, en Angleterre, en Suisse, et le résultat de toutes ces enquêtes fut que l'homme devant lequel on demeurait incliné, qui paraissait envelopper toutes ses démarches d'un si profond mystère, n'était autre que M. le duc d'Enghien. On le dit au premier consul, et, à l'appui de cette assertion, on lui fournit également les preuves que le prince s'absentait parfois durant cinq et six jours d'Ettenheim. Quarante-huit heures pour venir de Strasbourg, autant pour demeurer à Paris, autant pour retourner, et voilà l'emploi du temps trouvé ; on avait déjà la preuve que le prince s'était rendu à Paris à l'époque des affaires du 18 fructidor. On mit cette communication sous les yeux du premier consul. En la recevant, Bonaparte fronça le sourcil et demeura pensif. Cette possibilité de venir ainsi au milieu de Paris le braver jusque dans sa demeure, lui parut non-seulement un délit d'une grave nature, mais d'une conséquence majeure pour les intérêts de l'état. Je sais que la détermination qui lui fut arrachée par des importunités renouvelées, s'ap-

puya principalement sur ces rapports inquiétants. Enfin le général Pichegru fut arrêté le 28 février ; mais ce ne fut que lorsque toute l'affaire du duc d'Enghien fut décidée et presque entreprise que l'on sut que le personnage mystérieux était Pichegru et non le prince, qui jamais n'était venu à Paris et passait les six jours désignés à chasser et à se récréer dans un séjour plus doux qu'un grenier ou qu'une cave remplie de conspirateurs. Toutefois la première impression avait été donnée et reçue; et bien que l'on sût, à n'en plus douter, que l'homme au manteau était le général Pichegru, la possibilité que le prince fût venu également à Paris n'en demeura pas moins dans toute sa force et son étendue.

Une autre particularité assez singulière est celle-ci. Je la tiens d'une personne à laquelle M. de Tumery l'a racontée.

Il y avait beaucoup d'espions autour d'Ettenheim. Le préfet de Strasbourg, Shee, et le général qui commandait le département avaient tous deux les leurs, et la police ne chômait pas de rapports. Un jour un juif allemand, qui était un des espions les plus assidus, accourt et dit : *Il est arrivé M. Tumerié à Ettenheim ;* et voilà le général qui croit que le juif, qui prononce en allemand, ne peut dire le nom de *Dumouriez* autrement, et le voilà qui croit que le général Dumouriez est à Ettenheim. On peut penser à l'effet que produisit une telle nouvelle. Elle ne fit qu'accroître, non-seulement l'inquiétude, mais la détermination de faire arrêter le prince qui venait à Paris, et qui recevait le général Dumouriez, arrivant de Londres !...

Junot avait trouvé tous les anciens amis du premier consul dans une agitation de cœur et une inquiétude qu'il partagea, comme on peut le croire, avec toute cette activité de tendresse qu'il avait pour son général.

Duroc eut avec lui une longue conversation dans laquelle son âme s'ouvrit tout entière, et qui prouva à Junot combien l'honnête et bon jeune homme aimait aussi celui qu'il chérissait; mais il était triste, et Junot partagea cette tristesse, lorsqu'il eut vu le premier consul, et entendu de sa bouche les mêmes paroles qu'il avait déjà adressées à Duroc.

— Tu as eu tort de quitter Arras en ce moment, dit le premier consul à son ancien aide-de-camp; il est possible que cette arrestation à laquelle ils m'ont contraint de donner mon assentiment, ait quelque retentissement dans l'armée, et chaque chef doit être à son poste... *Mon vieil ami*, tu repartiras cette après-midi même... Tu m'es plus nécessaire à Arras qu'à Paris:.. Eh bien! qu'as-tu donc?

Junot regardait Napoléon avec des yeux humides, et sa figure naturellement très-expressive révélait une foule de pensées qui se pressaient sur ses lèvres.

— Mon général, dit-il enfin au premier consul, le général Dupas, le général Mâcon, le général Laplanche-Mortière, mon chef d'état-major Clément, tous ces hommes-là sont des hommes de tête et dévoués à votre personne... ils peuvent parfaitement faire en mon absence ce que je ferais moi-même à Arras. Laissez-moi reprendre mon service d'aide-de-camp près de vous, mon général... laissez-moi me rejoindre à mes vieux frères d'armes pour vous garder! C'est un cœur de plus qu'ils auront à percer, les misérables qui vous poursuivent, avant d'arriver jusqu'au vôtre...

Junot était ému, et la voix qui part du cœur est toujours entendue. Napoléon ne répondit rien d'abord, mais il se rapprocha de lui, prit sa main, la serra, démonstration très-rare chez lui, ainsi que je l'ai déjà fait observer, puis enfin il lui dit :

— Junot, nous nous comprenons, mon ami... ainsi

tu m'entendras, lorsque je te répéterai que tu m'es plus utile à Arras qu'à Paris en ce moment. Je suis entouré de beaucoup de dangers, il est vrai; mais aussi j'ai des amis qui veillent sur moi. Et puis, dit-il en souriant, mes ennemis sont moins nombreux qu'on ne le croit...

— Oh! je le sais bien, répondit Junot; mais je voudrais seulement que le petit nombre qui existe fût sévèrement puni... et je sais des choses... Mon général, comment pouvez-vous avoir des pensées de clémence pour des hommes qui conspirent non-seulement contre vous, mais contre leur patrie?...

Le premier consul regarda Junot d'un air étonné : — Que veux-tu dire ?

— Je veux dire, mon général, que vous êtes résolu, je le sais, à *solliciter* la justice d'*être indulgente* pour le général Moreau, et que vous n'êtes pas le maître d'agir ainsi. Il est coupable. Il l'est maintenant comme il le fut à l'époque de l'affaire de 97, lorsqu'il envoyait au directoire le fourgon contenant les preuves de la culpabilité de Pichegru. C'est le même homme, traître à la fois envers la république et envers son ancien ami.— Il avait le fourgon (1) *depuis plusieurs mois*, dit-il à Barthélemy en lui écrivant (bien qu'il sût sa disgrâce..). Pourquoi ne l'envoyait-il pas? Et il ajoutait : *Les pièces qu'il contient sont aussi claires que le jour; cependant je doute qu'elles puissent être produites en justice....* Mon général, on a accusé l'armée d'Italie de ne pas aimer le général Moreau... cela est vrai. Mais on dit que nous ne l'aimions pas parce que sa gloire rivalisait avec la nôtre, cela est faux, et une telle accusation fait lever les épaules. La gloire de Moreau pouvait

(1) Le fourgon avait été pris, selon la déposition de Moreau, le 2 floréal (21 avril), à Offembourg, *vers trois heures après midi.*

le coiffer de son auréole, sans que pour cela la nôtre en fût moins brillante et moins pure. Quant à moi, je jure sur l'honneur que jamais cette pensée ne s'est éveillée dans mon âme : j'aime trop la république pour ne pas au contraire me réjouir en lui voyant un fils de plus, vaillant et victorieux.

Le premier consul avait écouté Junot avec une profonde attention et sans l'interrompre même par un geste. Il se promenait dans son cabinet, les bras croisés, et d'un pas assez lent. Mais au moment où Junot dit :

J'aime trop la république pour ne pas, etc.... Napoléon l'arrêta, le regarda fixement, et parut presque l'interroger; mais ce mouvement, quel qu'il fût, ne dura qu'une seconde, il se remit à marcher, et dit seulement :

— Tu es trop sévère pour Moreau : c'est un homme parfaitement inhabile, si ce n'est à la tête d'une armée, et voilà tout.

— Pour inhabile, mon général, cela est positif; mais sa conduite, comme citoyen, sans parler de lui comme homme d'état, est telle qu'un vrai patriote, un loyal militaire ne peut l'approuver. Lorsque Moreau, *apprenant par les voies ordinaires* les événements du 18 fructidor, fait une proclamation à ses troupes, dans laquelle il leur dit : *Le général Pichegru a trahi la nation !* Pichegru était son ami; il avait servi sous ses ordres; c'était Pichegru qui avait nommé Moreau à son premier grade, qui l'avait protégé, soutenu. Il n'est pas un citoyen dans toute la France qui ne sente au fond du cœur que le général Moreau devait à sa reconnaissance, à son amitié pour Pichegru, de cacher les preuves de sa culpabilité; ou bien, qu'il devait à son titre de soldat français de les céler moins long-temps... Mon opinion sur Moreau a été fixée dès cette époque. Sa

conduite ultérieure en certaines circonstances est venue encore fortifier cette opinion. »

Ici Junot devint plus rouge qu'il ne l'était habituellement. Comme il était très-expansif, il laissait toujours courir sa parole, et souvent il aurait voulu la rattraper. Napoléon s'avança vers Junot, et le regardant en riant :

—Tu veux parler du 18 brumaire, n'est-il pas vrai?...

Et il riait toujours en prenant de fréquentes prises de tabac...

— Oui, mon général, répondit Junot, qui se mit également à rire en voyant la gaîté du premier consul.

— Dans le fait, reprit Napoléon, la conduite de Moreau fut aussi extraordinaire dans cette journée que celle de Bernadotte et de quelques autres. Bernadotte criait à tue-tête qu'il était *républicain.... qu'il ne voulait pas trahir la république* !.... *qu'il fallait sauver la république* !... QU'UN RÉPUBLICAIN *comme lui ne pouvait trahir la patrie*!... Eh! qui songeait à le faire, si ce n'est lui-même à cette même époque, et deux ou trois autres revêtus de cette toge républicaine sous laquelle le manteau du tyran était bien plus caché que sous ma redingote grise?... Ah! vraiment, la France en *aurait vu de belles* (1) si les Russes eussent été battus à Novi... Mais silence! paix aux morts (2) ... Quant à Moreau, qui, après avoir reçu pour salaire de ses révélations tardives une destitution, ou du moins une ré-

(1) J'ai dit que je conserverais toujours le langage du premier consul et ses manières de dire quelquefois un peu triviales. Si je les changeais j'ôterais la couleur originale du portrait.

(2) Ce n'est que depuis peu que j'ai eu la clé de ces mystérieuses paroles que Junot lui-même ne comprit pas alors entièrement. Je rapporterai plus tard, et en son lieu, une histoire des plus surprenantes servant à éclairer un point de notre histoire et à donner sa véritable physionomie à une des grandes figures de notre révolution. — C'est Joubert !!....

forme méritée, était à Paris, *battant le pavé*, et n'ayant pas plus le talent que la volonté, j'entends la *détermination*, de délivrer sa patrie d'un gouvernement honteux et pourri, il me servit D'AIDE-DE-CAMP le jour du 19 brumaire, d'assez mauvaise grâce à la vérité, parce qu'il aurait eu le désir, sinon la force, d'être le héros de la fête... Depuis, on prétend qu'il ne m'a pas pardonné la position dans laquelle lui-même s'était placé... J'en suis fâché... Et s'il est vrai que dans cette dernière tentative, il ait pu donner la main à un transfuge, à un traître, pour s'allier contre moi, plutôt que contre la patrie, je le plaindrai, mais je ne me vengerai pas.

— Mais, mon général, laissez cette affaire suivre son cours naturel; n'influencez en rien les juges. D'après tout ce que j'ai recueilli depuis quelques heures, cette importante affaire doit être jugée avec toute la sévérité et l'intégrité des lois. Voulez-vous donc, mon général, encourager la trahison?... Que le général Moreau se raille avec son cuisinier d'une récompense honorable accordée au courage, il en est le maître, le ridicule n'en retombe que sur lui; mais qu'il joue avec le salut de la patrie, que votre vie soit l'enjeu de sa partie, voilà ce qui ne peut se souffrir.

— Eh! malheureux, s'écria Napoléon, en saisissant fortement le bras de Junot, veux-tu qu'on dise que je l'ai fait *assassiner* parce que j'en suis jaloux (1)!...

Junot demeura stupéfait. Le premier consul parcourait la chambre à grands pas et était vivement ému. Mais on sait que tout ce qui le débordait et l'entraînait

(1) Ces paroles sont textuellement celles qu'a dites Napoléon. — Je les ai rapportées avec fidélité, ainsi que toute cette conversation, parce qu'elle tient essentiellement à l'époque remarquable où nous sommes arrivés. Ce mot sur Moreau explique pourquoi sa peine ne fut pas celle de la mort; car enfin, le code à la main, il était coupable.

plus loin qu'il ne voulait, était maîtrisé à l'instant même. Il se rapprocha de Junot, et lui parla de la belle division des grenadiers d'élite qui se formait alors à Arras. Junot, encouragé par sa bonté, lui fit une foule de demandes pour ses soldats, et en obtint TOUT ce qu'il voulut obtenir. Mais il reçut aussi l'injonction de reprendre la route d'Arras à l'instant même. — Au moment où Junot ouvrait la porte pour sortir, Napoléon le rappela, et lui demanda comment il avait appris un fait que le Moniteur n'avait annoncé que le matin, c'est-à-dire l'arrestation de Moreau. — Junot hésitait à répondre; le premier consul répéta sa question, et cette fois avec une sorte d'impatience. Mon mari réfléchit enfin que la lettre de Duroc ne pouvait prouver qu'en sa faveur, et il la mit sous les yeux du premier consul; Napoléon la relut deux fois et la rendit avec un sourire doux; une expression de bonté parfaite avait remplacé cette sorte d'irritation qui l'avait précédée. Cependant il blâma Duroc; mais il était facile de voir que la *colère* ne serait pas orageuse. En effet, un si tendre attachement ne pouvait que le toucher; et, quoi qu'en ait pu dire M. Bourrienne, Napoléon sentait et appréciait *alors* le dévouement qu'il inspirait.

Junot descendit chez Duroc, l'embrassa après l'avoir prévenu qu'il avait montré sa lettre, puis, *sans aller même embrasser sa sœur,* qui habitait alors notre hôtel rue des Champs-Élysées, il reprit au galop la route d'Arras, où il arriva au milieu de la nuit suivante, sans que personne se fût aperçu de son absence, si ce n'est pourtant son chef d'état-major, qui dut nécessairement en être informé.

Les amis de Junot le tenaient au courant de toute l'affaire de Moreau. Nous apprîmes ainsi l'arrestation du général Pichegru, qui eut lieu quatorze jours après celle de Moreau, puis celle de George qui, le 9 mars,

fut, comme on le sait, arrêté au bas de la rue de Tournon dans un mauvais cabriolet de place. Les événements se succédaient avec une rapidité qu'on avait peine à suivre. Bientôt on apprit l'affaire tragique du duc d'Enghien. Je dois à ce sujet rapporter un mot qui fut dit le jour où nous en reçûmes la nouvelle à Arras. Junot, fort inquiet de ce qui pouvait avoir lieu en cet instant, entretenait une correspondance très-active avec ceux de ses amis que leur position mettait à même de l'informer promptement et sûrement de ce qui arrivait. Le 22 mars au matin, un homme de confiance de Duroc arriva au point du jour dans la cour de la maison que nous habitions. Il était porteur de dépêches que Junot lut avec empressement, mais auxquelles il était loin de s'attendre. Il fut d'abord profondément préoccupé. Bientôt je le vis rougir et pâlir... puis, portant la main à son front qu'il serra fortement, il s'écria :

« Que je suis heureux de ne plus être commandant de Paris !... »

CHAPITRE II.

Expédition d'Angleterre. — Camp d'Arras. — Division de grenadiers commandés par Junot. — Les généraux Mâcon, Laplanche-Mortière, Dupas, placés sous les ordres de Junot, ainsi que Clément, adjudant-général, chef d'état-major. — Leur portrait. — MM. de Déban-Delaborde, Édouard de Colbert, Auguste de Verdière, Charles Vanberchem. — MM. de Limoges et Magnieu. — M. et madame de Lachaise. — Fait remarquable dans les annales de la toilette militaire. — Quiproquo plaisant. — Mon mari projette la suppression des chapeaux de feutre pour les troupes, et la *tonte* générale des queues. — Lannes et Bessières. — Duels entre militaires à propos de queues. — Lettre de l'empereur à Junot. — Singulière requête d'un jeune grenadier. — Caprices de ma fille. — La sœur de lait du grand Buffon.

L'EXPÉDITION d'Angleterre, ainsi qu'on nommait la descente que l'on préparait sur tout le littoral de Normandie, dans le département du Pas-de-Calais, et dans les ports de la Hollande et de la Belgique, se poussait avec une activité magique dont il faut avoir été témoin pour s'en faire une idée. Le camp d'Arras, formé de cette fameuse division de grenadiers forte de douze mille hommes, et commandée par Junot, était destiné à former une sorte d'avant-garde, et devait commencer la descente. J'ai vu former ce magnifique corps que l'empereur lui-même a trouvé *presque plus beau que sa garde* (1);

(1) Ce furent les expressions de Napoléon lorsqu'il passa la première revue, et l'on sait qu'alors ce qu'on appelait *la garde*, était ce qui depuis a été nommé la vieille garde, ou *les grognards*; c'est-à-dire le plus beau corps de l'armée.

j'ai vu de près tous les soins que Junot a donnés à cette admirable troupe ; j'ai vu l'empereur au milieu d'elle ; et les souvenirs que ce temps me rappelle doivent trouver leur place dans les mémoires contemporains.

Les grenadiers réunis, comme ils s'appelèrent ensuite, ne formaient pas plusieurs régiments. Bien loin de là, le colonel d'un corps n'avait quelquefois sous ses ordres que quelques hommes de ce même corps. Je ne perdrai pas mon temps, et je n'abuserai pas de celui de mes lecteurs, en leur décrivant ici la formation de la division des grenadiers ; je me bornerai à dire, qu'usant de la facilité qu'il avait de connaître par ces mêmes chefs de corps les meilleurs et les plus beaux sujets de leurs régiments, Junot les faisait demander ; et c'est ainsi que cette fameuse réserve des grenadiers d'Arras devint une des plus belles troupes de l'armée. Junot qui adorait sa profession, et qui vénérait en elle la base glorieuse sur laquelle reposaient nos destinées, éprouvait un vrai bonheur à former un corps qu'il voulait rendre unique.

Le premier consul lui avait donné pour servir sous ses ordres quatre officiers supérieurs de sa garde, le général Mâcon, le général Laplanche-Mortière, le général Dupas, et l'adjudant-général Clément comme chef d'état-major. Tous les quatre étaient adjudants supérieurs du palais. Le général Mâcon était un brave et loyal militaire, franc, honnête homme, et toujours disposé à rendre deux coups de sabre pour un. Le général Dupas était un courageux soldat. Il avait fait la guerre d'Égypte, et sa bravoure était bien plus positive que sa politesse, quoique cependant il n'eût jamais l'intention d'en manquer. Mais il jouait de malheur. Le général Laplanche-Mortière était un ancien page de la petite Écurie. C'était un de ces mangeurs de cœurs de province, une de ces mauvaises traditions de mous-

quetaire qui impatientent sans prêter à rire. Il n'en était pas moins brave, disait-on, mais cela ne faisait rien à l'affaire. Il était alors si simple et si ordinaire d'être brave, qu'on ne parlait que de ceux qui ne l'étaient pas. L'adjudant-général Clément était un homme aimable, poli, bien élevé, républicain et fils de ses œuvres, et fort habile comme officier d'état-major. Il était marié, ainsi que le général Laplanche-Mortière. Je parlerai plus tard de mesdames Laplanche-Mortière et Clément.

L'état-major de Junot se composait de trois aides-de-camp et de quelques officiers d'ordonnance. Les trois aides-de-camp étaient M. de Déban-Delaborde, M. Édouard de Colbert, aujourd'hui lieutenant-général, et M. Auguste Verdière, fils du général Verdière qui avait commandé à Paris. Il est aujourd'hui officier général comme son père. Je ne sais pas s'il est demeuré aussi comique qu'il l'était dans ce temps-là; mais je le souhaite pour ceux qui ont le plaisir de le voir, car il était bien plaisant, bien aimable et bien spirituel. Il aurait fallu le sérieux d'un mourant pour résister à ce rire qu'il savait si bien provoquer. Il y avait aussi un officier que Junot avait pris avec lui par amitié pour son frère, M. Billy Vanberchem, son ami intime, et qui bientôt se fit aimer de son général pour ses qualités aimables et son esprit si gai et si malin. M. Charles Vanberchem nous a fait passer de bonnes et joyeuses heures. La bonté de son cœur était égale à son esprit, et Junot le regardait comme un frère. Il y avait aussi avec nous, deux *quasi militaires* qui faisaient partie de notre intérieur intime: l'un était M. de Limoges, mari d'une de mes amies les plus chères, l'autre M. Magnien, camarade de collége de Junot et du maréchal Marmont, ayant un jour rêvé qu'il était officier de hussards, puis chirurgien-major, mais n'étant au fait que le plus lourd et le plus en-

nuyeux des hommes. Parmi les colonels, il s'en trouvait quelques-uns de fort bonne mise dans un salon ; mais on sait que Napoléon ne leur faisait pas prendre leurs degrés dans une salle de bal ; aussi mon jugement pourrait-il se ressentir de la prévention de femme que j'y puis apporter, et j'aime mieux ne parler que de leurs qualités bien reconnues.

Nous avions eu le bonheur de trouver un préfet fort aimable. M. de Lachaise, autrefois lieutenant-colonel de Royal-Normandie (1), était un homme parfaitement capable de bien faire les honneurs d'une province. Il était poli et prévenant sans être obséquieux, avait un esprit remarquable, savait son monde de bonne compagnie autant qu'un homme de France, et, bien qu'il fût vieux et laid, il était toujours bien venu et bien accueilli. Sa femme, dont il eût été le père, était la bonté même. Elle rendait la maison de M. de Lachaise non-seulement agréable à ceux que sa place le forçait à recevoir quelquefois sans plaisir, mais aussi à son vieil époux, qui l'aimait et en était tendrement aimé. A peine arrivés à Arras, Junot et moi nous distinguâmes aussitôt tout ce qu'il y avait de bienveillant et d'aimable dans l'intérieur de cette famille. Nous fûmes au-devant des prévenances que nous firent M. et madame Lachaise, et une amitié que le temps n'a fait que resserrer s'établit bientôt entre nous. La préfecture était dans un superbe local que M. de Lachaise destina, aussitôt l'arrivée des troupes, à leur faire les honneurs de sa ville, comme il le devait en ancien frère d'armes. Il nous donna des bals, des dîners ; nous lui en rendîmes : les généraux s'en mêlèrent aussi. Puis on faisait des petites guerres, des chasses ; enfin on s'amusait fort bien à Arras, et cependant la besogne allait son train.

(1) Ou major, je ne me le rappelle plus.

Ce mot de besogne me rappelle un des faits les plus remarquables dans les annales de la toilette militaire. Comme l'empereur intervint dans la querelle qui pensa s'engager entre la garde et les grenadiers, et que le résultat fut d'agir sur l'armée tout entière, je dois le rapporter ici.

Junot venait de passer une revue. Il pleuvait, et ceux des soldats qui avaient de vieux et même de bons chapeaux, portaient, il faut en convenir, non-seulement une sotte mais une incommode coiffure. Junot, après avoir quitté son habit mouillé, se mit dans une bergère, les pieds dans de bonnes pantoufles, et là, *pensant à ses enfants* (c'est ainsi qu'il appelait les grenadiers), il se mit tout-à-coup à dire : (1)

« Je ne veux pas de ces chapeaux ! De quelque manière qu'ils soient posés, il y a toujours une corne qui fait gouttière. Je n'en veux pas ! »

J'avais reçu la veille une caisse de Paris expédiée par Mademoiselle Despaux, et, en vraie femme, je crus que Junot parlait de mes chapeaux et je lui dis tranquillement :

« Comme je trouve qu'ils vont bien, je les porterai ; et puis cela ne te regarde pas, tu n'y entends rien. »

Junot, comme tous ceux qui poursuivent une idée qui les occupe fortement, ne crut pas que je pouvais parler d'autres chapeaux que de ceux de ses grenadiers, et me regardant, il me dit avec le plus beau sang-froid :

« Je voudrais bien t'y voir toi, avec le temps qu'il fait aujourd'hui ! une corne sur le nez et l'autre au milieu du dos. »

Je me mis à rire ; nous nous expliquâmes, et Junot

(1) On sait que tous n'avaient pas le bonnet de grenadier, notamment les nouveaux arrivés.

rit avec moi. Mais les chapeaux cornus lui revenaient à l'esprit. Il se mit en tête de changer la coiffure de *ses enfants*, et dès-lors il ne pensa plus qu'à faire réussir son projet. Car ce n'était rien moins qu'un plan très vaste; et Junot voulait que toute l'armée subît le changement qu'il avait d'abord l'intention de faire adopter à la division des grenadiers.

Il désirait qu'il n'y eût pour toute la ligne qu'une seule et unique coiffure, le schakos et le bonnet de grenadier; de même pour la cavalerie, le casque des dragons excepté. Mais ce qui devait offrir des difficultés, c'était de faire abattre toutes les queues de l'armée; car c'était, puisqu'il faut le dire, pour arriver à une *tonte* générale, que Junot réformait surtout les chapeaux, mesure à laquelle l'aidait merveilleusement leur inconvénient naturel.

C'est une chose odieuse, disait-il, de voir, un jour de pluie, un soldat avec son habit couvert d'une pâte blanchâtre et graisseuse, ses cheveux mal contenus dans le sale ruban qui les retient, le front et les joues ruisselantes d'une eau laiteuse, et tout cela recouvert d'un mauvais feutre mal retapé qui ne préserve le soldat ni du vent, ni du soleil, ni de la pluie. Et c'est pour ce beau résultat que vous faites aux soldats une retenue de 10 sous par semaine qui seraient bien mieux employés à la masse de linge et de chaussure. S'il avait les cheveux coupés, sa santé s'en trouverait mieux, parce que rien n'est plus facile à tenir propre que des cheveux coupés. La chose est donc avantageuse en entier pour lui.

Junot parla de son projet à ses officiers généraux: tous l'adoptèrent avec transport. Depuis long-temps, à partir du sous-lieutenant jusqu'au général en chef, les officiers de l'armée entière avaient les cheveux coupés, et, pour le dire en passant, le général Lannes et le gé-

néral Bessières étaient les seuls de tout ce qui entourait le premier consul, qui eussent gardé leur étrange coiffure (1). Aussitôt que Junot eut l'assentiment de ses officiers, il écrivit à l'empereur pour lui faire part de son projet et demander son autorisation. L'empereur avec son coup d'œil rapide aperçut tout le bien que le soldat pouvait retirer de l'exécution d'un pareil plan. Mais il ne voulut pas *l'imposer;* Junot reçut pour réponse l'ordre d'aller à Paris pour conférer directement avec l'empereur de cette affaire. Junot partit à l'instant. L'empereur lui dit que le projet était bon, qu'il désirait le voir exécuté, mais qu'il ne voulait pas que ses soldats fussent contraints à couper leurs cheveux.

« Persuade-les, lui dit-il; mais rien ne doit être fait par la force. »

Junot parla ensuite de la nouvelle coiffure qu'il donnerait à sa troupe; car le projet de *tonte* ne concernait encore que la division des grenadiers réunis; mais comme ils étaient douze mille, leur exemple devait entraîner l'armée. Ce fut ce qui arriva.

Maître d'agir à sa volonté, Junot revint tout joyeux à Arras. Il fit aussitôt proclamer dans les casernes que ceux de ses soldats qui voudraient couper leurs cheveux lui feraient plaisir, mais que nul n'y était contraint. Le lendemain, les perruquiers d'Arras avaient abattu plus de deux mille queues; mais, le soir, il y eut deux duels, et Junot n'était pas content.

« Tu verras qu'ils vont me faire quelque histoire de ces malheureux duels auprès de l'empereur, me dit-il,

(1) Le maréchal Lannes et le maréchal Bessières étaient à peine âgés de trente ans à l'époque dont je parle, et malgré, non-seulement la mode, mais l'usage général, ils portaient une queue et de la poudre. Le maréchal Bessières a gardé cette coiffure jusqu'à sa mort. Le maréchal Lannes l'avait, je crois, quittée l'année même où la France perdit en lui son Roland.

là où il y a pâture pour une mauvaise chose, on est sûr que dans ce pays de cour où nous entrons, car nous y sommes déjà, les bonnes âmes telles que D..... C.....F.....S...., (et il me nomma plusieurs hommes qui en effet entouraient l'empereur d'une continuelle et cruelle méfiance pour lui-même, ayant soin de faire paraître sous un jour défavorable, ses plus fidèles serviteurs), ces bonnes personnes vont dire à l'empereur que mon armée s'insurge. Heureusement que j'ai écrit la chose telle qu'elle est à Duroc. Celui-là ne trompe ni son général ni ses amis.

Ce que Junot avait prévu arriva effectivement. L'empereur lui adressa de sa propre main un petit billet contenant ce peu de mots :

« Junot, j'ai accueilli ton projet parce qu'en effet il est utile ; mais je défends les *façons prussiennes*. Je n'entends pas que rien s'opère dans mon armée ni à coups de sabre ni à coups de canne. Les bruits qui me sont revenus m'affligent.

« Adieu [1],

« BONAPARTE. »

Qui donc avait pu parler et de coups de *sabre* et de coups de *canne* ? Junot écrivit d'abord à Berthier, bien qu'il fût certain que le rapport ne venait pas de lui ; mais les bureaux pouvaient être influencés par des hommes qui plus tard y furent les maîtres, et qui prouvèrent alors à Junot ainsi qu'à l'armée entière, qu'ils n'étaient amis que d'eux-mêmes, encore la chose était-elle douteuse, car ils se faisaient haïr de tous. Junot écrivit donc à Berthier, puis au premier consul. Il raconta

(1) Il n'était pas encore empereur.

les faits tels qu'ils s'étaient passés, et fit observer que dans un camp aussi nombreux que le sien, et lorsqu'il était question d'une réforme ou d'un changement, quelque léger qu'il fût, c'était merveille en vérité qu'il n'y eût que deux ou trois querelles particulières, et cela, parce qu'un soldat en aura appelé un autre *Caniche tondu,* et que le camarade lui aura répondu : *J'aime encore mieux être un caniche tondu qu'une vilaine tête à perruque.* Telles avaient été en effet les véritables paroles dites par les deux soldats qui s'étaient battus avec leurs briquets dans la rue des Capucins à Arras, à la suite d'un souper dans lequel tous deux s'étaient enivrés.

« Au surplus, ajoutait Junot, si la mesure que j'ai » proposée comme bonne pour la santé du soldat, utile » pour ses intérêts, remarquablement lucrative pour » l'État, et enfin plus agréable à l'œil pour l'uniformi- » té de la tenue ; si cette mesure paraît néanmoins » défectueuse sous quelque rapport, je suis prêt à l'a- » bandonner. »

En écrivant ces derniers mots, Junot éprouvait une vraie peine. Il tenait à l'exécution de ce projet, enfant de sa création. Mais avec Napoléon on était certain d'obtenir prompte et sûre justice dans de semblables occasions. Huit jours n'étaient pas écoulés depuis le départ de cette lettre, que Junot en reçut une des plus aimables sur ce qu'il voulait faire, et l'ordre *presque officiel* de continuer et de préparer la nouvelle coiffure pour l'époque du 15 août. *Nous* avions du temps devant *nous*, et Junot sauta de joie comme un véritable enfant.

Maître d'agir, et libre d'arriver à son but par des moyens permis, Junot n'en mit pas d'autres en œuvre que sa bonté et l'attachement que les soldats lui portaient en retour. Il fut, lui-même dans les casernes, parla aux sous-officiers qui, soit dit en passant, étaient

les plus tenaces à repousser le changement des têtes. En effet, c'est ordinairement le caporal, le sergent et le sergent-major qui sont ce qu'on appelle les *farauds* du régiment. A cette époque, la coutume *faraude* consistait surtout dans une queue bien poudrée, bien pommadée, ornée d'un ruban noir formant une rosette à *flots*; et plus cette queue était chargée de poudre et de pommade, plus le soldat était fier, mais aussi plus son habit ressemblait à celui d'un garçon perruquier; et si la pluie venait à s'en mêler, la tête du *faraud*, son collet, son chapeau, tout cela n'était plus qu'un vrai gâchis. Mais enfin, le dimanche, le *faraud* enfarinait sa crinière, et tout allait bien. Comment quitter la boîte à poudre pour une éponge, et des cheveux en brosse? et puis disait le *loustic* de la chambrée, nous ressemblerons à ces coquins d'*angliches*.

Une fois qu'ils se furent mis cette idée dans la cervelle, la chose avança un peu moins.

Cependant Junot avait juré qu'il mènerait à bien son entreprise, et cela sans violence aucune. Il était aimé de ses soldats, ainsi que je l'ai dit; il leur parla lui-même, et, dès qu'ils entendirent de sa bouche qu'ils lui faisaient de la peine en se refusant à la mesure générale (car plus des trois quarts de la division avaient les cheveux coupés), il se fit une sorte de révolution parmi eux, si je puis dire ce mot. Les douze ou quinze cents hommes récalcitrants qui restaient encore eurent la tête tondue avant que la semaine fût écoulée. Plusieurs traits remarquables eurent lieu relativement à cette petite affaire à laquelle l'empereur, au reste, portait un très vif intérêt. Je choisis parmi ces faits celui que je vais rapporter, parce qu'il s'est passé devant moi.

Un matin, tandis que nous étions à déjeuner, on dit à Junot qu'un soldat demandait à lui parler. L'aide-

de-camp de service fut envoyé vers lui, il répondit que c'était au général qu'il voulait s'adresser, et qu'il reviendrait s'il était occupé. Junot était accessible ; il n'avait pas oublié qu'il avait été soldat, et qu'il eût trouvé fort mauvais à cette époque que son général le reçût insolemment ; il donna donc l'ordre de faire entrer le jeune militaire dans le salon. Néanmoins il fronça le sourcil lorsque le lieutenant-colonel Laborde lui dit à demi-voix :

« C'est *un toupet*, mon général, et un toupet rudement enfariné, encore. »

Lorsque nous entrâmes, nous vîmes un jeune homme de vingt-six ans, grand, bien fait, d'une figure agréable et dont la tenue en général n'était pas celle d'un *faraud troupier*. Il salua d'une manière qui n'avait rien d'emprunté ; toutefois il s'embarrassa lorsqu'il vit le regard sévère de Junot s'arrêter sur lui, et particulièrement sur sa tête poudrée. Mais une circonstance qui me surprit, ce fut de voir le jeune et beau soldat faire un salut d'intelligence à ma fille Joséphine, que je tenais par la main en ce moment. Elle était alors âgée de trois ans et demi, et toujours habillée en garçon. Aussi presque tous les grenadiers ne l'appelaient-ils que *leur petit général*. Elle répondit à son tour par un signe de sa jolie tête blonde, et me dit tout bas avec sa douce voix d'ange :

« C'est M. *Ansème*. »

— Que voulez-vous de moi, mon ami ? demanda Junot au jeune soldat.

— Mon général, je désirerais savoir, avec votre permission, *s'il est ordonné* de couper les cheveux ? Comme je ne l'ai pas vu à l'ordre de ce matin, j'ai pensé que.....

— Je n'ai rien *ordonné*, répondit Junot, je n'ai rien *exigé*. J'ai seulement demandé, comme preuve d'atta-

chement, à mes grenadiers, à ceux que je regarde comme mes frères, mes enfants, mes amis, je leur ai seulement demandé une chose qui leur coûtait d'autant moins qu'elle est dans leur intérêt. J'avais dû penser, qu'en retour de tout ce que j'ai fait pour eux, de ce que j'ai obtenu pour ce corps le plus favorisé peut-être de toute l'armée française, mes compagnons de dangers et de gloire feraient pour moi le léger sacrifice d'une poignée de cheveux qui leur est aussi incommode qu'elle est désagréable à l'œil de celui qui regarde maintenant défiler les beaux bataillons que je commande. Car je dois être juste; tous mes braves grenadiers n'ont pas agi comme toi, poursuivit Junot en apostrophant directement le jeune soldat, presque tous ont coupé leurs cheveux; ce qui rend encore plus sensible l'obstination de ceux qui te ressemblent... Mais au fait que veux-tu?...»

Junot était en colère, et je voyais qu'il se contenait avec peine. Le jeune homme ne fut pas effrayé, mais il était ému; il fit quelques pas et dit à Junot:

— Mon général, dans toute la division il n'est pas un cœur qui vous soit plus dévoué que celui d'Anselme Pelet... Je ne suis pas désobéissant, mon général, je ne suis pas obstiné... et je vais vous le prouver...

Le pauvre jeune homme avait la voix tremblante; on comprenait, on sentait plutôt qu'il y avait presque des larmes dans cette voix-là.

— Mon général, poursuivit-il, j'ai une mère que j'aime et que je respecte comme on dit que vous aimez et que vous respectez la vôtre; quand je suis parti du pays, ma mère m'a demandé de couper mes cheveux pour les lui laisser, je l'ai refusée... J'ai une maîtresse que j'aime bien aussi.— Et le pauvre jeune homme devenait tout rouge.— Eh bien! elle m'a demandé de mes cheveux pour se faire un collier, je n'ai pas voulu lui en donner même une mèche... J'y tiens, moi, à mes

cheveux... Je les refuserais, je crois, à l'empereur... Mais je vois bien qu'il faut en faire le sacrifice... Je suis le seul dans ma compagnie... Ils l'ont tous fait pour vous, mon général, et moi qui vous aime plus que pas un d'eux, je serais le seul à vous désobéir!... Non, non, cela ne se peut pas. Seulement, mon général, voilà toute la grâce que je vous demande.

Et nous le voyons qui tire de sa poche une de ces grandes paires de ciseaux de perruquier, et les présente à Junot qui, déjà ému par le discours du jeune soldat, lui demande avec intérêt ce qu'il désire de lui...

— Que vous *donniez vous-même* le premier coup de ciseaux dans ma chevelure, mon général, mais que ce soit *vous-même*. Si c'est un sacrifice, du moins je ne le sentirai pas autant.

Et il avançait une tête chargée des plus beaux cheveux blonds que j'aie vus de ma vie. Ils étaient longs, épais, bouclés et d'une charmante couleur. En recevant ces ciseaux, en voyant cette tête se courber devant lui pour se dépouiller de sa parure, Junot, naturellement impressionnable, se sentit ému, et sa main n'était pas assurée.

— Mon ami, dit-il au jeune homme, c'est un *sacrifice*, comme tu le disais tout à l'heure, et je n'en veux aucun; garde tes cheveux.

— Non, mon général, il faut qu'ils soient coupés. Je serais le seul dans ma compagnie... Je ne suis pas querelleur, mais je ne fuis pas celui qui me cherche... et je ne veux pas être la cause du tapage que tout cela ferait... Mais, mon général, donnez le premier coup de ciseaux.

Et, de nouveau, il penchait sa tête devant Junot.

— Réfléchis, dit encore mon mari... Veux-tu quitter les grenadiers et retourner à ton corps?

Le soldat se releva brusquement; son œil étincelait quoique humide.

— Voulez-vous donc me renvoyer comme insubordonné, mon général? Je suis un bon sujet, mon général; et le général Dupas vous dira qu'*Anselme Pelet* est un bon et loyal soldat.

Junot ne dit plus rien, et, s'approchant du jeune homme, il *fauchа* toute sa blonde chevelure qui tombait par masses autour de lui, et dont la chute devait résonner douloureusement à son oreille.

— De quel pays es-tu? demanda Junot après avoir terminé son opération.

— Je suis bourguignon, mon général.

— Ah! ah!

— Je suis d'Étormay, bien près de Bussy-le-Grand.

— Et pourquoi ne me disais-tu pas que nous étions compatriotes?...

— J'aurais eu l'air de solliciter une grâce, mon général. Ce que je veux obtenir, je le demanderai au nom de mes bons services.

Nous nous regardâmes, Junot et moi. « Ce jeune homme ira loin, me dit plus tard mon mari : avec un tel caractère on fait de grandes et belles choses. »

En entendant nommer Étormay, *la connaissance* de ma fille et du jeune soldat me fut expliquée. La bonne qu'elle avait, sœur de lait de M. de Buffon, le fils du grand Buffon, était d'Étormay. En promenant ma fille sur les remparts d'Arras, Fanchette avait habitué l'enfant à s'asseoir souvent sur un canon qu'elle appelait *le sien*, et auquel elle s'était tellement attachée qu'il fallait l'y mener tous les jours. Cette fantaisie-là était bien opposée à celle qui lui faisait envahir la barrette du cardinal. Néanmoins, le résultat de la fantaisie était toujours le même, c'était *de vouloir*. Un jour elle *voulut*, non pas mettre le canon sur sa tête comme la barrette, mais le traîner à la maison. Fanchette se vouait à tous les saints du paradis pour persuader à Jo-

séphine que le canon ne pouvait pas bouger; mais quand l'enfant voulait une chose elle la voulait bien, et Fanchette qui l'adorait allait tenter, je crois, d'emporter le canon sous son bras, lorsque Anselme Pelet vint à passer. Tous les grenadiers de la division connaissaient *le petit général*, et tous l'aimaient. Il n'y avait pas une revue, une petite guerre, une manœuvre, soit aux champs, soit dans la ville, que je n'y fusse avec ma fille. Souvent même nous faisions notre partie dans ces jeux si nouveaux pour moi. Un jour, je me rappelle que, le général Dupas commandant *le corps ennemi* contre l'armée à la tête de laquelle était Junot, ma calèche et moi et le petit général nous fûmes capturés, puis délivrés... Ah! c'étaient d'heureux jours en attendant les jours de gloire auxquels ils préludaient !... Mais pour en revenir au jeune soldat, il fit si bien, que Joséphine se consola et ne parla plus du canon. Fanchette apprit, à travers tous les remercîments, que le jeune homme était bourguignon, puis d'Étormay; et comme elle n'était plus jeune et qu'il n'y avait pas lieu à médisance, elle était charmée de trouver le compatriote autour du canon, parce qu'il faisait rire et jouer *le petit général* de trois ans et demi, et voilà pourquoi Joséphine connaissait si bien M. *Ansème*.

Cette Fanchette, sœur de lait du comte de Buffon, fils du grand Buffon, était fille d'un de ses fermiers. Elle avait été jolie comme un ange, et, à 16 ans, Fanchette était la plus charmante comme la plus pure des jeunes filles de Montbard. M. de Buffon s'en aperçut, et bientôt Fanchette fut tout aussi jolie, mais ses compagnes la plaignirent au lieu de l'envier. Elle eut un fils, que M. de Buffon avait, disait-on, l'intention de reconnaître; mais sa mort tragique empêcha toute décision à cet égard. Fanchette était une honnête fille malgré son malheur. Elle se dévoua tout entière au sort

à venir de son fils. Son travail, sa vie, tout lui fut consacré. Elle fit voir qu'une faute peut être grandement rachetée. Un brave et digne homme d'Étormay, nommé Bergerot, lui offrit le partage de sa petite fortune, et sa protection pour son fils. Elle se maria, et fut la meilleure des femmes. Ce fut alors que je sevrai ma fille, dont la nourrice était sœur de Fanchette. Je pris cette dernière pour bonne de Joséphine, et pendant quinze ans elle fut à mon service. Junot porta un grand intérêt, non-seulement à elle, mais à son enfant. Il en parla au premier consul, et *Victor Buffon* fut nommé élève du Prytanée. Junot se chargea entièrement de lui. Il le fit entrer au service. Il était un sujet des plus distingués de l'armée. En 1814, il était capitaine de dragons. Fidèle au nom de Napoléon, ce fut lui qui eut cette affaire à Strasbourg avec le colonel Mermet. Je parlerai de cela en son temps.

CHAPITRE III.

Détails sur le général Dupas. — Récit de sa querelle avec un officier autrichien. — Opinion de Napoléon sur les qualités exigées pour faire un bon général. — Lannes et Kellermann. — La malveillance interprétant méchamment mes paroles. — Manie du préfet d'Arras pour les particules. — Mésintelligence à ce sujet entre lui et M. Clément. — Dîner à la préfecture. — Scène plaisante dont MM. de Lachaise et Barral font les frais. — Motion faite au tribunat par le tribun Curée, et adoptée par le sénat. — Harangue de Cambacérès et réponse de Napoléon. — Trente mille proscrits rendus à leur patrie. — Digression sur le siècle d'Auguste. — Pamphlets. — Révélation curieuse.

C'ÉTAIT un drôle d'homme que ce général Dupas dont j'ai parlé dans le précédent chapitre. Il avait surtout une manière si grave et si solennelle de faire ce qu'on est convenu d'appeler *des pataquès*, qu'il n'y avait pas moyen d'y tenir. Il joignait à cette façon toute digne d'errer sérieusement dans toutes ses phrases, une figure longue, jaune et blême, qui contrastait étrangement avec les paroles burlesques qui sortaient de sa bouche. Non pas qu'il voulût être drôle, il n'en avait jamais l'envie; mais il le devenait à son insu, et cela tout innocemment. Il avait, entre autres, une certaine histoire qu'il racontait assez volontiers, et qui me rendit bien heureuse la première fois que je l'entendis. C'était une dispute qu'il avait eue en Allemagne ou en Italie, je ne sais plus lequel des deux pays, avec un officier autrichien qui s'avisait, disait-il, de prétendre que la France n'était pas la première des nations; ce qui

pouvait être permis à un pauvre diable qui venait d'être battu par ceux qu'on voulait lui faire proclamer les premiers de l'univers. Il faut être soi-même à une grande hauteur pour convenir de la gloire d'un ennemi ; mais le général Dupas ne voulait faire aucune concession à la médiocrité de son prisonnier, et lorsque le souvenir de cette conversation lui revenait à l'esprit, il devenait éloquent comme en ses plus beaux jours : « A peine eut-il parlé aussi impertinemment, disait-il, que *je me leva, je l'empogna, et je le lança dans la cheminée où je le rancogna, et là.....* »

Et le général figurait une correction manuelle qui n'était pas fort en usage parmi les gens qui mangent à table. C'était, du reste, un homme fort brave, qui donnait aussi sérieusement un coup de sabre qu'il disait je *l'empogna* ; et Napoléon qui n'avait pas besoin de poète à la tête d'une brigade, l'avait nommé l'un des quatre commandants sous les ordres de Junot, certain que lorsqu'il *empognerait* un ennemi, il le tiendrait bien.

Comme tous les souvenirs s'enchaînent! Ce que je viens de dire du général Dupas, me rappelle un mot de Napoléon, qui paraît d'abord contredire ma dernière phrase, et qui pourtant est également l'expression de ma pensée.

Il disait un jour que la bravoure n'était pas la première qualité exigée dans un général, et surtout dans un général commandant. Je ne compris pas d'abord le sens véritable de ce qu'il avançait ; mais il développa ensuite si clairement son idée, que je la saisis tout entière.

« Pourquoi, dit-il, le soldat porte-t-il un si grand respect à son supérieur? c'est parce qu'il le sait instruit. Il le suit avec confiance, au travers des déserts, des montagnes, des pays inconnus pour lui, mais qu'il sait ne pas l'être de son chef. Lorsque la bra-

voure se joint au savoir, alors l'homme de guerre est complet. Mais il faut encore que cette bravoure ne soit pas téméraire, ni la vie des hommes compromise par la tentation d'aller donner ou recevoir un coup de sabre. On s'étonne quelquefois de la nomination rapide d'un chef d'escadron au titre de colonel, puis immédiatement de général de brigade. C'est que le chef d'escadron nommé colonel ne justifie pas les espérances qu'il donnait; qu'étant à la tête de son régiment, il le conduisait bravement, il est vrai, mais en véritable étourneau, à la bouche du canon de l'ennemi, et qu'il s'en revenait à chaque affaire avec une blessure de plus, mais cinquante hommes de moins. Voilà donc un mauvais colonel; il est bon soldat, mais on ne peut pas le remettre à la chambrée, et c'est un officier général de plus, excellent à donner à un général en chef pour qu'il le place en lieu convenable. Voilà le talent d'un ministre de la guerre. » Napoléon donna une grande extension à sa pensée. Il cita des noms que je me rappelle parfaitement, mais qu'il est inutile de retracer ici, et qu'il offrait comme exemple de ce qu'il avançait. Il nomma le général Kellermann, depuis duc de Valmy (1), comme réunissant le savoir à la plus belle bravoure. Le général Lannes était présenté par lui comme le type parfait de l'homme de guerre. Il nomma ensuite l'un des noms les plus fameux de l'armée, et dit en souriant : « Eh bien ! cet homme est d'une immense habileté, et pourtant il n'aime pas la poudre à canon. Mais que m'importe !.... tant que les soldats n'en sauront rien, je l'aime mieux à la tête d'un corps d'armée qu'un paladin coureur d'aventures...

(1) Les amis du duc de Valmy, dont je m'honore de faire partie, s'étonnent qu'avec cette façon de penser, Napoléon n'ait pas donné au général Kellermann un des bâtons brodés d'abeilles. C'est un des torts de Napoléon.

Mais d'un autre côté, il ne faut pas que la troupe sache que son chef est....»

Et Napoléon se servit d'un terme qui, dans sa langue naturelle, comme dans la nôtre, ne serait pas à sa place ici. Cette opinion de l'empereur, je ne l'ai point saisie dans une seule occasion, ainsi qu'on peut bien le penser. Ce n'est même qu'à l'aide de ma nullité de femme que je recueillais des paroles dites par lui, soit lorsqu'il se promenait dans l'allée qui longe la château de la Malmaison, tandis que nous étions avec madame Bonaparte sur le pont qui mène au jardin, soit pendant qu'il parcourait la petite galerie à côté du salon, dans laquelle on se tenait souvent, et qui était la pièce la plus vaste du château. On sait que le premier consul n'était pas autrement gracieux dans ses manières avec les femmes, et certes, ce n'eût pas été pour causer des choses de la nature de celles que je viens de rapporter qu'il se serait assis près de l'une de nous. Comme il paraît que la malveillance commence à s'éveiller en ma faveur, que l'on interprète mes paroles, qu'on me fait dire ce que je ne dis pas, que de trois pages on en fait cinquante, je dois bien établir ce que je rapporte; car, à la façon dont cela commence, il arriverait que l'on me ferait affirmer que le premier consul s'est expliqué avec moi sur le plus ou moins de bravoure des généraux de l'armée. Je savais bien qu'il existait une malveillance à laquelle doivent s'attendre tout ceux qui mettent du noir sur du blanc, mais j'avoue que j'ignorais qu'elle pût laisser la partie littéraire pour s'occuper *méchamment* et *personnellement* d'un auteur! aller remuer la tombe pour y chercher ceux qu'il aimait et qu'il respectait, et blesser ainsi toutes les convenances sociales! M. de Feletz avait déclaré à madame de Staël une guerre un peu vive, mais jamais sa mordante et spirituelle épigramme ne dépassa les bornes que prescrit

le bon goût, et par suite l'esprit, car le mauvais goût, les expressions sottisières lui sont antipathiques. Aussi se rappellera-t-on les feuilletons qui parlent de Corinne, aussi long-temps que le nom de madame de Staël sera prononcé.

Je disais tout à l'heure que les souvenirs s'enchaînaient : celui du général Dupas m'a rappelé des paroles remarquables de l'empereur; ce même général Dupas me remet en présence d'un brave et excellent homme qui était son aide-de-camp, et qui donna lieu un jour à une scène fort gaie.

Cet aide-de-camp, qu'on appelait Barral, était bien le meilleur, le plus digne des humains. Il était brave comme son général; ils s'étaient connus et appréciés en Égypte où le lieutenant Barral était alors *dromadaire* (1). Il avait de la timidité dans le monde, où il allait assez peu, et c'était un vrai supplice pour lui que d'accompagner son général chez le préfet du département.

J'ai parlé déjà, je crois, de M. de Lachaise, préfet du département du Pas-de-Calais. C'était un homme d'un esprit des plus distingués, mais ayant une manie qui était devenue *monomanie* : il professait un culte, une vénération pour les titres et pour les généalogies. Ce qui rendait ce sentiment plaisant, c'est que M. de Lachaise, qui du reste pensait fort bien, et servait la république en loyal Français, avait un amour pour les noms à particules, dont il ne pouvait se défaire, et peu s'en fallait quelquefois qu'il ne dît : *Madame de Liberté.*

Dans les premiers temps de notre établissement dans la capitale de l'Artois, il eut un vrai travail à faire avec lui-même pour cette immense liste de noms tout rotu-

(1) L'empereur qui mettait tout à profit, avait rassemblé tous les dromadaires qui se trouvaient au Caire et à Alexandrie, et les ayant fait monter par des hommes résolus, il en avait formé un régiment.

riers qu'il lui fallut apprendre par cœur. Comme il était parfaitement spirituel et bon, qu'il ne voulait blesser personne, tant pour ne pas offenser que pour ne pas être ridicule, il se tenait dans une continuelle observance de ses paroles ; mais malgré lui il tombait souvent dans d'étranges erreurs.

Junot avait pour chef d'état-major un officier supérieur, adjudant-général de la garde des consuls, M. Clément, dont j'ai déjà, je pense, tracé le portrait. Mais, sans que ce soit *une longueur*, je puis bien répéter ici que M. Clément était un homme d'esprit. Il était en même temps fort républicain, et ennemi *des particules* autant qu'elles étaient chéries de M. de Lachaise. Cette diversité de sentiment avait produit entre le chef d'état-major de la division d'élite, et le préfet du Pas-de-Calais, une sorte de mésintelligence qui souvent amenait des scènes un peu vives, mais qui étaient presque toujours plaisantes, parce que les deux interlocuteurs avaient de l'esprit et de bonnes manières, et qu'ils savaient plaisanter : cependant Clément prenait quelquefois de l'humeur; alors il allongeait la patte, et les griffes sortaient un peu plus longues.

Le capitaine Barral venait d'arriver à Arras où il avait rejoint son général. La présentation d'usage une fois faite au préfet, celui-ci envoie au capitaine dromadaire une invitation à dîner pour le lendemain. C'était un des grands dîners d'apparat que M. de Lachaise donnait souvent dans le courant du mois ; car il était fort honorable dans sa représentation. Un moment avant dîner il s'approche de Clément et lui dit :

— Ah ça, parlez-moi sérieusement. Quel est ce nouveau venu? Vous l'appelez Barral ; serait-il parent de l'archevêque de Tours?

— Son propre neveu, répond Clément avec assurance. Je croyais vous l'avoir dit.

M. de Lachaise se rapproche de M. Barral, lui parle avec une grâce toute particulière, et l'engage à regarder l'hôtel de la préfecture comme sa propre maison pendant son séjour à Arras. On passe dans la salle à manger; M. de Lachaise ne pouvant pas placer M. Barral à côté de madame de Lachaise, s'occupe de lui autant que le lui permettent les fonctions de maître de maison qu'il remplissait toujours à merveille. Mais voulant donner à M. le neveu de l'archevêque une preuve toute particulière de son attention, à peine est-on assis que, s'adressant à lui, au milieu du silence solennel qui suit toujours le premier moment du dîner, il lui dit d'une voix très sonore :

— M. *de* Barral, y a-t-il long-temps que vous n'avez reçu des nouvelles de Monseigneur?

Le dromadaire mangeait sa soupe au moment de l'interpellation. Il tenait, comme chose de rigueur pour *un militaire bien élevé*, sa fourchette et sa cuiller de main droite et de main gauche. Effrayé pour ainsi dire de se voir l'objet de l'attention directe de soixante regards braqués sur lui; étonné pour le moins autant de *la particule* adaptée à son nom, il laissa tomber ses armes, et regardant M. de Lachaise, il ne répondit que par la plus burlesque expression de physionomie. Je m'aperçus à l'instant qu'il y avait quelque méprise, dont je ne voulais pas que M. de Lachaise ni M. Barral fussent victimes, en servant de sujet à une plaisanterie que le ridicule rendrait pour eux plus amère. Déjà le rire commençait à ne se pouvoir plus contenir, et Clément, qui éclata le premier, me mit au fait du fond de l'affaire. Je me hâtai de dire à M. de Lachaise qu'il y avait sans doute erreur, et il se mit aussitôt en devoir de généraliser la conversation. Le pauvre dromadaire n'avait pas eu la force de reprendre sa cuiller, et fut ainsi privé d'une partie très essentielle de son repas. On

se mit à manger, on rit, et au bout de quelques instants on eut la possibilité de donner un motif à l'hilarité qu'avaient excitée les deux figures tout aussi bonnes dans leur genre à la suite de leur étonnement mutuel. Mais M. de Lachaise ne riait pas aussi gaîment que nous, et sa physionomie malicieuse reprenait de la verdeur lorsque son regard rencontrait celui de Clément.

— M. Clément, lui dit-il dans un intervalle de repos, vous êtes sans doute l'un des descendants du *Clément* (1) qui fut le premier maréchal de France ?

— M. le préfet, répondit l'adjudant-général avec un grand sang-froid, cela est fort possible. Tout ce que je puis vous affirmer, c'est que mon grand-père était maréchal-ferrant.

M. de Lachaise ne dit plus rien.

Nous étions établis depuis plusieurs mois à Arras, lorsqu'un matin le *Moniteur* nous annonça que la motion avait été faite au tribunat de confier le gouvernement de la république à *un empereur*, et de déclarer l'empire héréditaire dans la famille du premier consul Bonaparte. Ce fut un tribun nommé *Curée* (2) qui fit cette motion. Son discours contenait de bonnes choses et des raisons puissantes à l'appui de ce qu'il proposait.

« Le temps se hâte, disait-il en terminant, le siècle de Bonaparte *est à sa quatrième année*, et la nation veut un chef aussi illustre que ses destinées. »

Le sénat suivit l'exemple du tribunat et adopta la motion. Ce n'est pas ici le lieu de rapporter ce qui se passa alors. L'enthousiasme de la France entière, cette accla-

(1) Le premier maréchal de France s'appelait en effet Clément.

(2) Le tribun Curée est un homme fort remarquable. C'est un ancien conventionnel, chose assez bizarre. Mais il est juste de dire qu'il n'a pas voté la mort du roi. Il proposa la motion de parfaite bonne foi. Il vit toujours, et est retiré chez lui dans le Midi au milieu de chefs-d'œuvre des arts, dont il est enthousiaste.

mation réunissant en une seule voix l'assentiment de tout un peuple!... ce sont là des souvenirs éternels. Ils sont écrits sur un airain que jamais la jalousie ni la basse envie ne pourront détruire. La harangue de Cambacérès est dans le *Moniteur*, je me dispenserai donc de la répéter ici. Mais il est plusieurs phrases de la réponse de l'empereur que je juge utile de placer en ce moment sous les yeux de mes lecteurs, parce que je doute qu'elles aient été mentionnées alors dans cette réponse.

« J'accepte le titre que vous croyez UTILE à la nation... Je soumets à la sanction du peuple la loi de » l'hérédité... J'espère que jamais il ne se repentira des » honneurs dont il environne ma famille... Dans tous » les cas, MON ESPRIT NE SERA PLUS AVEC MA POSTÉRITÉ, » le jour où elle cessera de mériter l'amour et l'estime » de la grande nation. »

On a dit (car que ne dit-on pas en France?) que Napoléon avait pris le titre d'empereur pour suivre l'exemple de Cromwell et d'Auguste. Je relève cette grossière erreur, parce que, toute sotte et toute impertinente qu'elle est, il se trouve encore aujourd'hui des stupides qui nous la répètent. C'est-à-dire que le mot *stupides* n'est pas juste, je devrais me servir d'un autre plus sévère peut-être... Mais enfin il fallait que Napopoléon portât la peine de sa faute... il fallait qu'il trouvât ingratitude au lieu de reconnaissance dans les trente mille proscrits auxquels il avait rouvert les portes de leur patrie et rendu la plus grande partie de leurs biens. Toujours est-il que Cromwell et Auguste, non plus que cent autres personnages dont les noms sont dans l'histoire, ne furent jamais les *modèles* de conduite de Napoléon dans la plus importante circonstance de sa vie et de celle de l'état depuis le commencement de la révolution. Il choisit le nom ou le *titre* d'empereur, parce

qu'il se trouvait plus en harmonie avec les sympathies militaires, et qu'il ne blessait aucune des oreilles civiles. *La France entière* à cette époque aurait frissonné au nom de *roi*. Personne n'aurait accepté un pacte présenté au nom de la *royauté*. C'est un fait duquel peuvent répondre des millions d'individus qui existaient alors et qui vivent toujours. Je soutiens que, quelque éloquent que fût Régnault-de-Saint-Jean-d'Angely comme orateur du gouvernement, il eût été hué, et sa harangue repoussée, s'il fût entré en matière au nom de la royauté. Ce fut donc pour *obéir* à l'esprit national que Napoléon prit le titre d'empereur. Quant à Auguste, il le prit par des raisons à lui connues, et que nous ne pouvons pas savoir, attendu que ce fut un homme passablement dissimulé, et qu'il y a bien longtemps de cela. Ce qu'il y a de certain, c'est que les Romains ne craignaient pas la royauté, mais bien le pouvoir. Ce n'est pas pour avoir dit qu'il voulait être *roi* que César fut assassiné, mais plutôt parce que Brutus et ses compagnons, gens de cœur et tous hommes habiles, au regard pénétrant, avaient deviné le despote. Il se serait appelé tribun ou consul, qu'il eût de même péri. Car les Romains savaient par expérience que le nom ne faisait rien à la chose; et Sylla, quoiqu'il ne fût plus que dictateur *dédictaturé*, n'en faisait pas moins étrangler les gens dans sa chambre la veille de sa mort à lui-même (1). Auguste prit le titre d'empereur, non pour plaire à aucun des Romains : depuis la destruction du

(1) « Le jour de devant qu'il trespassast, dit Plutarque, étant adverti » qu'un nommé *Granius*, qui devait de l'argent à la chose publique, » différait de payer attendant sa mort, il l'envoya quérir, le fist venir » en sa chambre, là où tost qu'il fust venu il le fit environner par ses » ministres et leur commanda de l'étrangler devant luy. Mais à force » de crier et se tormenter, il fit crever l'aposthume qu'il avait dans le » corps, etc., etc. »

parti de Pompée, qu'avait-il à craindre d'eux?... il n'en était pas d'assez redoutables parmi eux pour qu'il prît la moindre peine de les flatter. En voilà bien long sur des gens morts depuis tantôt deux mille ans... mais ce n'est pas hors de propos. Car à l'époque du couronnement de Napoléon, il parut quelques brochures assez secrètes à la vérité, mais qui depuis ont bravement vu le jour, et dans lesquelles on ne se faisait pas faute de comparaisons, de *parallèles entre l'empereur et Cromwell* (1), *entre l'empereur français et l'empereur romain*; il n'y manquait que le roi Priam, auquel il ne ressemblait guère, car alors il n'avait pas d'enfants. Mais pour rendre justice aux radoteurs, cette époque reculée ne leur a pas échappé, et nous avons vu en 1806 un homme, dont l'esprit avait probablement baissé, comparer *Madame* à la pauvre reine Hécube qui, comme chacun sait, rêvait qu'elle accouchait de flambeaux allumés; ce qui était assez incommode.

Mais un fait que je dois consigner dans ces mémoires, parce que ce fait n'est que le résultat d'observations, de remarques faites avec soin autour de moi et parmi mes amis, c'est la douleur, je dois dire le mot, qu'éprouvèrent la plus grande partie des généraux même les plus dévoués à l'empereur. Ils étaient enfants de la république, ils l'aimaient. Et je puis certifier que plusieurs, au moins, ne virent nullement en beau l'avenir qu'on leur présentait à eux-mêmes si lumineux d'honneurs et de dignités. C'est une chose dont on n'a fait mention dans aucune histoire que cette révélation. On ne la trouvera dans aucun journal. Les livres écrits

(1) Noms de quelques-unes de ces plates et injurieuses productions. Je ne nomme pas ici le poète qui improvisa dans une maison où je dinais le méchant sonnet que je rappelle. Mon silence n'est que pour sa mémoire. Mais la chose fut assez connue pour que le souvenir que j'en évoque la rappelle entièrement.

depuis l'empire respirent la passion, et sont presque tous mensongers. Ceux qui paraissaient alors ne parlaient que de l'enthousiasme du peuple, et il était réel. Et puis, dans ce que j'avance, il faut bien se garder de voir ce que je ne peints pas; il ne faut pas substituer d'autres couleurs aux miennes... Le sentiment qu'éprouvèrent plusieurs des généraux de Napoléon fut un amer regret de voir s'effacer tout ce qui rappelait la république. Ce regret n'avait rien d'hostile contre l'empereur, tout au contraire. Ainsi, par exemple, je puis parler avec connaissance de cause de ce que pensait mon mari; et je l'ai vu pleurant sur l'adieu qu'il fallait dire à toutes les coutumes, à tout ce qui constatait si parfaitement ce que les Français ont toujours voulu bien plus que la liberté; l'*égalité*. Mais lui, ainsi que plusieurs autres, n'en votaient pas moins de cœur et de conscience pour que Napoléon fût empereur. Seulement ils craignaient pour lui-même le résultat de l'admission de tant d'intrus, devenus étrangers, peut-être même ennemis, dans les rangs de notre armée, comme dans ceux de nos administrations. L'altération de la constitution de l'an VIII sanctionnait toutes ces choses, dont tous les fidèles amis de l'empereur entrevoyaient par instinct les funestes suites pour sa propre destinée. Que de fois j'ai entendu des hommes, dont *plusieurs vivent encore aujourd'hui*, reconnaître qu'il était *le seul* qui pût nous gouverner et prendre la conduite du navire en ces moments d'orage! Cependant ils étaient républicains, *et républicains purs*. Il eut sans doute le tort d'admettre en France, sans de fortes garanties, trente mille proscrits qui revenaient avec le cœur gros de haine et avides de vengeance. Mais cette faute, si cette action est *faute* en effet, fut conseillée par des hommes qui devaient être les défenseurs de cette patrie dont ils livraient ainsi les plus belles parties à

l'ennemi. Et puisque nous en sommes sur ce sujet, je consacrerai une partie du chapitre suivant à la relation d'une histoire bien antérieure, et que je donne comme aussi authentique qu'une chose de cette nature peut l'être; aussi bien, elle aura l'avantage de servir de fanal pour arriver à un point plus certain.

CHAPITRE IV.

Anecdote piquante sur certain fauteuil. — Moreau, Joubert, Bernadotte et M. d'Azara. — Clément de Ris. — Départ pour Marengo. — Déconvenue de certaines gens. — Enlèvement d'un sénateur. — Conduite de Fouché, ministre de la police. — Lettre de Clément de Ris à Fouché. — Bizarrerie de sa délivrance. — Visite à Beauvais. — Secret surpris. — Paroles de l'empereur à Junot. — Davout. — Marmont. — Les généraux Oudinot, Friante, Durute. — Le contre-amiral Magon. — Parodie et paraphrase de Napoléon. — Le colonel Bory. — Comment Davout traitait son beau-frère.

On connaît le fameux enlèvement de M. Clément de Ris. C'était un homme d'honneur, d'âme, et possédant de rares qualités dans des temps révolutionnaires. Fouché et un autre homme d'état, encore vivant aujourd'hui comme homme privé et comme homme public, ce qui m'empêche de le nommer, non que j'en aie peur, je ne suis pas craintive de ma nature, mais parce que la chose est inutile pour ceux qui ne le connaissent pas, et que ceux qui le connaissent n'ont que faire même d'une initiale. Ce personnage donc qui avait coopéré comme beaucoup d'autres à la besogne du 18 brumaire, besogne qui, selon leurs appétits gloutons, devait être grandement récompensée, ce personnage vit avec humeur que l'on mît d'autres que lui dans un fauteuil où il aurait voulu s'asseoir. — Quel fauteuil, me dira-t-on ?.... Celui de sénateur ? — Quelle idée ! non vraiment. — Celui de président de la chambre des dé-

putés? — Eh non! — Celui de l'archevêque de Paris? — Ma foi!... mais non. D'abord il n'y en avait pas encore de remis en place. — De fauteuil? — Non, d'archevêque. Enfin ce n'était pas celui-là non plus. Mais ce qui est certain, c'est que le personnage en voulait *un* qu'il n'eut pas, ce qui le fâcha. Fouché, qui avait eu bonne envie de s'asseoir dans le beau fauteuil de velours rouge, s'unit non pas de cœur, mais de colère avec le personnage dont je vous ai parlé : il paraît (selon la chronique du temps) qu'ils commencèrent par plaindre la patrie (c'est l'usage). — Pauvre patrie!... pauvre république!... moi qui l'ai si bien servie! disait Fouché. — Moi qui l'ai si bien desservie! pensait l'autre. — Je ne parle pas pour moi, disait Fouché; un vrai républicain s'oublie toujours... Mais vous! — Je n'ai pas un moment pensé à moi, répondait l'autre, mais c'est une affreuse injustice que de vous avoir préféré Calotin!

Et de politesse en politesse, ils en vinrent à trouver qu'il y avait deux fauteuils, et que leur fatigue politique pouvait souffler, en attendant mieux, dans les deux fauteuils tant désirés.

— Mais, dit Fouché, il y a même trois fauteuils!

Vous allez voir quel fut le résultat de cette conversation, toujours d'après la chronique, et elle n'a guère eu le temps de s'altérer, car elle est de l'an de grâce 1800, cette histoire que je vous raconte. J'aurais pu vous la dire dans les volumes précédents, mais elle est mieux dans son jour maintenant. C'est par les contrastes qu'eux-mêmes apportent dans leur conduite qu'on peut juger et apprécier les hommes, et Dieu sait si l'un de ceux dont je parle en ce moment en a fourni matière. Le premier exemple qu'il donna, exemple qui pourrait être mis en tête de son catéchisme (car il en a fait un), fut celui d'une entière soumission aux vo-

lontés de l'*empereur*, après avoir voulu jouer au premier consul le tour que voici : c'est toujours, comme je l'ai dit, la chronique qui parle.

Tout en devisant ensemble sur le sort de la France, ils en vinrent tous deux à rappeler que Moreau, ce républicain si vanté, que Joubert, Bernadotte, et quelques autres, avaient ouvert l'oreille à des paroles de l'Espagne portées par M. d'Azara à l'effet de culbuter le directoire, lequel, certes, était bien digne de faire la culbute, même dans la rivière ; il y avait donc abus à rappeler le fait et à comparer les temps. Mais les passions ne raisonnent guère, ou plutôt ne raisonnent pas du tout. Les deux hommes d'état se dirent donc :

« Pourquoi ne ferions-nous pas faire la culbute aux trois consuls? » car, puisque vous voulez le savoir, je vous dirai donc enfin que c'était le fauteuil de consul-adjoint que convoitaient ces messieurs ; mais, comme la faim vient en mangeant, tout en grondant de n'avoir ni le second ni le troisième, ils jetèrent leur dévolu sur le premier ; ils se l'abandonnèrent sur le tapis avec une politesse toute charmante, se promettant bien, comme je n'ai pas besoin de vous le dire, de le prendre et de le garder le plus long-temps qu'ils pourraient chacun pour soi. Mais là ou jamais, c'était le cas de dire qu'*il ne faut pas vendre la peau de l'ours avant de l'avoir jeté par terre*.

Clément de Ris était, comme je vous l'ai déjà rapporté, un honnête homme, un consciencieux républicain, et l'un de ceux qui de bonne foi s'étaient attachés à Napoléon, parce qu'ils voyaient enfin que LUI SEUL pouvait faire aller la machine. Les gens qui ne pensaient pas de même probablement, puisqu'ils avaient le projet de tout changer, lui retournèrent si bien l'esprit en lui montrant en perspective le troisième fauteuil, qu'il en vint au point de connaître une partie de leur plan et

même de l'approuver. C'est en ce moment qu'eut lieu le départ pour Marengo. L'occasion était belle, il ne fallait pas la manquer ; si le premier consul était battu, il devait ne pas rentrer en France, ou n'y rentrer que pour y vivre sous de bons verroux. De quoi s'avisait-il aussi d'aller faire la guerre à plus fort que lui? (C'est toujours la chronique.)

Clément de Ris étant donc chez lui un matin, déjà coiffé de sa perruque de sénateur quoiqu'il eût encore sa robe de chambre, reçut cette communication dont je viens de parler, et comme il faut toujours penser à tout, observe la chronique, on lui demanda de se charger des proclamations déjà imprimées, des discours et autres choses nécessaires aux gens qui ne travaillent qu'à coups de paroles. Tout allait assez bien, ou plutôt assez mal, lorsque tout à coup arrive, comme vous savez, cette nouvelle qui ne fut accablante que pour quelques méchants, mais qui rendit la France entière ivre de joie et folle d'adoration pour son libérateur, pour celui qui lui donnait un vêtement de gloire immortelle; en la recevant, les deux postulants aux fauteuils changèrent de visage (c'est ce que l'un d'eux pouvait faire de mieux), et Clément de Ris aurait voulu ne s'être jamais mêlé de cette affaire. Il le dit peut-être trop haut, et l'un des *candidats* lui parla d'une manière qui ne lui convint pas. Il s'aperçut assez à temps qu'il devait prendre des mesures défensives, s'il voulait prévenir une offense dont le résultat n'eût été rien moins que la perte de sa tête ; il mit à l'abri une grande portion des papiers qui devenaient terriblement accusateurs. Il le fit, et fit bien, dit la chronique ; et je répète comme elle, qu'il fit *très bien.*

Quand les joies, les triomphes, les illuminations, les fêtes, toute cette manifestation générale fut apaisée, mais en laissant pour preuves irréfragables que le pre-

mier consul était l'idole du peuple entier, alors ces hommes au pâle visage, dont je vous ai parlé, ne laissèrent même pas errer sur leurs lèvres le sourire sardonique qui les desserrait quelquefois. La trahison frémissait devant le front radieux de Napoléon, et ces hommes qui trouvaient tant d'échasses loin de lui, redevenaient pygmées en sa présence. Clément de Ris demeura comme il était, parce qu'il se repentit, et que d'ailleurs il n'en savait pas assez pour avoir le remords tout entier. Néanmoins il se tint en garde contre les hommes pâles, mais il avait à faire à plus forte partie que celle qu'il pouvait jouer.

Ce fut alors que la France apprit, avec une surprise que des paroles ne peuvent pas exprimer, qu'un sénateur, un des hommes considérables du gouvernement, avait été *enlevé*, à trois heures de l'après-midi, dans son château de Beauvais près de Tours, tandis qu'une partie de ses gens et de sa famille était à Tours pour voir célébrer une fête nationale (je crois le 1^er^ vendémiaire de l'an IX). Il y avait bien eu de ces enlèvements lorsque le directoire nous tenait sous son agréable sceptre, mais depuis que le premier consul avait fait prendre, dans toutes les communes de l'Ouest qui vomissaient les chauffeurs, brillante écume de la chouannerie, des mesures aussi sages que vigoureuses, cette sorte de danger s'était tellement éloigné, surtout des habitations comme celles du château de Beauvais, qu'on n'en parlait presque plus. Les bandes qui furent quelque temps inquiétantes, en 1800 et 1801, étaient sur les bords du Rhin et sur les frontières de la Suisse. Ce fut donc une stupéfaction générale. Le ministre de la police, alors Fouché, dit de *Nantes*, comme l'appelle une autre chronique, se conduisit fort bien dans cette circonstance; il n'avait pas à redouter la surveillance de Dubois, notre préfet de police, qui n'aurait pas laissé échapper

vingt-cinq hommes enlevant en plein jour une poulette de la taille et de l'encolure de Clément de Ris ; sans qu'il en restât des traces après lesquelles ses limiers du moins auraient couru. L'affaire s'était passée à soixante lieues de Paris, Fouché avait donc beau jeu, et pouvait tenir les cartes ou bien écarter à son aise : ce fut ce qu'il fit. Pendant dix-sept à dix-huit jours on eut quelques éclairs d'indices sur la marche des fugitifs, qui entraînaient Clément de Ris, sous prétexte de lui faire donner une somme d'argent considérable. Tout à coup Fouché reçoit une lettre qui lui était adressée par Clément de Ris lui-même, qui, ne voyant que le ministre de la police qui pût le sauver, lui demandait secours et assistance. Ceux qui ont connu l'âme pure et vertueuse de Clément de Ris ne seront pas étonnés de cette candeur et de cette confiance. Il avait bien pu avoir quelques craintes, mais je sais (du moins la chronique me l'a-t-elle dit) que c'était plutôt un sentiment vague de méfiance pour l'autre visage pâle que pour Fouché, qui lui avait fait prendre quelques précautions. Enfin cette lettre, mise avec une grande emphase dans le *Moniteur*, fut apparemment un guide plus certain que tous les indices que la police avait pu recueillir jusque-là, chose cependant fort étonnante, car Clément de Ris n'y voyait pas clair, et ne savait pas où il était. Toujours est-il que peu de jours après l'avoir reçue, Fouché annonce que Clément de Ris est retrouvé. Mais où l'a-t-il été?.... Comment?.... Dans une forêt, les yeux bandés, marchant au milieu de quatre coquins qui se promenaient aussi tranquillement comme pour une partie de colin-maillard ou de quatre coins. On tire des coups de pistolet, on crie, et voilà la victime délivrée, absolument comme dans *ma Tante Aurore*; excepté cependant que l'honnête et bon Clément de Ris fut pendant trois semaines au pouvoir d'infâmes scélérats, qui le

promenaient au clair de lune tandis qu'ils faisaient les clercs de Saint-Nicolas.

Dans la première effusion de sa reconnaissance, il appela Fouché son sauveur, et lui écrivit une lettre que l'autre fit aussitôt insérer dans le *Moniteur* avec un beau rapport. Mais cette lettre n'eût pas été écrite peut-être quelque temps après, lorsque Clément de Ris, voulant revoir ses papiers, n'y trouva plus ceux qu'il avait déposés dans un lieu qu'il croyait sûr. Cette perte lui expliqua toute son aventure. Il était sage et prudent, il se tut, et fit encore bien ; car avec les gens qui sont méchants, *parce qu'ils le veulent*, il faut bien se garder de leur *faire vouloir*, et surtout par vengeance. Mais le cœur de l'homme de bien fut profondément ulcéré.

Quelques jours après son retour chez lui (je ne sais pas précisement l'époque), une personne que je connais fut voir Clément de Ris à Beauvais.... Elle le trouva triste, et d'une tristesse tout autre que celle qu'eût produite l'accablement, suite naturelle d'une aussi dure et longue captivité. Ils se promenèrent ; en rentrant dans la maison, ils passèrent près d'une vaste place de gazon, dont les feuilles jaunes et noircies contrastaient avec la verdure chatoyante et veloutée des belles prairies de la Touraine à cette époque de l'année. La personne qui était venue le visiter en fit la remarque, et lui demanda pourquoi il permettait à ses domestiques de faire du feu sur une pelouse qui était en face de ses fenêtres? Clément de Ris regarda cette place, qui pouvait avoir quatre pieds de diamètre, mais sans surprise. Il était évident qu'il la connaissait déjà. Néanmoins son front devint plus soucieux ; une expression de peine profonde se peignit sur son visage toujours bienveillant. Il prit le bras de son ami, et s'éloignant d'un pas rapide :

Je sais ce que c'est, dit-il.... Ce sont *ces mi-*

sérables!... Je sais ce que c'est... Je ne le sais que trop. Et il porta la main à son front avec un sourire amer.

Clément de Ris revint à Paris. Il n'avait pas assez de preuves pour attaquer celui qui avait voulu le sacrifier à sa sureté.... Mais un monument s'éleva dans son cœur, et quoique inaperçu alors, il n'en fut pas moins durable.

N'ayant pas relaté cette histoire en son lieu d'*époque*, je l'ai gardée pour l'inauguration de l'empire. Elle me sert à prouver que Napoléon était de tous les hommes peut-être le moins haineux et le moins vindicatif. Il *a connu* cette histoire de Clément de Ris, mais plus tard; et lorsqu'elle lui parvint, il était tellement assis que les tentatives qui pouvaient être faites par des hommes n'ayant jamais manié que le canif, ne l'effrayaient pas. Mais il eut tort de pardonner et de mettre sur les deux têtes qui avaient rêvé sa perte, des honneurs, des biens, des récompenses enfin, comme il en donnait à de fidèles serviteurs.

— Ils s'attacheront à moi... ils m'aimeront, répondit-il un jour à Junot, qui lui parlait de son imprudente bonté avec sa franchise habituelle relativement à Fouché.

Et voilà le commencement de ses fautes... Napoléon ne devait s'asseoir sur le trône impérial qu'entouré de cœurs et de bras fidèles.

On parle toujours de *sa tyrannie*, de ses violences, de son despotisme!... Je suis, comme on le sait, dévouée à sa mémoire, je lui ai consacré une sorte de culte; mais je ne suis pas insensée, et je n'en fais pas un Dieu. Il était homme, il devait tenir de l'humanité les défauts qu'elle engendre. Néanmoins je dois dire avec une entière franchise, avec cette franchise presque religieuse que je dois apporter dans ces mémoires destinés à le faire connaître, que ce que je sais de lui, et

ce que *je sais bien*, prouve une âme grande, oublieuse des injures, et cette volonté de récompenser le talent là où il était. Junot qui depuis Toulon ne l'avait jamais quitté, qui connaissait toutes les affections haineuses ou tendres de son âme, en développait tous les replis devant moi, et cette époque est peut-être celle de sa vie où Napoléon fut le plus grand, parce que long-temps en butte à des inimitiés envieuses, à de petites et lâches persécutions, il oublia tout à l'instant où le vœu national lui conféra la suprême puissance. Il ne se vengea de *personne*; il fit plus, il imposa silence aux préventions personnelles, parce que les préventions portaient sur des hommes dont il avait d'ailleurs à se plaindre.

— *On croirait que je me venge*, répondait-il à Junot qui lui témoignait une fois son étonnement de ce que lui, Napoléon, venait de donner un commandement à un homme qui passait pour son ennemi en Égypte...

Lorsque le général Davout revint avec l'armée d'Orient, Junot me dit :

— Voilà un compatriote que je voudrais voir mieux accueilli qu'il ne le sera. Le premier consul n'aime pas Davout, parce qu'en Égypte il était lié avec tous ceux qui faisaient état d'être ses ennemis. Je ne crois pas que le premier consul ait raison, mais il n'en est pas moins vrai que Davout lui inspire une de ces antipathies les plus entières que l'on puisse avoir dans la vie contre un objet quel qu'il soit. J'en suis d'autant plus fâché que Davout est mon compatriote et qu'il a du talent.

Cette antipathie personnelle, dont toutes les personnes attachées au général Bonaparte en Égypte ont pu avoir des preuves, mais qui, du reste, disparut dès les premiers instants de son retour, puisqu'il était en Italie avec Brune, cette antipathie avait une singulière origine; elle venait du cynisme du général Davout qui, pour le dire en passant, était bien alors l'homme le

plus sale, le plus mal tenu qu'il fût possible de rencontrer. La chose me frappa comme tellement extraordinaire que, malgré ma bonne volonté d'être polie pour un ami de mon mari, je ne pus m'empêcher de témoigner mon étonnement, peut-être un peu trop haut, en voyant des bottes si crottées même en été (il fallait qu'il marchât au milieu du ruisseau, ce qui pouvait lui arriver en plein midi, car il n'y voyait pas clair), des mains petites et blanches, mais avec des ongles en demi-deuil, et tenant à un vieux gilet de flanelle bien crasseux. Je dis *tenant*, car c'est le mot propre ou plutôt *impropre*. Enfin, le général Davout était d'un cynisme dégoûtant dans toute sa personne, chose que Napoléon avait en aversion, lui qui était toujours (1) et en tout temps si propre et si soigneux. Puis, Davout était *gouailleur*; il avait de l'esprit, mais le premier consul n'aimait pas cette manière frondeuse, cette façon sardonique d'accompagner une louange d'un sourire; tout cela lui déplaisait, et il ne s'en cachait pas. Junot et Marmont, qui étaient les deux anciens auprès du général Bonaparte, et qui auraient voulu que Davout fût bien accueilli par leur général, parce qu'il n'était ni riche ni heureux, le reçurent à son arrivée avec toutes les démonstrations de la fraternité d'armes la plus loyale et la plus tendre. Madame Marmont et moi, malgré la répugnance que nous avions à voir crotter nos appartements si clairs et si luisants, nous accueillîmes aussi l'ami de nos maris avec une cordialité qui d'ailleurs n'était pas simulée; car alors j'étais, ce que je suis restée, une personne pas trop méchante, et madame Marmont était encore bonne.

(1) On me rappellera peut-être *les bottes* qui faisaient tant gronder ma mère lorsque le général Bonaparte venait nous voir à l'hôtel de la tranquillité. Mais alors il ne pouvait pas faire autrement que de les avoir crottées.

Mais Davout qui, tout en ayant la vue basse, savait parfaitement démêler les écheveaux les plus embrouillés, démêla le sien avec tant d'habileté qu'il en fit une bonne petite pelote bien ronde et bien roulante. Il se mit en grâce auprès du premier consul qui, ayant chaque jour les oreilles frappées de cet éternel refrain, que Davout ne lui avait jamais voulu de mal, lui accorda non-seulement ce que celui-ci, je crois, désirait avant tout, des emplois et des honneurs, mais bien aussi de la confiance, mettant, comme on le voit, en oubli tout ce qu'il pouvait avoir contre lui de motifs de mécontentement et, par suite, de ressentiment. Davout fut d'abord nommé à l'un des commandements de la garde; il épousa la sœur du général Leclerc, qui, deux ans plus tôt, avait été fiancée au général Lannes, et sa faveur fut toujours croissante. Il commandait à cette époque le camp appelé de Bruges, et qui pouvait s'appeler autrement puisque le quartier-général fut d'abord à Ostende. Il avait sous ses ordres le général *Oudinot* qui commandait la première division, le général *Friand* la seconde, et le général *Durute* la troisième. La division d'Oudinot était au nord du canal et le général se tenait à Schlikem, la division Friand au sud d'Ostende, et Durute était au Rosental sur Dunkerque. Les environs de Gravelines et de Furnes avaient la cavalerie. Ce ne fut qu'au bout d'un an que l'armée de Davout quitta les boues d'Ostende pour aller à Dunkerque. C'est à cette époque que le général Oudinot vint remplacer Junot qui allait en Portugal, et fut lui-même remplacé par le gigantesque Bisson auprès de Davout.

Un de nos amis les plus intimes, un de ces amis qui ne se remplacent pas, car il m'avait bercée dans mon enfance, le contre-amiral Magon, commandait la flottille. C'était lui qui, selon les premiers projets de Napoléon, devait conduire la division d'élite d'Arras

(qui devint ensuite la réserve) sur les côtes d'Angleterre.

— Mon ami, disait-il à Junot, si quelque coup de vent nous sépare du reste de la flotte, nous débarquerons toujours, je vous descends avec vos braves grenadiers. Vous serez attaqués, cela doit être; alors je viens vous prêter secours avec mes marins, qui sont gens de cœur : nous battons les Anglais avec votre division, comme avec vos trois cents braves vous battîtes les Turcs à Nazareth. Nous allons à Londres, et nous arrivons tout exprès pour recevoir le premier consul.

Et le brave marin secouait la main de Junot de manière à la lui séparer du bras. Junot le lui rendait encore plus vivement, car on le connaît assez pour savoir qu'il accueillait comme très possibles les chevaleresques et aventureuses idées du contre-amiral Magon.

Davout n'était pas maréchal lors de la formation du camp de Bruges. Napoléon n'était que consul à vie, puisque le consulat à vie précéda, comme on sait, l'empire de deux années, et qu'il fut conféré à Napoléon le 2 août 1802. Mais Davout commandait une portion de la garde consulaire comme Soult, Bessières et Mortier. Il avait épousé mademoiselle Leclerc, et, comme je l'ai dit, sa faveur aussi rapide que peu prévue était alors au commencement de sa carrière. Car, comme toute chose en ce monde, la faveur naît, vit et meurt.

Pour alimenter le souffle vital de la sienne, on dit, mais je n'en crois pas un mot (je ne fais que rapporter ici les bruits vulgaires), que Davout avait imaginé un moyen assez bizarre. Il avait trop d'esprit pour devenir tout à coup l'admirateur passionné de l'homme qu'il blâmait, dont il se moquait même deux ou trois années plus tôt; mais il prit pour tâche unique de copier le premier consul dans sa mise, dans sa tenue militaire.

Il avait un peu dans sa figure la charge de Bonaparte, cette *demi*-ressemblance fut exploitée de cent manières. Mais une autre similitude fut aussi mise à profit. Quant à celle-ci, elle fut moins bien mise en œuvre; elle était toute morale, et, dans cette partie-là, Napoléon n'était pas facile à copier. Cependant la partie sévère étant plus aisée probablement à aborder, ce fut elle que Davout s'attacha non-seulement à imiter, mais à *paraphraser*. Cette époque était celle d'une sorte de régénération générale pour la France, mais surtout pour la discipline militaire, qui avait bien été observée, mais d'une manière peu uniforme. Le premier consul songeait donc à faire marcher toute l'armée sous d'égales lois dont l'observance devait être strictement suivie. Il s'expliqua souvent à cet égard devant plusieurs de ses généraux, et l'on dit que Davout fut l'un de ceux qui lui promit le meilleur compte des hommes qui lui seraient confiés. A cette époque, je vivais au milieu d'un monde tout militaire, j'étais à l'armée et mes oreilles étaient continuellement frappées de plaintes formées par les inférieurs, de blâme porté par les égaux ou les supérieurs, qui tous, pour ainsi dire, enfants de la révolution, n'admettaient pas encore ce système, qui vint plus tard, mais dont le plus grand nombre eut le bon esprit de se préserver. La hauteur du maréchal Davout n'avait donc que fort peu d'approbateurs, si même elle en avait. On se demandait pourquoi le général Davout n'était pas poli. On avait de l'humeur lorsqu'on était colonel, par exemple, ou bien officier général, et que le général en chef vous recevait en pantoufles, en robe de chambre et sans prendre la peine de se lever pour vous saluer. Cela n'était compris dans aucune langue; car avant la révolution, un proverbe assez généralement répandu était, comme on le sait, celui-ci : *poli comme un grand sei-*

gneur; et cela se conçoit, parce que le *grand seigneur*, pour ne pas commettre sa dignité, vous faisait une belle révérence, bien assuré dans ce temps-là d'en recevoir en échange deux plus profondes. A présent les verres de lunettes rapprochent un peu plus : le numéro est au moins cinq, et verre concave même. Aussi les révérences sont-elles un peu plus en raison du mérite, et en cela la raison est toute du côté de la diminution des révérences. Quoi qu'il en soit, le général Davout s'en allait toujours cheminant en ce monde, rudoyant celui-ci, injuriant celui-là, disant une gracieuseté à la façon du premier consul (voilà ou la fable de La Fontaine se mettait en action), comme, par exemple : « Capitaine Bory, vous dessinez la topographie en perfection; ce n'est pas comme monsieur (et il montrait le capitaine S....) qui dessine comme un *cochon.* » Une autre fois il disait au même capitaine Bory : « Vous montez bien à cheval, au moins, vous; vous savez le conduire; on voit que cela vous est familier; vous êtes un vrai centaure; mais lui... (et il montrait son premier aide-de-camp), il monte à cheval comme un officier d'infanterie, comme une pincette. » Une autre fois, c'était son beau-frère, Leclerc-Desessarts, chef d'état-major de Friand, qui se trouvait en scène et qu'il appelait d'un singulier nom devant tout son état-major et même les troupes, et cela étant en colère et pas du tout en plaisantant. Lorsqu'il voulait donner ce qu'il appelait une correction, il choisissait toujours le moment du dîner. Voici une histoire dans laquelle il joue un beau rôle, et qui prouvera ce que je viens de dire.

Il y avait à cette époque au camp de Bruges un homme que nous avons tous connu avec ses belles papillotes et *sa charge* du roi de Naples, qu'il s'efforçait de copier dans sa mise, sa tournure et toutes ses ma-

nières : c'est le général d'Arsenne. Il était à cette époque colonel d'un régiment d'infanterie, faisant *le beau* et le charmant ; mais pour *le bon*, c'était une autre affaire.

Le colonel d'Arsenne, tout en faisant son chemin, se battant bien, car il était brave, tout en mettant des papillotes, car ses cheveux ne frisaient pas, avait oublié qu'il avait un frère pauvre et gendarme, lequel frère l'avait élevé, lui avait montré à lire, et avait enfin été pour lui un second père.

— Frère, lui avait-il dit lorsque le jeune homme avait pris le mousquet, à la garde de Dieu. Tu n'as rien, mais je t'ai donné de bons et vertueux principes. Sois honnête ; songe à notre père, et ne m'oublie pas.

Le jeune homme était parti. Je ne sais s'il avait pensé à son père, mais ce qui est certain, c'est que du frère pauvre et gendarme il n'en était non plus question dans sa cervelle que si jamais il n'avait eu de frère pauvre et gendarme.

Le frère mourut ; il était dans une profonde misère qui ne fit que redoubler pour sa veuve et ses deux petits enfants qu'il laissait par-devers lui. Mais avant de mourir il écrivit à son frère le colonel une lettre touchante pour les lui recommander.

La veuve attendit une réponse ; elle ne vint pas. Elle écrivit elle-même, toujours même silence. Elle était mère, elle voyait ses enfants mourir de faim, elle s'informa où était le 22e de ligne dont d'Arsenne était colonel, et prenant ses enfants par la main, elle se mit en route *à pied* avec eux, pour aller au camp de Bruges. Il y avait loin ; elle était du département de l'Hérault.

Arrivée à Ostende, la pauvre femme demande la demeure du colonel d'Arsenne. Elle était couverte de haillons, misérable ; les domestiques la chassèrent. Elle pleura, dit qu'elle était *la sœur* du colonel, on ne l'en

chassa que plus durement; mais la singularité du fait engagea l'un des serviteurs à aller prévenir son maître; le colonel fronça le sourcil; la mémoire lui revint, il se rappela qu'il avait UN FRÈRE, mais ce fut pour ordonner à ses gens de jeter à la porte l'aventurière qui osait prendre le nom de sa belle-sœur.

Il y avait alors au camp de Bruges un homme appelé *Florainville*, chef d'escadron de gendarmerie, qui mettait ce qu'on appelle *l'ordre* dans le camp et même au-delà. D'Arsenne fut le trouver, et lui dit que son frère avait eu une maîtresse, une vagabonde, qui venait, profitant de la position dans laquelle il se trouvait, pour l'exploiter à son profit, et qu'il lui demandait *de la faire partir.* M. Florainville, sans s'informer si la chose était ou non véritable, promit ce que demandait le colonel, et le même soir la pauvre veuve reçut ordre de quitter le camp de Bruges, sous peine de se voir enfermée comme vagabonde et coureuse.

La pauvre femme, au désespoir et de sa misère et d'une conduite si barbare, raconta à quelques bonnes âmes toute son histoire. Elle était courte et touchante. Rien n'était controuvé; tout était vrai. Ses papiers étaient en règle, elle avait son contrat de mariage ainsi que l'extrait mortuaire du pauvre gendarme; quelqu'un lui conseilla de s'adresser au maréchal. — Il est dur, mais il est équitable, lui dit-on, il vous rendra justice. — Je ne sais comment elle s'y prit, mais le maréchal reçut en même temps et la pétition de la veuve et les preuves de la justice de ses réclamations. Il fit inviter à dîner tous les colonels de la division de d'Arsenne qui, autant que je puis me le rappeler, était celle d'Oudinot. Il y avait vingt-cinq personnes à table. Le plus profond silence régnait comme toujours pendant les premiers instants du dîner. Tout-à-coup le maréchal prend la parole, et s'adressant à d'Arsenne :

— Colonel d'Arsenne, vous aviez un frère?

Le colonel demeura stupéfait de la question, et surtout du ton avec lequel elle lui était faite.

— Mon général...

—Oui, oui, vous aviez un frère... un brave homme... qui vous a élevé, monsieur... qui vous a montré à lire... un digne homme enfin; sa veuve est ici, monsieur...

— Mon général, c'est une aventurière...

— Silence! monsieur... Je ne *vous interroge pas*... je vous dis *moi*, que la *veuve de votre frère, votre belle-sœur*, monsieur, est ici à attendre, dans la plus profonde misère.... et que vous avez osé la faire *chasser* comme vagabonde... C'est infâme, monsieur. J'ai vu son contrat de mariage, j'ai vu tous ses titres... ils sont légaux... ils sont en règle... Votre conduite est affreuse dans cette circonstance, colonel d'Arsenne.

Le colonel avait les yeux attachés sur son assiette, et c'était ce qu'il avait de mieux à faire. Je tiens l'histoire de témoins oculaires du fait qui me racontaient qu'eux-mêmes étaient dans une position toute gênante. Cet homme, courbé sous une parole toute puissante, et sous une honte réelle qu'elle proclamait, faisait même pitié à ceux dont il n'était pas aimé; et, pour le dire en passant, son air gourme et sa hauteur lui attiraient un grand nombre d'ennemis.

— Monsieur le colonel, dit le maréchal Davout, il faut réparer votre faute et promptement. Vous ferez à votre belle-sœur douze cents francs de pension. Je les lui ai promis en votre nom, et lui en ai donné un quartier d'avance, que je vous prierai de vouloir bien me rendre.

Et le maréchal s'inclinait en regardant le colonel.

— Vous prendrez soin de vos neveux. Je me charge de demander pour eux à l'empereur des bourses dans

un collége... Quant à vous, monsieur, songez à remplir toutes les conditions que je viens de vous présenter... autrement... je raconterai toute cette histoire à l'empereur... et vous savez si elle lui plairait.

D'Arsenne fut docile et fit bien. Il donna une pension à sa belle-sœur, qu'il n'a pas maltraitée davantage, et tout s'arrangea. C'était une bonne mère et une respectable femme que la pauvre veuve; elle ne voulait aucunement faire de la peine à son beau-frère... elle ne voulait *que du pain*, l'infortunée!... et lorsqu'elle entendait dire combien la conduite de son frère était répréhensible, pour ne pas dire un mot plus dur : Ah! que voulez-vous? disait-elle, *l'hauteur* du grade, *l'hauteur du grade, il fait tout.*

CHAPITRE V.

Inquisition de Davout. — Anecdote plaisante du camp de Bruges. — Le général Lamothe. — Affaire du général Fournier. — Opinion sur les hommes qui entouraient Napoléon. — M. Quatremère-de-Quincy. — Portique triomphal à la place du grand Châtelet. — Réponse de Napoléon au conseil général de la Seine. — Cavalerie de mer inventée par M. Quatremère-Disjonval. — Moyens de repousser les boulets de canon et de naviguer sans navire, par le même. — Le général Mathieu Dumas. — Disgrâce de M. Quatremère-Disjonval. — Napoléon à Arras. — Accueil cordial qu'il fait à mon mari. — Ma correspondance avec madame de Limoges, aujourd'hui vicomtesse de Puthod. — Voyage à Boulogne. — Incidents remarquables.

Tous ceux qui ont particulièrement connu le maréchal Davout, doivent se rappeler qu'il avait une haine profonde contre la noblesse ancienne et même avant l'empire contre toute autre. Mais le motif en est peu connu, le voici.

M. Davout est d'une excellente famille, et d'une noblesse qui est, de toute manière, fort capable de soutenir les honneurs dont l'empereur l'a comblée dans son chef. Il était au service avant la révolution, et quoique fort jeune lorsqu'arrivèrent les voyages à Coblentz et à Vorms, il se souvint avant tout qu'il était Français, désapprouva hautement le départ de ses camarades, et refusa de les suivre. Son opinion manifestée avec franchise lui attira quelques affaires désagréables et, entre autres, un duel. Mais il n'en fut pas moins toujours dans les mêmes sentiments, et refusa de partir.

Il reçut d'abord des avertissements, il n'en tint compte; des lettres anonymes les suivirent, il les eut en mépris.... mais un jour, il reçut une boîte soigneusement fermée, dans laquelle était une quenouille et un fuseau!.... Son cœur fut blessé profondément.

Ah! dit-il, en brisant l'insulte muette et pourtant si parlante, vous voulez qu'il y ait guerre entre nous? Eh bien oui, nous nous battrons : mais à vous le parti de la honte, à moi celui de la gloire et celui de l'honneur... celui dans lequel je défends mon pays.

Et, à partir de ce moment, Davout fut l'ennemi déclaré de tout ce qui était noble de l'ancien régime, bien que lui-même en fût un, et un des *bons* comme on en faisait la remarque toutes les fois qu'on parlait aux Tuileries, parmi les chambellans, de la noblesse qui se rattachait à l'empire, et parmi laquelle il s'en trouvait de *bons*, mais aussi de bien mauvais.

Un des grands griefs qu'on reprochait à Davout, et que j'entendais raisonner partout autour de moi dans mes différentes *courses militaires* au travers de tous nos camps, c'était cette inquisition morale, cette surveillance, portée à un point terrible de rigidité qu'il exerçait sur son armée. On n'aime déja guère l'inquisition en Espagne, là où cependant *sa crainte et son amour* se sucent avec le lait; qu'on juge de son effet en France, au milieu d'une armée dont les soldats comme les officiers étaient tous fils de la révolution, et avaient encore de ces belles pensées de liberté, d'égalité, de ces pensées qui avaient hissé le drapeau tricolore au plus haut du sommet des nations!

A cette époque le général Soult commandait à Boulogne, lieu bien plus important encore qu'Ostende, surtout si l'on veut voir le but, je crois, véritable, pour lequel l'empereur avait placé là toute cette belle armée sous les ordres de Soult, la destinant à conqué-

nir le monde. Le général Soult était bien sévère, plus peut-être que Davout, mais il était juste, soit par calcul, soit par nature; mais il avait derrière lui un homme qui le forçait d'aller droit, et cet homme était l'empereur. Soult eut le bon esprit de ne chercher à plaire que par l'exécution *littérale* de son devoir. S'il outrepassait quelquefois les ordres c'était relativement au bien du service, mais jamais dans un but répréhensible. Ainsi donc, jamais, au travers des choses que plus tard on a reprochées au maréchal Soult, dans sa campagne de Galice et de Portugal, et dont le pauvre maréchal Ney m'a laissé de si singuliers documents, jamais on ne lui a reproché ce que je viens de dire pour Davout et qui partait alors de la voix générale. Je n'aime pas dans le maréchal Soult l'oubli dans lequel il semble laisser trop souvent le souvenir de ses anciens frères d'armes. Je l'ai toujours trouvé armé de réponses *au nom de la loi*, de cette pauvre loi si souvent violée pour d'autres et jamais respectée.

Qu'on me passe cette digression, je reviens à mon sujet; aussi bien ce que j'ai dit de Davout me rappelle une histoire assez plaisante arrivée à cette époque au camp de Bruges. Presque tous ceux qui ont figuré dans cette aventure vivent encore, notamment le héros de l'affaire.

Le général Oudinot, brave et loyal comme je l'ai dépeint, et comme tout le monde le connaît, avait été souvent compromis auprès du premier consul par les conspirations qui pullulaient alors, et dans lesquelles il était aussi inconnu et innocent qu'un maillot d'un jour de vie; il l'avait toujours prouvé, et s'en était constamment tiré avec l'honneur qui lui revenait, mais aussi avec tout l'ennui que devaient nécessairement amener de telles platitudes.

Dans toutes ces affaires, un homme que Fouché n'aimait pas avait été marqué de son méchant index, et

chaque fois que du trouble s'élevait au nom du général Oudinot, soit relativement au premier consul, soit dans son propre intérêt, Fouché trouvait toujours moyen de faire entrer le nom du chef d'escadron Lahe dans bien des désagréments.

J'ai déjà parlé du général Lahe dans les deux premiers volumes de mes mémoires; j'ai dit qu'il avait été fort beau, qu'il avait de l'esprit, mais je n'ai pas assez donné de détails sur cet esprit fort remarquable à la fois par l'originalité, la variété et la solidité qui en faisaient le fond. Le général Lahe est du très petit nombre des hommes dont mon humeur morose me ferait goûter aujourd'hui l'esprit et les manières. Il est ce que je veux que soit un homme possédant la réputation d'homme d'esprit. Il ne porte avec lui aucun désappointement comme tant de gens dont on parle et qui n'offrent en réalité qu'une toile peinte derrière laquelle il n'y a rien, et qui pendant presque toute leur vie ont subsisté à l'aide de l'aumône que chacun leur fait d'un peu de bonnes manières, d'un peu d'esprit, d'un peu de politesse, d'un peu de bon sens même; car on se dit :

« Mais je me trompe sûrement; cette personne doit être spirituelle; elle doit être polie; elle doit bien juger de tout, car enfin, *tout le monde le dit.* »

Le général Lahe n'est pas de ces gens-là. Sans doute il se trouvera quelques personnes qui, ayant passé sous son *scalpel* un peu incisif, tâteront leur cicatrice avant de répondre; mais celles qui seront impartiales conviendront avec moi que c'est un homme tout-à-fait agréable et d'un esprit fort distingué. La chose n'est pas commune aujourd'hui, on peut la faire remarquer.

Il y avait antipathie entre le général en chef du camp de Bruges et les hommes tels que M. de Lahe qui prenaient leur sujet de raillerie là où ils le trouvaient à leur convenance; mais il en existait un autre qui datait

de l'affaire du colonel Fournier. Cette affaire dans laquelle M. de Lahe, ami lui-même du colonel Fournier, n'avait aucun tort, même le plus léger, lui avait causé assez d'ennuis pour qu'il en eût conservé beaucoup d'humeur contre ceux qui les avaient fait naître, et l'on sait qu'en général la conscience est une cloche qui tinte avant toutes les autres. Aussi voit-on toujours ceux qui ont tort, crier d'avance après les offensés.

Le général Oudinot avait apprécié M. de Lahe et l'avait pris pour aide-de-camp. Davout, comme je viens de le dire plus haut, l'avait dans la plus belle des grippes, et lorsque le général Oudinot fut nommé pour commander la première division du camp de Bruges, et servir sous les ordres d'un homme moins ancien divisionnaire que lui, ce qu'il accepta sans humeur comme un brave homme qu'il était, Davout lui dit avec un ton qui n'admettait pas de réplique :

« Je ne veux pas que tu mènes au camp ton beau Lahe. Je ne le veux pas voir. »

C'était un premier acte de despotisme. Car si Davout, en sa qualité (pour ne pas dire un autre mot) de compagnon d'Oudinot, titre qu'il méritait parfaitement sans en avoir l'air le moins du monde, eût dit en buvant un verre de vin de Champagne :

« Frère, n'emmène pas Lahe, » la chose eût été ridicule et rien de plus. Mais, le commandant en chef disant en style d'ordonnance :

Je ne veux pas que tu emmènes Lahe, l'affaire devenait despotique, n'en demeurant pas moins ridicule.

Le général Oudinot aimait son aide-de-camp, mais il aimait encore plus la paix, et tout brave qu'il était devant la bouche d'un canon, il pouvait ne pas l'être devant celle de Davout, quoiqu'elle ne fût pas si grande. Le résultat de cet ordre fut de causer une grande joie à

M. de Lahe, parce que Oudinot le laissa effectivement à Paris, et de donner au général en chef du camp de Bruges une grande idée de ce qu'il pourrait obtenir en parlant de sa grosse voix.

M. de Lahe, qui à cette époque était jeune, agréable et fort à la mode, goûta fort cette façon d'arranger les choses, se réservant la faculté d'enfourcher un bidet de poste au premier coup de canon qui se tirerait à gauche ou à droite. Il allait au bal, au bois de Boulogne; il faisait en même temps l'amour et des peurs de l'autre monde à Fouché : tout cela marchait ensemble, et il passait très bien son temps. Mais il n'est rien qui ne lasse en ce monde, le bonheur et la joie comme le reste. Un beau matin, M. de Lahe s'éveilla en songeant encore, par suite d'un rêve, qu'étant aide-de-camp de l'un des généraux les plus distingués de l'époque, il lui fallait être à son poste. En conséquence de ces réflexions, il quitte Paris et arrive à Ostende.

Oudinot fut charmé de le voir; mais chacun fut surpris, parce que tout le monde connaissait les mauvaises dispositions du général en chef à son égard. L'effet répondit à ce que les antécédents avaient fait présumer; Davout fit tout ce qu'il était possible de faire dans le cercle circonscrit où M. de Lahe l'avait placé, parce qu'il avait trop de tact et de finesse, et surtout de sentiment de sa dignité personnelle, pour se mettre dans une position au pouvoir de l'ennemi.

Lorsqu'un gros chien aboie, tous les roquets japent pour faire comme lui; ce fut ce qui arriva dans le camp de Bruges. Alors, quoique toujours en riant de cette guerre ridicule, M. de Lahe rêva aux moyens de la terminer. Il était jeune, vif, tout cela pouvait se gâter; il valait mieux en finir quand la chose était encore sortable. Il y songeait, lorsque le hasard lui en fournit le moyen.

Il était un jour dans une salle basse de la maison qu'occupait Oudinot, rêvant précisément à ce qu'il devait faire, lorsque des pas se firent entendre près de la fenêtre ouverte contre laquelle il se trouvait assis. Il était presque nuit, et il ne pouvait distinguer quelles étaient les personnes qui causaient en se promenant, mais il les reconnut bientôt à la voix. C'était Davout et Oudinot; tous deux parlaient avec feu et très haut. Oudinot affirmait, Davout réfutait; et dans un moment d'élan, il ajouta en s'arrêtant précisément au-dessous de la fenêtre : « Je te dis que j'en suis sûr! Que diable » viens-tu me soutenir là. Je te répète que le chef » d'escadron de gendarmerie *Florainville* ouvre toutes » les lettres des gens dont on se méfie, et qu'il m'en » donne un extrait. Voilà comment je le sais. Qu'as-tu » à dire ? »

Ah ! dit M. de Lahe, dans son petit coin noir, tu lis toutes les lettres des gens dont tu te méfies !.... Tu ne m'aimes pas, tu dois donc lire les miennes... Eh bien ! à nous deux !

Et voilà que le lendemain il part du camp de Bruges, à l'adresse du beau-frère de M. de Lahe, M. Lay, qui alors était, je pense, exilé en Hollande pour opinion, mais je ne sais pas laquelle, une longue lettre remplie de plaintes sur la douleur qu'il éprouvait d'être au camp du général Davout.

« Je suis souvent tenté de retourner à Paris, lui di- » sait-il, mais on parle de guerre, il n'y faut pas pen- » ser... Il me faut voir continuellement un homme » dur, injuste, que je ne puis que haïr !... Quel mal- » heur que cet homme, si difficile à vivre, si désa- » gréable, soit pourtant un génie supérieur qu'on est » contraint d'admirer !... Imagine-toi qu'hier je suis » rentré de la revue presque furieux... Les manœuvres » les mieux exécutées, parce qu'il forme les soldats

» mieux qu'aucun des autres commandants en chef ; » et dire qu'il faut que j'en convienne ! etc., etc. »

Venait ensuite le correctif. La pilule avait été assez dorée pour un jour. La semaine suivante, une seconde lettre part pour la Hollande, et toujours dans le même style. Mais, cette fois, il parle du dévouement à la personne de l'empereur, et ce dévouement, personne ne peut le contester à Davout.

« Ce qui me frappe, disait-il, c'est surtout le soin » que cet homme apporte à présenter l'empereur aux » troupes comme un demi-dieu. Je t'assure que moi, » qui suis ici comme un juge tout-à-fait partial, moi » qui, certes, n'aime et n'aimerai jamais Davout, eh » bien ! je suis forcé de convenir que l'empereur n'a » pas de plus fidèle serviteur, etc., etc. »

Une troisième suivit celle-ci, et puis M. de Lahe attendit l'effet du médicament administré à la haine du général en chef. Il fut rapide. L'orgueilleuse faiblesse avait été chatouillée, elle le montra bientôt. Un jour, Oudinot est invité à dîner au quartier-général, et devant tout l'état-major, en sortant de la parade, Davout lui dit :

« Tu mèneras avec toi ton aide-de-camp Lahe, je veux le voir. »

Oudinot se rendit à six heures du soir chez Davout, mais avec un nommé Hutin, son second aide-de-camp. M. de Lahe donna une excuse présentable ; mais, gardant sa dignité, il ne fut pas chez le général en chef au premier caprice de retour qu'il lui plaisait d'avoir. Le lendemain une nouvelle lettre part d'Ostende.

« Voilà ce que j'ai fait, dit-il à son beau-frère, et je » crois avoir bien agi ; car, si je n'aime pas Davout, je » l'estime, et suis convaincu que le patelinage et la sou- » mission ne font rien près de lui. Son caractère est de » fer, sa volonté inébranlable. C'est sur le champ de

» bataille, si je suis assez heureux pour m'y trouver » avec lui, que je veux me venger de ses mépris. Lui, » *juste* pour tous, injuste pour moi seul! Lui, si brave » que personne ne peut le suivre au feu... Hé bien! il » me verra à ses côtés; je lui prouverai qu'il peut in- » spirer l'héroïsme, mais non pas la bassesse, etc., etc.

Cette dernière lettre fut le coup de grâce. L'invitation fut renouvelée avec une telle insistance que M. de Lahe ne put refuser plus long-temps de s'y rendre, et à dater de cette époque, il devint l'objet d'une prédilection constante qui effarouchait les favoris les plus aimés. Lorsque nous serons arrivés à la triste époque de 1815, j'ai à raconter une histoire qui est un fait remarquable dans l'époque, et où le maréchal Davout et le brave et loyal général Lahe se trouvent en scène d'une manière singulière, ainsi qu'un de mes amis. Je me suis servie du mot *loyal*, parce que le général Lahe fut, dans cette circonstance, l'organe d'un bien beau sentiment patriotique. Ce fait est d'un haut intérêt, et me donne de l'émotion lorsque je me le rappelle.

Avant de quitter le camp de Bruges pour celui de Boulogne, en repassant par Arras, il me faut raconter une histoire arrivée dans ce même temps, qui amusa, comme il sera facile de le croire, tous les voisins du camp de Bruges, et qui est d'autant plus étonnante que Davout était un homme d'un esprit supérieur.

Qu'est-ce que des mémoires contemporains? C'est une réunion de tout ce qui, pendant un certain nombre d'années, a passé devant les yeux de celui ou de celle qui écrit. C'est une mosaïque des plus variées, entourant une figure principale et lui servant de cadre. Ainsi donc, je ne me borne pas, dans ce que j'appelle à bon droit *mes Mémoires*, à ne parler que de l'empereur. Sans doute, ainsi que je l'ai déjà fait remarquer, c'est sur lui que porte la plus éclatante lumière, mais un

tableau qui ne serait que lumineux fatiguerait l'œil qui le regarderait. Il faut, sinon des contrastes trop tranchants, au moins des tons plus adoucis. C'est pourquoi je n'omets rien de ce que me rappelle ma mémoire pour ces époques auxquelles nous sommes arrivés maintenant. D'ailleurs, il est une chose qui tient essentiellement, qui est même inhérente à l'histoire et à la personne de Napoléon, c'est tout ce qui se rapporte à ses chefs, non-seulement militaires, mais administratifs. Il marche entouré de cette troupe, fort remarquable, au reste, par elle-même, mais qui prend et reçoit un intérêt positif de ses rapports avec lui. C'est donc toujours *son histoire* que j'écris en parlant de ces vingt-quatre grands officiers de l'empire, qu'il regardait lui-même comme de fortes colonnes soutenant l'édifice de la patrie. Hélas! la foudre en a beaucoup brisé!... et les autres!... Mais poursuivons notre narration.

Tout le monde connaît M. Quatremère-de-Quincy; c'est un de ces noms européens dont nous sommes fiers: ce fut lui qui, à l'époque du traité d'Amiens, fut chargé du rapport qui devait prononcer sur le témoignage monumental que la reconnaissance de la ville de Paris offrirait au premier consul, et qui proposa une chose qui fut adoptée non-seulement par le conseil général du département de la Seine, mais acceptée par le premier consul, et qui est tombée dans l'oubli, parce que l'exécution fut alors indéterminément ajournée. Il était question d'élever un portique triomphal à la place du grand Châtelet. Un fonds de six cent mille francs fut ordonné pour l'érection de ce monument. Il devait être pris par moitié, *d'année en année*, *sur la portion du revenu de l'octroi excédant les dépenses ordinaires de la commune votées par le conseil général.* Ce rapport est signé : BELLART, *président.*

QUATREMÈRE-DE-QUINCY, *secrétaire.*

La ville de Paris offrit cet hommage au premier consul, le 3 nivôse an X. La réponse de Napoléon est trop remarquable pour ne pas la mettre ici dans son entier.

« J'ai vu avec une profonde reconnaissance les sentiments qui animent les magistrats de la ville de Paris. L'idée de dédier des monuments aux hommes qui se rendent utiles aux peuples, est honorable pour les nations. J'accepte l'offre du monument que vous voulez m'élever : que la place en reste désignée ; *mais laissons aux siècles à venir le soin de le construire, s'ils vérifient la bonne opinion que vous avez de moi.* »

J'ai rapporté [illegible] cette réponse, parce qu'elle est peu connue et qu'elle mérite de l'être. La malveillance la plus outrée ne peut la traduire dans un autre langage que celui d'une grande et noble pensée.

Je reviens maintenant non pas à M. Quatremère-de-Quincy, mais à son frère, M. Quatremère-Disjonval, le héros de mon histoire : ce dernier, fou à être breveté, mais pas assez cependant pour être mis en cage, avait été nommé adjudant-général en 93, et cela comme on nommait à cette époque, assez légèrement toutes les fois qu'on criait bien haut. Au retour de l'ordre, il fut réformé ; et comme la manie militaire le tenait avec force, il courait par les chemins, par les camps, par tous les lieux où l'on battait un rappel. Il avait toujours ses poches remplies d'une foule de projets plus absurdes les uns que les autres ; sa folie (car il était vraiment un peu atteint) était d'autant plus déplorable qu'il avait beaucoup d'esprit et une profonde érudition. Il était venu plusieurs fois trouver Junot avec des plans, tantôt pour amener des sardines vivantes de Nantes à Paris, tantôt pour que Junot présentât au premier consul un projet avec lequel l'armée devait aller en Angleterre, sans essuyer ni bourrasque, ni attaque des ennemis.

C'était à n'en plus finir. Junot, par égard pour son frère, le recevait toujours bien et l'éconduisait en riant, en lui donnant le conseil de s'occuper un peu moins de la descente en Angleterre ; car à cette époque cette idée formait toute sa monomanie, et il errait comme une âme en peine d'un camp à l'autre, colportant toujours un nouveau projet, lorsque son mauvais génie, lui souffla d'aller à celui d'Ostende.

Davout ne le connaissait pas. Mais le général en chef n'était pas d'un facile abord, et bien qu'il ne sût pas qu'il était un peu frappé du marteau, il ne lui donnait pas l'audience qu'il demandait. Enfin, un jour où le général revenait de passer en revue la division Friand, M. Quatremère l'attendit à sa porte, et à l'instant où il descendait de cheval, lui présenta un beau cahier, noué avec des rubans roses et bleus, et lui dit :

— Mon général, c'est un nouveau moyen de transporter nos braves soldats en Angleterre (c'était la phrase obligée) ; ce moyen est sûr, mon général, fort économique..., un peu extraordinaire, peut-être ; mais les choses grandes et héroïques sont faites pour un homme comme vous, mon général. »

Davout avait pour coutume d'aller au galop dans les rues boueuses d'Ostende, étant entouré, comme le savent ceux qui ont été près de lui, de vilains petits Arabes qui pataugeaient et décrivaient un cercle de boue autour du général en chef. L'état-major ne se souciait pas d'être crotté des pieds à la tête et se tenait à honnête distance, de manière qu'à sa descente de cheval Davout ne trouva personne qui pût lui dire ce que c'était que *Quatremère-Disjonval* ; il prit son mémoire, laissant le pauvre adjudant-général, dans le corridor qui se trouvait, comme dans toutes les maisons d'Ostende, entre l'escalier et la porte de la rue, et il entra de suite dans la salle à manger, qui était au rez-de-chaussée.

Pendant ce temps, tous les officiers d'état-major, les aides-de-camp arrivaient en foule et entourèrent le pauvre faiseur de projets en lui bourdonnant tant des choses aux oreilles qu'il pensa redevenir une personne raisonnable. Il aperçut au milieu de cette troupe jeune et joyeuse un collègue dans la science (il était vraiment fort instruit malgré sa folie), c'était Bory de Saint-Vincent, alors capitaine d'état-major et attaché à celui du général Davout. Il fut à lui, lui prit la main et le supplia de le recommander au général en chef. L'autre bonne pièce, qui savait par cœur toutes les folies de Quatremère, lui promit son assistance, quoiqu'il ne le connût pas personnellement; mais Quatremère avait invoqué Pline, et quand ce n'eût été que pour l'empêcher d'aller plus loin, Bory lui aurait promis bien plus encore.

Le lendemain matin, le général demanda :

— Quel est cet homme qui m'a remis un mémoire hier en revenant de la revue? Il y a de fort bonnes choses dans ce mémoire.

Et voilà ce que disait le mémoire, composé dans un paroxisme plus violent qu'un autre :

« Qui eût imaginé avant de l'avoir exécuté, que le » bœuf labourerait pour l'homme, que le chien chasse- » rait pour lui, que le cheval le porterait, que l'éléphant » lui obéirait, que le faucon lui serait aussi soumis? en- » fin que les animaux des deux éléments de la terre et » de l'air changeraient leurs mœurs pour devenir es- » claves de l'homme? Cela se voit cependant, car cela » est. L'eau *seule* n'a pas été utile à l'homme. Et pour- « quoi? voici le moment de conquérir cet élément et » d'en faire servir les habitants à la gloire des armées » françaises!....

Comme il serait trop long de rapporter la foule de rêveries de Quatremère, j'en viendrai tout de suite à

dire qu'invoquant l'autorité de Pline, rappelant l'histoire naturelle de tous les pays et ce qu'on a dit de l'intelligence des bêtes, il concluait que les poissons n'étaient pas *plus bêtes* que le chameau, le cheval, l'éléphant et même le serin. On les dirigeait, pourquoi ne pas diriger un poisson? Et citant encore Pline, rappelant les médailles d'Athènes avec la vue du Pyrée et d'un dauphin portant un homme sur son dos, il en venait à proposer de dresser une certaine quantité de dauphins (autrement dit de marsouins), destinés à porter sur leurs dos quelques compagnies de tirailleurs. Rien n'était plus facile pendant le séjour de l'armée au bord de la mer. On pouvait employer les marins de la flottille à pêcher des marsouins, on les mettrait dans les bassins du port, on les y nourrirait, on les apprivoiserait, et voilà une cavalerie marine pour passer en Angleterre. Quatremère décrivait fort bien comment devait être la bride, le mors (on sait que les marsouins ont une grande bouche), enfin tout l'équipement du dauphin; car l'auteur du projet tenait à ce nom poétique. Il avait même pensé que le *marsouin* une fois en plein champ, c'est-à-dire en pleine eau, pourrait bien rencontrer quelque ancienne maîtresse, ou quelque ami, avec lesquels il aurait peut-être envie d'aller causer, et alors le plongeon s'en serait suivi. Pour prévenir cet inconvénient il ajoutait à l'équipement du *marsouin-cheval* deux vessies entourées de liége, une manière de *scaphandre* enfin, — Tel était le mémoire de Quatremère-Disjonval.

Maintenant soyons sérieux. J'ai pu plaisanter, et le texte y prête bien un peu; mais un *fait positif*, c'est le mémoire tel que je l'ai cité, et le projet de faire une cavalerie *marine*, avec de gros marsouins bridés et sellés. Le plus curieux peut-être du mémoire dont j'ai des extraits entre les mains, c'est qu'il est parfaitement

écrit, plein de citations savantes fort remarquables. Car il parle de plusieurs autres autorités plus respectables que Pline ; enfin c'est l'œuvre d'un homme d'esprit, qu'on pourrait croire plaisanter d'une manière spécieuse sur un objet, si l'on n'avait pas connu l'homme. Junot a eu pendant huit jours à Arras, sur son bureau, un autre mémoire de Quatremère-Disjonval pour faire doubler des vaisseaux avec de la laine ou de la bourre afin de repousser les boulets de canon. Quant à son projet de grandes cloches sous lesquelles un soldat pouvait se mettre à l'abri pour passer le détroit, étant soutenu comme le marsouin par de grosses vessies, tout le monde l'a connu dans Paris, car il fut imprimé, et l'auteur en répandit une foule d'exemplaires.

Davout, qui ne connaissait pas du tout M. Quatremère-Disjonval, fut frappé au premier abord de tout ce clinquant, du chameau portant des charges, du chien rapportant la perdrix sans la manger, du cheval sentant la main de l'homme et lui obéissant au point de partir d'un pied plutôt que d'un autre ; tout cela éblouit un moment, et pour le malheur du pauvre Quatremère, il dit à son déjeuner :

« Pardieu ! le premier consul sera bien étonné quand je lui présenterai un régiment de tritons..... Ils ont beau faire là-haut à Boulogne, ils bâtiront bien des baraques avant d'en arriver là. »

Mais tout en déjeunant il relut quelques lignes, et la chose s'isola davantage de son cadre mythologique. Davout se pinça les lèvres et parut réfléchir. — Vint ensuite son chef d'état-major, le général Mathieu Dumas, qui éclata de rire à la seule première parole de cette étrange affaire. Davout garda le silence, mais ce silence était sinistre pour le pauvre Quatremère. Le général en chef crut qu'il était mystifié.

« Florainville, s'écria-t-il tout-à-coup en s'adressant

au chef de gendarmerie de son quartier-général, vous allez faire saisir ce fou de Quatremère-Disjonval. *Qu'on l'attache*, et que deux gendarmes le conduisent *à pied* de brigade en brigade jusqu'à Paris. »

Ce qui fut dit fut fait.

Nous allions à miracle dans notre triste ville d'Arras. Junot se donnait tout entier à son affaire; je n'avais aucune idée de l'activité qu'il pouvait déployer en de pareilles circonstances. Il mettait un orgueil bien légitime à présenter à l'empereur une troupe aussi belle, tout-à-fait l'œuvre de sa création. Elle était vraiment admirable. Les cheveux étaient tous coupés; plus de poudre, plus de vieux, de vilains feutres, partout des têtes bien rondes, bien propres, des schakos ou des bonnets de grenadiers, et surtout une discipline et un talent de manœuvres que l'empereur, au reste, reconnut et loua, comme on va le voir incessamment.

Nous étions alors au milieu de l'été. L'empire était proclamé, et l'empereur nous avait fait espérer sa visite pour le mois de juillet. Tout était prêt; mais ce ne fut que dans les premiers jours d'août que nous eûmes le bonheur de le posséder. Junot ne dormit pas pendant la semaine qui précéda sa venue.

La préfecture est dans un superbe local, du moins était-ce ainsi en 1804. L'hôtel vaste, magnifique, était, autant que je puis croire, celui de l'archevêché. L'empereur y descendit. Comme ses équipages n'étaient pas encore arrivés, nos voitures et nos chevaux furent mis à ses ordres, et il s'en servit toute la journée.

A peine fut-il dans le cabinet du préfet qui devint à l'instant le sien, que Junot fut admis près de lui. J'avais redouté ce moment, parce que depuis la proclamation de l'empire, Junot n'avait pas vu Napoléon et que je craignais quelque manifestation peut-être hors-d'œuvre, puisque tout était fait. Une chose cependant me tran-

quillisait ; c'était *la passion*, je puis dire ce mot, que l'aide-de-camp de Toulon conservait pure et aussi enthousiaste qu'elle l'était à la batterie des sans-culottes, lorsqu'il y prit la résolution de lui consacrer sa vie. Je le vis donc partir sans inquiétude comme je l'ai dit, et j'avais raison de n'en point avoir. L'empereur fut pour lui le meilleur des amis. Il lui parla avec une confiance qui devait aller droit au cœur de Junot. Cette entrevue fut remarquable sous bien des rapports. Au reste la journée le fut également, et je crois ne pouvoir mieux la retracer qu'en reproduisant en entier une lettre de moi, une lettre écrite à l'une de mes amies (1) qui était à Paris. Au surplus, pour mettre de l'ordre dans mes relations de cette époque, je vais consulter ma correspondance de ce même temps. J'y retrouve une ponctualité de dates et de noms que je ne puis espérer de mes souvenirs, quelque exacte que soit ma mémoire.

Pour placer les choses selon leur ordre, je parlerai dans le chapitre suivant d'un voyage que nous fîmes à Boulogne et de deux autres incidents fort remarquables arrivés avant la visite de l'empereur à la réserve des grenadiers réunis. L'un est la création des vingt-quatre grands-officiers d'empire, et l'autre la distribution des croix de la légion-d'honneur, c'est-à-dire des brevets.

(1) Cette amie est madame de Limoges, aujourd'hui madame la vicomtesse de Puthod. J'étais liée avec elle comme on l'est à vingt ans avec une personne qu'on aime beaucoup et avec une entière confiance. Je lui écrivais très exactement lorsqu'elle ne venait pas me joindre dans le lieu que j'habitais ; elle avait de moi peut-être deux cents lettres qu'elle me rapporta l'année dernière de sa terre de Mondespit, pour que je pusse y trouver des détails de noms et de dates que ma mémoire pouvait n'avoir pas conservés : c'est une véritable obligation que je lui ai et dont je lui sais gré comme nouvelle marque de l'amitié qui nous lie.

CHAPITRE VI.

Distribution de croix à Boulogne. — Mon mari nommé grand-officier de la légion-d'honneur, puis grand'croix. — Noblesse d'âme de l'empereur. — MM. Auguste et Édouard de Colbert. — Reproches de l'empereur à Junot. — Junot demande conseil à Berthier, puis à Duroc. — Billet de ce dernier à mon mari. — Opinion sur l'expédition d'Égypte. — Désunion entre le général en chef et les officiers supérieurs. — Les cheiks turcs. — Appréciation de Kléber. — M. Édouard de Colbert, aide-de-camp de Junot. — Napoléon lui refuse la croix. — Ma querelle avec mon mari à ce sujet. — Comment l'empereur se vengeait. — Serment des légionnaires à cette époque. — Rœderer. — Création de vingt-quatre grands officiers de l'empire. — Voyage à Boulogne, à Douai et à Saint-Omer. — Le général Boursier. — Madame Gaillau et sa famille. — Camp du général Soult. — Lettre à madame de Puthod. — Madame Pétiet et sa fille. — Amours de M. Alphonse de Colbert. — M. Pétiet, intendant général des armées. — Sa biographie.

La distribution des *croix* se fit à Boulogne le 15 août suivant. Je fus témoin de cette cérémonie unique dans l'histoire des mondes, et j'en retracerai les pompes merveilleuses avec fidélité, car le souvenir m'en est présent comme si elle avait eu lieu seulement hier.

Lorsque la légion-d'honneur fut créée, il y eut, ainsi que je l'ai dit dans le volume précédent, une opposition terrible; cependant le premier consul l'emporta. Mais l'affaire avait été chaude; il sentit qu'il fallait ne pas heurter, peut-être, des opinions encore fraîches dans leurs blessures et leurs souffrances, et

pendant deux ans l'on n'entendit pas parler de la légion-d'honneur. Ce n'est qu'à l'époque où l'empire fut déclaré (non pas le sacre, qui n'eut lieu que sept mois plus tard), que l'empereur fit son *classement*, si je puis m'exprimer ainsi, des différentes croix; ce qui surprit beaucoup, car, dans l'origine, on croyait que la récompense devait être uniforme, et peut-être cela aurait-il dû être ainsi. Quoi qu'il en soit, Junot reçut un jour une sorte de *lettre close*, ou, pour parler plus juste, de brevet qui lui annonçait que, pour acquitter la dette de l'État envers lui, et remplacer les *armes d'honneur* qui lui avaient été accordées à différentes époques (l'ordre du jour de Nazareth en était une remarquable, par exemple), il était nommé grand-officier de la légion-d'honneur, et presque immédiatement, il fut nommé grand'croix. L'empereur lui faisait dire en même temps de lui envoyer la liste des officiers de sa division ayant eu des armes d'honneur, et celle de ceux qui, par leur conduite militaire, avaient mérité la grande récompense. Ceci me rappelle une circonstance qui prouve à quel point le cœur de Napoléon avait été ulcéré par la conduite que le parti de l'opposition avait tenue avec lui en Égypte, ainsi que la noblesse de ce même cœur, qui, plus tard, dépouilla sa prévention pour récompenser celui qu'il en jugeait digne.

Quelques mois avant notre départ de Paris, le colonel Auguste Colbert, notre ami, et l'un des hommes les plus excellents, les plus loyaux qui soient au monde, vint demander à Junot une marque de son amitié. Son frère aîné, Édouard Colbert, parti de France comme adjoint aux commissaires des guerres, avait été quelque temps en Égypte dans cette carrière; il avait repris du service comme aide-de-camp du général Damas, et, revenu en France, il avait coiffé le turban et servi dans l'escadron de mamelucks qu'on

avait formé dans la garde. Il s'y déplaisait, je ne sais par quel motif, et il en voulait sortir. Auguste, qui aimait tendrement son frère, qui le lui rendait à sa manière, sollicita Junot de prendre son frère avec lui comme aide-de-camp, cette place se trouvant vacante par le départ du capitaine Lallemand, qui avait été à Saint-Domingue. Junot aimait beaucoup les trois frères Colbert, mais Auguste était son préféré. Son caractère vif et franc était plus en rapport avec le sien que l'esprit, remarquable du reste, mais roide et compassé de l'aîné. Il dit donc à Auguste, avec la franchise qui lui était habituelle, que le premier consul avait une forte prévention contre son frère, et que peut-être ce choix lui déplairait. Auguste insista, et Junot promit d'en parler au premier consul. Il avait bien deviné. A peine eut-il prononcé le nom d'Édouard Colbert, que Napoléon fronça le sourcil; puis souriant avec une amertume qui ne lui était pas ordinaire, car ce mouvement de sa physionomie était toujours gracieux chez lui :

« Pourrais-tu me dire quelle est la raison qui te fait choisir dans toute l'armée un homme qui me déteste et qui m'en a donné mille preuves en Égypte?... En vérité, Junot, il faut que je sois aussi convaincu que tu m'es attaché, pour ne pas prendre de l'humeur de quelques-unes de tes actions. Au surplus, fais ce que tu voudras. » Et il lui tourna le dos.

Junot rentra chez lui soucieux et mécontent. Il avait donné sa parole trop légèrement peut-être, mais il l'avait donnée. Il aimait Auguste et savait qu'il allait l'affliger en lui rapportant les paroles du premier consul. Dans tout ce conflit, il résolut d'aller chez Berthier, qui était alors ministre de la guerre. Il lui avait parlé de son projet de prendre Édouard Colbert pour aide-de-camp, et Berthier, qui ne faisait presque jamais at-

tention à ce qu'on lui disait lorsque la chose ne lui paraissait pas en mériter fortement la peine, lui avait répondu, tout en mangeant ses ongles, qu'il faisait à merveille. Mais, lorsque Junot lui demanda conseil en lui rapportant les paroles de Napoléon, Berthier s'écria :

— Il a raison ! il a raison ! Que diable, aussi, Junot, *pourquoi choisir dans l'armée un homme qui n'aime pas le premier consul?* Car il n'aime pas le premier consul ;... il ne l'aime pas!

— Mais, répondit Junot presque impatienté, il ne le *hait* pas. Qu'importe au premier consul que l'un de mes officiers ne lui soit pas attaché comme toi et moi, pourvu qu'il fasse son devoir, et je réponds pour cela du capitaine Colbert...

— Il ne l'aime pas;... il ne l'aime pas, je te dis; que diable, il ne l'aime pas !

Je ferai remarquer que deux ans après, le général Berthier avait pris M. de Colbert dans son état-major.

Junot, ennuyé de ces réponses presque niaises de Berthier, s'en alla trouver Duroc. Celui-ci l'écouta, le comprit, et le lendemain Junot reçut de lui ce petit billet :

« Mon cher Junot, le premier consul a eu un premier » mouvement d'humeur en apprenant ta résolution de » prendre le capitaine Colbert pour aide-de-camp. Mais » cette humeur n'a été que passagère. Remplis ta » parole envers ce bon Auguste, tu le peux en toute » assurance.

» Amitiés.

» Duroc. »

C'était bien l'intention de Junot de remplir la promesse faite à Auguste Colbert; car, pour lui, une parole donnée était une chose inviolable. Mais il fallait

braver l'humeur de son général, et arrivé là, il avait, comme il le disait lui-même, un cœur d'enfant. Le courage lui manquait. « C'est à présent qu'il va me répéter quand il sera mécontent, me disait-il, que *je vois* ses ennemis ; » et Junot m'expliqua alors pourquoi le général en chef de l'armée d'Égypte n'avait pas disparu dans le premier consul pour de certains ressentiments qu'il conservait encore.

« Tu sais bien, me dit-il, combien le premier consul a été malheureux de la perte de l'Égypte ? Tout ce qui a contribué à cette perte est marqué dans son cœur d'un stigmate peut-être injuste, mais terrible. L'une des causes que la multitude ne voit et n'apprécie pas, c'est l'opposition, la continuelle désunion qui existait entre le général en chef et quelques généraux et autres officiers supérieurs. Ces généraux et ces officiers avaient auprès d'eux des inférieurs qui réfléchissaient leurs opinions, et de tout cela il résultait que le char marchait mal. Il n'y avait pas unité d'action. Les cheiks turcs, espions tout à la fois du grand-visir et des Anglais, ne distinguèrent que trop cette désunion terrible dans ses résultats, et que la fermeté seule du général en chef sut en partie neutraliser par sa présence. Mais le mal était produit ; il le savait, le sentait douloureusement. Aussi jamais n'est-il revenu sur le compte de quelques-uns de nos camarades qui voulurent trop braver son autorité. Nul doute que le général Damas ne soit le plus honnête, le plus probe des hommes, un vrai *Cimon* dans notre armée ; eh bien ! il est fort malheureux pour nous comme pour lui, qu'il ait tenu la conduite qu'il a tenue en Égypte, car jamais le premier consul ne reviendra sur son compte ; et quant à moi, poursuivit Junot, bien que j'estime le général Damas avec toute la vénération que m'inspire son beau caractère, je ne puis m'empêcher de dire qu'il n'était

pas *bon Français*, ni bon patriote, puisqu'il ne sacrifiait pas de petites passions à l'intérêt général de l'armée : il prit parti pour Kléber, et en vérité il faut convenir que cette opposition de Kléber était plus que puérile dans ses causes, quelque funeste qu'elle ait été dans ses résultats. Édouard Colbert, alors adjoint aux commissaires des guerres, ainsi qu'Alphonse, le plus jeune des trois, bon et aimable garçon, avait servi dans le commencement de la révolution, dans ce temps où il donnait des coups d'épée aux gens que madame de Fontenay trouvait plus beaux que lui. Il a du courage, de l'intelligence ; le général en chef pensa avec raison qu'un officier de la sorte était une bonne acquisition à faire dans un pays où les rangs éclaircis offraient tant de places à remplir. Il offrit du service à Édouard Colbert qui *refusa*, mais qui, tout aussitôt après le départ du général en chef, devint aide-de-camp du général Damas (1). Cela joint à plusieurs discours qui furent rapportés et commentés, selon l'usage, au premier consul, depuis qu'il faisait partie de sa garde, a causé cette antipathie qu'il a conservée aujourd'hui malgré son amitié pour ses frères, notamment pour Auguste.

Junot prit donc M. de Colbert pour aide-de-camp, à la grande joie d'Auguste. Le premier consul ne dit rien à Junot, et ne manifestait son éloignement pour M. de Colbert que par un silence complet lorsqu'il accompagnait Junot à la parade ou bien à l'ordre, tan-

(1) Le général Damas est mort à Paris, rue des Saints-Pères, au milieu de sa nombreuse famille. C'était, dans l'acception littérale du mot, un homme de bien, ayant quelquefois des idées erronées sur divers points, mais toujours honnête. Ses funérailles furent celles d'un homme presque indigent, n'empruntant leur solennité que de la présence de beaucoup de généraux distingués qui vinrent accompagner leur vieux frère d'armes jusqu'à sa dernière demeure. Le général Édouard Colbert prononça le discours funèbre sur sa tombe. Il professa hautement son estime et sa reconnaissance pour son ancien général.

dis qu'il avait toujours une parole aimable pour le chef d'escadron Laborde, ou pour le capitaine Lallemand, lorsque ce dernier était à Paris. Un fait de cette nature, quoique nul en apparence pour la chose générale, s'y rattache pourtant par plusieurs anneaux, en ce qu'il montre le caractère de Napoléon sous un aspect autre que celui sous lequel il est continuellement représenté. Mais le fait entier doit pour cela être suivi dans son entier.

A l'époque où l'on distribua les croix de la légion-d'honneur, nous étions à Arras, ainsi que je l'ai dit. M. de Colbert, malgré la roideur de son caractère, se décida cependant à demander à son général de le mettre sur la liste de ses officiers. Je ne me rappelle pas s'il avait une arme d'honneur, mais je ne le crois pas, attendu qu'il aurait eu la croix sans la solliciter. Junot, qui savait qu'il éprouverait un refus, hésita; mais voyant que M. de Colbert prenait la chose tout autrement qu'il la devait prendre, il ne voulut pas lui laisser le soupçon d'une préférence en faveur de M. Laborde, qui, d'ailleurs, avait un sabre d'honneur reçu à Marengo, où la plus brillante action l'avait fait remarquer; il était alors aide-de-camp de Berthier. Junot, sans dire à M. de Colbert la cause de son hésitation, le mit sur sa liste, mais Napoléon refusa.

Bien des années se sont écoulées depuis cette époque. Il est étrangement amusant pour moi de rappeler aujourd'hui l'impression que me fit ce refus. Je le trouvai injuste, et je le dis à Junot. Il me soutenait le contraire; nous nous querellâmes presque pour le *oui* ou le *non* de l'affaire; et le plaisant, c'est que j'avais tort et mon mari raison. Au fait, pourquoi Napoléon aurait-il récompensé un homme dont il connaissait le peu d'attachement pour lui, dont les services militaires étaient à cette époque trop peu connus, ou, pour parler

plus juste, trop nuls pour avoir un *prix national*? La belle carrière que le général Colbert a fournie depuis lors, permet la vérité à cet égard; il est un de nos généraux de cavalerie les plus distingués, parfaitement brave, loyal et pur de tout reproche. Ses amis peuvent hautement proclamer cette opinion. Néanmoins à l'époque dont nous parlons, l'empereur pouvait, sans être injuste, agir comme il l'a fait. Mais ce qui prouve la grandeur de son âme, c'est la conduite qu'il tint plus tard. Ayant reconnu dans le général Colbert des qualités remarquables, il oublia ou du moins fit taire les griefs qu'il pouvait avoir contre lui. Il le mit en position de prouver ses talents et sa bonne volonté, ce qui, à cette époque, était une faveur, car il y avait foule à l'entrée du temple de la gloire alors, et ne prouvait pas qui voulait qu'il était brave et savant. Vinrent ensuite les récompenses. Le général Colbert en fut comblé. Les faveurs suivaient immédiatement le service, si même elles ne le précédaient pas. Cette conduite de Napoléon est d'autant plus remarquable, que jamais, j'en suis *certaine*, il n'a pu *aimer* M. de Colbert. Les souvenirs d'Égypte étaient trop fortement incisés dans son cœur. Mais il était juste; et voilà cet homme qui *toujours se vengeait*.

Je ne sais si l'on se rappelle quel devait être le serment de la légion-d'honneur dans son origine. J'en ai une copie que je veux placer ici comme pièce à l'appui de l'opinion que j'ai souvent émise que Napoléon était arrivé graduellement à tout ce qu'il a fait. J'entends graduellement pour lui-même, c'est-à-dire, que le 18 brumaire, il n'eut aucunement l'intention de saisir le pouvoir pour l'associer à la couronne. Cette opinion, je ne veux l'imposer à personne, mais qu'il me soit quelquefois permis de la développer et de la fortifier de plusieurs preuves.

Ce serment de la légion-d'honneur était ainsi conçu. Je ne sais si, par la suite, on n'y changea pas non-seulement quelques mots, *mais quelques lignes*. Au surplus, le voici tel qu'il fut proposé en même temps que la création de l'ordre, et adopté par les principales autorités, telles que le sénat, le tribunat et le corps législatif.

«JE JURE SUR MON HONNEUR, DE ME DÉVOUER AU SERVICE DE LA RÉPUBLIQUE, A LA CONSERVATION DE SON TERRITOIRE DANS SON INTÉGRITÉ, A LA DÉFENSE DE SON GOUVERNEMENT, DE SES LOIS ET DES PROPRIÉTÉS QU'ELLES ONT CONSACRÉES (1); DE COMBATTRE PAR TOUS LES MOYENS QUE LA JUSTICE, LA RAISON ET LES LOIS AUTORISENT, TOUTE ENTREPRISE TENDANT A RÉTABLIR LE SYSTÈME FÉODAL, A RÉTABLIR LES TITRES ET QUALITÉS QUI EN ÉTAIENT L'ATTRIBUT; ENFIN DE CONCOURIR DE TOUT MON POUVOIR AU MAINTIEN DE LA LIBERTÉ ET DE L'ÉGALITÉ.»

Voilà quel était originairement le serment que devaient prêter les légionnaires, celui qu'ils ont prêté, je crois même, dans les premiers temps. Ils ne devaient porter aussi qu'une simple étoile, les légionnaires simples, en argent; les officiers, en or.

Vint ensuite la création des vingt-quatre officiers de l'empire. Cette création fut dès sa formation étrangement interprétée. Les maréchaux qui en faisaient partie, au nombre de seize, voulurent dès-lors établir une ligne de démarcation qui n'existait qu'à l'armée, mais point du tout en temps de paix, ni même en temps de guerre, dès qu'on était, soit aux Tuileries, soit dans tout autre lieu qu'un camp, ou bien au milieu d'une armée. Là, par exemple, le maréchal commandait le colonel-géné-

(1) Ce fut Rœderer qui, comme orateur du conseil d'état, présenta le projet de loi relatif à la légion d'honneur. J'ai parlé dans mon dernier volume de l'opposition qu'il trouva. Ce fut en l'an X, et l'ordre ne fut en activité qu'en l'an XIII.

ral. Mais devant l'empereur, au château par exemple, dans une cérémonie publique, quelque sonlennelle qu'elle fût, comme le sacre, par exemple, les vingt-quatre grands-officiers de l'empire avaient un rang parfaitement égal. Ils se tenaient indistinctement sur les marches du trône; et lorsque le genre de la cérémonie exigeait qu'ils fussent appelés, les maréchaux et les colonels-généraux l'étaient par ordre alphabétique. Ainsi Junot, bien jeune et presque enfant à côté de Masséna, passait avant lui, parce que c'est le droit du J de passer devant l'M. — Mais parlons d'Arras. Au reste, il ne faut pas croire que tout ceci nous en ait écarté; bien au contraire, nous allons nous retrouver avec les hommes que j'ai nommés et les prérogatives que j'ai expliquées.

Nous attendions l'empereur chaque jour à Arras. Junot reçut enfin l'annonce positive de son arrivée. Nous avions le temps, selon son calcul, d'aller faire un tour à Boulogne, en passant par Douai et Saint-Omer, où le général Boursier nous engageait, depuis longtemps, à aller passer une journée. Il me proposa cette course; j'acceptai avec le plaisir que mon âge trouvait à voyager *en dansant*, comme cela était toujours alors, et nous partîmes. Je ne connaissais pas Douai, et je n'eus pas le temps de m'y ennuyer, car nous n'y restâmes qu'un jour; mais, je crois que la chose serait arrivée si mon séjour y eût été plus long, malgré la distraction que nous offrirent madame Gaillan et sa famille...; car c'était précisément le jour de la fête de Gaillan (1) que je passai à Douai. Je fus beaucoup plus

(1) On connait les *dukasses* de Flandre. Celle de Douai a cela de particulier, qu'elle est consacrée à fêter quelque souvenir dont j'ignore l'origine, et qui peut-être même n'en a pas. On promène dans les rues de Douai trois mannequins d'osier revêtus de beaux habits, coiffés en turban comme de vrais masques, et dont le plus petit, qui est le fils,

contente de me retrouver pour ainsi dire en famille chez le général Boursier, qui nous donna un excellent déjeuner, fit galoper Junot toute la matinée au milieu de ses beaux escadrons, et que nous quittâmes enchantés de sa politesse aimable et de sa bonne hospitalité.

Boulogne offrait à cette époque un spectacle unique :

« Beaucoup en ont parlé. — Beaucoup l'ont bien connu. »

Je n'irai donc pas faire ici la description d'une chose qui se trouve dans mille historiens plus habiles que moi. Mais je veux parler de l'impression que j'en ai reçue ; de cette surprise qu'on éprouvait en se rencontrant, au détour d'une baraque en bois, dans le camp que le général Soult avait fait faire à ses soldats, pour les occuper. Joseph Bonaparte, alors colonel du quatrième régiment de ligne, nous reçut à merveille dans sa baraque ; il y était, comme partout, poli, prévenant, spirituel, enfin le meilleur des hommes. Nous trouvions à chaque pas des amis et des prévenances.

« Je ne vous ai pas écrit de Boulogne, ma chère » amie, disais-je à madame de Puthod, en lui écrivant » à mon retour à Arras, parce que je n'ai pas eu *un* » *seul* instant de libre pendant mon court séjour à » Boulogne. J'ai trouvé là d'anciens amis, et Junot, » des frères d'armes, heureux de le revoir ; et nous » avons été presque en famille pendant deux ou trois » jours, que j'aurais bien voulu voir se prolonger ; » mais il nous fallait revenir ici, car on attend l'empe- » reur à chaque instant, et nous n'avons pas de temps » à perdre pour faire préparer les logements nécessaires » à toute sa suite. »

Je retrouvai à Boulogne une famille fort intéressante

à quinze pieds de haut. Le père avait son horrible tête auprès de la mienne, et j'étais au second étage.

que j'avais rencontrée avant mon mariage chez l'une de nos amies communes, madame de Luynes. C'est la famille Pétiet. Madame Pétiet était une femme parfaitement aimable et d'une grâce toute féminine. Ses manières étaient élégantes, son esprit doux, et son ensemble était ce qu'on aime à rencontrer.

Sa fille, Isidore, était alors une jeune personne toute charmante de bonne grâce, d'esprit et de gaîté. Nous nous étions connues enfants, nous nous retrouvâmes avec un égal plaisir, moi femme, elle prête à le devenir; car à l'époque dont je parle, il y avait tous les soirs près du piano sur lequel elle s'accompagnait en chantant d'une manière ravissante : *la neve alla montagna Nice mia nice addio*... un jeune homme qui s'appelait alors comme aujourd'hui Alphonse Colbert, lequel jeune homme en était amoureux à perdre le boire, le manger et le dormir; et cela, je le concevais à merveille, car, je le répète, elle était une charmante personne. Et voilà qu'en relisant ce que j'ai décrit d'elle, je vois que je n'ai pas dit un mot de sa figure. Ceux qui ne l'ont pas connue sauront qu'elle était non-seulement jolie, mais fort jolie, ce qu'elle est encore, et de plus bonne épouse et bonne mère. Vous voyez qu'avec ce que je vous ai dit de son esprit, c'est une personne avec laquelle il n'est pas malheureux de vivre; et le général Alphonse Colbert n'était pas si mal inspiré en s'appuyant sur le piano.

Mais un homme dont je dois parler avant de quitter cette famille, c'est son chef, c'est M. Pétiet. Son nom est trop honorablement connu en Europe, pour que j'aie besoin de faire ici son portrait. Mais je lui dois un tribut de profonde estime et de reconnaissance, car j'aime ma patrie avec cet enthousiasme chaleureux qui me pénètre et me fait aussi aimer *comme frères* tous ceux qui l'on servie avec le même désintéressement

que M. Pétiet, lui donnant, comme lui, soins, veilles, tout ce qu'on peut donner enfin ; et sa vie fut pure et irréprochable. Aussi jamais une voix ne s'est-elle élevée contre lui, si ce n'est le souffle empoisonné de quelque crapaud sortant de dessous la pierre qu'on lui a jetée pour l'écraser, qui lance son venin sur l'honnête homme comme sur le fripon ; mais cela n'atteint pas.

Lorsque l'empereur réunit cette nombreuse armée sur les côtes de l'Océan, ce fut à M. Pétiet qu'il en confia les soins administratifs, sous le titre créé pour lui d'intendant-général de ses armées ; car il savait qu'avec lui ses soldats auraient un père.

Lorsqu'en 1796 et 1797 M. Pétiet eut le portefeuille du minstère de la guerre, il trouva cette administration dans une grande confusion. Il y mit de l'ordre, de la régularité ; et lorsqu'il sortit du ministère, ayant été *fructidorisé* avec Carnot et Barthélemy, il rendit ses comptes, ce qui avant lui ne s'était pas encore vu, et il sortit des affaires moins riche qu'il n'y était entré. Paix et honneur à l'homme de bien.

Une particularité de son ministère, c'est que ce fut lui qui expédia en même temps le brevet de général en chef de l'armée d'Italie au général Bonaparte ; et le brevet de général en chef de l'armée d'Allemagne au général Moreau.

Une vérité qui doit être consacrée dans des mémoires contemporains, c'est que les victoires de 1805 remportées par l'armée des côtes de l'Océan, doivent beaucoup des lauriers de leur couronne à M. Pétiet, d'abord par l'organisation première, ensuite par ce dévouement entier de sa personne pour que *tout* fût toujours bien. Le jour, il recevait les ordres de l'empereur ; la nuit, il veillait pour qu'ils fussent exécutés, pour que les subsistances ne manquassent jamais, que les ambulances

fussent assurées. — Aussi sa santé fut-elle détruite. Cependant il vécut assez pour entendre les cris de victoire de nos armées triomphantes. — Il fut ranimé par ceux d'Austerlitz!.... Ils étaient éclatants alors nos cris de joie triomphale!.... Les Français avaient la voix forte et puissante! — M. Pétiet eut le bonheur de mourir au milieu de ces glorieuses fêtes!.... Il fut enlevé à sa famille le 26 mai 1806. — Le titre de sénateur et la grand'croix de la légion-d'honneur furent les seules récompenses que la patrie reconnaissante déposa sur son cercueil.

M. Pétiet est un homme de si haute distinction, que je n'ai pas mis en pratique pour lui cette maxime que je me suis faite de ne pas ainsi donner *la biographie* pour ainsi dire des hommes déjà fort connus. J'ai connu, *moi*, M. Pétiet, je connais beaucoup sa famille, personne ne peut mieux que moi certifier de la vérité des détails donnés sur lui; et s'ils sont un peu prolixes, ce n'est pas un tort. M. Pétiet est un homme dont le nom doit être non-seulement mentionné dans des mémoires contemporains, mais entouré de tout l'éclat qu'il convient de donner à celui qui fut toute sa vie le père du soldat.

CHAPITRE VII.

L'empereur passe une grande revue à Arras. — Détails sur la réception qui lui est faite. — Mesdames Laplanche-Mortière et Pierron. — M. Maret. — Le général Suchet. — L'empereur me fait une visite. — Ses paroles gracieuses. — Mon embarras. — M. Goudmetz. — Satisfaction de l'empereur. — Son ordre du jour. — Son apparition au théâtre d'Arras. — Il traite mon mari avec une touchante bonté. — Pension de 30,000 francs donnée à Junot sur la cassette de l'empereur. — Mot de Napoléon. — Certain major envoyé *chez nous* pour y apprendre son métier. — Arrêt affiché à la porte de l'évêque d'Arras. — L'empereur fait un accueil flatteur à M. de Limoges. — Portrait de M. Necker.

L'empereur vint enfin à Arras pour inspecter et passer en revue la division d'élite. Depuis dix mois que Junot était à Arras, Napoléon n'y avait même pas envoyé Berthier, si ce n'est pourtant qu'il y vint pour quelques heures ; mais ce souvenir est effacé en moi. L'empereur voulait que Junot formât sa troupe tout-à-fait d'après lui-même et sans aucune direction étrangère. C'était une épreuve, comme il le dit plus tard à son ancien aide-de-camp. Heureusement que Junot s'en tira bien.

Je n'ai jamais vu de mère plus coquette pour sa fille, de femme plus coquette pour elle-même, que Junot ne l'était pour ses grenadiers, leur toilette et surtout leur fameuse coiffure ; car ils étaient enfin tous tondus par la grâce de Dieu et du perruquier du régiment, les collets neufs remontés, les schakos tout prêts : enfin des

dames d'atours n'auraient pas mieux fait que Junot et ses officiers. Je vais rapporter cette lettre à madame de Puthod dont j'ai déjà parlé.

« Mon excellente amie, je suis mille fois coupable » envers vous; mais faites la part, je vous supplie, de » tout ce qui a dû m'empêcher d'écrire, et vous par- » donnerez, j'en suis sûre. Vous savez que depuis mon » retour de Boulogne, mes journées ont été remplies » par les soins qu'il m'a fallu partager avec madame » de Lachaise afin que tout fût prêt pour l'arrivée de » l'empereur. Enfin nous avons été récompensées de » nos peines. Il est demeuré deux jours et demi avec » nous. C'est une belle victoire remportée sur la rapi- » dité de sa course, car habituellement il ne reste » qu'un jour dans ses visites militaires.

» L'empereur est arrivé ici mercredi dernier, à midi. » Il descendit à la préfecture où il a logé. Il reçut aus- » sitôt les autorités civiles que M. de Lachaise, le pré- » fet, lui présenta. Il causa beaucoup avec lui ensuite, » parce que ce département renferme une grande quan- » tité de troupes. Il s'est informé en grand détail de la » manière dont le paysan était traité par le soldat, » s'enquérant minutieusement si les grenadiers can- » tonnés dans les petites villes environnantes ne com- » mettaient aucun dégât, et jusqu'à son dîner il ne s'est » occupé que des affaires civiles. Mais, le soir Junot » fut appelé, et, à partir de cet instant, chère amie, » l'empereur a donné tous ses soins à l'objet principal » qui l'amène à Arras. Mais votre tendre amitié pour » Junot et pour moi me fait un devoir de vous in- » struire fidèlement des moindres détails de cette inté- » ressante soirée et du jour qui la suivit.

» Depuis son départ de Paris, vous savez, vous qui » avez notre confiance, combien Junot était quelque-

» fois malheureux de cette pensée, que le premier consul n'était plus pour lui ce qu'il avait été. Eh bien! » cette soirée a dissipé tous les doutes, levé tous les » obstacles qui pouvaient empêcher un entier retour à » la confiance. « Nous étions comme à l'armée d'Italie, » disait Junot.

» L'empereur a eu la bonté d'avoir avec Junot une » sorte d'explication qu'il ne lui demandait pas, relativement au bâton de maréchal.

» — Tu as pu trouver injuste de ne pas l'avoir, » puisque je le donnais à Bessières ; et l'empereur avait » souri en prenant de suite plusieurs prises de tabac. » Oui, reprenait-il, Bessières est un peu jeune, et » puis je sais bien qu'il n'a jamais commandé... Je sais » tout cela... Et il souriait toujours. Mais je voulais » faire mes quatre commandants de la garde maréchaux » de l'empire. »

Il y avait ici un long passage où je rapportais ce que l'empereur avait dit relativement aux vingt-quatre grands-officiers d'empire, et que j'ai placé plus haut en parlant de la création de la place.

« — Au surplus, a dit l'empereur, de quelque côté » que la guerre ait lieu, tu te distingueras, et le bâ- » ton brodé d'abeilles remplacera la pelisse de hus- » sard... Et puis, ne t'ai-je pas bien servi! M. Junot, » colonel-général des hussards !... Si la charge n'avait » pas été faite, il aurait fallu l'inventer pour toi, » monsieur le sabreur, ajoutait l'empereur en lui ti- » rant son pauvre nez et ses oreilles, selon sa vieille » coutume.

» Le lendemain jeudi (1), il a passé les troupes en

(1) Je datais toujours mes lettres du jour de la semaine ; ce n'est qu'au timbre de la poste qu'on peut aujourd'hui retrouver bien précisément la correspondance des jours. Presque toutes mes lettres ont ce timbre ; cependant celles qui ont des enveloppes ne le peuvent plus

» revue, et pendant les sept heures qu'ont duré les » manœuvres, il a été constamment à pied. J'étais en » voiture avec madame Laplanche-Mortière, Madame » Pierron et M. Maret. Le général Suchet, qui est » venu nous voir de son camp de Vimereux, était aussi » avec nous. Il me conseilla de descendre pour mieux » voir défiler les troupes, ce que je fis; et ayant pris » le bras de M. Maret, je me dirigeai, quoique de » loin, vers le groupe *doré*. L'empereur venait de » remonter à cheval pour voir défiler; il me reconnut » quoique je fusse encore assez loin, et m'envoya dire, » par le colonel Lafond, que je ferais bien d'approcher » pour mieux voir les troupes. Lorsque tout fut fini, » je ne m'attendais pas du tout à ce qui m'allait arri- » ver : l'empereur fit faire quatre-vingts ou cent pas à « son cheval, et le dirigeant vers moi, il m'aborda » avec un air tout gracieux, m'ôta son chapeau avec » une civilité dont je fus fort touchée, et me demanda » de mes nouvelles, si je m'amusais beaucoup à Arras » et si je ne voulais pas retourner à Paris. Je répondis » à tout cela comme une sotte, à ce que je crois, mais » pour vous dire la vérité, je ne m'attendais nulle- » ment à cette belle visite, et je n'étais pas du tout » disposée à me servir du nouveau *langage usité* » maintenant. Je suis même sûre que l'empereur, » toujours disposé à me juger avec partialité dans ce » qui le regarde, et cela bien injustement, aura pris » ma timidité pour tout autre chose; et pourtant il est » de fait que le seul embarras de dire à l'instant *Sire*, » et *Votre Majesté*, a seul causé ma gaucherie. J'a- « vais peur, car Maret, dont je tenais le bras, m'a dit » que je tremblais.

donner, parce que les enveloppes ont été jetées. Cette lettre est du nombre; je crois pourtant que c'était le 11 fructidor, autrement 4 ou 5 septembre.

» L'empereur me demanda quelles étaient les dames » qui étaient avec moi ; je les lui nommai (1). Eugène, » qui reconnut madame Pierron, lui fit un signe de » tête amical dont je lui saurai encore plus de gré » lorsqu'il n'oubliera plus M. Pierron ni M. Goud- » metz (2). L'empereur salua ces deux dames en ôtant » de nouveau son chapeau, et me dit adieu avec un » de ses plus gracieux sourires et l'une de ses plus ai- » mables paroles ; ensuite il me laissa fort charmée de » sa courtoisie, à laquelle, pour dire la vérité, je ne » m'attendais pas. Nous revînmes dîner chez moi. » J'emmenai M. Maret et le général Suchet pour leur » faire les honneurs de la ville, car Junot dînait avec » l'empereur ainsi que tous les officiers de sa division » d'élite. L'empereur leur fit à tous les compliments » les plus flatteurs.

» — Junot, a-t-il dit à mon mari, tu feras mettre à » l'ordre du jour, demain matin, que je suis content, » *extrêmement content*, a-t-il répété, de mes braves » grenadiers d'Arras.

» — Le préfet avait eu l'idée de donner un bal dont » madame Lachaise aurait fait les honneurs avec sa bonté » et sa cordialité accoutumées, mais l'empereur n'a pas » voulu l'accepter.

» — Cela coûterait cher à la ville, monsieur le préfet, » et ne m'amuserait guère, pour vous dire la vérité, » après avoir été toute une journée dans les terres la-

(1) L'une était madame Laplanche-Mortière, femme de l'un des généraux de la garde, faisant partie de la division d'élite. Elle a depuis épousé en secondes noces un aide-de-camp de Berthier, et s'appelle aujourd'hui madame Demontgardé.

(2) Madame Pierron était fille d'un M. Goudmetz, qui, dans la révolution, fut assez heureux, pendant l'exil de la noblesse à Fontainebleau, pour être utile aux deux enfants de madame de Beauharnais, tandis qu'elle était exilée.

» bourées. Mais comme je désire me trouver quelques » instants au milieu des habitants d'Arras, je me rendrai » au spectacle.

» Il y vint, en effet, pour avoir les oreilles écor- » chées; car, dans ce moment surtout, nous avions un » théâtre horriblement monté. Il eut pourtant la pa- » tience d'y demeurer jusqu'à neuf heures et demie. Il » se servit de mes chevaux, n'ayant pas les siens à » Arras.

» A peine fut-il de retour chez lui, qu'il fit appeler » Junot. Il le traita avec une bonté de cœur qui a tel- » lement attendri mon mari, que depuis ce moment » ses yeux sont toujours pleins de larmes. Il lui a dit, » entre autres choses :

» —J'ai été un peu sévère pour toi en t'envoyant ici, » mon ami; mais je savais que tu faisais bien lorsque » tu voulais bien faire, et tu l'as prouvé... Cela est » non-seulement bon pour moi, mais pour *d'autres*.

» Je vous annonce, chère amie, une nouvelle dont » votre amitié raisonnable se réjouira, je suis sûre, plus » que de toute autre chose, car vous êtes pour le positif » un peu plus que moi; c'est que l'empereur a donné » à Junot, pour sa vie durante, une pension de trente » mille francs sur sa cassette particulière, cette pension » court depuis le jour où Junot a quitté Paris (il y a » neuf mois et demi). Il lui a accordé également un » congé de huit jours pour aller à Paris. Quant à moi, » je ne partirai que dans le mois d'octobre, à ce que je » crois.

» Voilà, ma chère, la relation exacte de cette fa- » meuse visite de l'empereur. Je ne l'avais pas vu » depuis tout ce bouleversement d'empire et de consu- » lat, et je redoutais presque ce moment. Voyez com- » bien j'avais tort! et Junot! si vous pouviez voir sa » joie, son bonheur... Il a toujours bien aimé son gé-

» néral; mais ces nouvelles bontés, cette affection » presque fraternelle qu'il lui a montrée devant son ar- » mée, et cette foule jalouse qui, peut-être, comptait » sur des fautes et des remontrances... toute cette con- » duite a touché Junot au fond du cœur; et pour lui, » vous savez que lorsqu'il sent, la chose est profonde.

» Il faut que je vous dise un mot de l'empereur. » Lorsque la division fut entièrement en vue, qu'il » put juger de l'effet que produisaient les têtes rondes » bien lavées, et les beaux collets rouges bien propres » et bien montés; lorsqu'il vit ensuite ces masses de » beaux hommes, si bien habillés, si bien armés, ma- » nœuvrer avec cette précision, que, sans y rien con- » naître, vous et moi avons admirée tant de fois, il s'é- » cria avec une sorte d'élan, mais avec une mot pré- » paratoire que je me permettrai d'omettre : ..... » *c'est plus beau que ma garde*!

» La seconde chose qui sera consignée dans les *an- » nales* de la division, c'est qu'un certain major que » l'empereur a rencontré en route, dans une division » où se trouve Sébastiani au camp d'Amiens, est en- » voyé à l'école *chez nous*, avec ces paroles de l'em- » pereur : Envoyé à la division des grenadiers d'Arras » pour y apprendre son métier. J'espère que *nous* de- » venons célèbres!.... Comment me trouvez-vous? » n'ai-je pas l'air de la servante du curé?

» A propos de curé, notre évêque vient d'avoir un » désagrément : on a affiché à sa porte un arrêt de je » ne sais plus quelle cour de justice, par lequel on lui » défend de s'appeler *La Tour d'Auvergne*. On dit » qu'il s'appelle La Tour *Saint-Polet* ou *Saint-Paulet*. » C'est fâcheux pour un si bel évêque.

» Et moi qui oubliais de vous dire, chère amie, que » Junot a spécialement présenté M. de Limoges à l'em- » pereur, et qu'il a été parfaitement aimable pour lui;

» il lui a même parlé assez long-temps pour exciter » des jalousies; ce qui n'est pas difficile quand on ne » donne pas de grâces à tout le monde. Votre mari a » été, comme il est toujours, convenable et bien, et » tout porte à croire que l'empereur lui rendra la jus- » tice qui lui est due. A propos, vous avez su que M. de » Colbert n'a pas eu ce qu'il désirait?

» Adieu, mon amie. Combien j'aurais été heureuse » de vous avoir auprès de moi dans ces journées qui » viennent de s'écouler... Venez donc, que faites-vous? » Venez passer l'automne avec moi. Nous irons faire » un voyage vers la mer, et puis je vous ramènerai à » Paris. Vous savez combien je vous aime. »

Cette lettre, que j'ai transcrite en entier, donne une idée de la visite de l'empereur à Arras. Il y a plusieurs détails minutieux qui sont admirables par leur simplicité même, parce qu'ils montrent à quel point cet homme prodigieux avait de cases ouvertes pour toutes les idées qui abondaient en foule dans cette tête étonnante. Ainsi, par exemple, il s'inquiétait de savoir si le terrain dans lequel on faisait manœuvrer les troupes était humide ou non, observant qu'il fallait le choisir sec pour qu'elles ne souffrissent pas inutilement. Cela ne les rend pas *femmelettes*, disait-il, et ce soin leur épargne des rhumes inutiles. Ensuite il faisait déboutonner l'habit après en avoir regardé le drap, l'avoir tâté lui-même, et il inspectait la chemise, regardait si la toile en était bonne, interrogeait le soldat sur ses besoins, sur ses goûts, et cela, il le faisait à chaque homme. Aussi, n'ai-je jamais vu d'enthousiasme comparable à celui qui éclata à la lecture de cet ordre du jour où, comme il l'avait ordonné, on avait mis : « Je suis content, *extrêmement* content de mes braves grenadiers d'Arras. C'était un délire..... Ah! sans doute nous

avons toujours des cœurs français? ces cœurs sont toujours courageux et vaillants. Mais ce regard qui payait une belle action, cette bouche dont le sourire faisait expirer en paix le soldat blessé à mort sur lequel il tombait en passant, l'homme qui distribuait si parfaitement et la récompense et le blâme, où est-il?..... Voilà la bannière qui conduisit tant de fois à la victoire!..... Allons la retrouver pour avoir au moins quelques moments d'illusions, sur le haut de ce vallon où, dominant la mer, entouré de ses frères d'armes, ayant devant lui les braves des braves des armées de l'empire, Napoléon distribuait les croix de la légion-d'honneur dans le casque de Bayard et le bouclier de François Ier, dont, par exemple, il aurait bien pu se passer.

Avant d'aller à Boulogne pour assister à la distribution des premières croix de la légion-d'honneur, je veux parler d'un événement remarquable pour l'époque et remarquable pour la France. C'est la mort de M. Necker qui arriva cette même année 1804. Il mourut le 9 avril dans son château de Coppet, où il vivait retiré depuis le 4 septembre 1790, époque à laquelle il quitta le ministère.

J'ai parlé de M. Necker dans le premier volume de ces mémoires, et j'en ai dit le bien que j'en pensais et qui m'avait été révélé par mon père et surtout par mon frère, qui, plus rapproché de mon âge, m'avait fait mieux connaître toute la pensée de notre père sur M. Necker. M. Necker avait été jugé par lui dans toute l'intégrité d'une âme française et vertueuse, et son esprit, remarquablement habile comme administrateur, avait de plus apprécié le talent de M. Necker. C'est donc à cette source vénérée pour moi que je prends mes documents pour former mon jugement sur un homme dont le nom sera toujours attaché à l'histoire de mon

pays d'une manière honorable. Je n'impose ensuite mon opinion à personne; je la donne. Heureuse de penser que peut-être je ferai revenir quelques esprits prévenus qui ont oublié ou qui peut-être ignorent tout le bien que M. Necker a fait à la France, je n'entreprendrai pas de déterminer sa capacité d'homme d'état, qui, cependant, était bien supérieure à tous ceux qui l'entouraient alors. En le jugeant, on n'a jamais voulu, comme du reste cela arrive souvent, faire la part des circonstances impérieuses dans lesquelles il exerça son ministère. On prononce même aujourd'hui encore d'après les jugements portés à cette époque par la passion, la haine et une sotte et basse jalousie contre un ministre étranger. Tout cela est misérable quand il s'agit de juger un homme qui donna du pain à la France avec son argent, parce qu'on ne voulait plus se fier à la signature ni à la parole de notre gouvernement (1).

M. Necker m'a toujours été représenté comme un ministre parfaitement intègre, un homme voulant une liberté sagement limitée. Ennemi de toute mesure précipitée, il voulait le bien, et s'opposait avec une véhémence extraordinaire en lui, à tout ce qui ressemblait à l'injustice fardée de ce mot si vulgairement mis en usage dans les conseils des rois : *C'est pour le bien du peuple*. Chaque parole de ses écrits constate une austérité de principes que rien ne put jamais attaquer. De tout cela on peut former un beau caractère d'homme (2), et surtout un beau caractère de ministre; et certes, à cet égard, nous n'avons pas le droit d'être difficiles.

(1) C'est un fait admirable de la vie de M. Necker. Il s'engagea avec des banquiers de Hollande pour la moitié de sa fortune. Il n'était plus ministre lorsqu'il remplit ses engagements, puis, comme je l'ai dit, pour donner *du pain* à la France.

(2) Je reproduis ici non-seulement l'avis de mon père, mais celui d'un ami très intime à moi, le cardinal Maury, qui, bien qu'il en vou-

faudra-t-il prononcer un discours, et opposer la magie de la parole à celle qui agissait quelques heures avant. Ce fut par ses Catilinaires que Cicéron sauva Rome. Malgré son esprit, M. Necker négligea trop cette règle de conduite. Qu'arriva-t-il? Après avoir été l'esclave plus que le roi de l'opinion populaire, après avoir été traîné, lui aussi, par les bras du peuple, il tomba sous les coups de cette même opinion et devint sa victime après lui avoir tout sacrifié.

Ce fut le 4 septembre 1790 que M. Necker se retira du ministère, où il avait été appelé trois fois. Cette retraite fut différente de celle de l'année précédente. Cette première disgrâce lui fut imposée avec crainte et mystère, et le jour de son départ faillit être à la fois une journée de sang et de deuil. Mais la seconde lui fit connaître à la fois l'ingratitude de sa patrie adoptive et celle du maître qu'il s'était aussi volontairement donné. Il partit pour Coppet, et vécut là dans une profonde retraite avec madame Necker, quelques amis et madame de Staël. Mais cette dernière n'y séjournait pas habituellement, tant que vécut sa mère. Ce ne fut qu'à la mort de madame Necker que sa fille, pour la remplacer auprès de son père, fut s'établir à Coppet. Quant à M. Necker, sa vie politique fut terminée le jour où il quitta le ministère.

Je possède une relation charmante de la vie qu'il menait à Coppet pendant son exil. Cette relation, faite par un homme dont le seul nom révèle l'aimable talent, mérite d'être non-seulement transcrite dans des mémoires contemporains, mais de l'être fidèlement et en entier. C'est aussi ce que je vais faire dans le chapitre suivant, bien convaincue qu'on m'en saura gré.

CHAPITRE VIII.

Château de Coppet. — Détails d'intérieur. — Appréciation de madame de Staël. — Son ambition politique. — Représentations théâtrales à Coppet. Acteurs : MM. le comte de Sabran, Charles de Labédoyère, marquis de Palmella et madame de Staël. — Retour de madame de Staël à Paris. — Éloignement de l'empereur pour cette femme célèbre. — Inauguration de l'ordre de la légion-d'honneur à l'hôtel des Invalides. — Étrange discours de M. de Lacépède, grand-chancelier.

La relation qui va suivre, et qui dévoile dans ses moindres détails la vie intime des habitants de Coppet, n'est pas de moi; elle m'a été donnée par M. Frédéric de Châteauvieux, auteur des spirituelles et remarquables lettres de Saint-James, et ami intime de madame de Staël.

« La grande figure de madame Necker s'interposait » comme une statue de marbre entre M. Necker et sa » fille. Aussi, tant qu'elle a vécu, y a-t-il eu quelque » chose de pénible et de brisé dans cette intimité de » famille qui ne s'exhalait qu'en admirations réciproques. Mais dès qu'elle eut cessé de vivre, M. Necker » ne trouvant plus auprès d'elle le caractère et la volonté auxquels il avait dû sa force d'ascension, tombé lui-même de si haut et n'ayant plus d'avenir que » dans son intérieur, il se hâta d'y rappeler sa fille, » et consacra tous ses soins, je dirai presque toute sa » galanterie, à rendre cet intérieur agréable pour madame de Staël.

» Cet intérieur avait des formes graves ; on y trou-
» vait de la solennité, peu de mouvement et d'abord.
» Le mérite en était dans les prodigieux développe-
» ments de l'esprit auxquels donnait lieu la présence
» de M. Necker, de madame de Staël, de M. Ben-
» jamin Constant, qui séjournait dans ce temps à
» Coppet.

» On se réunissait pour déjeuner dans la chambre
» de madame de Staël (on n'y buvait alors que du café).
» Ce déjeuner durait souvent deux heures : car à peine
» réunis, madame de Staël soulevait une question prise
» plus souvent dans le champ de la littérature ou dans
» la philosophie que dans celui de la politique, et cela
» par ménagement pour son père, dont le rôle sur ce
» théâtre avait si malheureusement pris fin. Mais quel
» que fut le sujet de débat, il était abordé avec une
» mobilité d'imagination et une profondeur qui a été
» l'école de Benjamin Constant, et d'où jallissait tout
» ce que l'esprit humain peut concevoir et créer. Ma-
» dame de Staël avait dans ces luttes littéraires et phi-
» losophiques une grande supériorité sur son père, en
» promptitude, en facilité, en éloquence. Mais prête à
» atteindre le but, une pudeur filiale la saisissait, et,
» comme effrayée du succès qu'elle allait obtenir, elle
» se fourvoyait elle-même avec une grâce d'esprit
» inimitable, pour laisser à son concurrent la gloire de
» la vaincre. Mais ce concurrent était son père, et il
» a été le *seul* auquel elle ait jamais accordé un tel
» avantage.

» Chacun se retirait alors jusqu'au dîner, qui se
» passait au milieu d'une querelle permanente entre
» M. Necker et de vieux maîtres d'hôtels sourds et
» grondeurs, débris du régime que M. Necker avait
» enseveli, et qui avaient suivi sa fortune à Coppet
» avec leurs habits brodés. L'après-midi était encore

» consacrée au travail jusqu'à sept heures, ou com-
» mençait le wisk de M. Necker. Ce wisk était ora-
» geux; M. Necker et sa fille s'accusaient, se fâchaient,
» se quittaient en jurant de ne plus jouer ensemble,
» et recommençaient le lendemain. Le reste de la soi-
» rée rendait tout son prix à la conversation.

» Hormis quelques voyages, madame de Staël a
» consacré ainsi huit années au bonheur de son père,
» et à la première éducation de ses enfants, éducation
» très positive et dans laquelle elle à montré toute la
» force de la raison supérieure qui a été le vrai point de
» départ de ses admirables facultés. C'est pendant ce
» temps aussi qu'elle a composé ses ouvrages que j'ap-
» pellerai de *sa seconde manière*; c'est-à-dire son livre
» sur l'influence des passions, sur la littérature, et
» enfin Delphine.

» Après la mort de M. Necker (1) en 1804, libre et
» maîtresse d'une grande fortune, madame de Staël
» aspira à figurer sur la scène politique. Elle y était
» portée par une vive réminiscence des premiers temps
» de la révolution; temps de son début dans le monde
» et de ses premiers succès, temps d'enivrement, d'ani-
» mation, et où l'influence politique était dévolue à
» tous les talents, à tout ce qui exerçait une puissance
» morale sur des esprits sans expérience et amoureux de
» l'avenir. Elle y était portée parce qu'elle aimait à exer-
» cer le pouvoir comme un attribut de sa supériorité.

» Mais cet amour du pouvoir, ce désir, ardent
» comme tout ce que ressentait madame de Staël, la
» ressaisit au moment le plus fatal pour elle; à l'instant
» où toute la force d'un gouvernement herculéen ten-

(1) C'est précisément à l'époque où nous sommes arrivés dans ce volume, que madame de Staël revint en France. C'est pourquoi je n'ai pas voulu que cette notice fût mise en une autre place que celle de son véritable temps.

» dait à dépouiller la société de l'action des forces in-
» dividuelles pour la concentrer uniquemet en lui. Il
» s'établit ainsi une lutte forcée entre l'action indivi-
» duelle que madame de Staël aurait voulu exercer,
» et la résistance que lui opposa le gouvernement de
» l'empire. Cette lutte ne cessa qu'au bout de huit an-
» nées, à l'époque où madame de Staël s'éloigna du
» théâtre de ce combat entre une puissance morale
» inouïe et le plus fort des pouvoirs matériels qui aient
» jamais existé.

» Mais, durant ce temps, madame de Staël publia
» *Corinne* et son grand ouvrage sur l'Allemagne ; ou-
» vrage qu'elle a dû aux ouvrages qu'elle y avait faits
» pour s'éloigner du régime impérial et sympathiser avec
» les victimes auxquelles il avait permis de survivre à
» leurs blessures ; ouvrage qu'elle a dû aux travaux
» entrepris et exécutés avec M. Schlegel dans la vue de
» pénétrer dans le monde littéraire et philosophique de
» l'Allemagne ; monde nouveau alors, et que nous
» avons vu depuis envahir les idées, les traditions et
» même les habitudes littéraires dont la France s'était
» montrée si fière.

» Bien que madame de Staël fût pénétrée du besoin
» de sortir de ces idées, de ces traditions, de ces habi-
» tudes, elle avait en elle un sentiment poétique, une
» horreur du mauvais goût et un pouvoir de charmer
» par l'harmonie des paroles, qui suscitaient de fré-
» quentes querelles entre elle et M. Schlegel, lequel,
» comme on l'a vu dans son cours, ne se laissait pas
» fasciner par l'harmonie des vers de Racine. Aussi
» suffisait-il que madame de Staël en déclamât quelques-
» uns avec une componction poétique, pour soulever
» une de ces querelles, d'où s'échappaient mille aperçus,
» mille points de vue aussi nouveaux que profonds sur
» tous les mystères de notre nature morale. Personne

» ne se ménageait dans ces brillantes discussions, » et il suffisait d'un instant pour que toutes les ques- » tions fussent analysées et atteintes jusqu'au fond.

» Le goût le plus vif, l'amusement le plus sérieux » qu'ait eu pendant ce temps madame de Staël a été » celui des représentations théâtrales. Son admirable » organe, l'expression de son jeu, lui donnaient une » grande préférence pour mettre en scène des tragédies. » Mais elle n'était secondée en cela que par M. le comte » Elzéar de Sabran, M. Charles de Labédoyère et don » Pedro de Souza, aujourd'hui marquis de Palmella. » Son jeu appartenait à l'école qui avait précédé Talma, » et son admiration pour cet grand acteur ne la rendit » pas son écolière. Mais quoique madame de Staël n'at- » tachât pas un grand prix à ce talent, ce n'était pas » moins dans les rôles de soubrette qu'elle excellait.

» M. le comte de Sabran composa des pièces pour ce » théâtre, et elle écrivit enfin Agard la Sunamite, et » deux autres pièces qui ont été imprimées depuis et » qui obtinrent un grand succès. Pour témoins de ses » représentations, madame de Staël réunissait à Coppet » et ses relations du voisinage et ceux de ses amis qui » venaient de loin pour la voir. J'ai déjà nommé M. de » Sabran, mais je dois citer encore le prince Guillaume » de Prusse, le baron de Voght, Bonstellin, le poète » Verner, M. de Montmorency, qui, chaque année, » venait en pélerinage à la Val-Sainte, et à Coppet, et » madame Récamier, chez qui madame de Staël avait » su reconnaître, au travers de sa beauté, l'esprit et le » charme dont elle est douée.

» Aussi long-temps que madame de Staël a pu réunir » autour d'elle les amis que je viens de nommer, et » d'autres encore; aussi long-temps que sa vie sociale » a été respectée, elle a supporté l'existence d'exilée. » Mais lorsqu'elle vit dans le même jour et sous son

» toit hospitalier, madame Récamier et M. de Mont-
» morency frappés du même exil, l'impression qu'elle
» en reçut fut au-delà de ses forces. La terreur de l'iso-
» lement, extrême chez elle, la douleur de se croire
» la cause immédiate de la condamnation de ses amis,
» la décidèrent à quitter, jusqu'à des temps meilleurs,
» la France et son voisinage, pour aller chercher ail-
» leurs ce que la France lui refusait alors : la liberté. »

Cette notice, qui peint parfaitement, selon moi, l'intérieur de Coppet, donne également en peu de mots un aperçu très juste du caractère de madame de Staël, l'un des plus remarquables de notre époque. Cette femme célèbre fit une grande sensation à l'époque où elle revint à Paris ; et il était impossible qu'il n'en fût point ainsi, car *la mode*, le caprice, un goût passager d'un jour, aussi fugitif que la fraîcheur du teint qui le cause, n'entraient pour rien dans notre admiration pour madame de Staël, ni dans les hommages empressés de la foule. Car il est un fait certain, c'est que la France la regarde comme son bien. Elle n'est pas Française cependant : mais bien que mariée à un Suédois, elle avait, j'en suis certaine, tellement adopté notre patrie, qu'elle eût été surprise qu'on lui disputât le titre de Française. C'est que son cœur, qui comprenait toutes les passions nobles et généreuses, avait voué toutes ses affections à notre pays malheureux. Ce n'est pas une main étrangère qui a tracé les lignes hardies et admirables de ses Considérations sur les principaux événements de la révolution ; c'est une main patriote qui a dessiné ces traits vigoureux et sublimes qui décèlent le génie. Mais ce n'est pas l'heure de parler de cet ouvrage : il viendra en son temps. Je ne m'occuperai maintenant que de l'arrivée de madame de Staël à Paris, après la mort de M. Necker.

Madame de Steël avait été exilée déjà sous le con-

sulat. Son retour à Paris était donc une sorte de rentrée. Le nombre infini de ses connaissances fit de ce retour un triomphe; ce fut un tort. L'empereur, qui avait presque de l'éloignement pour elle, éloignement du reste fort injuste et sans cause, prit de l'humeur de ce bruit occasionné par l'arrivée *d'une femme*. Il oubliait que cette femme avait un génie supérieur, qu'elle parcourait à vue d'aigle ce qui était sous ses yeux, qu'elle était enfin, *quoique femme*, un des publicistes les plus remarquables de notre époque. Peut-être, au reste, ne *l'oublia-t-il* pas, et ne fut-ce que par crainte qu'il se décida à l'éloigner. Ce mot *crainte* ne doit pas être traduit cumme on pourrait le faire. J'en donnerai l'explication lorsque plus tard j'arriverai à l'exil de madame de Staël. Junot, qui fut en partie chargé, à cette époque, de solliciter pour elle la faveur de rester en France, eut avec l'empereur une conversation qui mérite d'être connue.

Napoléon était empereur depuis trois (1) mois, lorsqu'il voulut inaugurer l'ordre de la légion-d'honneur, créé par la loi du 19 mai 1802. Cette cérémonie, la première qui eût de la solennité depuis que Napoléon avait son nouveau titre, eut lieu dans l'église des Invalides, à Paris, le 14 juillet 1804. La plus grande pompe fut déployée dans cette circonstance : elle n'avait rien de factice. C'était une grande et belle idée que celle d'accorder une récompense militaire ou plutôt de la

(1) Je ne parle ici que du titre d'empereur conféré par le sénat à Napoléon, le 18 mai 1804, à Saint-Cloud, où il résidait habituellement. Je me rappelle qu'en apprenant que cette démarche solennelle avait eu lieu dans ce séjour malheureusement illustré par l'assassinat du dernier des Valois, beaucoup de personnes ne purent s'empêcher d'être péniblement affectées. L'impératrice Joséphine, qui était, comme on sait, fort superstitieuse, en fut très long-temps presque malheureuse. Mais la crainte qu'elle avait de Napoléon lui faisait céler ses pressentiments, et peu de personnes en eurent connaissance.

consacrer par un signe perpétuel et ostensible sous ces voûtes vénérées, dernier asile du soldat mutilé par le fer ennemi; là, sous l'ombre de ces drapeaux que plusieurs avaient rougis de leur sang et payés d'un de leurs membres, il était grand sans doute de leur donner le prix pour lequel il se dévouaient, celui de l'honneur. Les dignitaires prêtèrent serment entre les mains de l'empereur. M. de Lacépède, grand-chancelier de la légion, prononça un fort beau discours, mais dans lequel peut-être il mit maladroitement quelques phrases que la circonstance rendait singulières. Il ne se rappela qu'une chose, c'était la première pensée de l'institution; mais bien des changements étaient survenus depuis deux années! et M. de Lacépède, en rappelant l'anniversaire du 14 juillet auquel ce même jour répondait, et en faisant une application directe de ce qui avait été dit jadis pour le 14 juillet à l'époque présente, fit, ce me semble, une chose peu adroite ou dictée par un motif que je ne puis comprendre. Sans doute, le jour où la couronne est mise sur la tête d'un homme qui, dix ans plus tôt, était un simple officier (1), ce jour atteste que le régime de l'égalité est bien fort, puisqu'il peut donner un trône. Mais qu'il continue de l'être, voila qui est plus douteux... et lorsque M. de Lacépède ajouta dans son discours :

« Répétez les mots qui ont déjà été proférés dans » cette enceinte, et qu'ils retentissent jusqu'aux extré- » mités de l'empire :

» *Tout ce qu'a établi le 14 juillet est inébranla-* » *ble; rien de ce qu'il a détruit ne peut reparaître.* »

Cette phrase est singulière, prononcée en instituant

(1) « En Amérique, volontiers..... j'eusse été un Washington..... En » France j'aurais défié Washington lui-même, ou il n'eût été qu'un » niais. Je ne pouvais être qu'un Washington couronné.... » (Mémorial de Sainte-Hélène.)

un nouvel ordre de chevalerie et devant le trône impérial. C'est ainsi que les ministres de Napoléon, ou ceux qui, dans la position de M. de Lacépède, étaient appelés à exprimer une idée vaste et imposante qu'il fallait lancer au milieu de l'opinion, le faisaient de telle sorte qu'ils dépassaient la volonté de l'empereur, et lui donnaient ainsi l'apparence d'une duplicité et d'un calcul qu'il n'avait pas. Ainsi donc, en s'asseyant sur un trône, il a demandé à l'État de le rendre héréditaire, parce que son haut génie lui a fait voir que notre nation ne comporte pas, par sa nature turbulente, un état d'agitation permanent tel que celui auquel la soumettrait un régime électif auquel le pays serait forcé de recourir chaque fois qu'il faudrait donner un souverain à l'État, soit à vie, soit temporaire; car, enfin, il est souverain celui-là qui a le pouvoir et qui commande aux autres, quelle que soit la force des lois qui s'appellent répressives. Mais à cette pensée, d'autant plus juste qu'elle avait l'exemple, et l'exemple récent pour point de départ, s'en joignait une autre tout aussi positive, celle de l'*égalité*. J'ai entendu bien souvent l'empereur parler sur cette matière, et toutes ses paroles me sont demeurées présentes. Sa noblesse elle-même, création qu'il regardait comme une de ses plus grandes pensées; sa noblesse avait été instituée dans l'intérêt d'établir cette égalité, vrai mobile de tout ce qu'ont fait et demandé les Français depuis vingt ans, disait-il. La liberté, observait Napoléon, a sans doute été le premier cri du peuple lorsque la révolution a projeté les premiers rayons de sa lumière; mais ce n'était pas la véritable expression de sa pensée. Que la Russie se révolutionne, le mot liberté sera le premier qui s'échappera de ces bouches vraiment esclaves, qui s'ouvrent si souvent pour crier sous le nerf de bœuf dont s'arme un maître barbare. La liberté est le vrai bien que désirera

le peuple russe dès qu'il aura un souhait à exprimer : il ne comprend pas encore l'*égalité*. Mais chez nous, c'est autre chose ; et le premier éclair de notre révolution a fait voir combien il existait de talents que le nivellement rendait à la société pour le bien et la gloire de l'État. Aussi est-ce l'*égalité* que le peuple français a toujours voulue ; à bien dire, il n'a jamais eu de liberté depuis le temps où elle fut tant proclamée. Car enfin, la véritable définition du mot liberté est l'entier exercice de toutes les facultés ; et hormis quelques discours qu'on permettait aux bavards de quelques sections de crier dans leurs séances, dans l'année 1795, montrez-moi une époque où le peuple ait été vraiment libre d'agir, de parler, de se conduire, enfin, comme il l'entend. Quand des masses de femmes, de mécontents, se rendaient à la convention après le régime de la terreur, on leur répondait : Allez-vous-en à vos travaux, la convention poursuivra les siens. Et cependant le malheureux peuple mourait de faim et ne demandait que du pain. Quant aux années 1793 et 94, les présentera-t-on comme exemple d'une époque libre? Sous le directoire, malgré sa faiblesse et la pourriture de ses *étais*, on n'osait pas parler, le bureau central était là pour vous faire taire ; et après le 18 fructidor, la France eut une seconde terreur, et les journaux supprimés alors par l'ordre de Sieyès, répondent à la liberté de ces temps désastreux. Jamais le peuple, même sous Louis XI, sous Richelieu, sous les gouvernements les plus despotiques, n'eut moins de liberté que dans les années qui se sont écoulées depuis le commencement de la révolution. Ce que la France voulait, et ce qu'elle veut sous un nom qu'elle ne sait pas appliquer, c'est l'égalité ; c'est surtout l'égalité devant la loi et pour parvenir.

Et Napoléon avait grandement raison. Au reste, nous

nous laissons souvent entraîner par la magie des paroles, et nous crierions comme nous l'avons fait : *Vive notre ruine !* si le désastre était voilé sous de grands mots. Nous l'avons prouvé, nous le prouvons, et nous le prouverons encore.

CHAPITRE IX.

Préparatifs de la fête de Boulogne. — Nous partons pour Boulogne. — Le général Laplanche-Mortière et sa femme. — Madame B... .r. — La baraque du maréchal Berthier. — Le trône et les drapeaux. — Les vingt-quatre grands-officiers de l'empire. — *Le grand maigre.* — Le caporal compatriote de Lannes. — La parfaite égalité. — Le fauteuil de Dagobert. — Le casque de Bayard. — Le bouclier de François I^er^. — Les 60,000 hommes dans la vallée au pied de la tour d'Ordre. — La maréchale Ney. — Son portrait. — Duo de Don Juan. — M. de Brigode. — Impression commune le jour de la fête. — Ouragan. — Arrivée de la flottille. — Chavirement. — Colère de l'empereur. — Jupons enlevés. — Perruque et chapeau à la mer. — Madame B..... en enfant de chœur. — Sauce ajoutée par la pluie à un dîner de 3,000 personnes. — Bal et fête brillante.

La plus brillante solennité se préparait à Boulogne. L'empereur avait distribué, ainsi que je l'ai dit, les premières croix aux dignitaires de l'ordre alors à Paris, le jour de l'inauguration de la légion-d'honneur, dans l'église des Invalides ; mais il voulait entourer d'une grande pompe la distribution de celles qui remplaçaient les armes d'honneur ; et le théâtre de cette fête de l'armée fut indiqué à Boulogne. Quelque temps avant (10 juillet 1804), l'empereur avait relevé de ses ruines une institution tout opposée à celle-ci dont la valeur, la loyauté faisaient la base. Le ministère de la police était rétabli, et Fouché, de nouveau dans la faveur du maître, était à la tête de cette inquisition d'état.

Tous ceux qui, dans l'armée, avaient des armes

d'honneur, reçurent ordre de se rendre à Boulogne. Les camps de Saint-Omer, de Bruges, d'Arras, de Montreuil, d'Amiens, envoyèrent des députations. Soixante-dix mille hommes assistaient à cette imposante cérémonie.

Nous partîmes pour Boulogne, Junot et moi, avec un de nos bons et anciens amis, M. Billy Vanberchem. Je ne crois pas avoir fait un voyage plus gai de ma vie. Junot avait alors dépouillé cette impression de tristesse que lui avait causée le changement de gouvernement. Il voyait toujours dans l'empereur le désir, la volonté de rendre la France la plus grande des nations; et dans son cœur tout francais et vraiment patriote, cette volonté excusait tout. Il avait retrouvé la gaîté de ses jeunes années, disait-t-il à M. Vanberchem (il est à remarquer qu'il était alors âgé de trente-deux ans). Aussi que de folies furent dites dans ce voyage! que de bons rires, francs, joyeux!... Hélas! ces journées-là n'eurent pas beaucoup de sœurs.

Nous trouvâmes à Boulogne une partie de notre société d'Arras. Le général Laplanche-Mortière, adjudant supérieur du palais, et l'un des généraux sous les ordres de Junot, s'était marié, quelques mois avant, à une jeune et jolie héritière, mademoiselle Henriette B..., que sa mère, femme de beaucoup d'esprit, ayant même, je crois, remporté le prix dans quelque académie pour un ouvrage sur l'éducation, avait accompagnée à Arras lorsqu'elle vint y rejoindre son mari. Madame Laplanche-Mortière était fraîche et timide; parfaitement élevée, elle paraissait en grande adoration devant son mari, dont la conduite envers elle, dès les premiers jours de son mariage, était plus que répréhensible; et tout en elle intéressait. Aussi fûmes-nous charmés de la retrouver à Boulogne, où sa mère l'avait conduite, et lui servait de guide; car son mari ne s'en

occupait que lorsqu'il ne pouvait s'en dispenser. Je proposai à madame Laplanche-Mortière et à madame B... de venir voir avec moi la cérémonie. Je devais être placée dans la baraque de Berthier ; c'était l'endroit le plus favorable pour jouir du plus magnifique coup d'œil qui jamais peut-être ait été présenté au regard de l'homme.

C'était le 15 août. L'empereur avait choisi cette journée, voulant célébrer à la fois sa fête et celle de ses frères d'armes qui venaient recevoir de lui le prix d'un sang loyalement versé pour la patrie. Désirant environner cette cérémonie d'une pompe toute solennelle, il fit construire près de la tour d'Ordre, à pont de briques, sur le sommet le plus élevé de la montagne, un trône autour duquel flottaient deux cents drapeaux pris sur les ennemis de la France. Sur les marches de ce trône étaient les vingt-quatre grands-officiers de l'empire, que Napoléon avait choisis parmi les chefs militaires, dont les soldats eux-mêmes reconnaissaient la gloire. Leur élévation était un véhicule de plus dont Napoléon se servait.

« Vois-tu ce grand maigre qui est là auprès de lui, avec sa queue.... c'est Lannes.... c'est un brave luron celui-là.... Eh ben ! nous sommes du même pays, j'le connais ben.... il est parti simple soldat, et le v'là un des premiers.... Ah ! c'est qu'aussi faut voir comme il y va.... c'est y heureux un.... *homme* comme ça.... ça n'a jamais peur.... eh bien ! je n'aurai jamais peur (1) non plus, moi. Ah ! si le tambour pouvait rouler !....

(1) Cette conversation fut rapportée au maréchal par un officier qui se trouvait à portée de l'entendre. Le maréchal s'informa de cet homme, et lui fit donner deux ou trois louis que le soldat refusa. « Si dans vot chemin y se trouvait une épaulette de sous-officier, mon général, dame ! je ne dis pas.... mais pour des sonnettes, y faut les gagner. C'est une autre affaire. »

je ferais voir beau jeu aux ennemis de la république... »

Et, bien certainement, cet homme avait le sentiment bien intime qu'il pouvait devenir maréchal d'empire, avec la bravoure et le patriotisme du maréchal Lannes. Voilà ce qu'on appelle de l'égalité, et non pas cette déviation de toutes choses, qui fait qu'un manant, que j'appelle *manant*, non pas parce qu'il est sans souliers, mais parce qu'il est sans éducation, sans âme, et qu'il n'est mu que par les sentiments les plus bas et les plus personnels; qui fera, dis-je, que ce manant se croira en droit de m'insulter en me disant : Je suis un être vivant comme toi; je marche avec deux pieds : donc je dois être heureux comme toi; ta chambre me plaît, arrière! je veux m'y mettre.

— Mais j'ai gagné mon asile avec mon travail, et mon père a commencé ma fortune.

— Tant pis pour toi.

Voilà de cette égalité comme j'en ai vu, moi; et le souvenir en est encore assez frappant pour me faire trembler.

Sur le trône élevé à la tour d'Ordre était placé le fauteuil appelé le fauteuil de Dagobert. Près de l'empereur était le casque de Bayard, contenant les croix et les rubans rouges qui devaient être distribués. On y avait ajouté, je ne sais trop pourquoi, le bouclier de François Ier, de ce roi qu'on veut toujours nous présenter comme le type de l'honneur et de la loyauté, un chevalier comme Galaar, et qui ne fut en résultat qu'un homme fort peu honorable, capitulant avec sa conscience, comme si l'honneur le pouvait jamais; un détestable roi, un vrai fou, et un monarque dont la France dut long-temps maudire le règne. L'empereur savait bien tout cela, et pensait tout ce que je viens de dire. Mais il avait voulu frapper les masses, et en effet l'impression fut produite.

Je me rendis de bonne heure à la baraque du maréchal Berthier avec madame Laplanche-Mortière et madame B..... Nous avions avec nous M. Vanberchem et un ami de collége de Junot, appelé Magnien, qu'il avait recueilli chez lui. La baraque de Berthier était admirablement située pour ne perdre aucun des mouvements de ce qui allait se passer. Placée directement derrière le trône, on voyait de ses petites fenêtres, monter chaque légionnaire venant recevoir sa croix de la main même de l'empereur. Avant de me renfermer dans la petite maison, j'avais fait le tour de l'élévation, et j'avais vu ce que jamais bien certainement je ne reverrai maintenant dans ce qui me reste de jours.

Dans une vallée, taillée par la nature comme un cirque naturel, étaient placés soixante mille hommes sur plusieurs rangs et par échelons. La vallée était faite de manière qu'ils étaient en amphithéâtre, et pouvaient être vus de la mer, dont les flots venaient se briser au pied de la tour d'Ordre. En face d'eux était le trône, auquel ils parvenaient en montant plusieurs marches d'un escalier fort doux dans sa montée. C'est là qu'était placé, dans sa gloire toute lumineuse, l'homme dont le génie disposait alors de l'Europe et du monde. Il était là, abrité de cette foule de drapeaux déchirés par le boulet, souillés par le sang, mais étincelants quoique poudreux, et formant un digne panache au trophée vivant dont il était environné. Quoiqu'il fît beau ce jour-là, le vent soufflait avec une extrême violence, et faisait tournoyer l'étoffe glorieuse à la vue de plusieurs vaisseaux anglais qui croisaient alors dans le détroit, et qui purent reconnaître parmi nos conquêtes le léopard insolent qui prétendait tout asservir.

On a souvent parlé de l'attachement ou plutôt de l'idolâtrie que l'empereur inspirait à cette époque. Mais en disant : *il était bien aimé!* on s'arrête, et la pensée

de celui qui parle, achève sa phrase dans son souvenir. Il se croit compris et s'en tient à une parole, tandis qu'il en faudrait beaucoup et de bien senties, pour donner une idée du sentiment qui animait alors toute la France, et surtout la France militaire, pour Napoléon. Que les Anglais eux-mêmes se rappellent cette journée du 15 août 1804!... Beaucoup sans doute vivent encore. C'est à eux que je m'adresse, et non pas à leur gouvernement. C'est à la nation grande et généreuse qui a rougi du supplice imposé en son nom à un grand homme, que je demande de convenir de l'effet que durent leur faire éprouver ces cris d'amour que le vent portait jusque sur leurs vaisseaux. Ces cris venaient du cœur... Souvent on voyait le vieux soldat, la voix rompue par les larmes, ne pouvoir se joindre d'abord à ses camarades, et agiter ses mains pour bénir celui qu'il adorait. Quel concert d'amour!... Et c'est après de telles journées, qu'on peut oser parler de la France *repoussant* plus tard Napoléon!

Je trouvai dans la baraque de Berthier une personne que je rencontrais souvent à Paris, et dont le charme exerça depuis sur moi le même empire que sur tous ceux qui la connaissent. Nous nous vîmes ensuite assez souvent, et toujours (du moins de mon côté) avec un nouveau plaisir: c'est la maréchale Ney.

La maréchale Ney s'était mariée beaucoup plus tard que nous toutes. Élevée chez madame Campan, ainsi que sa sœur et sa cousine germaine, madame Lambert, mademoiselle Auguier avait reçu une parfaite éducation, et la bonne culture avait trouvé un bon terrain. J'ai été attirée près d'elle par un attrait simple et d'autant plus fort qu'évidemment elle ne faisait rien pour l'exercer. Elle avait même plutôt alors de la timidité qu'autre chose; ce dont on lui savait gré au milieu d'une troupe de jeunes femmes dont les façons étaient

polies sans doute, mais qui, sans usage du monde, et surtout de ce monde de cour où elles débutaient, facilement égarées par le prestige d'une grande fortune et d'une position brillante, faisaient souvent et même très souvent des impertinences gratuites, bien qu'excellentes personnes d'ailleurs. Le peu de femmes du faubourg Saint-Germain qui firent d'abord partie de la cour de l'impératrice Joséphine, crurent faire merveille en essayant des airs de grandeur, bien qu'elles n'ignorassent point pourtant comment il fallait vivre. Tout cela composait un petit faisceau de mauvaises façons au milieu desquelles on était fort aise de trouver des manières *de femme comme il faut*. Madame la maréchale Ney avait été à la source des bonnes traditions en ce genre : de là, sans doute, le penchant qui m'attirait vers elle ; c'est possible, je ne le sais pas au juste ; car lorsqu'une chose me plaît, je ne mets pas mon esprit à la question pour en connaître la raison. Sa sœur, cette charmante femme, moissonnée si jeune et si belle, était également aimée de tous ceux qui la connaissaient.

La maréchale Ney possède une qualité fort appréciable et plus rare qu'on ne croit : elle aime le monde et pour elle et pour lui ; c'est-à-dire qu'elle se met en frais afin que les personnes qui l'entourent jouissent de son esprit et de ses charmants talents. Il y a de la douceur et de la bienveillance dans son sourire, de l'esprit dans ses grands yeux noirs, et mieux encore, une extrême gaîté dans son caractère ; tout cela compose ce qu'on appelle du charme.

Madame Ney joue parfaitement la comédie et chante d'une manière remarquable ; sa voix n'a pas une grande étendue, mais les cordes en sont justes, pures et d'un timbre charmant ; elle prononce bien, et je me rappelle toujours avec plaisir le temps où, s'accompagnant de ses petites mains si jolies et si blanches, elle me chan-

tait en courant à la Malmaison, tandis que nous passions par la galerie pour nous rendre au théâtre, une des ravissantes canzonne de Crescentini. Il me revient qu'un jour (mais beaucoup plus tard que l'époque où nous sommes) (1) nous nous arrêtâmes dans la galerie de musique, la maréchale Ney et moi, tandis qu'on nous attendait et qu'on nous cherchait pour une répétition. Nous avions avec nous M. de Brigode, chambellan de l'empereur, et très bon musicien, comme on le sait. Don Juan était sur le piano, la maréchale ouvrit la partition, c'était précisément à l'endroit du joli duo : *Là cidarem lamano.* « Dépêchons-nous, dit-elle, nous aurons encore le temps. » Et nous voilà debout, nos rôles sous le bras, ainsi que la queue de nos robes, moi les accompagnant, eux chantant ce charmant morceau auquel je trouvai, ce jour-là, plus que jamais le défaut d'être trop court. La voix de la maréchale se mariait admirablement avec le ténore de M. de Brigode, et ces deux voix, à peine couvertes par le piano et résonnant dans cette pièce où la foule toujours pressée ôte à la voix tous les avantages, mais dans laquelle nous n'étions alors que nous trois, me firent une impression dont le souvenir m'intéresse encore.

Je fus donc très contente de retrouver la maréchale dans la baraque de Berthier. C'était une personne différente d'une autre pour moi, dans cette journée-là, de même que je devais être pour elle aussi une femme à part de celles qui étaient avec elle. J'ai toujours aimé ma patrie avec une passion que le temps n'a aucunement altérée. Qu'on juge de ce que je devais éprouver en voyant cette réunion de braves, tous chargés de stygmates imprimés par le fer ou le feu de l'ennemi, et

(1) C'était pour la fête de l'impératrice Joséphine (19 mars), en 1807, pendant la campagne de Tilsitt.

reçus pour la défense de cette France belle et glorieuse, à cette époque également aimée de tous ses fils. Les partis se taisaient, les discordes étaient étouffées ; chacun venait se rallier autour du héros qui nous avait rendu la paix. Tout était beau alors !... Quel avenir se déroulait devant nous !—Gloire, prospérité, bonheur!... Du haut de cette colline, le regard de Napoléon semblait jeter ces paroles aux vaisseaux de l'Angleterre... Il était calme en ce moment et plus beau que je l'aie vu jamais. Son visage avait une expression remarquable de contentement. J'ignore quelle était alors sa pensée, mais son regard était radieux, soit qu'en contemplant cette foule de vieux soldats dans de jeunes hommes, il fût glorieux de distribuer à son tour, comme chef de l'État, cette récompense que dans les rêves de ses jeunes années il avait sûrement ambitionnée comme le point le plus élevé de son ambition..., soit plutôt, et la chose est plus présumable, qu'en voyant l'ardeur de ces belles troupes, en écoutant ces accents d'amour et de dévouement, il se dît :

Avec de tels hommes, je puis conquérir le monde!...

La cérémonie fut longue : chaque légionnaire montait les douze marches qui conduisaient au trône, s'inclinait devant l'empereur, puis redescendait après avoir reçu la croix et le ruban de sa propre main. Il accompagnait quelquefois cette action d'un mot ou d'un sourire, lorsque le légionnaire était plus ou moins connu de lui. Cette sorte de procession devenait pour nous fort divertissante, parce que de la manière dont la baraque était placée, nous étions tout-à-fait derrière le trône, ce qui nous mettait en face du récipiendaire qui, sans s'en douter, nous faisait une très belle révérence. La chose était surtout plaisante lorsqu'il montait quelqu'un de notre connaissance. Quant à eux, ils étaient trop troublés pour nous voir derrière la petite

fenêtre par laquelle nous regardions. Ce sourire dont je parlais tout à l'heure était le point de mire de tous les regards ; mais il n'était pas également donné, et nous qui étions de sang-froid nous pouvions en juger. L'empereur avait deux sourires ce jour-là, comme on a deux langages ; l'un était purement mécanique et avec la simple intention d'être *poli*, si ce terme peut être employé en parlant d'un souverain ; l'autre partait du cœur lorsqu'il donnait la croix à l'un de ses frères d'armes d'Italie ou d'Égypte ; alors il y avait de l'expansion, un rapport entre lui et sa première, sa plus belle gloire... Je ne sais si M. Suchet, le frère du maréchal, a gardé le souvenir de l'accueil qui accompagna le don de sa croix, mais il dut en être content.

Il était cinq heures du soir ; depuis une heure je voyais l'empereur se tourner souvent vers le ministre de la marine, M. Decrès, et lui parler bas. Puis il prenait une lunette et regardait sur la mer comme s'il avait voulu signaler une voile lointaine ; enfin l'impatience parut le gagner. Berthier, qui se rongeait les doigts tout maréchal qu'il était, regardait aussi. Junot s'en mêlait également, puis ils causaient entre eux. Il était évident qu'on attendait *quelque chose*. Enfin, le ministre de la marine fut averti, et tout aussitôt il parla à l'empereur, qui saisit la lunette de Decrès avec une telle rapidité qu'elle lui échappa des mains et fut rouler sur les marches du trône. Nous suivîmes la direction de tous les yeux qui se portaient vers le fort en bois, et nous vîmes alors une flottille, composée de mille à douze cents embarcations, qui se dirigeait vers Boulogne : elle venait des différents ports voisins et de Hollande. L'empereur avait voulu que ce fût ce même jour du 15 août que cette flottille vînt se réunir aux autres embarcations stationnées dans le port de Boulogne, à la vue des vaisseaux anglais qui croisaient dans le détroit,

tandis que devant eux aussi il distribuait à son armée les récompenses qui devaient stimuler son courage, et lui faire demander elle-même à passer sur les côtes d'Angleterre. Mais le contentement que Napoléon avait éprouvé à la vue de la flottille fut de courte durée. Un jurement très énergique de M. Decrès, dont on sait que c'était le langage habituel, avertit l'empereur qu'il se passait quelque événement inattendu. En effet, l'officier qui commandait la première division de la flottille, n'ayant pas écouté les avis du pilote côtier, et ne connaissant pas quelques nouveaux ouvrages autour du fort en bois, ou bien, autant que je puis m'en souvenir, n'ayant pas même voulu attendre l'arrivée du pilote, rencontra au moment d'aborder quelques obstacles à fleur d'eau. Le choc que reçurent les chaloupes les fit chavirer, et quelques soldats firent le plongeon : heureusement que l'eau était basse. Cependant il y eut, je crois, un homme de noyé ; et puis la chose était déplaisante. On nous raillait beaucoup en Angleterre sur *nos coquilles de noix*, ainsi qu'on appelait les péniches et même les chaloupes canonnières. Cette mésaventure, arrivant au grand jour, devant nos ennemis dont les lunettes étaient toutes braquées vers nous, mit l'empereur dans un état de mauvaise humeur plus violent que je ne l'avais encore vu depuis long-temps. Il descendit du trône, et vint avec Berthier sur l'espèce de terrasse qui régnait le long du parapet pratiqué du côté de la mer. Il marchait fort vite, et par intervalle nous pouvions entendre quelque expression énergique qui manifestait son mécontentement. Le ministre de la marine était aussitôt descendu pour aller à la côte, et l'empereur restait en dehors de la baraque avec Berthier, marchant et pestant contre la maladresse, cause de ce tumulte.

Madame B....., mère de madame Laplanche-Mor-

tière, n'avait jamais été aussi près de l'empereur. Il fut impossible de l'empêcher de sortir de la baraque pour le voir plus facilement. Comme elle était belle-mère d'un officier du palais, l'empereur après tout ne pouvait se fâcher de la trouver en son chemin. Cependant, comme il était de mauvaise humeur, il pouvait le témoigner peut-être un peu brusquement; mais madame B..... ne voulut rien entendre, et elle sortit bravement de la baraque.

Il y avait plus de courage qu'on ne pourrait le penser de sortir en ce moment, surtout pour une femme. Il faisait un vent comme ceux qui règnent dans la Manche aux approches de l'équinoxe d'automne, et la manière tourbillonnante dont les drapeaux flottaient au-dessus du trône annonçait à madame B..... que sa robe et ses jupons éprouveraient le même effet. Mais elle répondit à nos observations qu'elle les retiendrait avec ses mains; et nous la vîmes, en effet, manœuvrer pendant quelque temps avec assez de bonheur pour que les choses fussent décentes. L'empereur, occupé de ce qui se passait à quatre-vingts ou cent pieds au-dessous de lui, continuait à arpenter vivement la terrasse sans quitter cet espace dont il ne sortait pas. Madame B....., qui ne pouvait bien le voir là où elle s'était placée, voulut, pour son malheur, quitter le côté de la baraque qui regardait le trône; par ce mouvement, elle s'exposa à toute la furie du vent, qui venait de redoubler avec d'autant plus de violence qu'un ouragan arrivait avec rapidité et menaçait de terminer cette belle journée d'une manière désagréable, surtout pour tous les légionnaires qui devaient dîner sous des tentes. L'empereur, excessivement contrarié, parlait haut, et d'une façon assez énergique pour exciter au plus haut point l'intérêt curieux d'une personne fort capable, par son esprit, d'apprécier Napoléon, et qui devait désirer le

voir de près dans un moment où le grand homme s rapprochait un peu de l'humaine nature. Elle oubli la tempête et tourna, comme je l'ai dit, l'angle de l baraque. Dans cet instant, une bouffée de vent frapp madame B....., et, s'engouffrant sous une grande capote qu'elle portait, fait dénouer les deux rubans qui la retenaient; madame B....., qui avait une perruque, et qui sentait qu'elle allait suivre le chapeau, laissa les jupons pour courir au plus pressé; mais le vent, qui voulait entrer dans quelque chose, se mit à tourner avec colère autour de madame B....., qui, pour le dire en passant, était immense, et, sans aucune retenue, se mit à soulever jupons et robe. Ce fut alors que le plus pressé fut d'aller au secours de la partie inférieure; le chapeau fut abandonné à ce vent malhonnête, qui l'emporta, qui emporta la perruque, qui emporta tout, et madame B..... sauva l'honneur de ses jambes, mais demeura en enfant de chœur devant Napoléon, qui précisément en cet instant, se retournait, croyant parler au ministre de la marine qu'il avait fait appeler.. Il faut convenir que l'épreuve était difficile pour l'empereur. Il était impossible de ne pas rire à la vue d'une personne extrêmement grosse, présentant une tête grasse, blanche et ronde, et, avec tout cela, une physionomie fort égarée, et des mains cherchant à retenir des jupons que le vent continuait toujours à vouloir mettre à pleine voile. L'empereur se conduisit néanmoins très bien : il ne put retenir un sourire en passant près de madame B....., mais il fut imperceptible. Il avait d'ailleurs l'esprit trop occupé pour qu'une tête avec ou sans perruque l'arrêtât en cet instant.

Madame B.... rentra dans la baraque un peu dérangée par le coup de vent, mais, du reste, enchantée d'avoir vu l'empereur d'aussi près. Elle replaça la perruque et le chapeau, que nous lui conseillâmes d'atta-

cher fortement, car la tempête croissait et sa violence était extrême. Les nuages, chassés par le vent, passaient rapidement au-dessus de nos têtes en laissant tomber quelques gouttes de pluie, tandis que, du bas de la montagne, les cris que poussaient les gens de la côte et du port, tout en allant à l'aide des embarcations qui avaient chaviré, avaient quelque chose de sinistre qui alarmait involontairement. Il y avait toute l'apparence d'un grand malheur, et pourtant, comme je l'ai dit tout à l'heure, il n'y eut qu'un accident. L'empereur descendit pour voir par lui-même comment on s'occupait des soins à donner non-seulement aux arrivants, mais à ceux qui prêtaient secours aux naufragés. Car enfin, bien que l'on ait dit qu'ils avaient seulement pris un bain de pieds, il est de fait que le désastre fut complet; et j'ai toujours pensé que l'on avait caché la vérité de la chose pour ne pas prêter à nos ennemis une occasion de nous railler, ce que le gouvernement anglais n'eût certes pas manqué de faire.

La pluie qui survint à six heures du soir, au moment où le dîner était servi sous les tentes pour plusieurs milliers d'hommes, acheva de donner de l'humeur à l'empereur, et finit mal une journée qui avait commencé si radieuse et si belle. Le soir il y eut un grand bal, où se rendit tout ce que la ville contenait, ce jour-là, de notabilités dans tout ce qui était grand: alors nos fêtes étaient vraiment des fêtes.

de ce fait, très peu important en lui-même, que pour ne laisser échapper aucune des nuances qui me servent à lier les couleurs dont je colore le portrait de Napoléon. Certes, il n'avait besoin ni de mon avis, ni de mes remarques sur tout ce qui tenait au littoral de cette partie de la France ; mais j'avais deux yeux pour voir et deux oreilles pour entendre ; j'étais dégagée de toute prévention provoquée par l'esprit aventureux de quiconque portait alors un sabre à son côté ; j'avais pu juger impartialement les villes que je venais de parcourir, et cela lui suffisait. Pendant les cinq ou six minutes qu'il perdit avec moi, il recueillit plusieurs pensées qu'il m'aurait été difficile de lui cacher lors même que je l'eusse désiré. Il connaissait du reste le pays aussi bien que moi, et savait que Vimereux, Ambleteuse, grâce aux soins du général Suchet, venaient de recevoir une nouvelle vie, et que Boulogne n'avait jamais été plus prospérante ; mais Calais ne se trouvait ni dans la route ni dans les besoins de l'empereur : aussi la tristesse et la misère y étaient-elles plus évidentes, et le nom de Napoléon moins béni. Je dois dire à ce propos que l'empereur offre dans son caractère un mélange extraordinaire à observer pour celui qui a été à portée de le voir et de recueillir, comme j'ai pu le faire, une grande quantité de ces mots échappés à la confiance, à l'humeur et souvent au génie. Ce mélange de mots sublimes et de phrases vulgaires est curieux dans son étude. La dernière partie était ordinairement provoquée par un extrême besoin de tout savoir. Il questionnait un enfant quelquefois ; il demandait à des femmes les choses les plus en dehors de leurs habitudes, et il n'aimait pas qu'on demeurât court (1). Cet assemblage de pensées

(1) Je tracerai ce sujet important dans un ouvrage que je vais publier incessamment comme suite obligée de mes Mémoires, ayant pour titre : *Études secrètes du cœur et de l'esprit de Napoléon.*

gigantesques, de jets lumineux du puissant génie, à côté des idées d'un commérage vraiment bourgeois, m'a toujours paru une des parties les plus étranges de cet homme déjà si extraodinaire.

A peine fûmes-nous de retour à Arras que je m'aperçus d'un redoublement d'activité dans tout ce qui avait rapport aux manœuvres de l'armée. Junot allait à Paris pour quelques heures seulement ; il prenait les ordres de l'empereur, puis il revenait. En son absence, le commandement était confié alternativement aux généraux Dupas et Macon, attachés tous deux à la garde impériale. Au retour de l'un de ces voyages à Paris, Junot me fit part d'un événement qui ne me parut point alors extraordinaire, mais qui aujourd'hui, je pense, produirait un tout autre effet. C'était une sorte de loi somptuaire, réglant le costume de cour des femmes. Ce costume était alors à peu près ce qu'il est encore aujourd'hui: la *chérusque* (1), qu'on retrancha très promptement, allait pourtant fort bien ; le manteau et la jupe étaient comme nous les portons toujours, avec cette différence que dans l'origine la bordure du manteau ne pouvait excéder quatre pouces ; les princesses seules avaient le droit de porter le manteau brodé en plein. Tels furent d'abord les ordres de l'empereur, ordres pleins de sens et empreints d'un esprit tout paternel. Il ne voulait pas que dans cette cour, composée d'une foule d'hommes honorables par leurs services, mais dont la plupart n'avaient pas de fortune, la folie d'une jeune femme compromît le repos de son mari. « *C'était, avait-il dit à Junot, à nous à donner l'exemple de la modération et à ne pas écraser, par un faste ridicule, la femme d'un officier sans fortune ou d'un savant res-*

(1) Fraise gothique à longues dents, en tulle brodé d'or ou d'argent comme l'habit. C'est sûrement une bossue qui a cabalé contre.

pectable. »Ces paroles sont les paroles textuelles de Napoléon. Il disait dans le même temps au comte Dubois :

« *Faites donner tous les soins possibles à la construction des marchés, à leur salubrité, à la beauté de la Halle-aux-blés et de la Halle-aux-vins; il faut que le peuple ait son Louvre aussi.* »

« *M. Dubois*, lui disait-il une autre fois en répondant à une demande qu'on venait de lui faire, *il faut que l'homme soit fait pour la place et non pas la place pour l'homme.* »

Cette loi somptuaire, car il est difficile de lui donner un autre nom, fut d'abord observée assez strictement; mais l'impératrice elle-même plaida pour les jeunes femmes qui désiraient avoir derrière elles un manteau horriblement lourd, dont la beauté était cachée, puisqu'elles ne pouvaient laisser aller leur *traîne* dans les appartements du château, et que lorsque la queue *était* ramassée dans la main, il était certes bien difficile de juger de la beauté et surtout du prix réel du manteau. Mais enfin j'ai fait comme les autres, et je le trouvais très bien alors.

Ces affaires de broderies me rappellent un fait assez peu important par lui-même, mais fort intéressant dans ses détails; car le nouveau jour dont il est éclairé fait aussi voir l'empereur posant dans une nouvelle attitude.

Tous ceux qui sont de cette époque se rappellent sans doute un certain habit rouge en taffetas à gros grains, brodé en or et presque couvert de rameaux symboliques d'olivier, de chêne et de laurier, que nous vîmes porter au premier consul, avec des bottes, une cravate noire, et tout le reste d'une toilette militaire. On appelait cet habit *l'habit de Lyon*, sans en chercher davantage; mais son histoire est trop curieuse pour être passée sous silence.

Il y avait alors à Paris une maison de commerce dirigée par un homme respectable appelé Levacher, autrefois fournisseur de la cour (1). M. Levacher, que j'ai beaucoup connu parce que ma mère prenait toutes ses soieries chez lui, est un homme aimant son pays et convaincu de l'utile vérité que la prospérité du commerce fait la vraie richesse des nations. Il voyait la France rajeunie prête à remonter à ce premier rang pour lequel elle est faite, mais encore veuve de cet immense avantage que devait lui donner le commerce relevé et protégé par une main comme celle de Bonaparte. Lyon se mourait, il fallait le faire renaître. Les fabriques de broderies n'avaient pas d'ouvrage; tout était tombé non-seulement dans la misère, mais en désuétude; et la seconde ville de la république touchait à son dernier soupir (2).

M. Levacher conçut la belle idée de la rappeler à la vie industrielle qui faisait son existence véritable; il s'entendit avec les principales maisons de broderies, et leur envoya le dessin dont j'ai parlé plus haut : il fut exécuté presque secrètement. Lorsqu'il fut terminé on l'expédia à M. Levacher avec une sorte de diplôme signé de presque tous les notables de la ville de Lyon, et particulièrement de chefs d'ateliers de la broderie, qui y étaient bien autrement intéressés que les deux autres députés qui accompagnaient ce bel ouvrage. Aussitôt que M. Levacher l'eut en sa possession, il fut trouver M. Chaptal, ministre de l'intérieur, renommé dès-lors non-seulement pour sa haute capacité, sa science remarquable, mais pour la protection qu'il accordait à l'industrie et aux arts. M. Levacher fut donc à lui

(1) Sa maison portait l'enseigne *du Page*.

(2) J'en place plusieurs au même rang, telles que Bordeaux, Marseilles, etc., etc.

avec confiance. Le ministre fut frappé de la rare beauté de l'ouvrage : « Mais, au nom du ciel, dit-il à M. Levacher, que voulez-vous que fasse le premier consul d'un habit brodé (1), lui qui ne porte même jamais l'uniforme d'officier général ? »

Et cela était vrai : depuis son retour d'Égypte je ne crois pas avoir vu porter au premier consul un habit de général.

M. Levacher, et ses deux compagnons furent désagréablement surpris de la réponse du ministre de l'intérieur, qu'il accompagna toutefois d'offres de services et d'encouragement, mais en laissant peu d'espoir que l'habit fût jamais porté par le premier consul.

« Il ne faut pas se décourager, dit le négociant patriote à ses deux compagnons ; je suis le fournisseur de madame Bonaparte, elle est remplie de bonté pour moi : allons la trouver. »

Madame Bonaparte fut surprise à la vue de ce chef-d'œuvre de l'industrie lyonnaise, mais elle ne cacha pas à M. Levacher le peu de chances qu'elle avait de réussir auprès du premier consul, promettant néanmoins de faire toutes les tentatives pour obtenir un succès. M. Lavacher repliait son habit et le replaçait tristement dans le carton, lorsque la petite porte communiquant au cabinet du premier consul s'ouvrit, et Napoléon parut. M. Levacher fut d'abord embarrassé, mais il comprit aussitôt que le sort de sa mission dépendait de son habileté à profiter de la circonstance ; il découvrit l'habit et l'offrit au nom de l'industrie lyonnaise. Bientôt animé par son sujet, il alla plus loin, et parla avec feu de l'obligation de redonner la vie à cette cité malheureuse qui se mourait au milieu de la renais-

(1) Il était rouge, parce que l'uniforme des consuls était un habit de drap ou de velours rouge, suivant la saison, et brodé en or.

nce de la France. Le premier consul l'écouta avec un intérêt marqué. Ses projets sur la ville de Lyon étaient probablement antérieurs à cette offrande ; mais il n'est pas douteux que le discours de M. Levacher ne lui ait servi de prétexte pour porter et *faire* porter des habits brodés, chose qu'il ne pouvait guère ordonner sans un grave motif dans une cour toute républicaine encore. Quoi qu'il en fût, il parut touché de cet envoi ; mais l'homme construisant un empire se retrouvait en tout. Frappé de plusieurs phrases relatives au commerce et à tout ce que le luxe a d'important pour la prospérité d'un état, il dit à M. Levacher :

« Montez au pavillon de Flore, vous direz à l'aide-de-camp de service qu'il vous introduise chez moi.... Vous ajouterez que c'est de ma part. Je veux vous parler. »

M. Levacher fut rejoindre ses compagnons qui croyaient leur affaire manquée, et qui furent comblés de sa réussite inespérée. Ils montèrent tous trois chez le premier consul. Lorsqu'ils furent introduits dans le salon où le premier consul recevait les députations, ils le trouvèrent appuyé contre une carte, entouré de plusieurs officiers généraux, convenablement enfin pour recevoir l'offrande de la seconde ville du royaume. M. Levacher avait à peine commencé sa harangue que le colonel Eugène Beauharnais, qui était alors près de son beau-père, ne put s'empêcher de dire, à demi-voix, que cet habit ressemblait à un costume de comédien ; et, pour le dire en passant, le colonel Beauharnais avait raison, et puis, il était si gai et si rieur alors !... Mais le premier consul, comprenant tout le sérieux de cette audience, prit la parole, et dit gracieusement qu'il était fort sensible au souvenir de la ville de Lyon, et que pour le lui prouver, il porterait l'habit dont elle lui faisait hommage. « Je ne vous cacherai pas, ajouta-

t-il, que j'aurais de la peine à m'habituer à ce costume, mais ma résolution n'en aura que plus de prix.»

Voilà l'histoire de l'habit rouge qui parut si extraordinaire la première fois que nous les vîmes porter au premier consul. Il n'avait alors ni cour, ni rien qui pût même la faire présumer. Ce qui est constant, c'est qu'à partir de cette époque qui, à la vérité, fut aussi celle du voyage du premier consul à Lyon, il se prononça fortement contre les percales (1) et les mousselines. Mais il était charmé lorsqu'il voyait quelqu'une de nous en robe de linon. Je me rappelle qu'un jour j'en portais une dont madame Bonaparte m'avait fait présent à son retour de Saint-Quentin; j'étais fort mince alors et ma taille pouvait soutenir le *bouffant* d'une robe empesée; mais les vêtements des femmes tombaient si bien alors, à la manière des draperies des statues antiques, que j'étais aussi complètement ridicule que le serait aujourd'hui ma fille en allant au bal avec une taille courte, une robe à queue et des cheveux collant sur le front en petits anneaux. Cependant le premier consul se récria sur le bon goût de ma robe.

« Voilà comment vous devriez toutes vous habiller lorsque vous êtes en négligé, mesdames, et non pas avec ces mousselines anglaises qui vous sont vendues au poids de l'or et qui n'ont rien de noble comme un beau linon bien blanc et bien frais; et puis mes manufactures prospéreraient. Portez du linon, de la batiste et de la soie. » Et il avait raison.

Cette différence, que quelques années apportent dans les habitudes *costumières* et dans la mode, et que je signalai plus haut, sont tout aussi frappantes dans la

(1) Rien n'était plus rare à cette époque que les percales (on ne connaissait pas encore les calicots) et les mousselines françaises. Tout ce qu'on appelait *blanc* venait d'Angleterre, excepté le linon.

vie de l'homme politique que dans celle de la femme du monde. Lui aussi a ses préjugés ; lui aussi ne veut pas aller dans la rue avec un habit fait à la vieille manière, quelque honorable que cela puisse être ; car il ne veut pas *être ridicule* : il suit *la mode* enfin ; et, pour le dire en passant, nous en changeons souvent.

CHAPITRE XI.

Paroles du cœur de l'empereur à Junot. — Lettres closes pour le sacré. — Singulier aspect de Paris. — M. et madame de Lachaise. — Joseph Lebon. — Arras. — Les massacres. — Joseph Lebon aux Oratoriens. — Arrivée à Paris. — Aspect de Paris. — La fenêtre aux trois cents francs. — Ivresse de Paris en 1804. — Le pape à Paris. — Son portrait. — Le général Cervoni. — La harangue. — L'épouvantail. — Position du pape. — Le mandement d'un évêque républicain. — Joseph Bonaparte assiégé dans son palais de Rome. — Mort de Duphot. — Les jésuites.

Ce fut le général Oudinot qui remplaça Junot à la division des grenadiers d'Arras. Lorsque nous quittâmes cette ville dans laquelle nous avions amené l'abondance et dont les habitants nous avaient reçus avec une cordialité toute fraternelle, Junot éprouva un sentiment de regret. Il attachait à Arras une pensée glorieuse pour lui. Son entretien avec l'empereur le soir de la *revue* de sa division, était un de ces souvenirs bien chers à son cœur.

« Il y a beaucoup en toi, Junot, lui avait dit l'empereur; ta bravoure n'avait pas de rivale heureuse, » ta tête ardente s'opposait seule à ce que cette bravoure » eût des résultats sérieux. Tu m'as prouvé depuis que » tu es ici, que tu *peux faire*. Lorsque je rencontre » ces avantages dans un homme sur lequel je puis » compter comme sur toi, mon vieil ami, c'est du bonheur pour moi. »

Junot attachait au souvenir de ces paroles un prestige dont le reflet enveloppait, à ses yeux, et la ville

d'Arras, et son armée, et tout ce qui lui appartenait. Lorsque nous partîmes pour venir à Paris assister au couronnement de l'empereur, Junot ignorait encore qu'il ne reverrait plus *ses enfants* que sur le champ de bataille, et cependant il éprouva une vive émotion en se séparant d'eux. Il avait reçu le 6 brumaire (an 13) deux *lettres closes* pour se trouver au sacre, et qui étaient conçues dans les termes suivants. Le style de ces lettres est assez peu connu d'ailleurs, quoiqu'il soit très remarquable.

« Monsieur Junot, grand-officier de la légion-d'hon-» neur.

« La divine Providence et les constitutions de l'em-» pire ayant placé la dignité impériale héréditaire dans » notre famille, nous avons désigné le onzième jour » du mois de frimaire prochain pour la cérémonie de » notre sacre et de notre couronnement : nous aurions » voulu pouvoir, dans cette circonstance, rassembler » sur un seul point l'universalité des citoyens qui com-» posent la nation française; toutefois, et dans l'im-» possibilité de réaliser une chose qui aurait autant de » prix pour notre cœur, désirant que ces solennités » reçoivent leur principal éclat de la réunion des ci-» toyens les plus distingués, et devant prêter le serment » en leur présence au peuple français, conformément » à l'article 52 de l'acte des constitutions, en date du » 28 floréal an 12, nous vous faisons cette lettre pour » que vous ayez à vous trouver à Paris avant le sept du » mois de frimaire prochain, et à y faire connaître » votre arrivée à notre grand-maître des cérémonies. » Sur ce, nous prions Dieu qu'il vous ait en sa sainte et » digne garde.

» Écrit à Saint-Cloud, le 4 brumaire an 13.

» *Signé* : NAPOLÉON.

» *Le secrétaire d'état*, HUGUES B. MARET. »

Une autre lettre était jointe à celle-ci. Elle est plus spécialement adressée à Junot comme grand-officier de l'empire. Le style en est aussi plus concis et plus formel. La copie que j'en donne est également prise sur l'original, que je possède ainsi que celui de la précédente.

« Monsieur Junot, colonel-général des hussards.

» La divine Providence et les constitutions de l'empire ayant placé la dignité impériale héréditaire dans » notre famille, nous avons désigné le onzième jour » du mois de frimaire prochain pour la cérémonie de » notre sacre et de notre couronnement. Nous vous en » donnons avis par cette lettre, désirant qu'aucun empêchement légitime ne s'oppose à ce que nous soyons » accompagné par vous dans cette solennité, ainsi qu'il » est établi par l'article 52, titre 7, de l'acte des constitutions en date du 28 floréal an 12. Sur ce, je prie » Dieu qu'il vous ait en sa sainte garde.

» Fait à Saint-Cloud, le 4 brumaire an 13.

» *Signé :* NAPOLÉON.

» *Le secretaire-d'état*, HUGUES B. MARET. »

Le couronnement, comme on le voit, ne devait avoir lieu que le 11 frimaire (2 décembre); néanmoins il y avait non-seulement des préparatifs à faire, mais des devoirs à remplir. Le pape arrivait dans la capitale de l'empire français pour consacrer et bénir la prise de possession d'un trône conquis, non par la force arbitraire, mais par celle de la vérité des services qu'avait rendus à la France agonisante celui qui allait être, d'une voix unanime, reconnu pour son légitime souverain. Tout ce qu'il y avait alors de grand en Europe, tout ce qui surgissait de notabilités dans les sciences, dans les arts, dans les lettres, vint assister à cette cérémonie merveilleuse. La France elle-même déserta les provinces; Paris devint un séjour fabuleux, et,

pendant les deux mois qui précédèrent et suivirent le sacre, il offrit un spectacle qu'il ne présentera plus à l'avenir. Il y aura bien toujours des feux d'artifices, des distributions de comestibles, des fêtes populaires; il y aura même encore des papes qui pourront venir couronner un roi de France, bien que ce soit assez rare, mais on ne verra plus toute une nation tresser elle-même la couronne qui doit être bénite par ce même pape qui vient, appelé par le vœu *de cette même nation*; on ne verra plus l'*homme*, surtout l'homme qui surpassait les souvenirs et les espérances, et en faveur duquel tant de cris d'amour étaient alors poussés. Ce sentiment qu'on peut rappeler, mais qu'on ne peut décrire, donnait à tout ce qui se faisait, aux voyages, aux projets, au repos même, un aspect qui fera le charme et le sujet des rêveries de mes vieux jours, mais que nos fils ne peuvent comprendre, à moins toutefois qu'une espérance bien chère se réalise: alors la France, la jeune France, verrait et sentirait ce que nous avons vu et senti (1).

En quittant Arras nous eûmes un vrai regret de nous séparer de la famille du préfet. J'ai déjà parlé de M. de Lachaise, et toutes les fois que son nom et celui de son excellente femme se présenteront à mon souvenir, ce sera toujours avec un bon sentiment. Ils nous avaient comblés de prévenances pendant notre séjour. Sans eux nous aurions été fort mal dans cette ville d'Arras, encore toute hérissée des haines de partis, et tout implacable dans ses souvenirs. Dans la haute classe il y avait des familles qui, sans doute, avaient souffert plus que la douleur humaine n'a le droit d'imposer de souffrances, mais la haine déraisonnable que ces mêmes familles portaient à tout ce qui avait appartenu à la révolu-

(1) Ceci était écrit avant la dernière catastrophe qui manquait pour rendre la tragédie complète.

tion, devenait stupide. On avait logé des officiers dans quelques maisons de la ville; dans ces maisons habitaient quelques familles nobles : elles crurent avoir la peste auprès d'elles. Mais où l'effroi et la colère surtout devinrent plus que ridicules, ce fut au moment où le couronnement fut annoncé. Je passai encore trois ou quatre semaines à Arras avant de suivre Junot à Paris, et je fus témoin de plusieurs scènes bien absurdes. Il est vrai qu'ils avaient beaucoup souffert dans cette malheureuse ville ! Joseph Lebon a laissé là une mémoire bien ensanglantée ! Sa femme n'habitait plus Arras à l'époque où j'y étais. Elle avait choisi, pour lieu de retraite, une petite ville appelée Saint-Pol, à quelque distance d'Arras, et habitait cet endroit avec la sœur de Robespierre. Une chose fort remarquable et que l'histoire doit conserver, c'est que Joseph Lebon, envoyé à Arras par le comité de salut public, y arriva muni d'ordres sévères, comme tous ceux qui étaient donnés pour les départements du nord et de l'est de la France. Joseph Lebon, jadis aux Oratoriens, je crois, de Beaune, était adoré de ses élèves et généralement estimé de tous ceux qui le connaissaient. Les jeunes gens l'appelaient le *Bien-Nommé. Ceci est un fait*, et contre les faits je trouve qu'il y a peu de choses à dire. Arrivé à Arras, Joseph Lebon, en sa qualité de proconsul, pouvait à l'instant même faire tomber bien des têtes, envoyer des charrettes remplies d'innocents, comme j'en ai vu partir de Toulouse et de quelques autres villes de France; il pouvait encombrer les prisons d'Arras : eh bien ! il ne fit rien de tout cela à son arrivée, et pendant plusieurs semaines la ville était peut-être la plus calme et la plus heureuse de la république. Mais Robespierre, Saint-Just, et quelques autres enfants parricides dont Arras avait le malheur d'être la mère, ne pouvaient perdre longtemps de vue cette cité dévouée à la mort. On écrivit à

Joseph Lebon ; on lui proposa l'option, ou d'agir, ou de commencer, *comme exemple donné*, à être mis dans les cachots qu'il laissait vides. Joseph Lebon n'était pas un méchant homme ; non, ce n'était pas un méchant homme ; mais il était faible. Sa faiblesse devint criminelle. Il devait sans doute repousser la mission dangereuse qui mettait le couteau meurtrier dans sa main ; mais bien qu'il ait prouvé en l'acceptant qu'il ne connaissait pas les hommes, quel est celui qui, à cette époque, était assez fort de sa vertu pour opposer une volonté *positive* à la faucille qui moissonnait tout. La force d'inertie était déjà beaucoup. Joseph Lebon n'eut pas le courage d'aller au-delà. Les hommes de son parti et ceux des factions contraires diront peut-être qu'il ne fut bien ni d'un côté ni de l'autre, et c'est ici que se retrouve l'occasion d'appliquer la loi du législateur athénien. Néanmoins, je ne porte aucun jugement, je me borne à dire ce que j'ai entendu raconter, sur les lieux mêmes, des scènes tragiques qui succédèrent à un temps de calme. Pendant le séjour assez long que j'ai fait à Arras, j'ai, comme on le pense, entendu narrer bien des faits, dénoncer bien des actions, et tout cela présenté souvent par la passion ou la vengeance. Mais il y avait aussi des gens pleins de raison et de bons sentiments, qui, tout en déplorant les événements affreux qui ne se présentent à la postérité que revêtus d'une couleur odieuse, m'ont fixée sur une chose importante en pareille matière pour porter mon propre jugement : c'est que la conduite de Joseph Lebon fut une déviation du point de départ de sa route, et pas du tout une conséquence de sa volonté. Le nombre des hommes qui ont marqué dans la révolution de 93 est plus grand qu'on ne pense dans le genre de Joseph Lebon. Il serait curieux de reprendre la vie de chacun et d'examiner leurs actions. Il y a un type qui caractérise le tigre ;

l'ambitieux est le tigre en mascarade, comme par exemple, Joseph Lebon et ceux qui lui ressemblent. Les premiers agissaient avec ordre, et coupaient des têtes, mais non *par plaisir*, comme on le disait, parce qu'il est absurde de croire que l'homme *tue* pour *tuer*. Il ne tue que pour satisfaire ses besoins. L'animal le plus féroce ne tue que pour manger.

Ainsi donc, les hommes de 93 avaient un motif. Ce n'est pas ici le lieu d'en parler. J'ai seulement dit ma pensée sur Joseph Lebon, et je répète que je voudrais voir faire le travail que j'ai indiqué, dans lequel on trouverait sans doute d'affreux et de terribles souvenirs, mais dont quelques-uns seraient, par leur nature même, un journal qui donnerait une lumière pour se guider dans une route dont la passion de l'esprit de parti a grandement obscurci les voies.

Arrivée à Paris, je trouvai ma maison remplie de toute la famille de Junot. Chaque officier-général, les sénateurs, les conseillers-d'état, tout ce qui tenait enfin au gouvernement, voyaient arriver de leur ville, de leur village, des parents et des amis. Paris, déjà si vivant, offrait, dans quelques-unes de ses rues surtout, l'aspect continuel d'une foule empressée et joyeuse. On courait chez l'un afin d'avoir des billets pour le jour de la cérémonie; chez un autre pour louer des fenêtres afin de voir passer le cortége; et telle était l'ardeur de la curiosité, qu'une famille de l'Artois que je connaissais, étant arrivée trop tard pour avoir des billets de travées pour l'intérieur de l'église, paya une croisée au second étage, sur le parvis Notre-Dame, la somme de trois cents francs; et c'était une famille bonne et respectable, mais inaperçue dans la vie et n'espérant ni ne voulant rien, et conséquemment excitée par le seul désir de voir. On allait ensuite chez Dallemagne, le brodeur le plus fameux alors et vraiment habile.

C'était lui qui était chargé de broder le manteau de l'empereur dont Levacher avait fourni le velours. Puis on courait de là chez Foncier, qui montait la couronne de l'empereur et de l'impératrice, et qui était chargé de placer le fameux diamant appelé le Régent, dans la poignée de l'épée que Boutet devait fourbir. De là, on courait encore demander des billets pour pénétrer dans Notre-Dame, voir les préparatifs immenses qui se faisaient dans l'intérieur. Tout était enfin dans une activité à nulle autre pareille, et surtout dans cette activité heureuse qui voit un résultat *positif* à ses courses et à ses travaux. Tous les ouvriers étaient occupés : brodeurs, tailleurs, fleuristes, cordonniers, bijoutiers, tapissiers, marchands de toutes sortes, tout cela vendait, tout cela recevait de l'argent; et en résultat tout cela mangeait, parce qu'on ne mange qu'en ayant de l'argent; on n'a de l'argent qu'en travaillant, et on ne vend que lorsqu'il y a repos et protection pour le commerce et l'industrie. Napoléon ne laissait pas les intérêts du peuple à la disposition de gens qui l'aiment comme ces hommes dont un, qui se proclame faisant partie de la faction du mouvement, mais non du *vrai mouvement*; non de celui qui n'a pour but que le bien et l'amélioration, me disait l'autre jour en répondant à une plainte que je ne pouvais m'empêcher d'exhaler sur le résultat malheureux de ces continuelles émeutes qui, troublant l'ordre public, rendent le marchand peureux et détruisent sa confiance :

« Mon Dieu, madame, après tout, ce n'est pas un si grand mal... Les boutiques ont été fermées trois jours, les 5, 6 et 7 juin... Eh bien! ce sont *trois dimanches de plus dans l'année*!!... »

Et voilà quelques-uns des principes libéraux!... Heureusement que M. Carrel, M. Odilon Barrot, M. Mauguin, M. Dubois, le maréchal Clausel,

M. Dupin et quelques autres pensent d'une différente manière, et agiraient plus en rapport avec les misères de ce peuple toujours instrument, toujours prétexte, et jamais but.

Au milieu de ce mouvement, de cette ivresse folle et de toutes les espérances d'un avenir radieux de gloire et de grandeur pour la France, le pape arriva à Paris et put juger par lui-même du vœu bien unanime de la nation. Il fut aussitôt logé au pavillon de Flore, et l'empereur donnant lui-même l'exemple, voulut que sa Sainteté reçût tous les honneurs non-seulement exigés par sa dignité de souverain et de père suprême de l'Église, mais encore par ses vertus personnelles, et pour expier ainsi l'affront, la dureté, et le sacrilége sans raison et sans but, dont le gouvernement directorial s'était rendu coupable envers son prédécesseur.

C'était un caractère historique fort remarquable que celui de Pie VII. Il est non-seulement important à étudier comme souverain, mais bien aussi comme ayant influé fortement sur l'époque à laquelle nous sommes arrivés. Le cardinal Gonsalvi était sans doute pour beaucoup dans tout ce qui s'est fait alors et tout ce qui se fit depuis. J'ai beaucoup connu, et même très particulièrement, ce cardinal qui dirigeait sa Sainteté dans presque tout ce qui était important, et qui aurait donné une direction bien différente aux affaires de l'Europe s'il eût vécu.

Pie VII avait une physionomie que ses portraits n'ont jamais bien rendue. On en a fait peut-être plus de cent de lui pendant le temps de son séjour à Paris; et si tous ont donné une idée de sa figure, aucun, selon moi, n'a donné celle parfaitement juste de sa physionomie vive et douce tout à la fois. Cette extrême pâleur avec ces cheveux parfaitement noirs produisait un effet qui surprenait au premier moment lorsqu'on abordait ce

vieillard tout vêtu de blanc, avec ce reflet rouge qui donnait à ses habits une teinte presque coquette tout-à-fait étrange. J'avoue que le jour où je lui fus présentée (1), à part le respect que je devais avoir pour le chef de l'Église, je fus saisie d'un sentiment de vénération et d'intérêt inspiré par lui-même. Il me donna un fort beau chapelet avec une relique, et parut fort content de s'entendre remercier en italien. Ceci me rappelle une anecdote assez plaisante dont le général Cervoni, brave et excellent garçon, ami très intime de mon frère et de mon mari, est presque le héros.

Tous les corps constitués, toutes les autorités premières et secondaires furent saluer le pape aussitôt son arrivée à Paris. Les généraux ne furent pas les derniers, quoique leur humeur ne fût guère portée de ce côté, et que plusieurs d'entre eux eussent même témoigné à cet égard une répugnance qui donna beaucoup de mécontentement à l'empereur. Le jour de leur visite ils se demandèrent, en montant l'escalier du pavillon de Flore, quel serait celui d'entre eux qui haranguerait le saint-père. Plusieurs parlaient fort bien l'italien; et le général Sébastiani, qui a toujours aimé à faire de beaux discours, se proposait déjà avec un air dogmatique qui en aurait presque imposé, mais il était trop jeune sous les étoiles divisionnaires, et puis il ressemblait trop à Cavaudan dans la reine de Golconde. Ce n'est pas que le pape en aurait pu juger; mais il racontait si longuement, il *s'écoutait* tellement parler, qu'on craignit que le pape ne l'écoutât pas; et le choix tomba sur le général Cervoni.

Ce choix qui, du reste, ne pouvait être meilleur ni

(1) On sait que c'est toujours comme par hasard que le pape donne audience à une femme. Elles n'entrent point au Vatican; il les reçoit à la chapelle Sixtine ou bien dans quelques-unes de ses promenades. Cela a l'air d'une rencontre.

plus convenable, était toutefois singulier dans la circonstance. A l'époque où les Français entrèrent à Rome avec Alexandre Berthier, le général Cervoni, alors général de brigade, commandait la ville, et la commandait militairement. On avait même dit que l'arrestation du pape Pie VI avait été faite par lui; mais la chose n'est pas vraie. Néanmoins on le croyait, et dans Rome le nom du général Cervoni était un sujet de terreur. Le pape avait reçu cette impression, et, sans connaître le général Cervoni, il le craignait comme son mauvais ange.

Le général Cervoni avait un bel organe, une voix large et pleine, basse et d'une rondeur qui annonce la force. Le pape avait au contraire une voix claire, nazillarde et un peu soprano; aussi le contraste fut-il complet lorsque, frappé de l'accent pur et même élégant qu'avait Cervoni, il lui dit en faisant un pas vers lui :

— Come lei parla bene l'italiano?..

— Santo Padre, sono quasi italiano.

— Oh!..

— Sono Corso.

— Oh!.. Oh!...

— Sono Cervoni.

— Oh!... oh!... oh!...

Et à chaque exclamation le saint-père reculait d'un pas; enfin il trouva la cheminée qui l'empêcha d'aller plus loin. Ce nom de Cervoni lui avait fait une telle impression, qu'il en devint encore tout pâle, tandis que la mauvaise peste de Cervoni, sachant d'avance l'effet qu'il allait produire, l'avait encore augmentée en se préparant. Le pape eut peut-être la peur, je crois, qu'on l'envoyât prendre pour le mener à un second Valence. Mais l'histoire gagnait du double à être entendue racontée par Cervoni lui-même. Nous prétendions qu'il

ressemblait au pape, et en vérité, c'était vrai. C'était la même pâleur, et la même forme de visage. Cependant Cervoni était jeune encore à cette époque, et il pouvait prétendre à passer pour ce qu'on appelle ordinairement un bel homme, surtout sous l'uniforme. Mais ce qu'il était remarquablemant, à part un cynisme un peu exagéré, c'était le meilleur des amis et des pères, un brave et noble garçon enfin; aussi avait-il des amis et méritait-il d'en avoir.

Le pape se trouvait dans une position étrange, si l'on veut la juger comme au quatorzième ou même au dix-huitième siècle, mais bien plus naturelle, si l'on veut se donner la peine de connaître le caractère du pontife romain en 1804, et je dirai même en 1800, au moment où, étant évêque d'Imola, dans la Romagne, il fut nommé pour succéder à Pie VI. Bien avant ce moment même, il avait donné des preuves de son opinion tout-à-fait opposée au fanatisme des prêtres italiens, qui encourageaient souvent les paysans de la Romagne à commettre d'affreux excès sur des soldats isolés. Étant cardinal Chiaramonte et évêque d'Imola, lorsque les troubles de Rome éclatèrent, dans le temps de l'ambassade de Joseph Bonaparte, il fit un mandement trop remarquable pour n'être pas rapporté au moins en partie.

« Les premiers chrétiens, mes très-chers frères, dit-
» il à ceux de son diocèse, étaient tous démocrates...
» Les vertus morales sont la base de cet esprit de li-
» berté et d'égalité sans lequel aucun gouvernement
» ne peut être heureux... Oui, mes frères, soyez bons
» chrétiens, et vous serez de bons démocrates (1)...
» Dieu favorisa les desseins des anciens Romains, parce
» qu'ils étaient de véritables républicains,... etc., etc. »

(1) Siate buoni cristiani e sarete ottimi democratici, etc., etc.

Il était également question, je crois, de Caton d'Utique dans ce mandement, et de plusieurs faits de l'histoire ancienne. Il fut publié dans le mois de décembre 1797. Son intention était bonne, mais elle n'empêcha pas que le brave Duphot ne fût massacré dans le palais même de l'ambassade, à côté de Joseph Bonaparte, qui partit immédiatement de Rome, emmenant avec lui sa belle-sœur (1) désolée : elle était au moment d'épouser le général Duphot.

Une chose assez singulière après ce qu'on vient de lire, c'est que lorsque *Gregorio-Barnabe Chiaramonte* fut élu pape dans le conclave tenu à Venise en 1800 (2), il le fut sous l'*influence directe* de l'Autriche. Cependant l'esprit du cabinet de Vienne était dèslors opposé à toutes les idées démocratiques, et l'opinion du cardinal Chiaramonte s'était fait ouvertement connaître. Il est vrai qu'à côté de plusieurs actes tout-à-fait dans un esprit remarquable de libéralisme, tels que le concordat de France, le bref de M. de Talleyrand, et plusieurs autres preuves de son esprit presque philosophique, on voit des étincelles du feu d'enfer que lançait le Vatican quelques siècles avant. C'est ainsi qu'un bref de lui rétablit les jésuites dans les états de Naples, sur la demande du roi; et quelques autres faits de même nature rappellent l'esprit fanatique de la cour de Rome, tandis que la conduite de Pie VII semblait quelquefois rappeler au contraire celui de la primitive église.

(1) Aujourd'hui la reine de Suède.

(2) Le 14 mars 1800.

CHAPITRE XII.

Formation de la nouvelle cour. — Le faubourg Saint-Germain et les femmes de généraux. — Madame de Larochefoucault. — La dame d'honneur bossue. — Madame Ma....t. — Madame Savary. — Madame de Ca....y — Mesdames La...es et Du....el. — La maison des princesses. — M. d'Aligre. — L'aventure des souliers de bal. — La princesse Élisa. — L'empereur la compare à la duchesse du Maine. — Querelle du frère et de la sœur. — Madame Leclerc revient de Saint-Domingue. — Le veuvage et la Vénus *suicide*. — Le prince Borghèse. — Le nouveau marié. — Visite à Saint-Cloud. — La robe brodée en diamants. — Elle est princesse avant les autres !

Des intérêts de haute importance pour la société occupaient tous les esprits au moment de mon arrivée à Paris : c'était la formation de la nouvelle cour qui la faisait naître. L'influence qu'elle apporte toujours avec elle se faisait déjà sentir, et les intrigues avaient une activité non pareille. Madame Bonaparte, qu'on connaissait d'une extrême faiblesse et d'une grande bonté, était assaillie de tous côtés pour présenter une dame du palais, un chambellan, un écuyer, et tout ce qui, enfin, faisait partie de cette nombreuse troupe, qui fut si funeste à l'empereur en 1814, lorsqu'elle fut composée presque entièrement de ses ennemis. A l'époque du couronnement elle était au moins encore tolérable pour ceux qui lui étaient attachés. On y voyait les femmes de ces hommes qui avaient donné leur sang pour la France, et qui étaient dévoués non-seulement à sa cause, mais à celle de l'empereur. Comme il rêvait dès-lors une

chose impossible, qui était son *système de fusion* dont il a tant parlé à Sainte-Hélène, pour faire excuser l'immense faute qu'il fit de s'entourer de personnages qui, quelques années avant, parlaient de sa perte et de sa chute comme d'une de leurs espérances; oui, il fit une faute. Les hommes qui lui étaient attachés véritablement, le virent et le lui dirent; mais il n'aimait pas les remontrances; et si le sénat avait suivi l'exemple du parlement, je ne sais trop comment il aurait pris les siennes.

La formation première de la cour de Joséphine et des princesses fut donc plutôt sous l'influence de l'esprit consulaire que sous celle de l'esprit impérial. C'était plus tard, à l'avénement de Marie-Louise, qu'on devait voir les Tuileries envahies par le faubourg Saint-Germain qui n'y prenait place que pour préparer celle d'un autre, et se moquer journellement de l'empereur et de sa famille. On attribua cette nouvelle volonté dans les nominations à l'impératrice, et la chose n'est pas vraie. D'abord la cour était formée avant son arrivée, et puis elle aimait trop tendrement madame la duchesse de Montebello, dont l'existence était à la fois républicaine et impériale. Mais lorsque nous en serons à cette époque nous parlerons de ces choses avec les détails qui leur appartiennent.

Les dames du palais furent donc en partie, comme je l'ai dit à l'époque du couronnement, prises parmi notre jeune troupe de femmes des généraux et des grands-officiers de l'empire. Madame de Lavalette fut nommée dame d'atour, et Madame de Larochefoucault dame d'honneur. Je n'ai jamais beaucoup compris quelle avait été l'intention de l'empereur en mettant madame de Larochefoucault dans cette place importante. Non pas que celle qui l'occupait n'en fût digne à tous égards, mais une chose certaine et que je sais positivement, c'est qu'elle ne s'en souciait nulle-

ment, et qu'il fallut que l'impératrice Joséphine la pressât d'accepter; elle voulut même plusieurs fois donner sa démission; elle était petite, contrefaite; son esprit fort remarquable et surtout très fin et très judicieux lui rendait pénible cette continuelle attitude que l'obligeait de garder la place qu'elle occupait à la cour la plus fastueuse et la plus élégante que l'Europe ait jamais vue. Son nom était illustre sans doute; mais il y avait dans les noms de l'ancienne noblesse, et même parmi les dames du palais que l'empereur venait de nommer des noms qui réveillaient bien plus encore les souvenirs historiques. Mesdames de Montmorency, de Mortemart, de Seran, de Bouillé pouvaient y prétendre à ce titre, et la fortune des deux premières surtout, avantage que n'avait pas à cette époque madame de la Rochefaucault, était même une raison de plus pour déterminer l'empereur, en admettant toujours cette pitoyable idée du *système de fusion*. Et ce système dont il parle tant à Sainte-Hélène, il est extraordinaire qu'il songeât à le faire entre ses amis dévoués et des gens que lui-même, à cette époque, appelait encore ses ennemis.

Mais notre parti était alors radieux d'un genre de gloire que les femmes recherchent bien autant que les hommes poursuivent la leur, c'étaient l'élégance et la beauté. Parmi les jeunes femmes qui composaient la cour de l'impératrice et celle des princesses, il était difficile de citer une femme laide; et combien y en avait-il dont la beauté faisait, sans hyperbole, l'ornement le plus réel des fêtes que Paris voyait donner chaque jour dans ces temps de féerie.

Madame Ma...t, dont le charmant visage et la belle tournure étaient également remarquables, et qui joignait à ces avantages, qu'elle tenait d'elle-même, un goût parfait et une grande élégance, ce qui ajoute à la beauté plus qu'on ne le croit,

Madame Sar..y avait le visage, la taille, la tournure parfaitement beau et bien, une seule chose exceptée ; elle se mettait bien, mais je ne sais pourquoi elle avait toujours dans sa coiffure ou dans le reste de sa toilette une chose qui n'était pas d'accord avec le reste.

La maréchale L...es avait ce qu'elle a toujours, un ravissant visage rappelant les tableaux les plus beaux de Raphaël et du Corrége; j'en ai déjà parlé, et je crois que tous les avis sont d'accord relativement à elle.

Mais une personne qui était éblouissante de beauté lorsqu'elle paraissait dans une fête surtout, c'était madame de Ca...y. Je l'ai souvent comparée à une Muse. Il est impossible de réunir sur un visage plus d'agréments ravissants que n'en présentait le sien. La régularité des traits, le charme du regard, du sourire, la chevelure soyeuse et lustrée, la taille élégante, tout s'y trouvait bien à sa place. On voyait qu'elle était née belle, et que tout ce qu'elle avait de bien n'avait pas été créé, comme une partie d'attraits de femmes d'ailleurs fort jolies. Je crois qu'on ne verra pas de long-temps une chose aussi charmante que le coup d'œil offert par les trois belles qui entraient dans un bal en se donnant le bras pendant tout un hiver : c'étaient mesdames de Can...y, Ma...t et Sa...y.

Il est une femme de la cour impériale qui parut dans le monde un peu avant l'époque du couronnement, et dont le portrait est une chose que réclament des mémoires contemporains, surtout écrits par une femme : c'est madame Du.....l.

Madame Du.....l ne fournirait pas un modèle à un statuaire, parce que ses traits n'ont rien de cette régularité qu'exige l'art du sculpteur ; et peut-être dirai-je la même chose pour la peinture. Le charme inexprimable

de sa figure, charme que la parole ne peut même rendre qu'imparfaitement, consistait dans les plus beaux yeux bleus foncés à longues et soyeuses paupières, auxquels j'ai songé en *faisant* les yeux de l'Antonia de mon *Amirante de Castille*, et dans un sourire fin, gracieux, spirituel, découvrant les plus belles dents d'ivoire; et puis avec tout cela de beaux cheveux blonds, une petite main, un petit pied, une élégance générale que justifiait ensuite un esprit tout-à-fait remarquable. De tout ce que je viens de dire, il résultait un ensemble qui attirait d'abord et puis qui attachait. Madame Du.....l se maria quelques années après nous toutes. Son mari était déjà vieux et pouvait passer pour son père. Je me rappelle que le jour où elle vint faire sa visite de noce, on était à la Malmaison. C'était le soir. Nous étions dans le parc avec la reine Hortense, lorsqu'on vint la prévenir qu'il y avait du monde dans le salon, et l'on nomma madame Du.....l. Nous courûmes en grande hâte pour voir la nouvelle mariée, que je trouvai charmante; et la reine Hortense, qui avait une indulgence parfaite jointe à son goût particulier, la trouva comme moi. Mais quelques-unes de ces dames, dont l'une entre autre n'a jamais prononcé une parole de bonté sur une autre femme, commencèrent un examen qui n'était que méchant et nullement juste. Je reçus dès ce premier jour une impression favorable de madame Du.....l, et, depuis, j'ai toujours cherché à me rapprocher d'elle, parce qu'elle me plaisait. Nous fîmes depuis, elle et moi, une visite à ce même château de la Malmaison, dans une circonstance bien intéressante. Je lui rappelai pendant la route celle que je viens de rapporter et qui nous ramenait toutes deux à des temps bien différents. J'en parlerai à son époque. Madame Du.....l était femme d'un conseiller d'état à l'époque du couronnement. Lorsqu'elle fut nommée dame du palais, on parla beau-

coup du passe-droit que cette nomination faisait éprouver à des femmes qui avaient des prétentions légitimes. Déjà venaient *les droits*..., déjà paraissaient les volontés, les coutumes... Je fus frappée du changement qui s'était opéré dans la société de Paris pendant les dix mois de mon absence. L'amour que l'empereur inspirait avait pris plus d'ardeur encore, s'il était cependant possible qu'il fût plus aimé que dans les trois premières années du consulat; mais, à côté de cet amour, avaient crû d'autres intérêts que la vue de la couronne avait éveillés. On trouvait déjà moins de rapports francs et venant du cœur, même avec ses amis; chacun pensait à ce qu'il pouvait obtenir, et comment il s'y devait prendre pour supplanter son frère, même dans la demande d'une place à la cour. Il y avait alors un prestige vraiment magique. La guerre ne se voyait plus que dans le lointain, du moins pour les masses en général; et les ambitions que les années précédentes avaient tant agitées, devaient nécessairement, pour exister (car elles ne voulaient pas mourir), chercher une nouvelle pâture. C'est alors que Paris offrit un coup d'œil singulier à l'observation, en voyant s'agiter, au soleil levant de l'empire, cette foule d'êtres plus ou moins insignifiants, cherchant à devenir *hommes de cour*. Cette manie gagna jusqu'aux plus sages, et, dans les premiers temps, c'était en vérité un spectacle bizarre, que ces hommes que la république avait vus naître, qu'elle avait formés, qui avaient eux-mêmes construit les plus belles parties de son édifice incomplet, après l'avoir démoli avant son entière édification, venant adorer un nouveau dieu. Je ne puis m'empêcher de rappeler l'effet que me fit alors ce changement complet; pour moi il avait été sans gradation. L'empereur le voyait-il? Je ne le crois pas : lui aussi était homme; lui aussi avait ses hochets,

Les maisons des princesses avaient été formées d'une

manière plus absolue, peut-être, que celle de l'impératrice Joséphine, dans le sens de la *fameuse fusion*; car ce sont les hommes qui, étant chefs de famille, entraînent avec eux quelquefois l'opinion, et qui d'ailleurs *compromettent* la maison tout entière. Ainsi, la princesse Caroline avait auprès d'elle M. d'Aligre, dont le nom et la fortune immense étaient, selon l'empereur, une bannière autour de laquelle devaient se rallier des parties de provinces entières; et en cela il ne se serait pas trompé s'il avait voulu se donner la peine de n'être pas abusé par la seule démonstration que faisait le chambellan de la princesse Caroline, en mettant dans sa poche une paire de souliers blancs pour qu'elle pût en changer au bal. On ne donne pas de la conviction en outre-passant son devoir, et surtout un devoir qu'on dit être imposé. Le faubourg Saint-Germain, au reste, devait, à cette époque, une grande reconnaissance à la princesse Caroline. C'était elle qui avait prié pour M. le marquis de Rivière, et qui lui avait sauvé la vie, comme l'impératrice Joséphine l'avait sauvée à MM. de Polignac.

La princesse Élisa, dont l'humeur plus austère se pliait moins aux volontés de son frère, était entourée de personnes qui tenaient moins au faubourg Saint-Germain, excepté une de ses dames, madame de Br...n, qui, encore, ne resta pas avec elle, et passa dans la maison de la princesse Borghèse. Quant aux autres, c'étaient madame de Lap...e, femme *de la géométrie*, et toute disposée à faire de la science avec la princesse, qui, sous ce rapport, rappelait parfaitement madame la duchesse du Maine. Ce n'est pas, au reste, seulement en cela qu'elle avait avec elle des rapports très positifs; son ambition, cette manie de commander et de faire de son mari son premier officier, cette parole absolue lorsque, chez elle, elle ordon-

nait qu'on s'amusât, tout était ressemblance entre les deux femmes. Au reste, le parallèle n'est pas de moi ; il est de l'empereur lui-même, qui le dit un jour à Saint-Cloud, à la suite d'une discussion fort amère qu'il eut avec sa sœur sur une pièce du siècle de Louis XIV, c'est-à-dire *de l'entre-deux*, si l'on peut dire ce mot: il s'agissait du *Wenceslas* de Rotrou. L'empereur venait de faire lire à Talma tout un acte de cette tragédie, et chacun sait comment cet homme célèbre jouait le rôle de Ladislas. Après avoir parlé de l'art admirable qu'il avait mis à dire plusieurs vers, on en vint à donner son avis sur la pièce elle-même. L'empereur dit tout crûment que Wenceslas était un vieux fou, que Ladislas était un fils et un frère dénaturé, et qu'en résumé la pièce ne valait rien; et puis il parla ensuite de *Cinna*, du *Cid*, et de quelques autres chefs-d'œuvre de Corneille, et se résuma en disant :

« Voilà de la tragédie. »

La princesse Élisa avait pour Voltaire une grande admiration probablement, car elle entreprit au même instant une réfutation de Corneille prise dans les notes de Voltaire, qui, comme on le sait, ne sont, certes, ni impartiales ni même justes sous aucun point. L'empereur eut probablement, de son côté, de l'humeur d'être réfuté par des arguments qu'il sentait n'être pas même raisonnables. L'aigreur s'en mêla, et il y eut des mots amers. Enfin, Napoléon quitta le salon en disant :

« Ce n'est plus tolérable ; vous êtes la caricature de la duchesse du Maine. »

Le mot me parut d'autant plus drôle que d'abord il était juste, et puis que l'empereur s'était servi de la même expression, lorsqu'un jour, à Neuilly, il s'était moqué d'une représentation d'Alzire, dans laquelle la princesse Élisa avait, disait-il, parodié le rôle d'Alzire, et l'avait joué en *caricature*. Il paraît que le mot lui plaisait.

Ce même salon de Saint-Cloud, dans lequel se passa cette petite scène, m'avait offert, quelques mois avant, un spectacle que le temps devait me rendre singulier dans un autre sens que celui dans lequel il s'offrit d'abord à moi.

Madame Leclerc était devenue veuve à Saint-Domingue; elle avait coupé ses cheveux, fait embaumer le corps du général, l'avait embarqué sur le vaisseau qui la reportait en Europe, et elle était revenue en France, ramenant en momie le mari qu'elle avait suivi très vivant peu de mois auparavant. Le premier consul qui la connaissait, et qui ne voulait pas que son deuil se passât d'une manière peu convenable, chargea son frère Joseph Bonaparte et sa digne et respectable femme de la surveillance de la jeune veuve; elle logea dans l'appartement du rez-de-chaussée de l'hôtel Marbœuf, rue du Faubourg-Saint-Honoré, qu'habitait alors Joseph, et qui, depuis, fut donné en présent de noces à madame la maréchale Suchet (1). C'est là que je la vis à son retour d'Amérique, et que je la crus perdue en apercevant à sa main une horrible plaie qu'on fit alors disparaître, mais qui revint ensuite malgré tous les efforts des médecins. Elle portait fort honorablement les voiles noirs, dans lesquels elle était jolie comme les anges. Mais elle s'ennuyait, oh! elle s'ennuyait!... Je mourrai ici, Laurette, me dit-elle; et si mon frère veut toujours m'empêcher de voir du monde, je me tuerai.

Junot lui dit qu'on avait jusqu'à présent parlé de beaucoup de Vénus : on connaissait la Vénus de Médicis, celle du Capitole (je ne sais pas s'il ne nomma pas la Callipyge), mais qu'on n'avait pas encore nommé la

(1) On sait que la maréchale Suchet et la duchesse Decrès sont nièces de la reine d'Espagne (la reine Julie); elles sont filles de M. d'Anthoine.

Vénus Suicide. En entendant ce bon mot, que je pris la liberté de déclarer très mauvais à mon mari, madame Leclerc devint radieuse et tendit sa main à Junot en lui disant :

« Venez donc me voir, Junot; venez donc. Vous êtes mon vieil ami... N'est-ce pas, Laurette, que tu n'es pas jalouse? et puis je vais me marier!... »

Ce fut alors, en effet, que Napoléon, qui n'était encore que consul, arrangea ce mariage de sa sœur avec le prince Camille Borghèse. Je le vis quelque temps après chez madame Leclerc, qui alors était chez elle (1). La jolie figure du futur me frappa. J'ignorais la stagnation complète de pensées qu'il y avait sous cette enveloppe toute méridionale; et cette tête aux yeux noirs charbonnés, à la chevelure de jais, me semblait devoir contenir des idées, non-seulement chaleureuses mais grandes et nobles. Pour dire la vérité, je ne l'avais pas regardé avec attention; car, alors, on trouvait dans ce sourire perpétuel, ce regard hébété, quoique toujours actif, la nullité absolue que ce pauvre prince Camille nous a montrée depuis, et dont alors il donnait, au reste, une preuve par son mariage.

Mais une scène dont je suis heureuse d'avoir été témoin, c'est la visite de noces de la princesse Borghèse à sa belle-sœur. On était alors à Saint-Cloud et en hiver. Madame Borghèse vint le soir. Il fallait comme moi connaître, non-seulement l'inimitié qui existait entre les deux belles-sœurs, mais surtout la jalousie que madame Leclerc nourrissait contre madame Bonaparte depuis qu'elle avait une pensée de femme; et cela était depuis Milan. Il fallait comme moi connaître le caractère de madame Leclerc..., cette existence toute mondaine, cette soif de paraître non-seulement la plus

(1) Elle occupait l'hôtel qui appartient aujourd'hui à l'ambassade d'Angleterre.

belle, mais la plus brillante. Que de fois je l'avais vue *pleurer* de chagrin à la vue de sa belle-sœur, couverte de diamants et de perles d'une beauté déjà royale. La princesse Borghèse avait un de ces caractères remarquables dans leur puérilité, qui sont par leur nullité même intéressants à étudier ; aussi le sien a-t-il été pour moi un livre où je trouvais toujours une page nouvelle et instructive. La soirée où elle vint à Saint-Cloud, et où elle se présenta *comme princesse Borghèse à madame Bonaparte*, est l'un des souvenirs frappants que m'ait laissé la princesse Pauline.

On pense bien que sa toilette fut, pour ce grand jour, une affaire des plus sérieuses. Après avoir consulté toutes les nuances, pris tous les avis, elle se décida pour une robe de velours vert, sur laquelle étaient posées, avec assez peu de goût, tous les diamants de la maison Borghèse, formant ce qu'on appelait alors une *Mathilde*. Elle était coiffée avec des diamants, elle en portait au cou, aux oreilles, aux bras ; enfin, elle était éblouissante, et surtout d'une joie qui lui permettait à peine de parler. Lorsqu'elle entra, l'émotion qu'elle ressentait lui donnant une agitation intérieure, elle pouvait en effet passer pour une jeune et timide mariée. Jamais je ne la vis plus belle ; et si son intention était de faire de la peine à sa belle-sœur, son triomphe dut être complet, du moins dans son propre esprit, car elle était *princesse*, la plus jolie des femmes, possédant le plus bel écrin qu'une particulière pût avoir en Europe, et deux millions de rente.

Elle vint s'asseoir près de moi, parce qu'elle ne perdait aucune occasion de marcher pour faire voir sa magnifique robe. C'était le paon faisant la roue.

« Les vois-tu, Laurette, ma petite Laurette !... Elles crèvent de jalousie, mon enfant !... C'est égal. Je suis princesse, et une vraie princesse. »

Je me suis, depuis, rappelé ce mot, surtout à Rome, lorsque, en 1818, je la vis au palais Borghèse, jouissant en effet de la protection que le pape accordait *à la princesse Borghèse.* Non-seulement elle avait été princesse la première, mais elle était demeurée *princesse* au milieu du désastre de sa famille.

CHAPITRE XIII.

Disgrâce de Marmont vivement ressentie par Junot. — A qui fallait-il l'attribuer. — Marmont colonel-général des chasseurs. — Décret du peuple présenté par le sénat conservateur à Napoléon. — 2,579 votes négatifs. — 3,575,000 votes affirmatifs. — Cérémonie du sacre. — Junot porte la couronne de Charlemagne. — Description de Notre-Dame. — Le pape et son trône. — Travée des grands-officiers. — Arrivée de l'empereur. — L'impératrice Joséphine. — Chute d'une petite pierre qui va frapper l'empereur. — Présage. — Anciens souvenirs. — Longue conversation avec Napoléon. — La dame du palais. — Le juge de paix de canton. — Monge. — Discours de M. Siméon. — Renvoi des Stuarts.

Au milieu des joies que ramenaient les jours, les soirées et même les nuits, Junot éprouvait un chagrin qu'il finit par me confier, et qui avait *Marmont* pour objet. Il n'avait été compris dans aucune des nominations que l'empereur avait faites lors de la formation de l'empire, ni comme grand-officier de l'empire ni comme grand-officier de la couronne. Une amitié si tendre attachait Junot à son ancien camarade de collége, son premier frère d'armes, que je le vis tout-à-fait malheureux de cette sorte de disgrâce; car enfin c'en était une. Junot savait, me disait-il, quel en était l'auteur. Je le pressai, il me le confia; et si j'en fus révoltée, la chose ne m'étonna pas, car, d'accuser les autres, était le rôle que maintenant avait pris un homme qui, placé d'ailleurs au premier rang dans l'armée, aurait pu conserver une attitude noble et belle, au lieu de la salir par une réputation tout odieuse. Je ne sais si Marmont

le sut alors. Junot me disait : « Jamais il ne l'apprendra » de ma bouche. Car, lui qui est brave, n'hésiterait » pas à lui en demander raison, et qu'en résulterait-il? » C'est que tout en n'y voyant pas clair, l'autre pourrait tuer mon brave ami... Quelquefois j'ai envie de » lui marcher sur les pieds, de façon à le faire crier » pour avoir le droit de me couper la gorge avec lui. » Quelque temps après le sacre, le prince Eugène ayant été nommé grand chancelier d'état, la charge de colonel-général des chasseurs fut donnée à Marmont.

Les adresses arrivaient de toutes parts. Les départements se distinguaient à l'envi par des expressions toutes produites par un sentiment vrai et unanime ; et celui qui, aujourd'hui, ose dire qu'alors Napoléon ne fut pas nommé par la nation entière, MENT A SA CONSCIENCE. Oui, il fut assis sur ce trône, que depuis on eut l'indignité de dire qu'il avait usurpé ; il y fut porté par les bras de la France elle-même... Ah ! dans ce moment, où, forcée par mes souvenirs d'interroger ces temps écoulés, je retrouve encore en moi tout le retentissement de ces cris d'amour qui s'élançaient au ciel dès qu'il paraissait, soit dans une promenade, soit au spectacle ; combien je souffre de ce que je vois autour de moi... Le peuple n'a plus de voix que pour se plaindre, ses yeux ne lui servent que pour pleurer, et il n'a plus de cœur que pour haïr...

Le 1er décembre, le sénat conservateur présenta à l'empereur le *décret* du peuple (car on peut le nommer ainsi), qui donnait les votes de ce même peuple. Ce nouveau *plébiscite* offrait le résultat de soixante mille registres ouverts comme pour le consulat à vie. Une chose remarquable, c'est que pour l'empire il n'y eut que deux mille cinq cent soixante-dix-neuf votes négatifs, et trois millions cinq cent soixante et quinze mille affirmatifs, tandis que pour le consulat à vie, il y eut,

je crois, près de neuf mille votes négatifs. Je déjeunais chez l'impératrice ce même jour, et je puis affirmer qu'il est faux, bien qu'on l'ait dit dans plusieurs relations, qu'elle était malheureuse des pressentiments de son propre malheur et de celui de Napoléon. Elle était fort émue, et je conçois ce sentiment; mais le bonheur perçait dans son regard et dans ses moindres actions. Elle me raconta, avec une expression dont je lui sus gré, tout ce que l'empereur lui avait dit d'aimable le matin même; comment il lui avait essayé la couronne qu'elle devait ceindre le lendemain devant la France entière; et ses yeux étaient pleins de larmes. Elle me parla avec bonté de la peine qu'elle avait éprouvée en recevant un refus de l'empereur lorsqu'elle lui avait demandé le matin même le retour de Lucien : « J'ai voulu invoquer une aussi grande journée, me dit-elle, mais Bonaparte (elle fut encore quelque temps à le nommer ainsi) m'a répondu avec aigreur, et j'ai été contrainte de me taire. Je voulais prouver à Lucien que je sais rendre le bien pour le mal; si vous en trouvez l'occasion, faites-le lui savoir. »

Je fus surprise de cette sévérité constante de l'empereur envers son frère, et surtout un frère auquel il devait tant. Son mariage avec madame Joubertou n'avait d'ailleurs rien qui fût contre l'honneur, seul motif pour lequel il ne doit y avoir aucun pardon. Je crois plutôt que les idées fortement républicaines de Lucien étaient le seul empêchement à son rappel. Une des raisons qui étaient venues se joindre à toutes les autres pour augmenter l'humeur de l'empereur, était la conduite de madame Lætitia Bonaparte. Elle avait pris chaudement le parti de son fils exilé, et après une altercation très vive avec l'empereur, elle avait quitté Paris, pour aller rejoindre le fils malheureux et lui porter des secours, des consolations et sa noble assis-

tance. J'ai déjà dit que je ferais connaître madame Bonaparte pour ce qu'elle est réellement, et je le puis avec d'honorables et de glorieuses preuves. Son cœur de mère était doublement blessé à cette époque où la France retentissait de chants et de fêtes : son plus jeune fils, Jérôme, n'était pas non plus dans ce faisceau de famille que Napoléon se plaisait à réunir autour de lui pour en composer sa force à venir. Jérôme était marié en Amérique avec mademoiselle Patterson; quoique fort jeune et même enfant, son mariage était valide, puisqu'il avait le consentement de sa mère et de son frère aîné; mais le premier consul était furieux contre le jeune enseigne de vaisseau, et il prétendait qu'en sa qualité de chef du gouvernement, il l'était de sa famille. Jérôme avait quitté l'Amérique pour revenir en Europe. Madame Bonaparte la mère avait reçu l'avis de son départ; elle l'avait fait parvenir à l'empereur, qui avait répondu en faisant donner l'ordre de lui fermer tous les ports non-seulement de France, mais de Hollande, de Belgique et de toutes les côtes sur lesquelles nous avions du pouvoir. Je ne fais aucune réflexion sur cette sévérité; les événements pourront la justifier ou la condamner; ils viendront en leur lieu. Madame Bonaparte la mère était donc à Rome au couronnement, et n'avait aucun titre, aucune distinction. Elle fut placée ensuite dans le tableau du sacre de David. Je ne sais trop pourquoi l'empereur eut cette idée (1). Je ne crois pas qu'elle soit venue de madame mère. Elle pouvait avoir quelquefois des manières étranges au milieu d'une cour qui, en raison de sa nouveauté, était plus exigeante qu'une autre; mais son âme est grande et

(1) Et surtout placée comme elle y est. Je n'ai jamais vu trois plus singulières figures que celles qui sont représentées dans cette tribune. elle sont de face toutes trois. L'une d'elles, surtout, rappelle tout-à-fait le mot de madame du Deffand sur Gibbon.

forte; et je ne pense pas que ce soit elle qui ait eu la fantaisie de figurer *là* où elle n'était pas, tandis qu'alors elle remplissait le plus noble et le plus doux des devoirs de la femme; celui de la mère consolatrice.

Le 2 décembre, il n'était pas encore jour que l'activité régnait déjà dans toutes les maisons de Paris; et il y en avait beaucoup dans lesquelles on ne s'était pas couché. Des femmes eurent le courage de se faire coiffer à deux heures du matin et de demeurer tranquilles sur leur chaise jusqu'au moment où il serait heure de passer leur robe. J'avoue que je préférai être un peu moins bien coiffée et l'être par ma femme de chambre, afin de dormir deux heures de plus. Toutefois, nous avions peu de temps, car il fallait être rendu avant le départ du cortége des Tuileries, et il devait partir à neuf heures. Il partit un peu plus tard, mais on croyait qu'il se mettrait en marche à cette heure-là, et il fallait agir d'après cette croyance.

J'étais à cette époque aussi liée avec la duchesse de R...e (1) que Junot l'était avec son mari. Depuis, elle

(1) Je me rencontrai avec madame la duchesse de Ra...e chez une amie à moi il y a quelques semaines. J'avais appris deux jours avant la perte de sa fortune, et je pus juger par moi-même de l'affreux état de sa santé; toute mon amitié pour elle se ranima avec une telle force que dans le coin du canapé où j'étais assise, je pleurai avec larmes sur le sort de cette femme que j'avais tant aimée et que j'aimais tant encore. Je savais ce que le monde disait de ses malheurs !... Ce monde, comme toujours, ne lui accordait qu'une insultante pitié. En interrogeant mon cœur j'eus un moment de bonheur, car il était pour elle celui d'une sœur. J'étais heureuse à en être émue, en pensant que je lui donnerais mes soins, que je lui consacrerais comme jadis des soirées entières pour la distraire de chagrins qui maintenant étaient réels. Vingt fois je me soulevai pour aller à elle, lui prendre la main et lui dire: — *Je vous aime toujours.* — Mais nous étions dans une maison étrangère, et *pour elle* je me contins. Le lendemain, *moi* dont le caractère *ne plie jamais*, j'écrivis à madame la duchesse de R..... une lettre dont les phrases moi-même m'attendrissaient en les traçant. C'était mon cœur, mon âme qui

s'est brouillée avec moi sans que j'en puisse connaître la raison, je le jure devant Dieu et les hommes aussi solennellement qu'on peut faire un serment; enfin, quoi qu'il en soit, je l'aimais alors comme on aime une sœur, et nous étions liées tendrement. Nous nous arrangeâmes pour aller ensemble à Notre-Dame, et nous nous mîmes en effet en route à sept heures et demie du matin. Quant à Junot, il portait un des honneurs de Charlemagne (la boule ou la main de justice, je ne me rappelle plus précisément laquelle des deux), et comme il faisait partie du cortége, il était encore dans tout l'embarras de sa toilette de pair (car les vingt-quatre grands-officiers de l'empire n'étaient pas autre chose que les pairs de Charlemagne), lorsque nous partîmes toutes deux pour Notre-Dame.

J'avais ma place dans une travée du chœur qui était réservée pour les femmes des grands-officiers de l'empire; mais étant avec madame M.....t, et ne voulant pas la quitter, je montai avec elle dans une travée du maître-autel à l'étage supérieur. Il y avait une telle affluence, que toutes les places désignées et gardées étaient envahies par la foule. Nous nous trouvâmes si serrées, que voyant madame M.....t avec une personne de sa connaissance, je descendis dans la travée des

lui parlaient..... Quelle fut la réponse à cette lettre, dont j'ai gardé la copie? elle contribuera à me rendre égoïste. — Quelle fut la réponse? —Aucune, c'est-à-dire, il me revint par une tierce personne cette phrase ridicule :

« Nous avons été trop long-temps brouillées, il faut en demeurer là. »

Et je le répète elle n'a rien contre moi; ou plutôt, c'est cette sorte de honte qu'ont ordinairement les gens du monde au cœur froid, à l'esprit circonscrit, lorsque après avoir abandonné quelqu'un dans son malheur et sa solitude, il reparaît et vous demande si vous le connaissez. — Tout ce qui *se rappelle* et *se souvient*, répond *oui*. Le contraire répond NON.

grands-officiers, où je pus respirer au moins, et d'où je vis la cérémonie avec autant de facilité qu'une chose qui se serait passée dans ma chambre.

Quelle est l'âme (car c'est l'âme que j'interroge) qui peut avoir mis un pareil jour en oubli?... J'ai vu depuis Notre-Dame, je l'ai vue dans des fêtes somptueuses et solennelles... mais jamais le coup d'œil du couronnement de Napoléon n'a été même rappelé... Cette voûte aux arceaux gothiques, aux vitraux lumineux, qui retentissait du chant sacré des prêtres, appelant les bénédictions du Très-Haut sur la cérémonie qui allait être célébrée, en attendant le vicaire de Jésus-Christ, dont le trône était préparé près de l'autel; tandis que le long de ses vieilles murailles, recouvertes de tapisseries magnifiques, on voyait rangés par ordre tous les corps de l'état, les députés de toutes les villes, la France entière, enfin, qui, représentée par ses mandataires, envoyait son vœu attirer la bénédiction du ciel sur celui qu'elle couronnait. Ces milliers de plumes flottantes qui ombrageaient le chapeau des sénateurs, des conseillers d'état, des tribuns, ces cours de judicature avec leur costume riche et sévère à la fois, et ces uniformes brillants d'or, puis ce clergé dans toute sa pompe, tandis que, dans les travées de l'étage supérieur de la nef et du chœur, des femmes jeunes, belles, étincelantes de pierreries et vêtues en même temps avec cette élégance qui n'appartient qu'à nous, formaient une guirlande ravissante au coup d'œil.

Le pape arriva le premier. Au moment où il entra dans la basilique, le clergé entonna *Tu es Petrus*, etc.; et ce chant grave et religieux fit une profonde impression sur les assistants. J'ai déjà décrit la figure du pape. Il est impossible d'imaginer dans une circonstance semblable, si on voulait prêter à la pensée un visage imposant et vénérable à la fois, une autre physionomie que

celle de Pie VII. Il s'avançait du fond de cette église avec un air tout à la fois majestueux et humble. On voyait qu'il était notre souverain, mais que dans son cœur il se reconnaissait l'humble sujet de celui dont le trône était une croix. La travée dans laquelle j'étais placée, était précisément en face de lui; je pus donc l'examiner sans empêchement pendant cette longue cérémonie.

Déjà en 754 un souverain pontife avait passé les monts pour venir en France donner l'huile sainte au fondateur d'une dynastie. Étienne III vint *ressacrer* Pepin-le-Bref, qui ne l'avait été que par l'archevêque de Mayence. Étienne sacra en même temps les deux fils de Pepin et leur mère. Un fait assez singulier qui revint à ma pensée en voyant les apprêts de cette cérémonie, que certes je n'eusse pas admise comme possible dix ans auparavant, ce fut le mot du pape Zacharie, prédécesseur d'Étienne. Consulté sur les projets de Pepin, non-seulement il les approuva, mais il répondit ces paroles remarquables :

CELUI-LA EST ROI QUI EN A LA PUISSANCE.

Il ajouta même, je crois, qu'il était permis à Pepin de raser, d'enfermer, de clore à jamais dans un cloître le pauvre Childéric III, et de plus son fils Thierry. Étienne eut au moins un salaire pour son voyage ultramontain, tandis que Pie VII a été frustré dans son attente, s'il est vrai, comme on le dit, qu'il ait fait le voyage pour obtenir la rétrocession des trois légations cédées à Tolentino.

Je souffrais de le voir attendre si long-temps, lorsque enfin le canon annonça le départ du cortége.

Depuis le matin, le temps était affreux; il faisait froid, il pleuvait, et tout faisait craindre que le trajet ne fût troublé par le vent et la pluie. Mais comme par

une sorte de protection spéciale accordée par Dieu à Napoléon, ainsi qu'on a pu le remarquer dans une foule de circonstances, le ciel prit tout à coup un aspect moins sévère, et la foule qui bordait la route des Tuileries à la cathédrale, put jouir de la vue du cortége sans avoir à craindre l'injure d'une pluie de décembre. C'est pendant ce trajet que Napoléon a pu recueillir des paroles d'amour et d'attachement passionné... C'est pendant ce trajet qu'il a vraiment reçu l'onction sainte. C'était un premier sacre celui-là! L'autre ne pouvait le rendre plus positif.

Le trône de l'empereur était en face du maître-autel et masquait le grand portail du milieu. Ce fut là qu'il monta d'abord, et que Joséphine prit place à côté de lui, parmi les souverains de l'Europe.

Je ne puis rendre ce que j'ai éprouvé lorsque l'empereur est descendu de son trône et s'est avancé vers l'autel où le pape l'attendait pour le couronner. Il faut se reporter avec moi aux jours qui s'étaient écoulés, à cette vie ensemble, pour ainsi dire, qui pendant bien des années de sa vie avait été presque commune entre ma famille et lui. Cette émotion, du reste, n'avait aucune amertume pour lui. Seulement je pensai à ma mère.

La cérémonie du sacre a été décrite dans trop d'ouvrages pour que j'entreprenne ici d'en donner une nouvelle relation. Toutefois je parlerai de ce que j'ai cru remarquer dans l'empereur, et de ce qui me frappa dans cette journée unique dans l'histoire.

Napoléon paraissait fort calme. Je l'examinai attentivement pour voir si son cœur battait sous la dalmatique impériale plus vivement que sous l'habit de colonel des guides de la garde; mais je ne vis rien, et pourtant j'étais à dix pas de lui. La longueur de la cérémonie seulement parut l'ennuyer, et je le vis plusieurs fois

étouffer un bâillement. Mais il fit tout ce qui lui fut ordonné, et toujours convenablement. Lorsque le pape lui fit la triple onction, sur la tête et les deux mains, je m'aperçus, à la direction de ses yeux, qu'il songeait plutôt à s'essuyer qu'à toute autre chose, et, par l'habitude que j'avais de son regard, je puis dire que j'en suis certaine; cependant, c'est pendant ce temps que le pape récitait cette oraison remarquable :

« Dieu tout-puissant et éternel, qui avez établi Ha-
» zaël pour gouverner la Syrie, et Jéhu, roi d'Israël,
» en leur manifestant vos volontés par l'organe du pro-
» phète Élie; qui avez également répandu l'huile sainte
» des rois sur la tête de Saül et de David par le minis-
» tère du prophète Samuël, répandez par mes mains
» les trésors de vos grâces et de vos bénédictions sur
» votre serviteur Napoléon, que, malgré notre indi-
» gnité personnelle, *nous consacrons, aujourd'hui,*
» *empereur en votre nom.* »

L'empereur écouta cette oraison, comme tout le reste, avec recueillement et convenance. Mais au moment où le pape allait prendre la couronne, *dite* de Charlemagne, sur l'autel, Napoléon la saisit et se la mit sur la tête. Dans ce moment il était vraiment beau. Sa physionomie, toujours si expressive, avait un feu et un jeu de muscles tout particuliers, à cet instant unique dans sa vie. Il avait ôté la guirlande de laurier en or dont il était coiffé en entrant dans l'église, et qui est celle que l'on voit dans le beau tableau de Gérard. La couronne fermée allait moins bien peut-être comme agrément à son visage; mais l'expression provoquée par son contact lui donnait un éclat de réelle beauté.

C'est en ce moment qu'arriva un de ces incidents qui passent inaperçus quand ils sont sans suite, mais que la superstition ne peut s'empêcher de recueillir.

Les vieilles voûtes de Notre-Dame étaient fatiguées depuis un mois par les coups multipliés dont on les frappait pour attacher les tentures et les charpentes nécessaires à la décoration de l'église; plusieurs petites pierres se détachaient et tombaient inégalement dans la nef ou dans le chœur. Au moment que je viens de décrire, lorsque Napoléon se mit la couronne sur la tête, une de ces pierres, de la grosseur d'une noisette à peu près, tomba de la voûte et directement sur l'épaule de l'empereur; elle glissa ensuite sur le camail de la dalmatique et fut rouler sur les marches de l'autel, du côté du trône du pape, où elle fut ramassée par un prêtre italien qui probablement l'a conservée, s'il a pu voir qu'elle avait d'abord touché la tête qu'on venait de consacrer. Je fus frappée de cet événement : dans une heure semblable tout est présage pour ceux qui observent; mais je n'en parlai pas. Je ne sais si mes compagnes virent comme moi la chute de cette pierre. Je n'appelai l'attention d'aucune d'elles sur ce fait; et Junot, à qui je le communiquai le soir, et qui n'en avait rien vu, tout près de l'empereur qu'il était, me dit que j'avais bien fait. Aucun mouvement n'a pu lui faire juger si l'empereur avait senti la pierre. Il me paraît difficile qu'il ne s'en soit pas aperçu, car, quel que fût le peu de volume du *gravois* (je ne lui donne même pas le nom de pierre), la hauteur excessive de l'édifice doublait nécessairement tant de fois sa pesanteur qu'il est bien difficile, je le répète, que l'impression n'ait pas été sentie.

Mais l'instant qui réunit peut-être le plus de regards sur les marches de l'autel où se tenait l'empereur, fut celui où Joséphine reçut de lui la couronne et fut sacrée solennellement IMPÉRATRICE des FRANÇAIS. Quel moment!... quel hommage! quelle preuve d'amour lui rendait celui qui alors l'aimait avec une solidité de sentiment dont elle aurait toujours dû se contenter

parce qu'il était réel et certifié par de fortes prèuves !

Le tableau de David et plusieurs desseins faits sur les lieux mêmes ont bien représenté l'impératrice Joséphine à genoux devant Napoléon qui la couronne, puis le pape, des prêtres, et même des personnages qui se trouvaient à quatre cents lieues du théâtre sur lequel on les faisait paraître : madame mère, par exemple, qui était à Rome, et que David *plaquait* comme une enseigne dans son tableau du sacre. Mais rien n'a pu donner une juste idée, un aperçu même de cette scène touchante et digne à la fois, dans laquelle un grand homme se plaçait lui-même plus haut que le trône ; car il était en ce moment reconnaissant et sensible.

Lorsqu'il fut temps pour elle de paraître activement dans le grand drame, l'impératrice descendit du trône et s'avança vers l'autel, où l'attendait l'empereur, suivie de ses dames du palais et de tout son service d'honneur, et ayant son manteau porté par la princesse Caroline (1), la princesse Julie (2), la princesse Élisa et la princesse Louis (3). Une des beautés remarquables de l'impératrice Joséphine, c'était non seulement l'élégance de sa taille, mais le port de sa tête, la façon gracieuse et noble tout à la fois dont elle la tournait et dont elle marchait. J'ai eu l'honneur d'être présentée à beaucoup de *vraies princesses*, comme on le disait dans le faubourg Saint-Germain, et je dois dire, en toute vérité de conscience, que jamais je n'en ai vu qui m'imposassent davantage que Joséphine. C'était de l'élégance et de la majesté ; aussi, une fois qu'elle avait après elle son manteau de cour, il ne fallait plus chercher la femme du monde peu arrêtée dans ses vouloirs,

(1) Madame Murat.

(2) Madame Joseph Bonaparte.

(3) Madame Louis Bonaparte.

elle était convenable de tous points, et jamais reine ne su mieux *trôner* sans l'avoir appris.

Je vis tout ce que je viens de dire dans les yeux de Napoléon. Il jouissait en regardant l'impératrice s'avancer vers lui; et, lorsqu'elle s'agenouilla... lorsque les larmes, qu'elle ne pouvait retenir, roulèrent sur ses mains jointes qu'elle élevait bien plus vers lui que vers Dieu, dans ce moment où Napoléon, ou plutôt *Bonaparte*, était pour elle sa véritable providence, alors il y eut entre ces deux êtres une de ces minutes fugitives, uniques dans toute une vie, et qui comblent le vide de bien des années. L'empereur mit une grâce parfaite à la moindre des actions qu'il devait faire pour accomplir la cérémonie. Mais ce fut surtout lorsqu'il s'agit de couronner l'impératrice. Cette action devait être accomplie par l'empereur, qui, après avoir reçu la petite couronne fermée et surmontée de la croix, qu'il fallait placer sur la tête de Joséphine, devait la poser sur sa propre tête, puis la mettre sur celle de l'impératrice. Il mit à ces deux mouvements une lenteur gracieuse qui était remarquable. Mais lorsqu'il en fut au moment de couronner enfin celle qui était pour lui, selon un préjugé, son *étoile heureuse*, il fut *coquet* pour elle, si je puis dire ce mot. Il arrangeait cette petite couronne qui surmontait le diadème, en diament, la plaçait, la déplaçait, la remettait encore; il semblait qu'il voulût lui promettre que cette couronne lui serait douce et légère!... Ces différentes nuances ne purent être saisies par les personnes qui étaient loin de l'autel... Sans doute le fait fut raconté, parce que d'autres yeux que les miens l'ont vu comme j'ai pu le voir, mais peu cependant ont été placés comme je l'étais; et cette position m'a révélé bien des choses, pendant ces heures merveilleuses rejetées maintenant par beaucoup de gens dans les temps de féerie.

Au moment où Napoléon descendit de l'autel pour retourner à son trône, lorsque le clergé et toutes ces voix enchanteresses, choisies par l'abbé Rose pour chanter son *Vivat*, entonnèrent cet hymne admirable, mes yeux se voilèrent et je fus très émue. L'empereur, dont le regard d'aigle parcourait tout ce qui était autour de lui, me reconnut dans l'angle de la travée que j'occupais. L'expression du regard qu'il me lança, pour ainsi dire, est impossible à rendre... Un marin me disait dernièrement que, dans un naufrage, au moment de périr, il avait, dans l'espace d'une minute peut-être, déroulé le tableau de sa vie tout entière... Napoléon, en me revoyant, au moment où il ceignait la couronne, n'avait-il pas rappelé à lui toutes les années écoulées?... la rue des Filles-Saint-Thomas? mais, plus loin encore, la maison et l'hospitalité de mon père?... et cette voiture, dans laquelle il disait, lorsque ma mère le ramenait de Saint-Cyr (1) :

Oh! si j'étais le maître!...

Ma figure seule rappelait le passé; et cela sans parole, sans intention, comme un parfum, une harmonie, nous rappellent des jours écoulés. Quelques jours après, l'empereur s'approcha de moi :

— Pourquoi donc aviez-vous une robe de velours noir?

Cette question me frappa tellement de surprise que je ne pus d'abord lui répondre.

— Était-ce en signe de deuil?

— Oh! Sire... Et les larmes me vinrent aux yeux. Il me regarda avec une intention scrupuleuse, comme s'il eût voulu traduire la plus intime de mes pensées.

(1) Voir le 1er volume des Mémoires.

— Mais pourquoi choisir cette couleur sombre et presque sinistre?

— Votre Majesté n'a pu voir que le bas de ma robe, et le devant était brodé en épis d'or (1); j'avais mes diamants, et je croyais que cette toilette était convenable, puisque n'étant pas de celles qui devaient mettre leur habit de cour, je n'étais tenue à cet égard à aucune obligation.

— Est-ce un reproche indirect que vous me faites là? Êtes-vous comme la maréchale S..., comme la maréchale D.., comme la maréchale B..., qui boudent parce que je ne les ai pas toutes nommées dames du palais...? Je n'aime pas les bouderies,... je n'aime pas les humeurs...

— Je n'en ai pas témoigné, Sire, et à cela je n'ai nul mérite, car je puis assurer à Votre Majesté que je n'ai pas d'humeur. Junot m'a dit qu'elle avait bien voulu lui apprendre qu'elle n'entendait pas faire un double emploi de grâces dans sa maison et dans celle de l'impératrice, et que lorsque le mari serait dans la maison militaire, la femme ne pourrait être dame du palais.

— Ah! il vous a dit cela!... Et à propos de quoi?... Vous vous plaigniez donc?... Est-ce que les femmes vont avoir de l'ambition à présent?... Je ne veux pas de cela.... Les femmes ambitieuses, à moins d'être reines, et il n'y en a pas beaucoup, sont toutes des intrigantes; rappelez-vous cela, madame Junot. Et revenant à moi :

— Répondez-moi. Êtes-vous fâchée de ne pas être dame du palais? Mais répondez-moi avec franchise, si une femme peut être franche...

(1) On portait alors beaucoup de robes de velours noir, surtout avec des diamants, ou bien du velours d'une couleur foncée pour les faire mieux ressortir. Le jour du couronnement il y en avait beaucoup.

— Eh bien! Sire... Mais Votre Majesté ne me croira pas...

— Si fait. Allons, dites.

— Je n'en suis pas fâchée.

— Pourquoi cela?

— Parce que mon humeur est contraire à une sujétion positive, et que Votre Majesté voudra sûrement que le protocole de l'étiquette de service d'honneur de l'impératrice soit fait d'après un code militaire.

Il se mit à rire.

— Cela pourra bien être. Au surplus, je suis content de vous; vous m'avez bien répondu, et je m'en souviendrai... Ah! dites-moi, votre frère est-il à Paris?

— Oui, Sire.

— Était-il à Notre-Dame?

— Oui, Sire.

— Avec vous.

— Votre Majesté oublie que cela ne se pouvait pas.

— C'est vrai... Ce pauvre Junot, dit-il, comme pour repousser une pensée qu'il voulait éloigner, ce pauvre Junot, comme il était touché!... Avez-vous vu comme il pleurait?... C'est un bon ami, celui-là.... Qui nous aurait dit à Toulon, il y a dix ans, qu'une journée comme celle du 2 décembre se préparait.

— Peut-être lui, Sire. — Je lui rappelai alors cette lettre de Junot, écrite à son père en 1794, dans laquelle il réfutait les objections du vieillard qui lui reprochait d'avoir quitté son régiment pour suivre la fortune d'un général inconnu : car enfin, disait mon beau-père, qu'est-ce que c'est que le général Bonaparte? Et son fils lui répondait :

« Vous me demandez ce que c'est que le général Bonaparte? C'est un de ces hommes dont la nature est avare, et qu'elle jette sur le globe de siècle en siècle. »

Mon beau-père fit voir cette lettre au *premier consul*

lorsqu'il passa par Dijon, à l'époque de Marengo; et *l'empereur* parut frappé du souvenir que je lui rappelais. — C'est vrai, me dit-il; et se frottant le menton en souriant, il s'éloigna sans ajouter un mot.

Cette conversation eut lieu dans un bal, je crois, chez le ministre de la guerre, ou chez M. de Talleyrand, je ne puis me rappeler positivement lequel des deux. Le souvenir de la conversation m'est seul resté.

J'aurais pu rappeler à l'empereur un fait qui n'aurait pas été déplacé, mais qui eût été inconvenant : cela paraît bizarre à dire, et pourtant c'est la vérité.

A l'époque du consulat à vie, le premier consul se promenant un jour à la Malmaison avec le sénateur Monge, pour lequel il avait beaucoup d'amitié, lui parla avec confiance de tout ce qui se faisait; il était heureux de l'attachement que lui montrait la France, et le témoignait à Monge :

— Et vous, sénateur Monge, lui dit-il en souriant, et vous, êtes-vous content?

— Je ne le serai complètement, citoyen premier consul, lui répondit Monge, que lorsque votre vœu à vous-même sera rempli, et que je vous ferai ma révérence comme juge de paix de votre canton.

Le premier consul se mit à rire et prit fort bien la plaisanterie. Pour la comprendre tout entière, il faut savoir qu'un jour le premier consul, alors général en chef de l'armée d'Italie, se trouvant, je crois, à Morfontaine avec Monge et plusieurs autres savants, comme Berthollet et Laplace, les félicitait du bonheur qu'ils avaient eu de s'illustrer sans que le sang tachât leur brevet d'immortalité :

« Quant à moi, leur dit-il, je ne serai heureux que » lorsque, après avoir donné la paix à l'Europe, je » pourrai, pour toute récompense, obtenir le titre de » juge de paix de mon canton. »

— L'avez-vous fâché en lui rappelant cette anecdote, demandait quelqu'un à Monge?

— Je suis sûr que non, répondit l'honnête et excellent homme, j'en suis certain.

Et moi aussi.

Avant de finir ce chapitre, je veux rapporter ici une partie du discours que prononça le tribun Siméon. Il est des choses dont il faut non-seulement garder, mais bien aussi rappeler le souvenir aux contemporains. C'est tout aussi bon que le vote négatif de Carnot. Ce discours, fait en 1804, dut être curieux à rappeler en 1814. Il fut prononcé lors de la motion de l'empire.

« C'est moins pour offrir une récompense nationale » à Napoléon Bonaparte que pour nous occuper de » notre sûreté et de notre dignité... Opposerait-on la » possession longue, mais *si solennellement renversée* » de l'ancienne dynastie? Les principes et les faits ré- » pondent... Le peuple, PROPRIÉTAIRE et dispensateur » de la souveraineté, peut changer son gouvernement, » et par conséquent destituer dans cette occasion ceux » (les Bourbons) auxquels il l'avait confié. L'Europe » l'a reconnu... La maison qui règne en Angleterre » n'a pas eu d'autres droits pour exclure les Stuarts... » Il fallut qu'après les avoir repris, l'Angleterre chas- » sât les enfants de Charles Ier... Le retour d'une dy- » nastie détrônée, abattue par le malheur, *moins en- » core que par ses fautes*, ne saurait convenir à une » nation qui s'estime... Ils vendaient aux puissances, » dont ils s'étaient faits les clients, une partie de cet » héritage dans lequel ils les conjuraient de les réta- » blir... Qu'on ne se trompe pas en regardant comme » une révolution ce qui n'est qu'une conséquence de la » révolution, etc. »

Ce discours m'a toujours frappée.

CHAPITRE XIV.

Junot est nommé ambassadeur en Portugal. Il hésite avant d'accepter. — Portrait de M. de Lageard de Cherval, parent de M. de Talleyrand. — Prévention de l'empereur contre M. Lageard. — Les amis de Junot lui conseillent de se rendre aux désirs de l'empereur. — Sir Robert Fitz Géreld et sa femme. — Expédient burlesque du maréchal Lannes. — Question de prééminence. — Le maréchal est rappelé. — Adieux de Junot à la ville de Paris. — Lettre remarquable aux maires et au préfet. — La ville fait hommage à Junot d'une épée. — Remercîments de Junot aux habitants et aux autorités. — Conseils donnés par Cambacérès. — Conduite de ce dernier le 8 floréal. — Ma répugnance à quitter Paris. — Ouverture du corps législatif. — Paroles de l'empereur. — Discours du ministre de l'intérieur. — Lettre de Napoléon au roi d'Angleterre. — Étranges commentaires sur cette démarche. — Levée de soixante mille hommes. — Pacification de la Vendée. — Départ d'une escadre. — Le général Joseph Lagrange. — Prise de l'île anglaise la *Dominique*. — Instructions détaillées que me donne l'empereur avant notre départ pour le Portugal.

Je vis revenir un jour Junot l'air préoccupé et presque triste. Il me dit que l'empereur voulait lui donner une marque de confiance, dont sans doute il était fort touché, mais qui le faisait presque trembler, lui qui pourtant ne tremblait guère. Il était question d'une ambassade en Portugal. Je ne vis d'abord que le côté brillant de la chose, et je lui dis : — Eh bien ! pourquoi n'en pas être content ?

— Parce que je ne suis pas fait pour la diplomatie ; parce que Lannes, ce brave et excellent garçon, m'a

dit que cette cour de Lisbonne est une vraie pétaudière, et que je ne puis faire que de la mauvaise besogne. L'Angleterre y est toute-puissante ; l'Autriche menace de nous tourner le dos, ainsi que la Prusse et la Russie ; et tu penses bien que ce n'est pas au bruit des coups de canon et des coups de fusil que j'irai faire la sieste en Portugal.

Je connaissais le caractère de Junot, et je ne répliquai pas : cette dernière objection me fermait la bouche. Quant à moi, l'idée seule de quitter la France me mettait au désespoir, et je ne pouvais en supporter la possibilité. Cependant, comme il était question d'une affaire qui devait placer Junot dans une position où, selon moi, il prouverait ce qu'il pouvait faire, je ne voulus pas le détourner d'une voie ouverte à sa renommée comme homme de mérite et d'esprit ; je l'exhortai tout au contraire à réfléchir avant de prendre un parti, et surtout de consulter un de nos amis, homme d'un mérite supérieur, dont je n'ai pas encore parlé, ou du moins fort imparfaitement, c'est M. de Lageard de Cherval.

M. l'abbé de Lageard, parent de M. de Talleyrand, son plus intime et son plus cher ami pendant les années de jeunesse qu'ils passèrent tous deux au séminaire, est un des hommes les plus distingués que j'aie rencontrés de la dernière époque *sociable*. Il a de la vigueur dans l'âme, de la tendresse dans le cœur, de la finesse dans l'esprit, une extrême chaleur dans l'imagination, et il a soixante-dix-sept ans. C'est l'amabilité personnifiée. Son genre était tout autre que celui de M. de Narbonne, cet ami de cœur à moi, dont je parlerai bientôt ; mais il était aimable sans laisser aucun désir à former. Il avait été aussi malheureux qu'un exilé comme lui pouvait l'être ; il avait souffert de toutes les douleurs, et même de leurs reflets. Je lui portais une amitié de fille.

Ma confiance en lui était grande, je l'aimais et le respectais tout à la fois. Junot pensait de même; et toutes les fois qu'il y avait un cas un peu sérieux dans notre intérieur, M. de Cherval était appelé à le juger.

— Il est mon ennemi, avait dit un jour l'empereur à Junot. — Sire, je n'ai qu'une réponse à faire à Votre Majesté : c'est que je ne connais pas un de ses ennemis. M. de Talleyrand peut être comme moi garant de M. de Lageard, et je pense que nos deux cautions valent bien une accusation du ministre de la police.

L'empereur ne répliqua rien ce jour-là, mais sa prévention contre M. de Lageard ne fut jamais détruite, et son existence entière s'en ressentit. On sait que ce fut à M. Bourrienne que M. de Cherval en eut l'obligation.

Lorsque Junot lui parla de l'ambassade de Lisbonne, il fut de l'avis de M. de Narbonne, qui lui conseillait d'accepter. Il y avait une chose désagréable : c'était *l'antécédent*. Le général Lannes, qui ressentait de l'humeur d'être à Lisbonne et voulait s'en revenir, avait formé, dit-on, le projet de se faire rappeler, de quelque manière que ce fût; et voici, à ce que la médisance du faubourg Saint-Germain racontait, ce qui eut lieu entre lui et le ministre d'Angleterre.

C'était alors sir Robert Fitz Gérald, secrétaire d'ambassade à Paris en 1790, qui occupait à Lisbonne le rang de ministre d'Angleterre. Il est difficile d'avoir des manières plus polies, quoique froides, un abord plus digne que l'avait lord Robert; sa tournure était encore remarquable et faisait ressortir avec plus d'effet celle de lady Robert Fitz Gérald, qui joignait à un physique vraiment désagréable, une haine pour la France qui lui donnait par intervalle des airs de furie qui ne l'embellissaient pas. Elle ne parlait de l'empereur que

comme d'un brigand digne du feu ; et tout ce qu'elle en disait était du même goût. On pense bien que le général Lannes (1), qui n'entendait rien sur Napoléon qu'avec l'oreille du cœur, ne prit en gré ni le mari ni la femme, quoique le premier fût parfaitement mesuré ; mais il avait de l'humeur, et toute l'ambassade d'Angleterre fut comprise dans le même anathème, jusqu'à lord Strankford, qui, à cette époque, tout en traduisant le Camoëns, dormait une bonne partie de ses vingt-quatre heures.

Il faut avoir connu le maréchal Lannes pour avoir une idée juste de la haine qu'il portait à l'Angleterre ; son noble cœur ne comprenait pas qu'il fût possible de transiger avec ses sentiments, et il les manifestait avec la franchise de son caractère. On doit penser qu'au milieu d'une cour étrangère, où les façons obséquieuses passent comme devoir, avant tout, celles du maréchal Lannes durent paraître étranges. La maréchale avait bien apporté dans le commerce habituel de la vie diplomatique qui existe dans une cour, toute la douceur de son caractère, sa candeur vierge et sa beauté admirable ; mais ces charmes, cet attrait, étaient un défaut de plus dans une Française aux yeux de lady Fitz Gérald ; et la guerre tacite qu'elle faisait à notre parti n'en fut que plus active.

Une des offenses que le général Lannes ne pouvait surtout supporter, parce qu'elle avait une apparence de droit, c'était la prétention qu'avait lord Robert de passer avant lui, soit d'une chambre dans l'autre à *Quélus*(2), soit sur la route : enfin il y avait une prétention de passage. Le général Lannes prit de l'humeur de cette

(1) Le prince Auguste d'Angleterre, qui était à Lisbonne à l'époque du séjour de madame Lannes et du général, fut très gracieux pour eux.

(2) Résidence royale de la cour de Lisbonne.

prérogative appuyée sur une ancienneté, ou quelque chose de semblable; et pour trancher la difficulté, il s'y prit de cette manière :

On allait faire sa cour au prince régent (le père de don Pédro), à une maison de plaisance appelée *Quélus*, et située à quatre lieues de Lisbonne. On allait à cette résidence comme on aurait été à la Malmaison ou à Saint-Cloud, dans une calèche à quatre chevaux. Le ministre d'Angleterre avait un équipage leste et bien tenu, qui faisait le désespoir et la jalousie des gens du général Lannes. Le général le rencontrait sur la route comme il rencontrait lord Robert à la porte de l'appartement du prince régent, et cela l'ennuyait. Un jour, il dit à un de ses cochers, jeune homme intelligent, mais qui comprenait quelquefois par-delà ce qu'on lui disait : — Comment, coquin, tu ne trouveras pas le moyen de me faire arriver avant cet Anglais?

Le cocher n'aimait pas les Anglais plus que son maître, et de plus il comprenait les chevaux dans l'anathème. Le dimanche suivant, conduisant le général, il rencontre l'équipage de lord Robert, et, pour obéir à son maître et satisfaire en même temps son esprit vindicatif, il accroche la voiture anglaise qui, toute légère et d'ailleurs prêtant le flanc à l'attaque, ne put résister au choc et tomba dans un fossé. Le général fut, *dit-on*, désespéré de la maladresse de son cocher; mais ses chevaux étaient tellement lancés qu'il fut impossible de les arrêter pour porter secours au confrère en diplomatie. Arrivé à Quélus, on demeura quelque temps avant de passer dans la salle d'audience; on attendait le ministre d'Angleterre. Ne l'attendez pas, dit le général, je ne crois pas qu'il vienne.

Voilà comme on m'a raconté l'histoire; mais je commence par dire que je n'en affirme pas l'authenticité. Je

marque d'estime offerte au nom d'une ville qu'on peut à bon droit nommer la première du monde, et il répondit ce peu de mots à la lettre qui accompagnait ce don, d'autant plus honorable que l'épée n'avait du reste aucune valeur comme prix matériel.

Citoyens,

Les sentiments d'estime et d'affection que vous m'exprimez de la part du préfet et du conseil municipal de la ville de Paris, sont pour moi la récompense la plus flatteuse que j'en pouvais recevoir, et j'y suis extrêmement sensible.

J'accepte avec reconnaissance l'épée que vous m'offrez au nom de la ville de Paris. Je la porterai le jour de la gloire; elle guidera les braves de la division d'élite, et me rappellera toujours l'époque où j'ai eu l'honneur de commander dans la grande ville, les devoirs que m'imposent la nouvelle preuve de confiance de ma patrie, et l'estime et l'amitié dont m'honorent les habitants et les magistrats municipaux de la ville de Paris.

J'ai l'honneur de vous saluer,

J. A. Junot.

Ne sachant pas se déterminer, Junot résolut d'aller prendre conseil de l'archi-chancelier : il lui avait toujours témoigné de l'attachement, et Junot avait pour lui une confiance et une estime entières. Il écouta fort attentivement tout ce que Junot lui dit, et finit par conclure qu'il devait partir.

— Mais, disait Junot, je ne ferai que des sottises; comment imaginer que je pourrai me plier à tous les ménagements, à toutes les duplicités qu'exige la diplomatie?

— Ne vous en faites pas un monstre, répondait Cambacérès, et d'autant plus que j'ai un conseil à vous donner : demeurez tel que vous êtes. C'est la plus habile des diplomaties que la franchise ; et puis, mon cher général, *il faut obéir à Sa Majesté.*

Lorsque Junot me rapporta la conversation qu'il avait eue avec l'archi-chancelier, cette dernière parole me frappa plus que tout le reste. J'étais bien jeune alors, et je concevais difficilement une versatilité aussi excessive dans un homme de l'âge de Cambacérès. Je me rappelai que le 21 janvier, à deux heures du matin, il s'était élancé à la tribune de la Convention pour faire prononcer l'arrêt, et demandant l'exécution dans les vingt-quatre heures. Si sa conduite n'avait pas été le résultat d'une profonde et intime conviction, elle était bien répréhensible.

Tu es trop sévère, me dit mon frère, tu exiges d'un homme les vertus d'un dieu. L'archi-chancelier est dévoué au pouvoir existant, voilà son affaire. Sans doute, il serait mieux qu'il fût autrement ; mais pour être ce qu'il est, il n'est pas plus méchant que les autres hommes ; et lorsque dernièrement il fit proclamer l'empire à son de trompe comme un marchand de vulnéraires, il a été dans l'intime conviction qu'il agissait noblement parce qu'il obéissait.

J'ignorais ce que cela voulait dire, je me le fis expliquer, et j'appris qu'en effet, le 8 floréal, à neuf heures du matin, le chancelier du sénat faisant *fonction de héraut d'armes*, partit du Luxembourg pour parcourir Paris, accompagné du plus pompeux cortége, afin de proclamer la nomination de Napoléon à la dignité d'empereur des Français. Il était suivi du général en chef gouverneur de Paris, de l'inspecteur général de la gendarmerie, du préfet de la Seine, du préfet de police, du président du corps législatif, du président du tribunal,

des maires des douze arrondissements, des généraux de division, des généraux de brigade, et de tous les officiers supérieurs se trouvant à Paris. Ce nombreux cortége parcourut les boulevards, les principales rues de Paris et les places publiques, et l'on publia à son de trompe et de timbales l'avénement de Napoléon à la couronne.

Libéralement parlant, je ne puis blâmer cette démarche; mais je ne sais pourquoi je fus fâchée d'apprendre qu'elle avait eu lieu de cette manière.

J'ai déjà dit que je ne pouvais, à cette époque, quitter Paris sans un déchirement de cœur: J'étais jeune; Paris était alors un lieu de féerie, j'y avais tous mes amis, mon frère, ma plus petite fille que j'étais contrainte d'y laisser, parce qu'elle était trop jeune pour lui faire entreprendre une aussi longue route : tout cela me brisait l'âme. Et puis, madame Lannes ne me racontait pas des choses engageantes sur Lisbonne. Il paraissait que la société était nulle ou bien sous l'influence de l'Angleterre. Et l'échantillon que nous avions de la noblesse portugaise, qui heureusement valait mieux que cela, et qui était représentée par M. de Lima, ambassadeur du prince régent, n'était pas fait pour me donner une grande confiance dans l'agrément que je devais trouver au sein de la belle Lusitanie. Du reste, à quelques exceptions près, je ne m'étais pas trompée, ainsi que je le ferai voir plus tard.

Enfin le voyage fut arrêté. L'empereur décida Junot, en lui parlant avec confiance de ce qu'il exigeait de lui. Il le chargeait non-seulement de l'ambassade de Lisbonne, mais d'une mission délicate et secrète à la cour de Madrid, où cependant il avait le général Beurnonville pour ambassadeur. Mais les affaires prenaient un aspect assez sérieux pour que toute l'attention de l'empereur se dirigeât surtout vers ses alliés du Midi. Le

ortugal était neutre, mais tellement cauteleux, qu'il llait une surveillance intime ; et l'Espagne était si pi-yablement gouvernée, qu'il était plus que nécessaire e surveiller également ses démarches. L'Angleterre agitait et menaçait de bouleverser de nouveau l'Eu-ope pour sa querelle. L'Espagne lui avait déclaré la uerre, le 12 ou le 15 décembre de cette même année ; ais le ministre qui régnait en Espagne serait-il de onne foi aussi long-temps que le demandaient nos in-érêts? Voilà la question qu'il fallait éclaircir. La nation spagnole était dès-lors ce qu'elle a été deux ans plus ard, ce qu'elle a été depuis, grande et belle nation ; ais il y a des exceptions partout.

Une grande et imposante cérémonie avait eu lieu vers la fin de décembre : c'était l'ouverture du corps législatif. L'empereur fut dans cette circonstance ce qu'il fut si souvent dans les années glorieuses qui commençaient pour lui leur ère immortelle. Son discours fut simple et digne. Il venait demander justice au peuple français de la mauvaise foi de l'Angleterre et l'accuser de vouloir troubler la paix de l'Europe. On a bien souvent, depuis la chute de Napoléon, repris toutes ses paroles pour en tirer de mauvaises armes émoussées contre lui. Ces armes, sans le blesser, semblaient pourtant le frapper, aux yeux de gens prévenus, qui arrivaient au jugement avec l'intention de condamner. C'est ainsi que ses discours de cette époque ont été *traduits*, commentés à la guise de ceux qui ensuite disaient : *Voyez ce qu'il a fait...! voyez ce qu'il disait....*

Mais si la force des choses entreprises pour la perte de la France, l'a contraint à agir comme il l'a fait, qui peut lui en adresser des reproches? C'est ce qu'il faut examiner et juger avec un esprit dégagé de ces préventions funestes qui emmaillottent l'histoire et l'empêchent de marcher dans la route qui lui appartient, d'un

pas ferme et sûr. Quant à moi, je rapporterai les expressions de l'empereur telles que je les ai entendues et telles qu'il *les a dites;* c'est-à-dire que je les rapporte, convaincue que son intention était alors véritablement d'agir comme il le disait. Il voulait dès-lors organiser l'Allemagne ainsi qu'il l'a fait depuis; et ses projets à cet égard, qui depuis furent tournés en dérision et en blâme par ces mêmes princes qui formaient la fédération germanique, trouvaient à cette époque dans ces mêmes hommes non-seulement des approbateurs, mais des courtisans serviles, qui mendiaient une couronne, quelques centaines de sujets, quelques arpents de souveraineté, l'alliance de l'empereur à tout prix, même avec une cousine au dixième degré, et qui voulaient surtout obtenir leur indépendance et ne plus donner à l'empereur d'Autriche le titre d'empereur d'Allemagne. Quant à Napoléon, il désirait, dès cette époque, mettre à exécution le projet pour lequel armait Henri IV, lorsque le fer d'un assassin l'arrêta.

« *Je ne veux pas accroître le territoire de l'em-*
» *pire,* dit l'empereur au corps législatif, mais en
» maintenir l'intégrité. Je n'ai pas l'ambition d'exercer
» en Europe une plus grande influence, mais *je ne*
» *veux pas déchoir de celle* que j'ai acquise. »

Le ministre de l'intérieur parla aussi en exposant la situation de l'empire. Mais je ne trouvai pas son discours ce qu'il devait être. Il rappela trop l'affaire de Malte, et parla trop longuement des efforts de l'Angleterre pour agiter le continent. Il y avait des faits à présenter à cet égard qui étaient eux-mêmes des accusations. La convention signée à Stockholm entre la Suède et l'Angleterre, par laquelle cette dernière puissance s'engageait à payer un subside à l'autre pour qu'elle agît hostilement contre la France; cette conduite des deux cours était, à elle seule, un texte plus facile à

mettre en œuvre que celui de Malte déjà oublié, tandis que l'autre venait d'avoir lieu. J'en fis la remarque, et l'on me répondit que cela appartenait au ministre des relations extérieures. Mais puisqu'en présentant l'exposé de la situation de l'empire, celui de l'intérieur avait parlé des mouvements de l'Angleterre, de Malte et du traité d'Amiens, cette dernière attaque pouvait y trouver sa place, et en première ligne.

Un fait de la vie de Napoléon, qu'il est important de rapporter, fut l'acte auquel sa fierté se soumit vers cette même époque. Il est possible de tout dénaturer, de tout présenter sous un faux jour, et la malignité n'a que trop de couleurs sur sa palette pour barbouiller les teintes pures et brillantes du portrait d'un grand homme. C'est ainsi, comme je le disais tout à l'heure, qu'en s'obstinant à réfuter les paroles de Napoléon, en disant qu'il *pensait autre chose*, en passant légèrement sur ses actions grandes et belles, en soutenant qu'il avait des projets pour la suite, et qu'il ne fallait pas faire attention à ce qui précédait; c'est ainsi qu'un rideau est continuellement tiré sur une belle vie depuis quelques années. Heureusement qu'il se trouve des mains qui ne laisseront pas rouiller les anneaux à la tringle.

Au mois de janvier 1805, l'empereur écrivit au roi d'Angleterre, et lui adressa directement sa lettre.

« Je ne vois aucun déshonneur à faire le premier » pas, disait-il; j'ai prouvé, je crois, au monde que » je ne crains aucune des chances de la guerre; mais » la paix est aujourd'hui le vœu de mon cœur. Je sup» plie Votre Majesté de ne pas se refuser le bonheur » de la donner au monde.... Qu'elle ne laisse pas cette » satisfaction à ses enfants.... Je voudrais qu'elle fût » davantage convaincue de cette vérité qu'une nouvelle » coalition ne peut qu'accroître la grandeur et la pré» pondérance continentale de la France. »

L'événement le prouva dans cette même année. Et voilà la lettre qui a été si étrangement rapportée dans des livres aussi injurieux qu'ils sont mensongers ; voilà comment on a pu présenter la démarche la plus noble et la plus dégagée de toute cette petite gloire, cette vanité que Napoléon ne connut jamais ; c'est en disant que cette lettre fut écrite non-seulement *pour abuser les Français*, *mais pour traiter d'égal à égal* avec une *tête couronnée*... C'est bien au moment le plus lumineux de la gloire de Napoléon, lorsqu'il était le souverain adoré et légalement reconnu de la plus grande nation de l'Europe, qu'il aurait eu la *gloriole* de vouloir traiter *par vanité* avec un souverain insensé et un prince comme le prince de Galles. En vérité, je suis quelquefois tentée de repousser avec humeur loin de moi les livres écrits avec ce fiel amer qui blesse toute raison. Il semblerait qu'il est question de convaincre un tiers arrivant des déserts de l'Afrique, ou bien se réveillant depuis une heure d'un sommeil de plusieurs siècles. Aussi de pareilles personnes trouvent-elles fort simple que ce soit le *ministre* qui réponde *au ministre* (M. de Talleyrand), et qui lui donne pour raisons d'impertinentes billevesées, Sa Majesté, dit le ministre anglais, ne pouvant répondre plus « particulièrement » à la communication qui lui a été faite, avant de l'a» voir fait connaître aux puissances du continent. »

Pendant ce temps on ordonne en France une levée de soixante mille hommes. Ce sont les conscrits de l'an XIV disponibles au 22 septembre de cette même année 1805. Une autre loi ordonne la construction d'une ville dans la Vendée. Non-seulement Napoléon a pacifié ces provinces incendiées et inondées de sang français, mais il repeuple leurs cités, il relève leurs murailles, il rend l'âme et la fertilité à leurs campagnes dévastées par les guerres civiles. Est-ce de l'orgueil encore ? Je le veux

bien. Un orgueil qui donne des résultats pareils vaut toutes les hypocrisies modestes derrière lesquelles se retranchent la nullité méchante et l'impuissance vindicative.

Pendant ce temps une escadre sort de Rochefort magré la rigueur de la saison ; elle porte des armes et des munitions qu'elle va débarquer à la Martinique, ayant à son bord un brave et loyal ami de Junot, un frère d'armes de l'Égypte, le général Joseph Lagrange. Il conduit ses troupes *aux Roseaux*, chef-lieu de l'île anglaise *la Dominique*, opère une descente avec tout le succès qu'il devait obtenir, s'empare de la garnison, de l'artillerie, détruit les magasins ; enlève les bâtiments mouillés dans le port, puis l'escadre appareille pour le retour. Toute cette besogne est terminée à la fin de février, et l'escadre était partie pour l'île d'Aix, échappant à la croisière anglaise, le 11 janvier de cette même année, c'est-à-dire cinq semaines avant. L'escadre était composée d'un vaisseau à trois ponts, de trois frégates et quatre vaisseaux de ligne. L'amiral *Missiessi* la commandait. Cet exemple, celui d'Algésiras, plusieurs autres encore, prouvent que nous faisions aussi bonne contenance sur mer que sur terre. Cette même escadre portant le général Joseph Lagrange, après avoir porté des armes et des munitions à la Martinique, détruit une partie de la Dominique, ravitaille la Guadeloupe. Alors il régnait dans tous les cœurs français une volonté de seconder le maître, d'accroître sa propre gloire, personnelle à lui-même, pour en former cette couronne toute lumineuse dont la France était alors si superbement couronnée... Alors tout marchait au son des trompettes victorieuses ; alors tout était gloire et honneur ; alors on parlait une autre langue...

Lorsque le départ de Junot fut résolu, lorsque j'appris qu'il me fallait quitter la France, je m'occupai,

malgré le déchirement de cœur que j'éprouvais, des préparatifs de notre voyage. L'empereur me parla fort longuement un jour sur la conduite qu'il fallait tenir avec la noblesse portugaise et la noblesse espagnole. « Une ambassadrice, me dit-il, est une *pièce plus* importante qu'on ne croit dans une ambassade. Cela est partout, et chez nous plus qu'ailleurs, en raison du préjugé qui existe contre la France. C'est à vous à donner aux Portugaises une idée juste des façons de la cour impériale. Ne soyez pas haute, ne soyez pas vaine, et encore moins susceptible, mais apportez dans vos relations avec les femmes de la noblesse portugaise une grande réserve et une grande dignité. Vous trouverez à Lisbonne plusieurs femmes émigrées de la cour de Louis XVI, vous en trouverez aussi à Madrid ; faites une attention scrupuleuse à vos démarches vis-à-vis d'elles. C'est dans cette circonstance qu'il faut vous rappeler les leçons de madame Permon *dans ce qu'elles avaient de bon*. Prenez surtout garde de vous moquer des usages du pays lorsque vous ne les comprendrez pas, ni de l'intérieur de la cour. On dit que l'on peut s'en moquer et en médire. Si vous ne pouvez vous empêcher de faire l'un ou l'autre, *médisez*, mais ne vous moquez pas. Rappelez-vous que *les souverains ne pardonnent jamais une raillerie*. Soyez très bien pour l'Espagne : vous serez présentée à la cour ; soyez circonspecte en étant confiante : vous devez me comprendre... »

Et comme je le regardais comme pour l'interroger, il dit avec une sorte d'humeur :

« J'entends par *circonspecte*, point *bavarde*, point » *caillette*. La reine d'Espagne vous fera des questions » sur l'impératrice, sur la princesse Louis, sur la prin» cesse Caroline, sur la princesse Joseph ; c'est à vous » à savoir mesurer vos paroles... L'intérieur de ma fa» mille peut être exposé à tous les regards... cependant

» il ne me serait pas agréable que mes sœurs fussent » peintes par un mauvais peintre. (je n'ai amais ou- » blié cette expression). —Votre majesté, dis-je alors, » doit penser que je ne puis être même accusée de l'in- » tention de mal faire.

« Je le sais... je le sais... mais vous êtes moqueuse... » vous aimez à raconter... c'est une chose que vous » devez éviter.. la reine d'Espagne vous fera d'autant » plus de questions que l'ambassadrice de France à » Madrid ne connaît pas du tout la cour impériale et » fort peu la France, ayant passé toute sa jeunesse dans » l'émigration... La reine vous fera donc beaucoup de » demandes sur l'impératrice et sur la cour. Tant » qu'elles n'auront pour objet que la façon dont on » porte une robe, cela va bien... mais aussitôt que l'en- » tretien prendra une tournure plus sérieuse, ce qui » arrivera, parce que Marie-Louise est une personne » fine et madrée, alors prenez garde à vous... Quant » à moi, vous savez que mon nom ne doit être pro- » noncé que comme il l'est dans le Moniteur. »

« Il y a, me dit-il une autre fois, une personne à Madrid qui, dit-on, me déteste; c'est la princesse des Asturies... Faites attention à ce que vous direz devant elle... Elle parle français comme vous... Mais vous parlez italien, n'est-ce pas?... c'est très bon cela!... Et il se promenait en souriant. — C'est très bien... Ils parlent peu français à Madrid et à Lisbonne, mais presque tous parlent italien. Voyons, comment vous en tirez-vous? »

Je lui récitai ce beau sonnet de Pétrarque :

Levommi il mio pensiere in parte ov'era
Quella ch'io cerco, e più non trovo in terra.
Ivi fra lor ch'al terzio cerchio serra
La rividi più bella e men altera, etc., etc.

L'empereur parut frappé de mon accent.

Qui vous a donc appris à prononcer ainsi? me deman-

da-t-il. Je vous avais entendue parler souvent italien, mais jamais réciter de la poésie. Vous la déclamez à la française sans la chanter à l'italienne, et vous avez raison. Savez-vous des vers du Tasse par cœur?

Je lui en dis quelques-uns, puis encore de Pétrarque, puis quelque chose du Dante.

— Oh! c'est à merveille, dit-il en se frottant les mains. Vous apprendrez facilement le portugais en parlant ainsi l'italien ; et puis vous leur plairez... Mais rappelez-vous ce que je vous ai dit pour le *cailletage*... Comment êtes-vous avec la princesse Caroline?

— Mais très bien, à ce que je présume, Sire.

— Et avec la princesse Pauline? » Voilà quel était le nom qu'il voulait dire depuis qu'il me recommandait de n'être pas caillette. J'ai souvent remarqué que l'empereur, malgré son caractère absolu et directement prononcé dans les grandes choses, avait souvent d'immenses détours pour arriver à un but tout rapproché du point de départ, et cela pour des niaiseries, comme, par exemple, le fait que je viens de citer. A cette époque, l'Angleterre écrivait d'affreux libelles sur les personnages de la famille impériale. La princesse Pauline et madame Bonaparte la mère y étaient surtout présentées sous les couleurs les plus odieuses, et en même temps les plus fausses relativement à madame Lætitia, dont le caractère n'avait rien que d'honorable. Mais enfin l'empereur connaissait tous les pamphlets, et ceux-là l'affectaient bien plus que ceux qui étaient répandus quelques années avant par ordre secret de la Prusse et par les intrigues non avouées et peut-être même inconnues du cabinet de l'empereur de Russie (1802). Napoléon était vulnérable dans cette partie de son âme, exposée au souffle médisant du monde, à un point incroyable pour quelqu'un qui ne le connaît pas bien. Aussi, tout en me parlant, il me suivait des yeux, dans

mon regard, dans mon sourire, dans mon repos, pour savoir par ma physionomie elle-même si je ferais ce qu'il voulait que je fisse.

« Recevez beaucoup, me disait-il aussi; que votre maison soit agréable à Lisbonne comme elle l'était à Paris lorsque vous y étiez *madame la commandante*; mais qu'on s'y amuse avec dignité et convenance; ce que vous avez vu ici doit vous guider, soit comme exemple, soit comme préservatif. Madame de Gallo, madame de Lucchesini, madame de Cetto, cette duchesse anglaise, vous avez là-dedans de quoi prendre et beaucoup à éviter... Vivez en bonne harmonie avec vos camarades diplomatiques, mais ne formez de liaisons avec aucune; il s'ensuit de petites picoteries de femmes dont ensuite les maris se mêlent; et quelquefois deux puissances seront au moment de se détruire parce que deux péronnelles se seront chamaillées, ou bien que l'une aura eu un chapeau plus élégant que celui de l'autre.

Je me mis à rire.

Ne croyez pas que je plaisante, et soyez fort circonspecte dans ce genre de relation. Il paraît que cette lady Fitz Gérald est un tambour-major en jupons, et une espèce de harangère; laissez-la dans la position qu'elle-même a choisie. Elle y est ridicule, c'est assez pour me venger d'elle. »

Ce fut en plusieurs fois que j'eus ces différentes conversations avec l'empereur. Il paraît qu'il mettait une grande importance à faire paraître dans un jour favorable une des femmes de la nouvelle cour, chez un peuple où l'Angleterre avait du crédit, et par cela même beaucoup de relations.

CHAPITRE XV.

Mes préparatifs de départ pour Lisbonne. — Notre maison montée sur un pied magnifique. — L'état-major de Junot est dissous. — M. le colonel Laborde seul l'accompagne à Lisbonne. — MM. Verdières et de Vanberchem. — Aventure des ânes et des coqs. — Les *arrêts*, le punch et la vieille hôtesse. — Les fanfares autour des remparts. — M. de Limoges et la vicomtesse de Puthod. — La miniature volée. — Singulière épître du voleur. — Son audace et son sang-froid. — Perte de mes boucles d'oreilles. — Colère du prince Eugène. — La fête des maréchaux.

Une des choses qui acheva de me faire prendre dans une véritable aversion ce malheureux voyage de Portugal, fut l'obligation dans laquelle je me vis de souscrire à la plus étrange des manies, celle de conserver d'antiques usages, parce qu'ils existent depuis plusieurs siècles; et j'avoue que cette ridicule coutume de porter des paniers pour être présentée à la cour me parut la chose la plus stupide. Madame Lannes me dit que, malgré tous ses efforts et ceux du général, il avait été impossible de les éviter, et qu'il était d'absolue nécessité que je fisse faire les miens à Paris; car, pour compléter le ridicule de la chose, il n'y avait pas moyen de songer à faire faire le moindre objet à Lisbonne. Elle m'engagea également à prendre avec moi tout ce qui était nécessaire à l'établissement d'une maison, et je traitai avec elle pour tout ce qu'elle avait laissé à l'hôtel de l'ambassade de France à Lisbonne, situé au *Chafariz de Louretto*. Quant à mes malheureux paniers,

ce fut Leroy qui me les fit. Comme je devais être présentée au printemps, je fis faire deux habits qui pouvaient aller dans les trois saisons qui suivent l'hiver, l'un en crêpe blanc doublé, brodé en lames d'or, avec la toque à plumes blanches, également brodée en or, et l'autre en moire rose, brodé en lames d'argent, avec une guirlande en feuilles d'argent mat, mais non brodée, seulement appliquée sur la robe et marquant le contour de ces horribles paniers. La toque était semblable à la robe. Mesdemoiselles Lolive et de Beuvry m'avaient fait plusieurs robes d'un goût parfait, qui contrastaient d'une manière choquante pour les paniers avec cette dernière preuve de la barbarie du goût du moyen-âge. Quant à Junot, sa toilette de présentation était toute prête : c'était son uniforme de colonel-général des hussards, qu'il portait au couronnement. Nous verrons plus tard quel effet il produisit à Lisbonne.

Lorsqu'il fut question de régler tout ce qui avait rapport à l'intérieur de sa maison, en ce qui ne regardait pas le gouvernement, Junot s'occupa de classer, plus ou moins heureusement selon le succès de ses soins, les officiers et les personnes de l'état administratif qu'il ne pouvait, et, à bien dire, qu'il ne voulait pas emmener avec lui. M. de Deban Delaborde, son premier aide-de-camp, fut le seul désigné pour le suivre en Portugal; M. de Colbert demeura à Paris, et fut attaché, soit immédiatement, soit peu de temps après, au maréchal Berthier; ce qui lui fut beaucoup plus profitable que de venir en Portugal. M. Verdières demeura également en France et passa dans un régiment; M. Charles Vanberchem, frère de notre ami, et l'officier de prédilection de Junot, fut vivement recommandé par lui à Oudinot, qui venait d'être nommé commandant de la division d'élite des grenadiers d'Arras. Cette

recommandation ne fut pas faite par lui comme une recommandation ordinaire, et elle ne devait pas l'être non plus. Ce jeune homme, si distingué par son esprit et ses manières, son instruction, ses talents, et cela à vingt-deux ans, joignait à tous ces avantages, l'avantage bien précieux dans son état, d'une bravoure si brillante qu'elle était enviée par Junot lui-même, et qu'Oudinot, maître habile dans cette matière, lui rendait une justice qui valait un hommage. Bon, spirituel, gai jusqu'à la folie, Charles Vanberchem, sans être beau garçon comme l'avait été son frère, plaisait par sa gracieuse tournure, sa physionomie fine et expressive ; et toute sa personne enfin était trouvée convenable, même par les vieilles grand'-mères qu'il réveillait à minuit avec M. le général Verdières, qui n'avait pas alors sa respectable rotondité et qui n'était qu'un vénérable capitaine de cavalerie, la plus drôle et la plus plaisante personne que l'on pût rencontrer. Lui et Charles Vanberchem s'étaient liés aussitôt après l'arrivée du dernier, qui était officier d'état-major, mais point aide-de-camp. Ces deux respectables personnages s'ennuyaient à mourir à Arras, et, de bonne foi, on ne pouvait leur en faire un crime ; car l'air qu'on respirait était lui-même mortel comme ennui. Junot et M. de Colbert, l'un comme général en chef, l'autre comme sérieux et roide de sa nature, tenaient la bride un peu haut à ces jeunes têtes ; mais le moyen d'empêcher des enfants de rire et surtout de faire rire ? Ils y étaient tous deux bien experts ; et c'était pitié que de les voir contraints à faire la mine grave. Un soir, ils se promenaient sur les remparts de la ville ; c'était l'été ; le ciel était pur, l'air doux, le temps admirable, et le repos le plus parfait enveloppait la ville, qu'on voyait plutôt qu'on ne l'entendait. Il était onze heures du soir, et à cette heure en Artois tout dort et tout est paisible. Au-dessous des

remparts sont les faubourgs. Là on entendait seulement quelque bruit dans les maisons habitées par les maraîchers et les marchands de bestiaux; par intervalles on distinguait la voix joyeuse de quelque jeune paysanne qui arrangeait ses paniers de fruits ou de légumes, ou bien d'une autre qui chantait en s'occupant à traire ses vaches.

— Pardieu! dit Charles à M. Verdières, j'ai bien envie de causer un peu avec cette jeune fille qui chante là-bas. Sa voix est fraîche et pure; elle doit être jolie. Cela me dédommagera de la diable de journée que j'ai été contraint de passer au quartier-général. Décidément, on s'ennuie trop ici, excepté les lundis (c'étaient les jours où je recevais).

— Mais tu vas te casser au moins la tête, lui répond le capitaine Verdières.

— Bath! voilà une belle distance!... soixante pieds peut-être...

Il excellait dans tous les exercices de la gymnastique et aurait été capable de grimper à un mur lisse. Il se mettait déjà en devoir de descendre, lorsqu'un âne, logé probablement dans la maison de la belle laitière, se mit à braire d'une voix encore plus sonore que celle de la jeune fille.

— Oh! oh! dit Charles.

Et tout aussitôt il se mit à lui répondre. L'âne, qui était dans un moment d'insomnie, répliqua; et voilà la conversation engagée entre le capitaine de cavalerie et le porte-choux.

Parmi les talents que les deux amis possédaient, il y en avait un qui était porté à un degré fort éminent; c'était celui de contrefaire tous les animaux; et M. le général Verdières, tout sérieux qu'il peut être aujourd'hui devenu, ne doit pas en avoir perdu le souvenir, si la perfection s'en est altérée. Il ne voulut pas rester

silencieux tandis que Charles Vanberchem causait si bien ; il attaqua un gros dogue qui lui répondit du creux de sa poitrine, et la conversation devint générale entre vingt ou trente gros chiens de garde qui étaient dans le voisinage. Pendant ce temps-là, les ânes allaient leur train en aliborons de bonne compagnie. Cela commençait à être un peu bruyant ; mais où l'harmonie devint vraiment infernale, ce fut lorsque Charles Vanberchem se mit en tête de faire des agaceries à un coq : c'était l'enfer. Je logeais encore assez loin des remparts. J'allais me coucher lorsque ce vacarme, impossible à rendre, parce que sa nature était tellement étrange que rien ne pouvait la faire reconnaître, parvint jusqu'à moi. J'ouvris ma fenêtre : oh ! alors il y eut du fantastique dans l'affaire ; car dans l'intervalle de quelque causerie, il était venu à l'idée du capitaine Verdières, que par ce beau temps si pur et si doux, il serait bien agréable de donner du cor, et il avait été chercher le sien ; puis, avec Charles, il faisait le tour des remparts de la ville, causant avec leurs amis d'en bas et jouant quelques fanfares. C'était à croire que le chasseur des bois faisait sa tournée. On pense bien que la promenade des jeunes fous ne fut pas bien longue. Quelques vieilles têtes, réveillées par le vacarme, se plaignirent, et les deux causeurs furent aux arrêts pendant deux jours.

Le général Verdières logeait chez une vieille dame nommée madame de Gomecourt. Dieu sait les plaintes portées au général en chef, au chef d'état-major, au général Dupas qui, en l'absence de Junot, était le croque-mitaine du jeune état-major ! M. Verdières avait voulu changer de logement, mais d'abord la chose n'était pas facile, et puis il était bien. La grande difficulté qui s'était élevée depuis quelque temps, c'était la musique que faisaient ces messieurs avec leur

terrible cor ; et puis le punch, les joyeux rassemblements entre bons camarades, tout cela était honni et presque défendu, car le général en chef avait parlé, et il ne plaisantait pas. Un soir, ils étaient réunis sept à huit bonnes têtes chez M. Verdières, ils voulaient boire du punch, rire et donner du cor. Comment faire ? il était onze heures passées. « J'y suis ! s'écrie Verdières !... faites le punch !... » Il passe sa pelisse, s'arrange, et prenant lui-même le bol de punch, il se met gravement en marche en disant à deux de ses camarades de le suivre, et se dirige vers l'appartement de son hôtesse, qui venait de rentrer et comptait encore son gain de la soirée. M. Verdières demande à être introduit, et, du ton le plus respectueux, il dit à la vieille dame qu'il n'a pas voulu faire de punch dans sa maison sans lui en offrir les *prémices*, comme les anciens offraient, dit-il, le tribut de leurs moissons à leurs dieux (il est bon de remarquer que ces mauvaises têtes-là faisaient du punch tous les jours, seulement à une autre heure), et que lui et M. Vanberchem prennent la liberté de lui en présenter un verre ; et, pendant ce temps-là, Charles en avait en effet rempli un, et le présentait, presque un genou en terre, à la vieille marquise, qui aurait bien pu se fâcher de la politesse malhonnête de ces jeunes fous ; mais, tout au contraire, elle prit non-seulement bien la chose, mais le verre de punch, et puis encore un autre. Charles et M. Verdières étaient d'un sérieux que rien n'ébranlait, pas même la *Fatime* de madame de Gomecourt, qui voulut aussi tâter du breuvage fortifiant. Le résultat de cette manœuvre fut que, non-seulement la vieille hôtesse permit qu'on fît du punch, mais qu'elle en but presque autant, si ce n'est plus, que ses illustres hôtes qui, la voyant en gaîté et l'œil émerillonné, entreprirent de lui faire donner la permission de donner du cor : — Mais, mes enfants, il me

semble qu'il est bien tard, et vous allez réveiller toute la ville.... Si encore vous pouviez *jouer* doucement.

— Comme une flûte, disait Charles.

— Une flûte! reprenait l'autre, un *harmonica*.

Et au bout d'un quart d'heure, de clarinette en flûte et de flûte en *harmonica*, les démons sonnaient *hallali* de toute la force de leurs poumons, tandis que la vieille hôtesse buvait son punch.

Cette fois, madame de Gomecourt n'osa pas se plaindre, et de fait elle n'en eut pas envie. Pour la morale de l'histoire, je dirai qu'elle avait alors soixante-quatorze ans.

Ce bon Charles!... je l'aimais comme un frère, et Junot également. Il écrivait à notre ami Billy Vanberchem, lorsque nous partîmes pour le Portugal :

« Je n'emmène pas ton frère avec moi pour ne pas » interrompre sa carrière militaire, qui sera plus qu'ho- » norable. Il fera un rapide chemin dans l'armée, s'il » n'est pas arrêté par un boulet dans son chemin. Je le » laisse à Oudinot, auquel je le recommande de la ma- » nière la plus pressante, et qui saura l'apprécier. »

Hélas! la prédiction de Junot fut vérifiée!... Capitaine et officier de la légion-d'honneur à vingt-deux ans, chef de bataillon d'une intrépidité rare, les grenadiers lui avaient donné le surnom de *l'aide-de-camp pousse avant*, parce que, en avant! était toujours son cri de guerre lorsqu'il était devant l'ennemi. Il mourut d'une hémorragie, suites de ses blessures après la bataille de Wagram.

De tout son état-major Junot ne garda que M. de Laborde. C'était le plus excellent, le plus digne des hommes, si dévoué à son général!... un cœur si français!... une bravoure si franchement *brave*!... « *Allons, Laborde*, lui disait l'empereur le jour de la bataille d'Austerlitz en lui donnant des ordres, *prends ces deux*

régiments, marche à ce village, et conduis-moi ces braves gens-là à la Laborde... » Lorsque M. de Laborde répétait ce mot, il pleurait comme un enfant... J'ai beau chercher autour de moi, je ne trouve plus de caractères comme ceux-là... C'est que le génie qui les inspirait s'est éteint aussi sur les rocs de Sainte-Hélène.

Junot voulait que tout ce qu'il laissait derrière lui fût heureux et placé. Il avait près de lui à Arras le mari d'une de mes amies fort intimes, M. de Limoges, ancien commissaire des poudres, homme instruit, aimable, ayant d'excellentes manières, qualité qui se perd tellement aujourd'hui, où la grossièreté envahit tout, sans que le bien s'en trouve mieux, qu'on en apprécie d'autant mieux le souvenir de ceux qui étaient polis et bien élevés. M. de Limoges entendait son affaire à merveille, mais il ne voulait pas s'expatrier. Il demanda à Junot de le faire rentrer dans l'administration dans laquelle il occupait jadis une place honorable, et il fut nommé directeur ou inspecteur, je ne sais lequel des deux, de la poudrière de Metz. Le nom de M. de Limoges me rappelle une anecdote assez drôle dans laquelle il joue un rôle.

Il était alors banquier et devait partir le lendemain pour Bordeaux pour les affaires de sa maison. Il va au spectacle à Favart, ayant dans sa poche une tabatière en écaille doublée en or, et garnie de même, sur laquelle était une superbe miniature d'Augustin, représentant madame de Limoges tenant son fils dans ses bras. Cet enfant avait alors deux ans et il était admirablement beau. Madame de Limoges était belle femme, et l'ensemble de ce tableau était charmant. M. de Limoges se sert de sa tabatière pendant le spectacle, sort, et, donnant le bras à une femme de sa connaissance, il se sent pressé, se retourne, ne voit près de lui qu'un

jeune homme de la plus charmante figure et d'une tournure élégante, qui lui demande pardon de l'avoir poussé (1). C'était autre chose qu'il voulait dire ; car, rentré chez lui, M. de Limoges s'aperçut qu'il était volé : il en fut vivement peiné. Cette tabatière lui était précieuse doublement, et pour le mérite et pour le sujet de l'ouvrage. Il fit sa plainte, écrivit un article qu'il fit insérer dans tous les journaux, par lequel il disait avoir perdu une boîte qu'il désignait, et promettait dix louis de récompense à celui qui lui rapporterait la miniature seulement ; puis, comme ses affaires l'obligeaient de quitter immédiatement Paris, il partit pour Bordeaux. Deux mois après il revint et trouva un petit paquet à son adresse. Il l'ouvre, et sa joie est grande en trouvant non pas sa tabatière, mais la miniature avec une lettre assez curieuse que voici, et dont j'ai lu l'original.

« Monsieur,

« Je conçois tous vos regrets d'avoir perdu la miniature que j'ai l'honneur de vous faire parvenir. Un enfant aussi charmant, une aussi belle femme doivent faire les délices et l'orgueil de celui qui a le droit de les faire peindre. Mais veuillez me permettre un avis :

(1) M. Charles Vanberchem et M. Verdières, qui étaient toujours à l'affût de quelque bon tour à faire, trouvèrent sur la cheminée du bureau du général, à Arras, deux jours après notre arrivée, un gros paquet de cartes sur lesquelles était écrit : *M. de Limoges, ancien commissaire des poudres.* Les malignes pestes prirent les cartes, et ajoutèrent à toutes le mot *pommades*, remirent par-dessus une carte intacte, puis relièrent le paquet, qui fut emporté par l'homme que l'on charge de ces sortes de commissions dans les villes de province. Heureusement que M. de Limoges était chez une femme de la société à laquelle on l'avait recommandé de Paris, et chez qui on remit une de ces cartes poudrées et pommadées. Il en fut quitte pour refaire les cartes ; et comme il était rempli d'esprit, il ne s'en fâcha pas.

quand on a un enfant et une femme comme les vôtres, qu'on les fait peindre par Augustin et qu'on les porte sur une tabatière, on a une boîte en or et l'on entoure la miniature de beaux diamants bien blancs, bien choisis; cela eût été beaucoup plus honorable pour vous et beaucoup plus profitable pour moi.

» J'ai l'honneur de vous saluer,

» LE VOLEUR.

» *P. S.* Vous promettez dix louis de récompense à celui qui vous rapportera votre miniature; en bonne foi, cette promesse est un peu gasconne, car vous ne me jugez pas assez simple pour en faire l'essai; mais je verrai si vous promettez avec intention de tenir. Mettez les dix louis dans votre poche, et venez à Favart après demain, je me paierai par mes mains. »

Cette singulière épître fut remise chez M. de Limoges, pendant qu'il était à Bordeaux. A son retour il s'empressa de mettre en effet les dix louis dans sa poche et d'aller à Favart; mais ce fut vainement, le voleur avait été peut-être plus malheureusement chanceux qu'avec lui et s'était fait arrêter.

— Comment, disais-je à M. de Limoges, vous auriez mis les dix louis dans votre poche et vous auriez eu la patience de vous laisser voler?

— Pourquoi pas? J'avais promis; il fallait de la conscience et de la bonne foi. Que cet homme fût un coquin, la chose n'est pas douteuse; mais que ma parole dût être religieusement acquittée, c'est un point non moins douteux.

Ce fait me rappelle encore une petite aventure qui m'arriva dans les fêtes du couronnement. C'était à un bal que nous donna le prince Eugène, dans son hôtel

de la rue de Lille. Le fait est court, mais peut servir de texte pour de longues réflexions.

Nous étions tellement en fête, et conséquemment en toilette, que nous avions souvent besoin de recourir à l'extraordinaire. Le jour du bal du prince Eugène, j'avais une robe garnie en géranium pourpre avec des feuilles d'argent, et par une bizarrerie que je ne recommencerai pas, et qui pourtant faisait bon effet, je mis pour parure du corail et des diamants. J'avais des coraux magnifiques que mon frère avait fait tailler pour moi à Marseille et qu'il avait choisis grain par grain pour que la teinte fût plus égale; les poires surtout étaient d'une beauté remarquable par leur longueur et leur grosseur. Ce jour-là, pour qu'elles fussent semblables au reste de la parure, j'avais ôté le bouton du haut et l'avais remplacé par deux solitaires, que Junot m'avait donnés pour les fêtes du couronnement. Je commençais une contredanse avec le prince Eugène, lorsque je sentis une forte douleur aux oreilles, causée par la pesanteur des poires de corail. Le prince m'engagea à les ôter, et j'appelai Junot pour les lui donner à garder. Mais il portait ce même soir le frac de hussard, et cette forme d'habit ne comporte pas de poches, comme on le sait. Junot me dit de songer à reprendre mes boucles d'oreilles, et qu'il les mettait sur la cheminée derrière moi, et s'en alla. Je me retournai, je les lui vis poser et me remis à danser. Lorsque la contredanse fut finie, je voulus remettre mes boucles d'oreilles, et le prince m'y fit songer le premier; mais nous n'eûmes pas la peine de les reprendre, elles avaient disparu.

Le prince fit d'abord une exclamation beaucoup plus énergique que la mienne. Il éprouva un mouvement de colère qu'il me fut difficile de réprimer. Il était d'autant plus fondé, qu'aucun domestique n'était entré

dans le salon pendant la contredanse. Junot, que j'avais appelé et qui avait aussitôt compris à quel point cette scène me faisait souffrir, dit au prince qu'il était venu reprendre mes boucles d'oreilles pendant que je dansais et qu'il les avait serrées dans une poche extérieure de son habit. Le prince était tout-à-fait en colère. Lui si bon, si parfait, si soigneux lorsqu'il recevait du monde chez lui!.... Au fait, il y avait une grande foule, et mes boucles d'oreilles ne furent *jamais* retrouvées.

Les fêtes se succédaient et rivalisaient d'élégance et de magnificence. L'armée en donna d'abord une au théâtre Olympique, rue Chantereine. Elle fut bien; mais celle que les maréchaux donnèrent à l'empereur dans la salle de l'Opéra n'a jamais eu de sœur. C'était une magie, une féerie. On a parlé depuis du bal des pauvres, de ces fêtes arrangées sans goût, présidées par des femmes qui pouvaient être fort élégantes, mais qui étaient encore bien éloignées de cette excessive recherche dans la magnificence telle que celle qui prêtait son lustre à la fête des maréchaux. Cette décoration de la salle tout en gaze d'argent et en guirlandes de fleurs toutes fraîches et brillantes; cette profusion de bougies éclairant de splendides parures; des groupes de femmes charmantes étincelantes du feu des diamants; ces robes dont quelques-unes brodées en pierreries forçaient de baisser la paupière, tandis que des touffes de fleurs fraîches embaumaient l'air au milieu d'un hiver rigoureux; et puis cette musique ravissante : c'était un véritable enchantement. Ah! c'est qu'alors nous étions vraiment au royaume de féerie.

CHAPITRE XVI.

L'empereur devient amoureux. — Madame *******. — Le bal du ministre de la guerre. — Les olives. — Déclaration indirecte. — Dîner de cour et dîners dans la rue. — Comparaison. — Déjeuners à la Malmaison. — Réflexions de l'empereur sur la toilette. — L'impératrice Joséphine. — Les femmes blondes et maigres. — Conversation avec l'impératrice. — Madame de La Vallière. — Le roman servant de bréviaire. — M. de Lima, ambassadeur de Portugal. — Ses sottises. — M. d'Araujo, ministre des affaires étrangères en Portugal. — Son portrait. — Scène de voleurs. — Frayeur du secrétaire. — La montre et la chaîne. — M. de Talleyrand et M. de Cherval. — Portrait de M. de Rayneval. — Adieux de Junot à l'empereur. — La parole d'honneur de l'empereur.

Avant mon départ il se passa un événement qui devait attirer l'attention sur l'empereur plus que sur tout autre homme à qui semblable chose serait arrivée. Il devint amoureux ; mais amoureux de bonne foi, et, s'il faut dire ce que je pense à cet égard, je crois qu'il ne le fut jamais qu'en cette circonstance, et puis une autre fois cependant ; mais il y avait alors bien des années d'écoulées entre cette époque et celle-ci.

La femme dont l'empereur était amoureux avait une réputation intacte. Elle était charmante ; et tout ce qui attirait en elle a toujours été fort compris par moi. C'était un spectacle curieux que la vue des agitations que fit naître cet événement. Jusque là on n'avait pas même pensé que l'empereur fût vulnérable. Il lui arrivait bien de s'adresser quelquefois à une femme ; mais,

pour dire la vérité, la chose était presque une insulte, du moins l'ai-je toujours considéré ainsi; et depuis, chaque fois qu'il porta son attention sur quelqu'un, ce fut de même. Il n'eut que dans l'occasion que je viens de citer cette attention, cette délicatesse qui sont les compagnes d'un sentiment vrai. Napoléon était incapable d'aimer avec passion, avec entraînement, mais enfin il aima madame ******** comme il pouvait l'aimer.

Je m'aperçus peut-être la première de cet événement, car c'est un événement et même de haute importance, que l'amour d'un souverain comme Napoléon. Le ministre de la guerre avait donné une fête pour le couronnement. Les femmes seules étaient assises pour le souper à différentes tables : car déjà les distinctions étaient rétablies, et il y avait loin de là aux repas fraternels qu'on nous forçait à faire dans la rue, dans ce beau temps de liberté où votre cou était coupé si vous ne descendiez pas, malgré la pluie, pour manger avec le crocheteur du coin... Ah! que de parades nous avons vues représenter à côté des scènes qui se jouaient sur le théâtre du monde !.... Mais enfin, en 1804 nous avions un empire, une cour, et dès-lors des distinctions. La table à laquelle mangeait l'impératrice était donc la table d'honneur. La dame préférée, étant attachée à la cour, y était placée. J'étais à côté d'elle. L'empereur n'avait pas voulu s'asseoir, il faisait le tour de la table, parlait à chaque femme; et comme ce soir-là il était de la plus gracieuse et de la plus charmante humeur, cette fête rappelait tout ce qui est raconté des fêtes de la cour de Louis XIV. Nous en étions alors aux comparaisons admiratrices pour ce règne si vanté; depuis nous en avons appelé, et nous avons bien fait; mais alors, je le répète, nous n'avions encore aucun exemple de nous-mêmes, et nous étions *élè-*

ves. Nous ne fûmes pas long-temps à devenir maîtres.

L'empereur faisait donc le tour des salons, disant un mot agréable à chacun, et, comme je l'ai dit, de cette amabilité qu'il savait avoir, et qui était, au reste, irrésistible quand il voulait l'employer. Il avait causé avec l'impératrice comme un jeune *cavaliere servente*; il avait ôté une assiette des mains du page pour la lui donner; enfin il était charmant, et d'autant plus charmant, que ces manières n'étaient pas les siennes. Mais il voulait être aimable uniquement pour *une* femme, et ne voulait pas qu'on le remarquât. Cela seul était une preuve d'amour. Il vint enfin de notre côté; il avait long-temps manœuvré pour arriver là, et encore ne fut-ce pas à ma voisine qu'il s'adressa d'abord. Il *me* demanda si j'avais beaucoup dansé, si j'emportais bien des colifichets en Portugal, qu'il me recommandait, *au* reste, de donner aux Portugaises un échantillon de notre élégance, comme je leur en présenterais *moi*-même un de bonne grâce et d'amabilité.

Je fus stupéfaite de cette urbanité de paroles et de manières. L'empereur était appuyé sur le dos de nos deux chaises, de façon qu'il se trouvait entre madame******** et moi. Elle voulut atteindre un petit *ravier* de porcelaine, dans lequel étaient des olives, mais elle ne pouvait y parvenir. L'empereur s'avança entre nos deux chaises, et prenant le *ravier*, il le plaça devant madame********.

— Vous avez tort de manger des olives le soir, lui dit-il, cela vous fera mal.

Ceci était bien une autre affaire que mon *amabilité*, l'empereur s'intéressant à la santé d'une femme?... La chose méritait attention, et je lui donnai la mienne.

— Et vous, madame Junot... vous ne mangez pas d'olives?.... vous faites bien.... et doublement bien de

ne pas imiter madame********; car en tout elle est *inimitable*.

Mais ce qu'il faut avoir entendu, c'est l'inflexion de la voix; ce qu'il faut avoir vu, c'est le regard qui suivit ces paroles... Madame******** baissa les yeux et rougit beaucoup, mais sans répondre. L'empereur demeura encore quelques instants derrière nous également en silence, puis il continua sa tournée. Alors madame******** leva les yeux, et son beau regard le suivit avec une expression remarquable... Il y avait une magie profondément attirante dans l'amour d'un homme comme Napoléon; et dans ce moment, cet amour se présentait sous une forme jeune et pure, une délicatesse sentie, qui prouvent qu'il est des sentiments qui peuvent longtemps sommeiller, et qu'il existe de fraîches matinées à tout âge. De toute cette immense assemblée qui avait les yeux attachés sur l'empereur, il n'y eut que moi et l'impératrice peut-être qui reçûmes une communication immédiate de la chose comme elle était réellement. C'était *de l'amour*, et non pas une préférence plutôt insultante qu'honorable, et qui toujours amenait avec elle deux résultats fâcheux. L'un était le mépris lorsqu'on cédait; l'autre un sentiment vindicatif lorsqu'on résistait. Mais ici il n'y avait rien de tout cela, c'était un amour comme aux jeunes années; et la voix de Napoléon, son regard, tout en lui m'en donna la preuve dans cette soirée. L'impératrice avait probablement deviné ce que j'avais été à portée de si bien juger, parce que la jalousie a des yeux et des oreilles dont les facultés se multiplient dès qu'elle a besoin de voir et d'entendre. Je fus invitée à déjeuner à la Malmaison où était souvent la cour, malgré le froid de la saison; et bien que j'eusse été d'un grand déjeuner qui avait eu lieu chez l'impératrice à Paris, quelques jours avant, elle me fit entrer dans sa chambre dès qu'elle sut mon

arrivée, et me parla avec une sorte de confiance amicale sur mon départ qu'elle savait me faire beaucoup de peine. Elle me chargea de plusieurs commissions pour des objets de la Chine et de l'Angleterre, puis elle revint encore à mon départ :

— Si vous éprouvez trop de regret de quitter vos amis, me dit-elle enfin, pourquoi ne pas demander à Bonaparte (1) de ne rejoindre Junot que dans quelques mois... Voulez-vous que je lui en fasse la demande ?...

— Oh ! madame, m'écriai-je vraiment alarmée, je vous conjure de n'en rien faire !

— Pourquoi cela ?... vous craignez peut-être que je n'aie pas assez de crédit sur l'empereur pour l'obtenir de lui ?... Vous pourriez vous tromper, madame Junot.

Et elle faisait tourner très vite le gland du coussin sur lequel elle s'appuyait.

— Je supplie Votre Majesté de ne pas m'attribuer une si ridicule pensée. Mais l'empereur m'a parlé lui-même de mon départ et de mon séjour à Lisbonne, sur lequel j'ai reçu de lui des instructions trop détaillées pour admettre qu'il ne prît pas beaucoup d'humeur si je lui faisais parvenir une pareille demande.

— Était-ce de votre voyage qu'il vous parlait avant-hier soir à souper chez Berthier.

— Oui, madame, il me parlait de *ma toilette* et de mes devoirs comme Française élégante ; c'est un sujet que l'empereur ne traite pas ordinairement.

— Et madame *******, lui parlait-il aussi de sa toilette ? dit l'impératrice avec un sourire qui n'avait pas mal d'aigre-doux.

(1) J'ai déjà dit que l'impératrice fut encore quelque temps à s'accoutumer à nommer l'empereur de son titre d'*Auguste*, surtout avec les personnes qui, comme moi, lui rappelaient d'anciens souvenirs.

— Non, madame; il lui a dit, autant que je puis m'en rappeler, qu'il ne fallait pas manger d'olives le soir.

— Eh !... puisqu'il lui donnait des conseils, il devait lui dire qu'il est ridicule de faire la Roxelane avec un aussi long nez.

Je fus confondue de l'apostrophe, et ne répondis rien ; l'impératrice se leva de la causeuse sur laquelle elle était assise, et s'approcha de la cheminée, en apparence, pour se chauffer les pieds, mais bien plutôt pour ouvrir un volume du roman de madame La Vallière qui venait de paraître depuis quelques semaines, et qui avait une grande vogue.

— Voilà un livre, me dit-elle en le repoussant avec humeur, qui tourne les têtes de toutes les jeunes femmes qui ont des cheveux blonds et qui sont maigres... Elles se croient toutes des *favorites*... mais on y mettra bon ordre... A propos de cela, savez-vous bien, madame Junot, qu'on a voulu vous brouiller avec moi, il y a quelques années, lors d'un voyage que je fis à Plombières... Mais, je vous ai rendu justice... pauvre petite femme !...

Quant à cela, je savais à quoi m'en tenir : sans doute l'impératrice devait me rendre justice, parce que j'étais innocente de toute faute envers elle. Mais voilà ce qu'elle n'avait pas fait, et les misérables caquetages avaient formé la base de son jugement. Mais le respect me fermait la bouche, et l'inutilité de toute réponse me frappa surtout plus que tout le reste. Quant à l'impératrice, il était évident qu'elle avait beaucoup deviné, mais qu'elle savait peu, et comptait sur moi pour en apprendre davantage, relativement à l'avant-veille.

— Comment trouvez-vous madame ********?

— Charmante, madame.

— Vraiment?

— Oui, madame ; elle est aimable, et je la trouve jolie et parfaitement élégante.

Pour quelqu'un qui commençait sa carrière diplomatique, je prenais un bien mauvais chemin. L'impératrice qui était douce et bonne réellement, me lança un regard de colère qui aurait pu donner de l'émotion à un cœur moins résolu que le mien à être toujours d'une extrême indépendance dans ce pays de cour si traitre et si mensonger.

— Ne vous êtes-vous pas aperçue, me dit l'impératrice après un moment de silence, que Murat lui fait sa cour?

J'étais déterminée à ne donner dans aucun des piéges où pouvaient m'entraîner des questions insidieuses ; n'étant pas d'ailleurs l'amie de madame *******, j'étais parfaitement libre de dire que je ne voyais pas ce dont on me parlait. C'est ce que je fis.

— Comment, s'écria Joséphine, vous ne l'avez *pas vu* avant-hier soir, à souper! Après que l'empereur vous eut quittées toutes deux, il vint se placer sur le dos de la chaise de madame ******** et lui parla pendant un grand quart d'heure.

— Votre Majesté voudra bien remarquer qu'avec le bruit que faisait autour de moi la circulation de quatre ou cinq cents personnes, il était difficile que j'entendisse ce qui se disait auprès de moi, à moins que je n'eusse la volonté d'écouter, ce qui n'est pas dans mes habitudes.

J'étais blessée. Le fait est que le prince Murat était en effet venu *se percher* sur les bâtons de la chaise de madame ******** et lui conter ce qu'il débitait à toutes les femmes qui étaient jeunes et jolies. Je crois bien qu'il aurait voulu que la conversation devînt plus sérieuse, mais il trouvait une résistance à laquelle il ne se souciait pas du tout de livrer bataille, parce qu'il se

doutait de sa vraie cause. L'impératrice me parla encore de madame ******** dans des termes qui me firent juger quelle était la source d'où lui venaient une partie de ces renseignements. J'aurais pu répéter après *le petit* marquis :

J'aurais beaucoup à dire, et belle est la matière...

mais comme lui aussi je pouvais ajouter :

Mais je ne les tiens pas dignes de ma colère...

Joséphine avait une vie empoisonnée par tous les rapports que lui faisaient chaque jour une foule de femmes, non-seulement dans la classe ordinaire et appartenant à la portion tout-à-fait inférieure de son service, mais par celles qui, étant dans la maison d'honneur, auraient dû conserver au moins l'attitude de gens qui chez eux mangent à table. Il y en avait qui étaient de véritables vipères. J'en signalerai quelques-unes, parce que justice doit être faite, dans le monde, de ces femmes qui ne pardonnent jamais un succès, qui fouillent dans votre vie pour en exhumer jusqu'à un tort passé; qui alors sont sans pitié, vous poursuivent de leur blâme, tout en étant coupables de ce qu'elles vous reprochent, et vont même jusqu'à être jalouses d'une faute, parce que l'éducation, le cœur plus noblement placé, l'âme plus élevée, vous l'auront fait commettre avec des nuances qui demandent le pardon, tandis que cette faute commise par elles demeure dans toute sa laideur et toute sa nudité. Mais l'impératrice avait le besoin d'écouter ces femmes-là ; ses heures n'étaient pas toutes remplies, et le compte qu'elles lui rendaient de la conduite vraie ou fausse de toutes les personnes de la cour, lui fournissait un bulletin qu'elle rédigeait de son côté, et qui souvent, présenté à l'empereur lui-même, lui donnait des idées bien absurdes sur quelques intérieurs des hommes les plus attachés à son service.

Je me rappelle qu'en 1807, je rectifiai une erreur commise volontairement sur celui de Duroc. Je connaissais heureusement la chose dont il était question, et, dans une audience que j'obtins un jour de l'empereur à son retour de Bayonne, je fus assez heureuse pour faire parvenir la vérité jusque sous les yeux du maître.

L'impératrice Joséphine s'aperçut enfin que je *ne* savais rien, ou que le résultat de mes observations était pour moi seule. Il était onze heures, et elle n'*était* pas encore habillée; je sortis et fus me promener dans les chambres de ces dames, auxquelles je fis une petite visite en attendant que l'on se réunît dans le petit salon du déjeuner, à l'extrémité du pavillon de gauche. Il me prit une forte envie de rire en trouvant madame de La Vallière sur toutes les tables de nuit. J'entrai chez madame********; elle l'avait comme les autres. Cette fureur de lire madame de La Vallière et de la transporter dans cette cour impériale, si belle d'une vraie gloire, si vraiment belle sans accessoires de *charlatanerie*, me fit penser à la colère de l'empereur, lorsque, quelques années avant cette époque, il se mit dans une colère violente en lisant un mauvais pamphlet appelé une *Quinzaine du Grand Alcandre*, dans lequel il était comparé à Louis XIV, surtout, disait-on, pour l'argent qu'il donnait à ses maîtresses. Et lorsque je parlai à Junot de cet épisode, assez singulier dans la nouvelle vie de l'empereur, il fut de mon avis, lui qui le connaissait si bien, quand j'ajoutai qu'il prendrait une prévention défavorable, mais au point de ne jamais pardonner la chose, contre ceux qui les premiers auraient sanctionné et donné un corps à cette première accusation, qui, d'absurde qu'elle était, et morte et oubliée, prit tout-à-coup une nouvelle force et redevint active. Je prouverai plus tard que je ne me trompais pas.

Nous pûmes juger à cette époque de l'amabilité particulière de quelques Portugais. Le comte d'Araujo, ministre de Portugal à Berlin, venait d'être rappelé pour remplir à Lisbonne la place importante de ministre secrétaire d'état des affaires étrangères; il avait été presque toute sa vie absent du Portugal, et c'est peut-être pour cette raison qu'il était si aimable. Il parlait français avec une grande facilité, ainsi que je le ferai voir dans des lettres qui me sont restées de lui. L'italien et l'anglais lui étaient aussi familiers; et la littérature de ces trois pays, ainsi que celle d'Angleterre, il les possédait également. J'aimais beaucoup M. d'Araujo. Je faisais une comparaison entre lui et M. de Lima, ambassadeur de Portugal à Paris; et en voyant cette forfanterie de l'un, ce mensonge *blagueur* (je demande pardon de me servir d'un terme aussi vulgaire), cette assurance de mauvais ton proclamant des bonnes fortunes de coulisses d'Opéra, cette caricature des héros de Marmontel, cette manière d'être m'était odieuse. M. de Lima divertissait beaucoup de gens dont l'esprit de bon goût ne pouvait que railler, en apprenant, par exemple, que M. de Lima portait des ciseaux dans sa poche pour couper les cordons de sonnettes. — Mais, en vérité, disait-il en regardant sa figure mulâtresse dans une glace, en vérité, je n'en ai jamais eu besoin.

On riait de ces sottises-là, et moi, je me fâchais. Il est de fait que la tolérance accordée aux mauvaises manières de M. de Lima fit un très mauvais effet en Portugal, où il écrivait à ses sœurs, les deux femmes les plus prudes et les plus austères de la cour de Lisbonne. M. d'Araujo, qui n'écoutait jamais M. de Lima que le sourire sur les lèvres, mais un sourire qui auraient dû arrêter un conteur moins intrépide que M. de Lima, M. d'Araujo détruisit bien un peu la prévention que l'ambassadeur avait donnée à sa cour.

Mais que voulez-vous faire de gens qui ont dix oreilles pour entendre le mal et pas une pour entendre le bien? me disait un jour en Portugal M. d'Araujo.

M. le comte d'Araujo avait à cette époque cinquante et quelques années. Il n'avait jamais été beau, mais sa physionomie était vive, spirituelle et en même temps bonne et prévenante; sa tournure était celle d'un homme bien né, qui a toujours représenté son souverain. L'existence d'ambassadeur donne en général à un homme une tenue et des manières tout-à-fait particulières aux autres hommes. Lorsqu'ils sont mal choisis, ils demeurent toujours doublure de l'étoffe et ne sont que cela. Mais quand il se trouve en eux un attrait qui seconde cette représentation habituelle à laquelle ils sont soumis, alors ils sont ce que je disais plus haut, des hommes à part dans la bonne grâce et la bonne tenue du monde.

M. d'Araujo nous précéda de quelques semaines. Il lui arriva dans son voyage un épisode à la Gil-Blas. Il fut arrêté par des voleurs, dévalisé et fort maltraité. Il était habituellement très calme. Lorsqu'il fut arrêté, les brigands le tirèrent brutalement de sa voiture et lui demandèrent où était son argent. Le comte d'Araujo avait un secrétaire indignement poltron. Lorsque les voleurs tirèrent son maître et lui de la voiture, ils le jetèrent au fond d'un fossé, où le pauvre garçon demeura sur son nez dans un état d'agonie qui n'inspire guère d'intérêt dans un homme quand c'est la peur qui le cause; quant à M. d'Araujo, il était aussi calme qu'une semblable aventure pouvait le lui permettre, et réfléchissait surtout comment il pourrait sauver une montre que madame de Talleyrand envoyait à madame la duchesse d'Ossuna, et un autre bijou également précieux dont il était chargé pour la marquise d'Ariza, mère du duc de Berwick. La montre était en émail bleu

avec une flèche en diamants, et les douze heures indiquées par douze gros diamants; l'autre bijou était une chaîne en perles et en diamants, montée par Foncier, et un petit chef-d'œuvre qui devait être sans prix à Madrid, où toutes les pierreries sont si mal mises en œuvre. M. d'Araujo songeait donc, au milieu des *bandoleros* qui l'entouraient, à sauver ces deux bijoux. La montre était déjà dans l'une de ses bottes, et la chaîne dans un endroit où, à moins d'avoir la tentation de lui donner le fouet, les voleurs ne l'iraient pas chercher. D'ailleurs ce qu'ils voulaient surtout, c'était de l'argent; et ces malheureux bijoux ayant été vus à Bayonne avec quelques autres, avaient fait dire que M. d'Araujo avait été chargé de faire remonter en France les diamants de la couronne de Portugal. C'était sa prudence qui avait fait le mal. Pour mettre plus en sûreté les objets dont il était chargé, il les portait sur lui; car alors l'Espagne était si bien administrée, qu'on ne pouvait se promener à une lieue de Madrid sans crainte d'être enlevé par une belle troupe de brigands, bien habillés, bien armés, qui avaient bien meilleure façon que les troupes royales, qui n'avaient ni pain, ni souliers, ni argent. Aussi, lorsqu'ils se rencontraient face à face avec les brigands, toute la honte était du côté des soldats du roi. On ne partait jamais sans une escorte de sept à huit hommes au moins. Les plus sûres étaient celles qui se composaient d'Aragonais et d'Asturiens. M. d'Araujo avait bien pris cette escorte; mais ne voyant rien, et d'ailleurs peu craintif, il partit un matin avant son escorte, qui devait le rejoindre à midi au dîner. A peine eut-il fait deux lieues, qu'il fut arrêté ainsi que je l'ai dit. Les voleurs pillèrent les voitures de suite, cassèrent tous les coffres de celle du ministre; mais ne trouvant pas ce qu'ils cherchaient, car ils n'avaient qu'un sac où était le courant de la route,

ils tirèrent les couteaux et commencèrent à menacer M. d'Araujo, qui ayant enfin mis à l'abri, comme je l'ai dit, la montre et la chaîne, les envoya promener, leur dit qu'ils étaient des coquins, et qu'il les enverrait tous pendre. Ce n'était pas une manière analogue à sa position; mais il fallait toujours, me disait-il, imposer à des hommes par une attitude étrangère à leurs coutumes, dans des circonstances comme celle où il se trouvait.

— Mais vous braviez la mort! lui dis-je; et alors permettez-moi de vous dire que c'est folie; car enfin, du couteau à votre poitrine, il n'y avait pas loin.

— Oh! non... je ne le crois pas... Et puis d'ailleurs, ajouta-t-il après avoir réfléchi un moment, c'est égal... Je ne devais pas m'abaisser avec de tels scélérats..... Ils pouvaient *prendre*, mais moi je ne devais jamais leur donner.

Il paraît que son secrétaire n'était pas aussi absolu que son maître dans les idées de dignité personnelle, car il faisait les prières les plus humbles aux brigands. Mais lorsqu'il entendit le comte refuser péremptoirement de livrer l'argent et les bijoux qu'il avait avec lui, il oublia tout respect et toute convenance.

Monseigneur! s'écria-t-il, mais vous n'y songez pas! — Mes bons messieurs, je vais vous dire, moi, où il est l'argent. Et il se levait à moitié de son fossé où les voleurs l'avaient jeté. — Tenez, regardez là, à gauche, sous le coussin, un petit bouton dans le panneau... C'est cela, mes bons messieurs... Prenez tout, mais ne nous tuez pas... Les bijoux sont là aussi...

Et tout ce discours était dit avec des dents qui claquaient l'une contre l'autre assez fortement pour se briser... Le pauvre homme était pâle comme un spectre, et pendant plusieurs mois il fut comme fou.

Mais, monseigneur, vous n'y songiez pas! disait-il

lorsqu'ils furent remontés en voiture. C'est alors qu'il apprit que son patron avait sauvé la montre et la chaîne; il fut effrayé au point de vouloir rappeler les voleurs pour les leur *rendre*, car enfin ils comptaient dessus, disait-il.

Tant que je vis M. d'Araujo, je pris une meilleure opinion de la cour de Lisbonne.

Le prince qui choisit bien ses ministres, me disais-je, n'est jamais un homme sans mérite.

J'aurais eu raison s'il avait choisi ses ministres pour les écouter et les laisser agir. Mais ce n'était pas de cela qu'il était question vraiment.

Il fut décidé que nous emmènerions M. de Cherval avec nous. M. de Talleyrand prit envers lui une attitude de protection qui était fort inutile, parce que notre amitié pour M. de Cherval était à elle seule suffisante pour que Junot et moi lui fissions tout le bien qui dépendait de nous. Il vint à Lisbonne comme notre ami, sans aucune dénomination. Voilà, par exemple, ce qu'aurait pu faire M. de Talleyrand pour un camarade de séminaire, un ami d'enfance, un parent. Il fallait combattre la prévention terrible de l'empereur, et la chose lui était facile, à lui ministre des affaires étrangères, lui qui pouvait si bien réfuter les mensonges de M. de Bourrienne. Mais, enfin, la justice de Dieu fera également la part de chacun.

Junot, toujours bon pour ceux qu'il avait connus dans les temps moins heureux de sa vie, accueillit alors un nommé Legoy, honnête et brave garçon, qui avait, je crois, été dans la même étude que Junot, lorsqu'il étudiait pour être avocat. Il lui fut attaché en qualité de secrétaire particulier. Il y avait encore de cette manière un nommé Magnien, chirurgien-major de quelque régiment incorporé, et qui, restant ainsi sans place, n'en pouvait espérer aucune, n'ayant pas de talent, si ce

n'est celui de savoir le dictionnaire par cœur, ce qui avait sa commodité quand il faisait sombre et qu'on ne voulait pas déplacer un gros volume. Junot fut encore pour lui une providence. Cet homme eut en un jour les agréments d'une immense fortune sans en avoir les ennuis, qui sont plus forts qu'on ne pense vulgairement quoi qu'on en dise. Il serait fort inutile de s'arrêter sur un tel sujet, si plus tard il ne me donnait lieu à prouver que l'ingratitude peut être portée à un point idéal.

Mais la personne la plus remarquable sous tous les rapports que nous emmenions avec nous, c'était le secrétaire d'ambassade, M. de Rayneval le fils. Il arrivait alors de Pétersbourg, où il remplissait le même poste auprès du général Hédouville, et, sans lui laisser prendre de repos, on le faisait repartir pour Lisbonne.

On est heureux à avoir à tracer un portrait comme celui de M. de Rayneval. C'est surtout aujourd'hui, lorsque je regarde autour de moi, lorsque je ne rencontre que des pantins politiques, des Gilles, des Cassandres, ou des hommes ambitieux sans amour de la gloire, et enfin parmi cette foule innombrable nul caractère estimable, rien qui provoque même mon assentiment, c'est alors que je suis tout heureuse d'avoir à parler d'un homme qui présente à la fois dans son individu public et privé l'homme d'honneur, d'intégrité, et surtout l'homme habile, et puis le père de famille, le mari, le fils, l'ami. Toutes ces qualités sont dans M. de Rayneval avec une telle netteté, une telle franchise, que la malveillance, qui toujours s'attaque à la vertu, n'ose pourtant parler devant lui.

M. de Rayneval n'était, lorsque je l'ai connu, ni père de famille, ni mari; mais il était bon fils, bon ami, bon frère et bon citoyen. Rien de tortueux ne dictait sa politique. Il était franc et loyal. Lorsque Junot

eut travaillé avec lui, il me dit que M. de Rayneval lui faisait aimer la diplomatie.

Il est difficile d'être plus modeste avec un talent aussi supérieur. Il a la candeur d'un enfant à côté d'une expérience profonde. Cette alliance a une apparence extraordinaire d'abord, puis ensuite elle inspire du respect. Je connaissais beaucoup sa sœur et son beau-frère. Ce dernier était l'un de nos meilleurs acteurs du théâtre de la Malmaison. C'était notre Figaro et notre Crispin. Madame Didelot, sœur de M. de Rayneval, était alors une charmante personne avant qu'une terrible maladie de nerfs eût altéré ses traits.

M. de Rayneval possède à un degré supérieur le talent de la musique. C'est une chose plus utile qu'on ne pourrait le croire dans la carrière diplomatique : je dirai même dans toutes, mais principalement dans celle-là. Il ouvre les salons que bien souvent on fermerait à l'étranger qui n'apporterait que la seule qualité de son rang diplomatique. C'est une épreuve que j'ai souvent tentée et qui toujours a réussi. Quant à M. de Rayneval, il est musicien comme il faut l'être pour s'amuser et amuser les autres. Il joue de tous les instruments, chante toutes les parties, et, comme il est inutile de le dire, à livre ouvert. Il compose tout aussi facilement, et avec tout cela il est mélomane à un point que je ne puis dire ; mais je le puis cependant, et par un seul fait que je vais raconter.

Nous étions à Lisbonne ; Junot était parti pour Austerlitz, et M. de Rayneval était demeuré chargé d'affaires pendant toute son absence. J'allais quitter Lisbonne pour revenir en France. M. d'Araujo me donna à dîner pour prendre congé. Nous étions chez lui dans sa jolie maison de Belem, autour d'une table élégamment servie, comme tout ce qui se faisait chez lui. Après avoir beaucoup causé, on faisait silence, comme cela arrive

quelquefois à un changement de service. Nous étions vingt-cinq personnes à peu près, parmi lesquelles surtout étaient de graves personnages, de vénérables têtes à perruque, comme le comte de Campo Allange, ambassadeur d'Espagne à Lisbonne. Il faut dire que M. de Rayneval composait alors un opéra, et que les grands dîners l'ennuyaient à périr. Tout à coup, au milieu de ce silence profond, on entend un grand éclat de voix, puis une roulade et le point d'orgue, enfin un commencement d'ariette. C'était M. de Rayneval, qui à toutes ses qualités joint celle d'être complètement distrait (1). Il avait oublié qu'il était en grande représentation, qu'il dînait chez son ministre, et qu'il n'était pas en robe de chambre, en pantoufles et devant son piano, chantant et composant ainsi qu'il le croyait. Comme il était extrêmement aimé, et que, malgré l'apparat de la réunion, nous n'étions que des personnes amies, après le premier moment de surprise, la chose nous mit d'autant plus en joie que M. d'Araujo était lui-même mélomane déterminé et bien capable d'en faire autant au premier dîner que le chargé d'affaires de France lui donnerait.

Nous avions espéré ne partir qu'au printemps; mais les ordres que Junot avait pour l'Espagne hâtèrent notre départ. Les affaires se brouillaient de plus en plus. Tout faisait croire à une troisième coalition continentale. L'influence de l'Angleterre dans les cours de Lisbonne et de Madrid pouvait devenir dangereuse dans ces moments d'agitation, précurseurs de l'orage, et nous dûmes quitter Paris au milieu du carnaval de 1805, lorsque tout était radieux de bonheur, que tout retentissait de chants de fête, d'éclats de joie... Ce n'é-

(1) J'ai remarqué que les hommes distraits sont tous excellents. Mon frère était le plus distrait des mortels, et l'on sait ce qu'il était aussi!

taient pas les bals et les mascarades que Junot regrettait, mais il craignait que la guerre se fît sans lui, et, dans sa franchise, il le dit à l'empereur.

— Votre Majesté, toujours si bonne pour moi, lui dit-il, ne veut pas m'affliger au point qu'elle ne pourrait ensuite elle-même rien réparer... Je ne puis encore appuyer sur la blessure si vive que j'ai reçue en apprenant la nouvelle de la bataille de Marengo... Sire, jamais votre Majesté ne s'est trouvée à une bataille sans que je fusse près d'elle... je la conjure de me promettre qu'elle me rappellera aussitôt qu'elle pourra croire que le canon grondera.

L'empereur fut ému. — Je te le promets, dit-il à Junot en lui tendant la main, et il ajouta :

— *Je t'en donne ma parole d'honneur.*

— Eh bien je pars content. Je servirai votre Majesté avec plus de zèle, parce que je n'aurai pas d'inquiétude.

CHAPITRE XVII.

Départ de Paris le mardi gras 1805. — Mon chagrin. — Incidents de notre voyage à travers la France. — Le canon tiré sur notre route. — Les maires et les préfets. — Les perdreaux truffés de Barbezieux. — Angoulême et sa fonderie. — Le Carbon-Blanc et le yacht de la ville de Bordeaux. — Description de la ville. — M. Charles Lacroix, — Beauté de la préfecture. — Notre promenade en ville. — Lettre que j'écrivis à cette époque à la vicomtesse de Puthod. — Notre voiture se brise. — Ma fille. — Appréciation du préfet de la Charente. — Le général Pommereuil. — Les jurements. — Grand dîner. — La violette double. — Le printemps et la France. — Adieux. — Le château Trompette et Tropette. — M. de Talleyrand au séminaire. — M. de Cherval. — Notre départ de Bayonne. — Portrait du prince de la Paix. — La grisette et la femme de qualité. — La maison de Madrid. — L'empereur et les secrets à double partie.

Le moment où je quittai ma maison fut très douloureux pour moi. Nous laissions un de nos enfants qui tétait encore. C'était la première fois que je m'en séparais, et j'éprouvais un déchirement qui m'allait au cœur. Junot était bon père et sentait ce que j'éprouvais sans doute; mais une mère, lorsqu'elle est atteinte, l'est à l'âme; c'est une réelle souffrance; il me semblait que j'abandonnais ma pauvre petite Constance. Cependant je la laissais sous la surveillance de madame Maldan, ma belle-sœur, qui restait dans mon hôtel en mon absence, et j'étais bien assurée au moins que ma fille serait parfaitement soignée.

Nous partîmes à minuit le jour du mardi gras. C'é-

tait un peu piquant pour une jeune femme de dix-neuf ans. Mais ce que je puis affirmer, c'est qu'au moment où je passais la barrière, j'étais loin de songer aux fêtes, et que nul accent joyeux ne résonnait autour de moi. Je souffrais de la plus vive douleur que j'aie ressentie de ma vie. J'ai éprouvé sans doute des peines, et je crois affirmer que nulle existence ne fut peut-être plus agitée par le malheur que la mienne. Mais tout pâlit devant le souvenir d'une première expatriation; car alors je ne voyais la chose que de cette manière. Cependant, l'avenir qui se déroulait devant moi avait bien ce qu'il fallait pour consoler une jeune tête. Non-seulement j'allais, avec le titre d'ambassadrice, dans une cour étrangère, mais l'empereur avait ordonné à Junot de voyager en France avec tout l'apparat qu'exigeait sa nouvelle dignité. On tirait le canon là où il y en avait, autrement c'étaient des coups de fusil, des pétards même qui s'en mêlaient aussi, et puis les harangues des maires, la politesse des sous-préfets, des préfets, que cela ennuyait autant que nous, mais qui devaient le faire comme nous devions le recevoir. C'était le premier ambassadeur que Napoléon envoyait depuis qu'il était empereur, et il voulait donner à cette mission tout l'éclat qu'il était possible qu'elle reçût. Barbezieux est le seul endroit où je me sois vraiment amusée, parce que nous y fîmes un dîner parfait avec des perdreaux aux truffes, des dindes truffés, enfin les gourmandises de tout un dîner de députés ventrus, et cela sans aucun ennui des autres bons dîners qui en avaient plus que tout autre chose. J'aurais tort cependant, si j'étais ingrate envers le préfet d'Angoulême, M. de Bonnaire. Notre voiture cassa au pied de son pain de sucre de ville, et nous fûmes forcés de nous y arrêter pendant deux jours. Pour me distraire, Junot imagina de me faire voir la fonderie,

qui était et qui est bien toujours à une lieue de la ville. Je vis couler une pièce de canon, ce qui me fit grand plaisir. Je n'avais jamais vu le Vésuve, on me dit que je pouvais prendre une idée de la lave dans cette matière de feu liquide que contient *la gueuse*. A cette époque toutes les fonderies de France allaient avec une grande activité. Celle de Douai avait, je crois, quinze cents pièces dans ses magasins. On était encore en paix, mais tout annonçait la guerre et nous ne pouvions nous dissimuler que ce moment de repos avait été bien court. C'était du moins l'opinion de Bordeaux, où nous arrivâmes au bout de onze ou même douze jours de route : on voit que nous allions un vrai pas d'ambassadeur.

Lorsque nous descendîmes à Saint-André de Cubzac, nous trouvâmes un bateau parfaitement arrangé, avec des matelots habillés de blanc, qui nous attendaient pour nous transporter de l'autre côté de la Dordogne. C'était la ville de Bordeaux, je pense, qui en avait pris le soin ; et lorsque nous fûmes au Carbon-Blanc, ce fut le yacht même de la ville qui nous passa à l'autre bord.

J'ai toujours aimé Bordeaux. Sa position, son aspect, cette magnifique rade peuplée de mille vaisseaux, cette activité tout industrielle, ces physionomies à la fois vives, spirituelles et si bonnes en même temps ; car le peuple de Bordeaux, comme sa haute classe, est remarquablement d'un caractère généreux. J'aime Bordeaux.... Aussi combien je fus péniblement affectée en voyant tout le mal que lui avait fait la rupture du traité d'Amiens. Beaucoup de faillites en avaient été la suite. Les vins ne s'expédiaient plus ni pour l'Angleterre ni pour l'Amérique. C'était une vraie calamité sur cette belle et florissante cité ; et ce qui semblait s'annoncer n'était pas fait pour les rassurer. Cependant nous ne

nous aperçûmes pas dans leur accueil qu'ils eussent de l'humeur ou même de la peine, et le préfet de la Gironde, M. Charles Lacroix, qui était alors à Bordeaux, nous reçut dans sa belle préfecture, où il nous donna une hospitalité presque royale, nous dit que les têtes pouvaient être chaudes à Bordeaux, mais que le cœur était parfait, et que l'empereur, s'il voulait suivre un plan qui lui avait été présenté pour établir deux canaux, afin de donner à la capitale de cette partie du Midi des rapports directs avec l'intérieur de la France, ce que le canal du Languedoc ne faisait nullement, si l'empereur voulait donner aux Bordelais cette marque de son intérêt, disait M. Charles Lacroix, je ne doute pas que cette province ne soit la plus dévouée de son empire.

Pourquoi ce projet n'a-t-il pas été exécuté? Je l'ignore.

Je vais transcrire ici une lettre écrite par moi de Bordeaux à une de mes amies, la vicomtesse de Puthod, pour donner une idée de la manière dont les Bordelais nous accueillirent. Madame de Puthod, qui habite en ce moment même sa terre de Mondespit près de Bordeaux, a conservé toutes les lettres que je lui écrivais à cette époque, et souvent j'en transcrirai quelques-unes, comme rendant plus fidèlement les impressions de l'instant qu'on rappelle.

Bordeaux, le 16 février 1805.

« Me voici enfin arrivée dans cette ville que vous » aimez tant, ma chère Antoinette. La manière dont » nous y avons été reçus, m'a fait croire un moment » que les Bordelais étaient guidés par votre amitié pour » moi, dans l'accueil qu'ils m'ont fait. Cet accueil a » d'autant plus flatté Junot ainsi que moi, que nous » savons qu'en cet instant ils ont une assez forte pré- » vention contre tout ce qui vient *de Paris*, et qu'au-

» delà du devoir que la ville devait remplir, on ne » pouvait rien exiger d'eux. Mais ils y ont mis de la » cordialité, et leur conduite affectueuse leur a acquis » mon amitié pour toujours.

» Je vous dirai du reste, *qu'aux accidents près*, » notre voyage a été fort brillant. Depuis Paris nous » n'avons eu qu'une suite de dîners, de déjeuners, et, » si nous l'avions voulu, de goûters et même de sou- » pers. Vous savez que les provinces se ressemblent » toutes à cet égard; et faire manger les arrivants, » voilà l'extrême politesse. Mais un véritable ennui est » celui que nos voitures nous ont fait éprouver. Celle » de ma fille, quoique toute neuve, a cassé cinq fois » depuis Paris. La mienne, qui avait résisté jusqu'à » Tours, se cassa dans les environs de cette ville par » un temps affreux, la pluie tombant avec violence et » le vent soufflant à déraciner les arbres de la route. » Je fus cependant contrainte de descendre, afin qu'on » pût attacher tant bien que mal le ressort brisé, et » que nous pussions gagner Tours, dont nous étions » encore à une lieue environ. Je m'enveloppai dans ma » capote de voyage et gagnai une chaumière voisine. .

» . . . . . .

» Je vais aller chez le préfet, M. Charles de Lacroix, » qui me donne un dîner de trente personnes, dont je » me passerais fort bien, car je suis excédée de fati- » gue. J'ai cependant promis d'aller au grand théâ- » tre, ce soir, pour voir une représentation extraor- » dinaire que M. de Lacroix prétend n'avoir lieu que » pour moi; ce que je ne puis croire. C'est Gavaudan, » qui est ici depuis deux jours, et qui, dit-on, ne » devait jouer que dans dix ou douze jours.

» Je vous envoie une superbe violette double que » j'ai cueillie ce matin dans le jardin du général com- » dant la ville, qui m'a donné un fort beau déjeuner.

» Vous savez, chère amie, que dans notre idiome de » fleurs, la violette signifie *amitié*. Au moment d'une » séparation, peut-être bien longue, gardez ce gage de » la mienne.

» J'ai trouvé ici la saison aussi avancée qu'elle peut » l'être à Paris au mois de mai : les arbres sont feuil- » lés, les rosiers chargés de fleurs, et le fruit de la » cerise est déjà presque formé. Je respire avec délices » cet air balsamique du printemps que je trouve comme » par hasard dans mon chemin. Que de jours heureux » nous avons passés à Bièvre dans cette même sai- » son! . . . .

» Adieu, je vous quitte pour faire ma toilette et aller » à mon grand dîner. Je commence à être fatiguée de » toute cette représentation. Hélas! bientôt je regret- » terai peut-être ces soins et ces attentions dont je me » plains aujourd'hui. . . . . Dans cinq jours je quitte » la France pour m'enfoncer dans les sables et les » montagnes de l'Espagne. . . . Il m'arrivera souvent » sans doute de pleurer sur tout ce que j'ai laissé der- » rière moi, et, comme le dit M. de Châteaubriand, » de rappeler avec amertume la patrie absente. . . . » Le temps pourra affaiblir, mais non détruire mes » regrets. Le souvenir de mon enfant que j'ai laissé si » jeune loin de moi! celui de mon frère, de ce frère » que j'aime comme un ami, *cet ami donné par la* » *nature*, et que je respecte comme un père. . . . . » le vôtre, ma chère Antoinette. . . . . celui de tant » d'amis. . . . . Voilà des sentiments qui jamais ne » pâliront dans mon cœur; et quel que soit le sort » brillant qui m'attende au pays lointain vers lequel » je marche, mon retour dans cette France chérie » sera toujours le premier, le plus cher de mes » vœux (1). . . . .

(1) Toutes les lettres citées dans ces mémoires ne sont point écrites

» Mes compagnons de route sont parfaits pour moi. » Quant à M. de Lajeard, vous le connaissez, et vous » savez combien il est naturellement attentif. Magnien » dort et mange, et je le place dans les zéros pour » former le total. M. de Rayneval, que je connais en- » core trop peu pour le juger, me paraît fort bien. Il » est poli, quoique distrait; ce dont alors on lui sait » plus de gré. Il m'a déjà gagné le cœur en étant ai- » mable pour ma fille. Joséphine a fort bien pris ses » agaceries, et ils en sont déjà au tutoiement. La chère » petite créature ne souffre pas le moins du monde du » voyage : il est vrai de dire qu'au train dont nous » allons, il n'y a pas moyen de se fatiguer. . . . . » . . . . . .

» Nous avons trouvé à Angoulême un préfet fort ai- » mable dont j'ai souvent entendu parler à M. de Li- » moges. C'est M. Bonnaire (1). Il nous a été fort hos- » pitalier, et cela bien à propos, car nous étions en- » core dans une ornière : mais avec tout le désir pos- » sible de bienveillance, qu'il y aurait de bons croquis » à prendre parmi ces préfets et ces sous-préfets qui » tiennent à vous haranguer et à vous faire dîner comme » Dandin tenait à juger! Le préfet de Tours est le seul » de tous ceux que j'ai vus depuis Paris, qui ne m'ait » pas ennuyée; mais son portrait est bien plaisant, » quoique pourtant il n'ait rien de ridicule. C'est M. de » Pommereuil, ancien officier-général d'artillerie ou

de souvenirs, elles sont copiées sur les originaux. Madame la vicomtesse de Pathod a bien voulu me laisser transcrire les miennes, et en cela elle m'a fait un grand plaisir, car j'y ai retrouvé une foule de détails minutieux qui ne se placent pas dans des notes, et qu'on est charmé de retrouver ensuite, parce qu'ils ont un cachet du moment qui ne se retrouve plus ensuite.

(1) Avant d'aller à Angoulême, il était à la préfecture d'Ille-et-Vilaine, où il était fort aimé.

» du génie. Il a beaucoup d'esprit, et Junot paraît fort » le considérer. Qu'il a une bien drôle de manie!..... » Imaginez-vous, ma chère, qu'à chaque mot qu'il dit, » il commence un jurement qu'il ne finit jamais, mais » qui arrive en mourant, tué qu'il est sans doute par la » réflexion. Cela donne à la conversation un tour par- » ticulier dont je vous laisse deviner le piquant et l'o- » riginalité. Il est fort aimable. Je l'ai vu à Paris plu- » sieurs fois dans un voyage qu'il y fit avant notre » voyage d'Arras. Il vint même à Bièvre ; ce qu'il m'a » rappelé avec son sifflement ordinaire. J'aime beau- » coup les hommes qui ont un caractère quelconque » d'originalité, et le général Pommereuil est bien dans » le cas d'attirer l'attention par la sienne. Il est fort » spirituel, etc., etc. »

Nous demeurâmes deux jours à Bordeaux. J'allai me promener avec ma fille, que la voiture commençait à ennuyer, et cela était concevable pour un enfant de trois ans ; mais je n'en étais pas moins inquiète pour la suite du voyage, car nous avions encore devant nous la perspective de trente jours de réclusion dans cette *vilaine botte*, comme Joséphine appelait la voiture, et cela sans compter les jours de repos. Nous avions quatre journées de Bordeaux à Bayonne, puis de là treize jours de marche jusqu'à Madrid, et de Madrid tout autant jusqu'à Lisbonne. Ma pauvre petite souffrait impatiem- ment sa prison, elle, si vive et si agissante!..... Elle était alors habillée en garçon, ce qui lui donnait en- core plus d'envie de courir, je crois.

En allant nous promener le long de la rivière, tout en nous amusant à voir couler sur l'eau des *couralins* remplis de charmantes filles aux yeux noirs, aux dents blanches, aux joues fermes et rosées, car c'était un di- manche, et elles se donnaient le plaisir de descendre la Garonne en *couralin*, malgré le froid assez piquant qu'il

faisait encore; tout en *musant* donc, et suivant les grandes jambes de M. de Cherval et la lourde personne de M. Magnien, nous arrivâmes aux ruines du Château-Trompette, à cet endroit qui depuis est devenu une promenade charmante. A cette époque il n'en allait pas ainsi, et les ruines de la forteresse étaient seules en cette place. M. de Cherval, qui avait toujours quelque anecdote pour le lieu où il se trouvait, nous en raconta une assez drôle sur le Château-Trompette. Il était au séminaire, et il avait seize ou dix-sept ans. Il était alors l'ami de cœur de M. de Talleyrand, qu'on appelait dans ce temps-là l'abbé de Périgord (et même *l'abbé couleur de rose*). Or un jour il advint que l'un de ces messieurs devait faire la lecture pendant le souper dans le réfectoire. Le régent était, comme cela arrive toujours, détesté de toute la jeune troupe qui était sous sa férule; et toutes les fois qu'ils pouvaient mutuellement se faire quelque bonne pièce, c'était de bonne guerre. On lisait ce jour-là l'histoire de la Guienne. Le jeune séminariste, arrivé à un endroit du livre, prononça très haut et très lentement : Et lorsque le Château-Tropette....

— M. l'abbé, dit le régent, on dit TROMPETTE.

Le séminariste se lève, fait une révérence à son chef, et reprend :

Et lorsque le Château-Tropette.....

Le régent était colère; il se lève, et l'œil tout enflammé, il crie au jeune abbé :

Monsieur, ne m'avez-vous pas entendu? Je vous ai dit qu'on nommait ce château le Château-Trompette...

Le séminariste se lève encore à son tour, salue son supérieur, se rassied, et reprenant son livre toujours avec un sérieux imperturbable, il dit :

Et lorsque le Château-Tropette, que les *ignorants* ont jusqu'à présent nommé Château-Trompette.....

— Monsieur, vous m'insultez! s'écria le supérieur.

— Moi, monsieur, dit le jeune abbé; pas le moins du monde. Et descendant de sa chaire, il vient montrer au supérieur la phrase imprimée en effet dans le livre, et que par malice il avait prononcée avec affectation pour arriver à la suite.

C'était vraiment une chose amusante que d'entendre M. de Cherval raconter toutes ces joies, ces folies des jeunes années de M. de Talleyrand et des siennes. D'abord la chose ne me frappa point par son vrai jour original. Il y avait un extrême intérêt que j'attribuai, au commencement, à la manière piquante du narrateur; mais ensuite je m'aperçus que tout le charme consistait particulièrement dans l'opposition de ces tableaux naïfs, dont la candeur ou l'innocente malice faisaient les tons plus ou moins chaleureux, produisaient des teintes plus ou moins vigoureuses ou gracieuses, avec cette vie présente et passée qui promettait un avenir plus effrayant encore. M. de Talleyrand, offert à mon imagination comme un jeune homme gai et malin sans méchanceté, faisant consister ses plaisirs à manger trois ou quatre pots de confitures dans une nuit; bon ami alors, candide et tout animé de ce feu de la jeunesse qui décore et embellit tout, ayant des illusions enfin; car M. de Cherval, qui l'avait aimé comme un frère, persistait à ne le voir qu'avec les lunettes qu'il avait à cette époque de sa vie, sans vouloir comprendre que les années avaient dû changer les siennes, au point d'y mettre des verres de myope; M. de Talleyrand ainsi présenté à moi, et luttant dans ma pensée avec le M. de Talleyrand qui, disait-on, avait provoqué la fameuse épigramme de Lebrun (1), ne pouvait s'ac-

(1) L'adroit Maurice, en boitant avec grâce,
Aux plus dispos peut donner des leçons;
Au front d'airain, au cœur de glace,
Toujours il fait son thème en deux façons :

corder avec mes propres pensées. Il n'a pas tenu à M. de Cherval que je n'aie cru M. de Talleyrand *un bon homme spirituel.* Il eut un jour à Lisbonne une conversation avec M. d'Araujo qui me fit faire pour la première fois des réflexions assez bizarres sur notre ministre des affaires étrangères. Junot en était aussi, et comme moi, il était alors fort en goût de M. de Talleyrand. J'étais amie de sa nièce, j'avais été tendrement chérie de son oncle; et toutes ces raisons, fortifiées du sentiment général qui chez nous prend avec autant de violence qu'il part ensuite, m'avaient inspiré une sorte d'attachement pour lui. Mais ce sentiment s'est évanoui devant sa conduite pour un ami malheureux, dont les talents pouvaient l'effrayer, et plus tard devant l'ingratitude dont il paya les bienfaits de l'homme qui, d'abord son idole, fut renversé plus par lui peut-être que par ses propres fautes. M. de Talleyrand et Fouché, voilà, avant le gouvernement anglais (car je prie de croire que je mets une grande différence entre le cabinet de Saint-James et la nation), les vrais bourreaux de l'empereur Napoléon. Cette digression n'est point hors d'œuvre, car c'est à cette époque, dans ce voyage, que je fus à même de voir de plus près les menées de l'homme dont je parle, qui était un nommé Izquierdo, agent du prince de la Paix, et employé par M. de Talleyrand dès ce temps-là, et commençant l'attaque sur l'Espagne, malgré les assurances réitérées du ministre de son innocence et de sa non participation à tout ce qui se fit alors dans la péninsule; tout ce que je pouvais voir et entendre me donna des impressions bien profondes, bien remarquables. Junot

Dans le parti qui lui paie un salaire,
Avec effort il porte un pied douteux,
L'autre est fixé dans le parti contraire,
Mais c'est le pied dont Maurice est boiteux.

correspondait directement avec l'empereur. Avant de quitter Paris, il y avait reçu des ordres d'une telle nature, qu'il ne put s'empêcher d'en faire la remarque. L'empereur, tout en accordant une grande confiance à ceux qui étaient à la tête de cette immense machine, dont les rouages encore neufs ne marchaient pas avec une entière facilité, se méfiait assez d'eux pour avoir une contre-partie de surveillance. Cette manière était-elle bonne ? Peut-être le fut-elle pendant un temps ; néanmoins il est impossible que le colosse de l'empire, déjà embarrassé dans ses mouvements en raison de la longueur démesurée de ses membres, n'éprouvât pas une gêne nouvelle par la multiplicité des entraves. Mais telle est la conséquence funeste d'employer des traîtres que l'on a fait trahir soi-même : on se méfie d'eux parce que l'on sait de quoi ils sont capables. On s'en méfie, et ils se blessent, parce que jamais l'homme, même le traître, ne veut convenir de ses fautes. Et pour excuser une nouvelle trahison, il oppose au nouveau blâme le mal que lui faisait éprouver le châtiment d'un premier crime. C'est ainsi que l'on voit autour de l'empereur ces hommes qui, dès cette époque de 1804, s'agitaient dans leurs fautes passées en en méditant de nouvelles, et ménageant, pour se sauver, la perte de celui qu'ils avaient élevé sur les ruines des autres,... Quelles turpitudes ! quel chaos !.... et combien elle fut affreuse la première lueur qui jaillit de ces ténèbres !.... Elle obscurcit de sa terrible puissance le soleil tout brillant de notre gloire. Et comme la voix de Dieu commanda à la lumière, et la lumière fut, cette voix de la haine comprenant toute la France dans l'anathème qu'elle lançait sur un seul homme, appela les ténèbres sur elle, et la nuit nous enveloppa.

Cette haine incompréhensible contre l'empereur, conçue par des hommes qu'il avait comblés de bienfaits,

prit sa source dans cette vanité blessée, qui ne voulut admettre aucun raisonnement pour excuser ce qu'ils appelaient sa méfiance. Junot le comprit, et je n'oublierai jamais une conversation fort longue que nous eûmes, à la suite de la lecture d'une dépêche confidentielle qu'il devait *lire seul*, à laquelle il devait *répondre seul*, et dont il devait également diriger *seul* les opérations qu'elle indiquait. Elle le mettait, du reste, en relation directe avec le prince de la Paix, homme qui excitait alors une sorte de curiosité en Europe, quand on avait le temps d'y songer. C'est encore là une de ces réputations singulièrement établies, qui se sont soutenues parce qu'elles *étaient là*, et qui, le jour où le bon sens les rencontra dans sa course, les renversa d'un souffle. Mais Junot, qui avait encore des illusions dans ce temps-là, et qui ne pouvait se mettre dans la pensée qu'un homme fût porté au ministère pour gouverner une grande nation avec une grande médiocrité, avait, au contraire, une prévention favorable pour le prince de la Paix; il croyait qu'un homme sorti de la classe ordinaire (car, malgré son *don*, Manuel Godoi était fort peu de chose comme naissance) devait avoir franchi la distance de l'obscurité au pouvoir à l'aide de ses grands talents. Nous devions apprendre que la nullité pouvait en faire autant.

Arrivés à Bayonne, Junot me laissa en arrière, et partit pour Madrid à franc-étrier avec le colonel Laborde. C'était une chose étrange, et bien particulière à l'époque, que de voir un ambassadeur franchir une distance de deux cents lieues à franc-étrier. Toujours est-il que Junot partit et nous laissa à Bayonne, ma fille et moi, nous recommandant aux soins de M. de Rayneval et de M. de Cherval, qui firent la route avec moi, marchant ainsi qu'il convenait à une digne et respectable ambassadrice de dix-neuf ans.

Comme il avait été arrêté à Paris que nous ferions un séjour assez long à Madrid, Junot s'était informé si je pourrais être logée convenablement pendant les cinq ou six semaines que j'y passerais. A cette époque, il n'y avait qu'une seule *possada*, *la Croix-de-Malte*, et ce n'était ni un lieu convenable pour moi, ni un logement commode. Nous ne pouvions raisonnablement pas demander l'hospitalité à l'ambassadeur de France; étant toute une colonie; et puis, il y avait dans la conscience de Junot une droiture qui s'opposait à ce qu'il fût le commensal de l'homme qu'il supplantait pour ainsi dire momentanément. L'intention de l'empereur avait été d'abord que nous logeassions à l'ambassade : ce fut Junot qui le supplia qu'il n'en fût rien.

Nous étions un jour à parler de cette difficulté de me loger à Madrid, et Junot, qui était toujours de ceux qui tranchent le nœud quand ils ne peuvent le couper, parlait déjà de m'envoyer à Lisbonne, sans m'arrêter autrement que deux ou trois jours à Madrid, ce qui n'était pas de mon goût, parce que je voulais au moins que ce voyage, puisque j'étais obligée de le faire, devînt pour moi un objet d'études et d'observations; et brûler Madrid me paraissait une chose peu convenable d'ailleurs aux volontés de l'empereur. Nous étions à causer de notre embarras, lorsque l'un de nos amis intimes, Alphonse Pignatelli, aimable et excellent garçon, frère cadet du comte Armand de Fuentès, également notre ami, entra chez moi pour me faire sa visite du matin, chose à laquelle il ne manquait jamais.

« Si vous voulez courir la chance d'être logée horriblement mal dans une petite maison de garçon, me dit-il aussitôt qu'il sut quel était le sujet de notre entretien, je vous offre ma maison de la *calle del Clavel* (la rue de l'OEillet), à Madrid. Je ne prendrais pas

cette licence, si je n'étais certain que vous ne trouverez rien qui puisse vous convenir. Mais je vous préviens que vous serez fort mal. Il y a quelques lits, quelques meubles; je crois bien aussi par-ci par-là quelques rideaux aux fenêtres, mais voilà tout. Voyez si vous voulez vous exposer à camper dans mon ermitage, cela vous sera encore plus commode que *la Croix-de-Malte.* »

On peut penser que nous acceptâmes avec empressement l'offre de notre ami. Il écrivit aussitôt à son intendant à Madrid, pour que le *brasero* fût au moins garni de *noyaux d'olives*, nous dit-il, et que vous ne pestiez pas autant que je le fais, moi, contre l'Espagne...

Il avait l'Espagne en grande antipathie, ainsi que son frère, mais je crois qu'Armand la haïssait encore plus qu'Alphonse. Qu'ils étaient tous deux d'excellentes créatures! et combien Alphonse surtout était un homme distingué! Il avait de l'esprit, et un esprit tout français. Il l'était d'ailleurs par sa mère. Son père, le comte de Mora (1), avait épousé la fille du comte d'Egmont; lui et son frère avaient été élevés en France, et toutes leurs manières, leur accent, tout en eux rappelait les hommes de bonne naissance de notre époque de bonne éducation; car il ne faut pas que les hommes d'un certain temps, bien qu'ils soient nés dans la rue de l'Université, ou la rue Saint-Dominique, soient dans l'illusion qu'ils soient bien appris au moins; il n'en est rien du tout. Je ne décide pas si la question est ou non meilleure dans ses résultats; jusqu'à ce que je voie sortir des Richelieu, des l'Hôpital, des Turenne, des Condé, des Molé, des Lesdiguières, des Villars, ou des hommes qui les vaillent, de cette nouvelle école, dégagée de la moindre politesse, je garderai mon opinion. Du reste,

(1) Celui dont parle mademoiselle de l'Espinasse.

je suis de même pour le parti opposé ; et jusqu'à ce que je rencontre en mon chemin, sortant de l'école républicaine, des Tibérius Gracchus, des Solon, des Lycurgue et des Léonidas, je crierai à haute voix contre le ridicule de cette affectation de grossièreté et de malpropreté que cherchent à montrer quelques-unes de ces têtes sans cervelle, qui s'imaginent qu'ils sont républicains comme Brutus, parce qu'ils ne se lavent pas les mains et qu'ils coudoient une femme dans la rue, ou bien ne la salueront pas, ou lui couperont la parole, ou enfin mille gracieusetés semblables. Mais l'une des idées les plus grotesques du parti-fou (car il ne faut pas comprendre que tout le parti républicain est de cette trempe : j'en connais dont j'honore le caractère et les opinions, que je partage même, et que je me glorifie de partager; il en est même qui voient la France surtout dans le système qu'ils caressent. Il sont au moins conséquents, et ne marchent pas sur la route de Charenton) ; l'une des idées donc que le *parti-fou* se fait une grande gloire de propager, c'est qu'il n'existe de beauté, de *vertus*, d'agréments, que chez les grisettes. Ce n'est que là que l'on trouve des charmes, de l'esprit même, enfin tout ce qui séduit. Les femmes de la bonne société !... Foin de celles-là. Une jeune femme de dix-huit ans, qui aura de beaux grands yeux bleus, comme en possède mademoiselle de La.....e, par exemple, ou bien un ravissant visage, comme mademoiselle Claire de B., une taille de nymphe, des manières gracieuses ; eh bien! tout cela ne vaut rien, parce que ces demoiselles sont des personnes bien élevées. Que voulez-vous répondre à des fous qui vous jettent au visage de pareilles pauvretés? Il faut les conduire à l'hospice des lunatiques, comme le Michel de la Fée aux Miettes.

Dernièrement quelqu'un me parlait précisément de cette volonté de ne trouver d'agrément à une femme

que si elle est la reine de Saba ou bien une grisette ; et on ajoutait que c'était l'opinion générale de la jeune génération. Mais quelle est cette folie ? demandai-je ; car enfin il me semble qu'on peut mener à l'autel, avec amour, une jeune fiancée spirituelle, bien élevée, et doublant ses charmes naturels par une éducation soignée.

— Oh ! pour une femme ! pour le mariage ! c'est autre chose, me répondit-on.

— Ah ! Eh bien ! quelle est donc l'autre raison ?

J'avoue que j'étais devenue tout-à-fait bête depuis mon attaque de choléra.

— Mais c'est parce que... parce que... Et la personne qui me disait cela ne savait comment me narrer l'affaire. Enfin elle y parvint.

— C'est parce que c'est plus commode !

Oh ! alors je partis d'un de ces bons rires que depuis si long-temps j'ai perdus de vue, et dont le souvenir m'est devenu presque étranger.

Comment !... En vérité, je ne m'imaginais pas que les régénérateurs de notre époque accommodaient ainsi la morale à leur convenance... Ainsi donc, c'est de cette façon qu'ils honorent ce peuple qu'ils reconnaissent pour leur souverain ?... C'est en proclamant leurs femmes et leurs filles les plus corrompues de toutes les classes, et en contribuant en effet à les corrompre ?... S'il en est de même de toutes les branches de ce qu'ils appellent *la lumière régénératrice*, on ne pourra bientôt plus dormir en sûreté derrière dix verroux.

Voyez un peu où m'entraînent encore mes pensées vagabondes ?... Retournons à Madrid.

Je partis donc de Bayonne, où j'avais passé trois jours très bien chez M. Dubrocq, notre banquier, et j'entrai en Espagne. Maintenant les tableaux vont changer : les personnages seront bien encore quelquefois les mêmes,

mais ils joueront sur un autre théâtre, avec d'autres costumes et d'autres décorations. L'influence de Napoléon se fera bien encore sentir, quoiqu'à l'autre bout de l'Europe ; mais déjà elle devenait universelle. Bien plus, peut-être, que Charles-Quint, il pouvait comprendre que cette monarchie unique pouvait être la sienne. Il avait eu l'art de le persuader à ceux qui l'entouraient et qui étaient également dévoués à un système tout-à-fait opposé à celui qu'ils servent maintenant. Ce qui peut être le sujet de quelques instants de réflexion, c'est le mobile que l'empereur employait pour gagner à sa cause les esprits qui pouvaient être récalcitrants malgré leur attachement à sa personne : il leur présentait l'état d'abjection où le despotisme et la superstition avaient plongé l'Espagne et le Portugal. Partant d'un point qui n'était pas positif en vérité, il offrait à l'œil attristé d'un Français vraiment patriote, et, par cela, porté à la philantropie envers des peuples malheureux, le tableau de leurs misères. C'est ainsi qu'il s'y est pris, je puis l'affirmer, en ce qui regarde Junot du moins, pour faire adopter implicitement toutes ses idées d'envahissement et de prépondérance exercée sur une nation étrangère. Car si l'on croit que dès 1804 Napoléon parlait ouvertement à ses généraux, tous enfants de la révolution, de ses plans d'asservissement et de ses projets pour l'avenir, sortant de l'intention d'être le protecteur de ces mêmes nations, on se tromperait étrangement.

CHAPITRE XVIII.

Notre entrée en Espagne. — Tableau de ce pays. — Parallèle de son état, de ses ressources en 1805 et 1806, et de ce qu'il fut plus tard. — Réflexions détaillées sur les mœurs, les habitudes, les préjugés, le caractère des Espagnols. — Quel rang l'Espagne doit occuper parmi les autres nations. — Mot remarquable de l'empereur à la suite d'une conversation avec moi.

L'Espagne d'aujourd'hui, l'Espagne de 1807, même lorsque l'armée française la traversa pour gagner la frontière du Portugal, ne ressemble pas à l'Espagne qui s'offrit à moi lorsque je fis mon entrée dans cet antique royaume, au mois de mars 1805.

Le maréchal de Villars dans ses mémoires, madame de Villars elle-même, dans le peu de pages si parfaitement spirituelles qu'elle nous a laissées, madame la comtesse d'Aulnoy, quelques autres Français, ont laissé leurs souvenirs de cette époque, c'est-à-dire, du commencement du dix-huitième siècle. En entrant en Espagne je devais avoir le désir de connaître par avance le pays que j'allais parcourir, et j'avais emporté de Paris une foule de livres que je ne cessai d'interroger depuis mon départ jusqu'à mon arrivée à Yrun, premier village espagnol. Junot se moquait de moi, et me demandait si je pouvais croire sérieusement que ce fût un guide certain qu'un livre écrit en 1700 ou en 1680. Je pensais bien un peu comme lui; mais, disais-je, il y aura toujours quelque chose. Le livre si excellent de M. de

Bourgoing ne démentait guère toutes ces vieilles coutumes d'auberges, n'offrant que des murailles dégarnies et nulle assistance. Arrivée à Bayonne, j'appris que les mesures que l'on prenait en 1680, lorsque les Français vinrent conduire à Bayonne la charmante et malheureuse fille d'Henriette d'Angleterre, étaient toujours les mêmes en 1805. Nous fîmes nos arrangements avec un homme de Saint-Sébastien, qui nous fournit une armée de mules pour traîner nos voitures; car de courir la poste à cette époque, il n'y fallait pas songer autrement qu'à franc-étrier. On pouvait, à la vérité, établir par avance des relais, mais en prévenant, et alors pour une seule voiture; et encore cela coûtait-il des sommes folles. M. Ouvrard, qui dans ce temps-là traitait d'égal à égal avec un souverain, allait ainsi de Bayonne à Madrid avec la rapidité d'une flèche; car, pour dire la vérité, je n'ai jamais été aussi vite, en courant la poste, que je l'ai fait en Espagne, dans les petites courses que j'ai faites ainsi autour de Madrid.

Il ne fallait pas songer à voyager ainsi avec cinq voitures, un fourgon, et une foule de caisses, de paniers que nous avions avec nous, parce que, étant en guerre avec l'Angleterre, nous n'avions pas voulu commettre le sort de notre bagage aux chances de la mer. Le chef des *mules* (car on peut ranger les muletiers dans la classe *mules*) s'engagea à nous transporter à Madrid en treize jours de marche. Treize jours!... Il fallait du courage pour entreprendre cette route, marquée comme une route d'étape, que rien ne pouvait changer; que notre volonté ne pouvait altérer ni d'une heure d'avance, ni d'une heure de retard. Le *mayoral* avec lequel mon interprète me faisait communiquer, me regarda avec des yeux qui semblaient m'accuser de folie lorsque je lui fis demander si, le temps étant beau et les chemins faciles, il ne pourrait pas gagner une journée sur l'itinéraire

qu'il me présentait ; il ne me comprit même pas. Depuis trente ans cet homme faisait le voyage de Bayonne à Madrid, et de Madrid à Bayonne. Il avait d'abord couché à Yrun, en partant de Bayonne, puis à Villa-Franca, puis à Tolosa, puis à Vittoria. Il ne comprenait pas la possibilité de payer le *ruido de casa* dans d'autres *possadas* que dans celles des villes que je viens de nommer ; ensuite, l'eût-il compris, il ne l'aurait pas fait, parce que M. de Villars a dit une vérité parfaite sur ces honnêtes gens-là :

Après les muletiers, disait-il, *ce que je connais de plus têtu en Espagne, ce sont les mules.*

J'en eus plusieurs preuves dans le long voyage que je fis lors de cette première excursion en Espagne, qui me faisait traverser le royaume dans sa plus grande étendue. Je revins de la même manière à mon retour en France, et il me fut facile d'examiner un peuple si voisin de nous, et si peu connu, si mal jugé. Mes réflexions sur l'Espagne diffèrent en certains points de plusieurs jugements qui ont été portés depuis notre entrée dans ce pays, lorsque la nature du caractère de l'habitant était changée par les événements qui avaient bouleversé le royaume. Ceux qui regardaient et qui parlaient après avoir jeté un coup d'œil en courant, sur une province, dans laquelle, bien souvent, ils n'entraient même pas, n'ont pu donner une idée précise du pays, alors en habit étranger et totalement déguisé, qu'ils voulaient peindre. Il y a plus ; il faut comprendre l'Espagne pour analyser ses mœurs singulières, ses coutumes imposées par les besoins, par le climat, l'avoir long-temps habitée. J'ai vu l'Espagne dans un temps tout ordinaire de paix et de tranquillité. Alors nulle haine ne faisait fermer les maisons et tirer, des fenêtres, des coups de fusil sur le Français qui passait dans la rue, ni mêler du poison au verre d'eau ac-

compagnant le morceau d'*azzuccar espongado* qu'on vous offrait. C'était de bon cœur, quoiqu'avec phlegme, qu'on vous disait :

Toda la casa es a la disposicion de usted;

et vous affligiez ceux qui, vous disant cette parole amicale, recevaient de vous un refus. Comme nous plaisantons de tout, on a trouvé très drôle de dire :

Oh! sans doute, *la casa es a la disposicion de usted*! et puis quand on veut un verre d'eau, on ne peut pas l'avoir.

Oui, sans doute, cela était ainsi ; mais à quelle époque? lorsque la nation entière s'était soulevée pour défendre la cause de son souverain. Et qui aurait parlé à l'empereur de l'attachement passionné que la nation espagnole a toujours porté à ses rois ; qui lui aurait révélé le caractère véritable des habitants de cette partie de la péninsule (car je ne mets pas du tout le Portugal, sauf quelques exceptions, et l'on sait qu'elles confirment la règle, dans la même catégorie que l'Espagne, il s'en faut de beaucoup) ; qui aurait présenté ce pays tel qu'il était à l'empereur, lui aurait épargné de grandes fautes et à la France de grands malheurs. Je sais que le général Beurnonville, qui avait été six ans ambassadeur de France à Madrid, et qui pouvait avoir des notions sûres relativement à ce peuple presque inconnu pour nous, avait parlé dans un sens fort opposé à celui d'un grand personnage qui, depuis, a trouvé à propos de démentir et ses paroles et ses conseils. Junot fit de même ; mais n'anticipons pas sur cette époque, que je puis éclairer d'un jour complet, car je l'ai parfaitement suivie, et je possède des documents certains pour appuyer mes raisonnements. Quant à présent, je crois qu'il peut être intéressant de présenter l'Espagne telle qu'elle était en 1805, avant aucune agitation, telle enfin que Cervantes nous

l'a peinte, ainsi que Lesage. L'étude de ce pays est une des choses les plus curieuses; on éprouve un sentiment tout-à-fait étrange en rencontrant au bout de l'Europe un peuple qui, marchant au milieu du désordre le plus complet dans son administration morale et physique, continue sa route dans la vie des empires avec cette même tranquillité, ce pas aussi régulier qu'il pouvait l'avoir sous Charles-Quint, lorsqu'il allait par l'univers à l'abri de la bannière de la force et de la puissance. Il n'avait pas changé. Le système héréditaire était là dans sa plus entière vigueur : le mal héritait du mal, le bien héritait du bien. Le duc de l'Infantado succédait aux huit duchés, aux vingt-sept titres de son père, comme le bandolero de Valence avait pour héritage le poignard et le couteau du sien. C'était un ordre dans le désordre tout-à-fait digne d'une profonde observation. J'étais jeune alors, mais quoique je n'eusse que vingt ans, j'aimais à observer; et puis j'avais près de moi un ami dont les rares lumières étaient précieuses pour me guider dans mes observations. Combien je me trouvais heureuse de les avoir faites avec une scrupuleuse sévérité, lorsque je me trouvai en Espagne, six ans plus tard, au milieu du bouleversement général, de l'incendie de tout ce pays, que nous avions allumé de nos propres mains. Lorsque je serai à ce moment, je rapporterai une conversation que j'eus à Saint-Cloud avec l'empereur. Elle le frappa à un tel point que je sais qu'il dit le même soir :

« Madame Junot m'a dit, sur l'Espagne, des paroles si étranges que je croyais qu'elle extravaguait.... *Mais ce pourrait bien être* NOUS *qui fussions des fous.* »

Ceci fut dit à un retour de Bayonne en 1808, au mois d'août. A cette époque je ne connaissais l'Espagne que comme elle était avant l'invasion. Je la voyais comme je l'avais vue. Il y avait surtout en *Castilla*

Vieja, en 1805, un sentiment pour l'empereur, qui tenait vraiment de l'affection. Je parlais donc d'après ce que *j'avais vu et senti*, et ce que l'empereur *avait vu et senti* en 1808 et 1809 ne s'accordait guère avec mes paroles, et pourtant tout était conséquent.

Les coches de colleras ont été trop souvent décrits pour que j'en fasse ici une nouvelle peinture. Je dirai seulement ma terreur lorsqu'à une descente rapide, bordant un précipice de trois cents pieds de profondeur, dans une route fort belle et pavée de grandes dalles à la manière des voies romaines, car c'est encore un des beaux héritages de l'Espagne, le mayoral lança ses sept mules pour qu'elles en usassent à leur caprice et volonté. Or, comme ces dames ne tiennent à la voiture, comme on le sait, que par une simple corde qui vient se rattacher à la cheville-ouvrière, mais qui du reste n'est aucunement fixée au timon, que même on enlève, on peut juger de l'effroi qu'on éprouve en se voyant à la merci de ces bêtes quinteuses et singulièrement fantasques et contrariantes. La voiture de ma fille surtout, aussitôt que je la vis entraîner avec cette rapidité étonnante, me causa un saisissement et un serrement de cœur qui voilèrent mes yeux et me rendirent froide. Je voulus crier, je poussai même un cri perçant, mais je ne pus recommencer, mon gosier s'était contracté. Arrivés au bas de la montagne, le *mayoral* et son *zagal* étaient à peine essoufflés, quoiqu'ils eussent suivi à pied leurs méchantes péronnelles de bêtes; ils se mirent à rire en voyant ma figure consternée, et vinrent à la portière en tendant la main.

— Qu'est-ce donc qu'ils veulent? demandai-je à mon interprète.

— Ils demandent *la bonne main* à votre excellence, comme en Italie, me dit l'homme, parce qu'ils ont été bon train en descendant.

— *Para bendir su eccelencia*, dit le mayoral en venant à ma portière la main tendue vers moi, et essuyant son front, comme s'il eût fait la plus belle besogne du monde. On me dit que c'était l'usage, et qu'il fallait lui donner. Mais je lui aurais plutôt adressé des injures que donné de l'argent, si j'avais suivi mon mouvement.

Rien n'est comparable à cette première vue d'un pays si étrangement opposé au nôtre, et par ses coutumes, et par son langage, et par ses mœurs. L'Angleterre, séparée de la France par le détroit, est bien moins différente de notre pays que l'Espagne ne l'était du dernier village de la France, situé sur le bord de la Bidassoa. Je partis le matin de Saint-Jean-de-Luz et fus coucher à Yrun, misérable bourgade de l'autre côté de ce bout de ruisseau, ou plutôt de marais, pour parler plus juste, dans lequel est cette île de la Conférence, où le ministre fripon disait au ministre honnête homme : *Il n'y a plus de Pyrénées*. Une semblable parole dite en 1660 devait faire espérer qu'en 1805 on trouverait au moins vestige de quelques rapports entre les deux peuples; mais il n'en existait aucun. Et bien plus, malgré l'alliance apparente qui était grandement mise à découvert depuis le directoire, malgré cette fraternité qui semblait établie entre les deux nations, je m'aperçus que les deux peuples n'étaient pas amis dans la frontière. . . . La curiosité que nous inspirions n'avait rien de bienveillant, et je suis sûre que dans les *possadas* on nous faisait payer le *ruido de casa* bien plus cher qu'à un Italien, et peut-être même qu'à un Anglais, bien qu'il fût hérétique.

En passant à Buytrago, où nous nous arrêtâmes pour déjeuner, je demandai à voir un château qui avait appartenu au duc de l'Infantado. J'avais par un hasard singulier une relation fort étendue de ce que cette habitation était en 1680. Le curieux de la chose était surtout de la

posséder : je voulais donc juger de la vérité de la voyageuse. Mais hélas ! ce n'est pas en Espagne qu'un château résiste cent vingt-cinq ans. Je ne vis que des ruines ; et pourtant en 1680, il existait alors des choses précieuses dans cette maison. Il y avait, entre autres raretés, un tableau qui représentait la princesse d'Éboly, cette femme dont la beauté et l'esprit captivèrent Philippe II. Le duc de l'Infantado descend en ligne directe, par les femmes il est vrai ; mais en Espagne, cette différence est nulle et ne fait rien ; aussi dit-on : descendre *en ligne directe*, bien que cette ligne soit féminine ; le duc de l'Infantado descend donc de ce don Ruy Gomez de Silva, que Philippe II fit duc de Pastrane et prince d'Éboly. Je savais que ce tableau existait ; mais le château n'étant jamais habité, n'était plus que des ruines assez peu sûres même à parcourir, à ce que me dirent l'alcade et le curé que je questionnai. Le curé parlait français, et j'en fus très contente ; il connaissait l'histoire de ce tableau, que, du reste, j'ai retrouvé dans le palais du duc de l'Infantado à Madrid, avec son même cadre d'argent ciselé dans lequel on retrouve encore des traces de dorures. La princesse d'Éboly, alors maîtresse de Philippe II, y est représentée assise sous un pavillon attaché à quelques branches d'arbre. Elle vient de se lever, et plusieurs amours préparent tout ce qui est nécessaire pour une toilette de chasse. La princesse était ravissante de beauté ; mais elle ne pouvait être bonne puisqu'elle a aimé Philippe II. Elle avait aussi été placée dans un autre tableau que je savais avoir été également à Buytrago ; et c'était surtout celui-là que je désirais voir, parce qu'il s'y trouvait un homme célèbre, c'est don Carlos. Ce tableau existait encore en 1804, dans la famille de l'Infantado ; c'était une chose précieuse et que je désire que les malheurs de la guerre lui aient laissée. Ce tableau représentait

l'entrée de la reine Élisabeth de France à Valladolid lorsqu'elle fut y chercher un trône et un tombeau. Don Carlos y est représenté à cheval, ainsi que la reine; car alors les reines d'Espagne faisaient toujours ainsi leur entrée. Don Carlos était vêtu de blanc avec un pourpoint tailladé et tout brodé de pierreries; sur sa tête, il avait un petit chapeau relevé sur le côté et tout couvert de plumes blanches. Le prince était pâle et assez beau; il avait les cheveux blonds et même un peu hasardés, mais pas autant que son père et son aïeul. Ses yeux étaient bleus, et si le peintre ne l'avait pas flatté, ils étaient beaux. La reine était vêtue d'une robe de satin bleu dont le corps de jupe était en velours découpé sur du brocard d'or, montant jusqu'au col et boutonné par de gros boutons de rubis. Les manches étaient fort étroites avec de grands ailerons aux épaules, et les manches, aussi longues que sa jupe, pendantes à partir de l'épaule et se rattachant aux côtés avec des roses de diamants. Un très grand vertugadin, qui devait être fort incommode à cheval, soutenait sa jupe de satin bleu tailladée en bâtons rompus sur du brocard d'argent. Elle portait une fraise très haute et très roide, dans laquelle s'enchâssait un très joli visage. Sur sa tête était un petit chapeau de velours noir dont le bord n'avait pas plus d'un doigt de largeur, et dont la forme était presque juste à sa tête; de gros diamants formaient une sorte de cordon pour le fixer, et sur le côté gauche était un petit bouquet de plumes blanches attaché avec une aigrette de pierreries... Sur son corps de jupe, on voyait une foule de chaînes en perles d'une extrême grosseur et de pierreries qui devaient être admirables. Une chose qui me frappa, fut le mouchoir qu'elle tenait à la main en même temps que la bride de son cheval; ce mouchoir était brodé presque en entier, comme le serait un mouchoir de nos jours fait pour une élégante

qui n'aurait pas fort bon goût. Sa seule différence, c'est qu'il y avait du fil d'or passé dans la broderie. Sur un balcon, on voyait le roi Philippe II avec son regard sinistre, ses cheveux roux déjà blanchissants, son visage long et blême, vieux, ridé et laid; il portait un habit de velours noir avec le collier de la Toison d'or, et paraissait poursuivre de son œil faux et méchant les malheureuses victimes qui passaient au-dessous de lui. Ce tableau, dont j'ignore le nom d'auteur, est d'une bonne peinture; et cela est naturel: cette époque était celle de la renaissance des arts, et l'Espagne fut grandement privilégiée par les grands talents qui donnaient alors le produit de leur savoir. J'ai placé ici la description de ce tableau, parce qu'il devait, selon mon itinéraire, se trouver sur mon chemin en allant à Madrid. Je devais aussi trouver le château de Lerma, sur un coteau à quelques centaines de toises de la bourgade qui porte ce nom. Ce château, bâti par le cardinal de Lerma, et dans le temps où il fut construit, offrait l'aspect d'une habitation royale, avec ses triples arcades, ses pavillons, ses cours spacieuses; et tout ce que le faste le plus ambitieux peut produire avec de l'argent et de la puissance, était réuni dans cette habitation d'un *privado* (1): mais je ne trouvai plus que des bâtiments presque ruinés. Ce château appartenait, comme il appartient encore, au duc de l'Infantado. Je ne parlerai pas maintenant de Burgos, de Valladolid, parce que Junot m'attendait à Madrid, et que je ne vis toutes ces villes que lors de mon retour en France. Je ne les vis même avec le détail qu'elles méritent que dans le temps *de ma campagne*, lorsque je les habitai plusieurs mois, mais avec le sentiment que devait produire le souvenir des années antérieures, et surtout celui du caractère original

(1) Ministre favori.

que la guerre lui fit prendre. C'est pourquoi je pense que la relation de mon voyage en Espagne offrira plus d'intérêt, prise à l'époque de mon ambassade en Portugal.

J'arrivai à Madrid le 10 de mars, à trois heures de l'après-midi. Junot, qui était prévenu, vint au-devant de moi avec le général Beurnonville, notre ambassadeur à Madrid. J'avais connu le général Beurnonville à Paris, et je fus charmée de le voir. Après que Junot m'eut embrassée ainsi que sa fille, il m'annonça qu'Alphonse Pignatelli ne nous avait pas menti en nous prévenant que sa maison était à peine logeable.

« Figure-toi une sorte de *possada* un peu mieux arrangée que le reste, mais n'ayant pas même une chambre convenable. » « Madame de Beurnonville est aux regrets, me dit alors le général, de ne pouvoir vous offrir un logement à l'ambassade de France ; mais nous sommes aussi fort mal, et nous-mêmes nous en sommes à la plainte. »

Tout cela se disait en cheminant vers la calle del Clavel, où était située la maison d'Alphonse Pignatelli. Les deux ambassadeurs étaient montés dans ma voiture, et nous arrêtâmes enfin devant notre demeure temporaire. Je vis d'abord une maison blanche, ayant tout-à-fait l'aspect d'une maison anglaise ; une petite porte, ainsi qu'on en voit beaucoup à Madrid comme à Londres, quelque différence qu'il existe d'ailleurs entre les deux villes, un marteau en cuivre parfaitement luisant, puis un charmant petit vestibule éclairé par un jour doux, pavé en marbre et bien sablé comme dans une habitation flamande ; l'escalier était, ainsi que la maison elle-même, petit, mais élégant et de bon goût. Nous arrivâmes ensuite dans une antichambre, une salle à manger : tout cela charmant. Le salon, la chambre à coucher, tout était parfaitement simple ; ce qui, dans un pays où la moindre chose est doré comme un calice,

devait faire paraître cette maison fort peu convenable pour un homme comme don Alphonse. Le lit de la chambre à coucher était une corbeille en bronze doré, de laquelle paraissaient sortir une grande quantité de fleurs admirablement ciselées. Au-dessus était passé, dans un anneau doré, un immense voile de gaze pourpre, brodé d'une lame d'or de la largeur d'un doigt, descendant en façon de rideaux, et formant ce qu'on appelle dans les pays chauds une *moustiquière*. Les matelas du lit étaient en satin blanc; la tenture de la chambre en nankin des Indes, avec une large broderie en laine pourpre formant des arabesques. De grands divans, des meubles parfaitement *confortables* complétaient l'ameublement de cette charmante retraite, que des tableaux de prix, de belles porcelaines, des bronzes de France, achevaient de faire la plus agréable habitation qui fût bien certainement à Madrid, après les deux maisons de la famille d'Ossuna et celle de la marquise d'Arizza.

Ces deux messieurs s'amusaient de mon étonnement. Junot me dit qu'il avait organisé cette petite conspiration pour me donner le plaisir de la surprise, et, dans le fait, elle fut entière; car, d'après ce qu'Alphonse m'avait dit à Paris et ce que m'avait confirmé Junot, je m'attendais à trouver une maison de garçon, mal en ordre, et *inlogeable*.

Madame de Beurnonville venait de se marier; elle était une demoiselle de fort grande maison; son père était le comte Louis de Durfort, frère du *Beau Durfort*. Madame de Beurnonville avait été parfaitement élevée; elle était douce, son esprit avait une finesse tout agréable, d'une malice qui jamais n'était offensante; je n'ai vu à personne ce désir de plaire qui guidait toutes ses actions tout en conservant néanmoins de la dignité. Elle était non-seulement considérée à la cour

de Madrid, mais fort aimée. Sa réputation était également parfaite à Venise, où elle avait passé une partie de sa jeunesse. Son frère, le comte Amédée de Durfort, et sa sœur, mademoiselle Amélie de Durfort, étaient tous deux avec elle. Le général Beurnonville (1) avait eu le bon esprit d'apprécier l'entourage que lui offrait sa nouvelle famille.

Une personne qui leur était étrangère, mais que ses relations mettaient en rapport avec eux, était le premier secrétaire d'ambassade, M. de Vandeuil. Je le place dans le petit nombre des personnes dont le souvenir m'offre à la fois un aspect de bonté loyale et d'esprit juste, et toujours d'accord avec la raison. M. de Vandeuil est le petit-fils d'un homme célèbre, et n'avait aucun des inconvénients de son alliance, c'est-à-dire que, comme beaucoup de rejetons de gens illustres, il ne vous jette pas à la tête la célébrité de son aïeul, et cependant elle en vaut la peine, car cet aïeul est Diderot : madame de Vandeuil est sa fille.

La cour avait quitté l'Escurial pour Aranjuez lors-

(1) Une réclamation des plus bizarres m'a été faite par la famille du général Beurnonville. Dans l'un de mes précédents volumes, j'ai dit qu'il *s'appelait lui-même* l'Ajax français, et non pas qu'il s'était nommé lui-même ainsi, chose fort différente. Je suis malheureuse d'avoir été assez sotte pour ne pas exprimer non-seulement ma pensée, mais la vérité. Je n'ai pas lu les onze ou douze biographies que l'on m'a envoyées copiées avec une belle et parfaite écriture; mais j'ai le plus profond respect pour la personne qui me les a adressées, et je n'en mets aucune en doute. Le moyen d'abord de le faire : elle sont en partie tirées des journaux du temps, et je ne discute pas leur parfaite autorité. Mais ce que je persiste à dire, c'est que le général Beurnonville, parlant à ma personne, à Madrid, m'a dit plus de vingt fois, en citant tel homme de notre armée que l'empereur venait de nommer maréchal :

« Vous conviendrez qu'il est dur de voir un blanc-bec comme ce petit Murat, comme ce Lannes, devenir les puissances de l'armée, tandis que je demeure dans l'obscurité, moi qui les ai faits sous-lieutenants !.... eux qui étaient à peine sous-officiers quand j'étais ministre, général en chef !.... quand on m'appelait l'Ajax français ! »

que j'arrivai à Madrid. Le printemps était alors dans toute sa pompe, et ce moment de l'année était le plus favorable pour voir cette charmante retraite royale. Déjà en traversant la Castille j'avais foulé les plantes les plus odorantes et les plus rares dans notre flore parisienne. Les champs des environs de Burgos m'offrirent à mon passage de vrais trésors en histoire naturelle. La province de Guipuscoa et Alava est encore plus riche, parce qu'il s'y joint des minéraux admirables. J'ai trouvé près de Buytrago deux grenats et un cristal de Titan, que j'ai fait tailler ensuite et qui étaient fort beaux. Un des principaux ornements de ces prairies, objet déjà fort rare en Espagne, c'est l'asphodèle (*asphodelus ramosus*). Une autre plante, qui fleurit dans toute l'Espagne, est un thym très odorant (*thymus mastichina*) : on le retrouve dans toutes les provinces. J'aimais la botanique avec passion, et j'avoue que je fus agréablement surprise de trouver un aussi charmant moyen de distraction dans mon long voyage. En entrant en Espagne, je m'étais persuadée que je ne rencontrerais que des sables et des rochers ; j'étais loin de m'attendre à ne marcher que sur un tapis diapré, brodé des plus belles fleurs. Les deux Castilles, mais principalement la Vieille, sont une mine féconde pour les naturalistes. C'est en Espagne que je vis pour la première fois, près de Burgos, à *Quintanapalla*, mauvais et affreux village, le chêne vert appelé *quercus Bellotas*, et une autre espèce de ces chênes que Lamarck appelle *quercus Lusitaniæ* (1). Elle produit la vraie *bellota*, le gland doux qui peut se manger.

Autour de Madrid la nature est moins belle, le sol

Voilà ce que je puis certifier, parce qu'il n'y a point erreur. J'ai une très bonne mémoire, et me rappelle parfaitement ce qui me frappe dans une conversation; et certes ce mot était de nature à le faire.

(1) D'autres le nomment *Quercus Valentina*.

est ingrat, le terrain nu et ouvert ; et cette vaste plaine qui l'entoure n'est interrompue dans sa monotonie que par quelques collines arides et sans arbres, si l'on en excepte l'olivier et le chêne vert, tous deux bien plus propres à rendre un paysage triste que pittoresque. En remontant le Mançanarez, on arrive à un bois de chênes verts qui s'étend jusqu'au Pardo, château de plaisance où se rendait souvent Charles III. Voilà le seul côté de Madrid auquel je trouvai de l'agrément. Les montagnes sont là plus rapprochées et forment un contraste avec la plaine, qui est assez agréable. Il y a un peu d'ombrage et des troupeaux de daims très nombreux. Le château de chasse, soit qu'il fût abandonné, comparativement à ce qu'il était sous Charles III, me parut triste et désert, et, comme toutes les maisons royales en Espagne, n'ayant rien qui rappelât la souveraineté.

A l'époque où je fus en Espagne pour la première fois, les habitudes de la cour étaient encore celles qui lui avaient été données par Philippe V, qui lui-même les avait apportées de France. Madrid était abandonné toute l'année par la cour ; elle habitait Aranjuez, lieu admirable, dans une position toute champêtre et vraiment romantique ; il est situé dans une belle vallée sur le Tage, au sud-ouest de Madrid : tout ce qui entoure l'habitation royale n'est que verdure, ombrage et fleurs. Mais le peu de soin que l'on prend des canaux et des eaux qui circulent dans ces belles prairies, rend le séjour de la cour impossible dès que les chaleurs se font sentir. Aussitôt que le mois de mai est écoulé, la famille royale quitte Aranjuez et part pour le sitio de *la Granja* ou *San-Ildefonso*, mauvaise imitation de Versailles, entreprise par Philippe V. La Granja est située au nord de Madrid sur la pente d'une chaîne de hautes montagnes. Cette position rend ce sitio une demeure en effet convenable pour l'été. Aussi la famille royale y passe-

t-elle juin, juillet et août. Le troisième sitio est *San-Lorenzo* ou l'Escurial. C'est à lui que Philippe II a donné le cachet de son farouche et âpre caractère. L'histoire de son règne est écrite sur ces murs noirs, cette masse de pierres présentant à la fois un palais et un monastère, mais sans aucune majesté, et sans l'austérité et sans cette physionomie religieuse que doit avoir un cloître. Il forme la résidence royale depuis septembre jusqu'en décembre, c'est-à-dire, pendant le temps le plus froid de l'année. Et cependant, comme l'Escurial est bâti dans un site ouvert sur la pente du Guadarrama, le climat y est très rigoureux. Les vents y règnent surtout avec violence. Les montagnes qui l'entourent sont formées de rochers nus et brisés. La nature est morte près de ces régions couvertes d'une neige éternelle, ou bien de ces rochers sans cesse frappés par un soleil ardent. Je reviendrai sur l'Escurial lors de mon retour en France. C'est alors que je l'ai vu très en détail, m'y étant arrêtée trois jours. Quant à présent, j'ai voulu donner une idée des habitations que la famille royale parcourait. En parlant d'une aussi bizarre manière d'arranger la vie, il était nécessaire de donner le *portrait*, si l'on peut parler ainsi des lieux de *campement*, d'une famille royale *nomade*.

Junot ayant pris toutes ses mesures et fait tout ce qui lui avait été ordonné, je demandai à être présentée, et je le fus au roi et à la reine d'Espagne, ainsi qu'au prince et à la princesse des Asturies, le 16 mars de l'année 1805, la cour étant à Aranjuez. Comme je ne devais pas demeurer à Madrid, et que ce n'était qu'en passant que je rendais mes devoirs à la reine, je ne fus pas présentée par mon ambassadrice, mais je le fus en *confidenzia*, c'est-à-dire *en intimité*. Cette présentation porte avec elle un cachet assez sigulier pour que j'en parle en détail, ainsi que je vais le faire dans le chapitre suivant.

CHAPITRE XVIV.

Physionomie de l'Espagne et du Portugal avant la guerre. — L'empereur attache une grande importance à être l'allié de ces deux pays. — Fanatisme national des Espagnols. — Détails sur la famille royale et le prince de la Paix. — Parallèle de ce dernier avec Orloff, *favori* de Catherine. — Impôt sur les voitures. — Beautés des routes. — Inscriptions. — Recherches historiques et statistiques sur Madrid. — Madame de Beurnonville. — Son aimable réception. — Pourquoi les lumières de la civilisation pénètrent dificilement en Espagne. — Dévotion des femmes espagnoles. — Passions des Espagnols pour les spectacles, les joûtes, les tournois. — Mot du comte d'Aguilard. — Orgueil castillan. — La duchesse d'Ossuna. — Les marquises de Santa-Crux et de Camarasa. — La marquise d'Arira. — Madame Carrujo. — Sa fille, madame la comtesse Merlin. — Mes douze premières années. — La marquise de Santiago. — Ses ridicules. — Le sourcil postiché.

Je vais donner un aperçu de ce qu'étaient Madrid et l'Espagne à l'époque où je les ai vus avant la guerre; avant même que les intrigues de quelques hommes obscurs eussent fait tomber ce royaume dans les piéges qui lui furent tendus de toutes parts, et qui, en irritant contre nous l'esprit du pays, en ont totalement changé l'aspect non-seulement moral, mais physique. Le Pórtugal sera soumis par moi à la même enquête de souvenir. Je le peindrai comme je l'ai vu. Les notes et les correspondances que j'ai sous les yeux en ce moment, en aidant mes souvenirs me rendent cette tâche plus facile qu'aucune autre (1). A l'époque où je vis

(1) Je ne m'arrêterai pas à faire une relation de mes voyages en Es-

l'Espagne en allant à Lisbonne, tout était tranquille et ne faisait présumer aucune invasion dans le pays, surtout de notre part. L'alliance de la France, au contraire, avec l'Espagne était plus étroite que jamais. On armait dans tous les ports de l'Andalousie pour joindre la flotte espagnole à la nôtre. Junot était spécialement chargé de dépêches secrètes à cet égard. Il devait entretenir le prince de la Paix relativement à cette alliance, dont l'empereur faisait alors un grand cas. La marine espagnole était encore formidable; elle l'était surtout moralement : le combat de Trafalgar n'avait pas eu lieu.

La société de Madrid avait aussi dans ce temps un aspect et une couleur que l'on n'y retrouve plus. C'est un beau tableau, toujours du même maître, mais retouché par un élève dont la manière différente forme des taches dans l'ouvrage. L'Espagne avec sa couleur véritablement locale, ses usages singuliers mais adaptés au pays, les coutumes faites pour le caractère de ses habitants, tout, jusqu'à ce costume que les femmes étrangères étaient obligées de prendre sous peine d'être insultées si elles étaient sorties le matin sans l'avoir revêtu, tout en eux me plaisait et m'attirait.

Un autre coup d'œil observateur que je suis aussi très heureuse d'avoir été à portée de donner dans le temps dont je parle, est celui qui m'a fait connaître la famille royale et l'homme qui gouvernait l'Espagne à cette époque avec un sceptre de roseaux au bout desquels se trouvaient quelquefois des pointes de fer aiguës qui blessaient vivement cette nation généreuse. Le prince de la Paix est une de ces figures bizarrement célèbres, qui ont un renom fameux sans que rien le légitime. Nous avons vu la même chose en Russie : Orloff

pagne et en Portugal. Mais chacun *voit* avec des yeux différents. Mes impressions sont à moi ; je ne donne que celles-là.

fut attaché à la renommée de Catherine par un lien sinistre; toutefois la renommée de cette femme, quelque injuste qu'elle ait été, avait une lumière sanglante qui en faisait un phare au milieu de ses déserts. Orloff était auprès, et quelques jets de cette lueur l'avaient éclairé. Mais l'histoire du prince de la Paix est un des plus curieux résultats de l'effet que peut produire une liaison illégitime. J'ai eu beaucoup de détails sur lui et sa vie en général pendant mes différents séjours en Espagne. Je les donnerai, ainsi que l'opinion que Junot eut de lui après une correspondance assez longue qu'il entretint avec lui et dont il m'est demeuré des lettres de la propre main du prince de la Paix et écrites en castillan.

J'ai déjà dit combien je fus frappée de l'espèce de désolation qui régnait alors autour de Madrid. Depuis que j'avais quitté le lion de pierre qui désigne la séparation de la Nouvelle et de la Vieille-Castille, je n'avais vu qu'un pays aussi nu, aussi aride qu'un désert : ni jardins, ni châteaux, ni culture, ni maisons de plaisance, rien qui annonçât une grande ville. Ce lion de pierre, portant une inscription, est à l'entrée d'un chemin, le plus admirable que j'ai vue. C'était la voie romaine dans les beaux temps de Rome, alors qu'elle laissait des vestiges de sa grandeur dans des pays reculés, où elle se retrouve encore après plus de deux mille ans. Notre artillerie, celle des Espagnols, le passage continuel de nos troupes, ont fait un tort considérable à ces belles routes, et c'est encore là un de ces souvenirs qui ne peuvent plus être renouvelés maintenant. L'inscription du lion est ainsi conçue :

FERNANDUS VI,
PATER PATRIÆ,
VIAM UTRIQUE CASTILLÆ
SUPERATIS MONTIBUS FECIT.
AN. SALUT. M.DCCXLIX,
REGNI SUI IV.

Ce Ferdinand VI était le fils de Philippe V et de la princesse Farnèse. Il est étrange que la vanité porte à faire un monument aussi fastueux avec une inscription pour signaler quelques lieues de chemin fait au milieu d'un pays dans lequel on ne trouve pas une maison, pas une trace de culture!... et puis de s'appeler avec cela le père de la patrie...

Mais si rien n'annonce la capitale de l'Espagne en approchant d'elle, on est frappé en entrant dans la ville et en la traversant. Ses rues sont larges, droites; la rue d'Alcala, où logeait l'ambassadeur de France, dans l'hôtel du comte del Campo d'Allange, ambassadeur, à l'époque dont je parle, d'Espagne à la cour de Lisbonne, est une des plus belles rues de l'Europe; c'est notre rue Royale, mais pendant un espace du triple de longueur au moins, et terminée d'un côté par la magnifique promenade du Prado et le beau palais du duc d'Albe (1), et de l'autre par la porte del Sol. La Grande-Rue, celle de Tolède, dont il est tant parlé dans *Gil-Blas* et dans les romans espagnols, la rue d'Atocha, sont plus belles qu'aucune de celles de Londres et de Paris.

Madrid ne fut long-temps qu'un petit bourg inconnu appartenant aux archevêques de Tolède. Ce fut Philippe II qui en fit le premier un lieu de résidence royale. Il fut séduit dans le choix qu'il fit de Madrid par la salubrité de l'air malgré son inconstance, et celle de ses eaux. Elles sont abondantes : dans presque tous les quartiers de la ville on voyait des fontaines qui, par exemple, étaient toutes détestables comme exécution de sculpture et de dessin, chose assez extraordinaire à une époque qui était celle de la renaissance, et où l'Es-

(1) A l'époque où j'étais à Madrid la première fois, ce palais immense était commencé depuis long-temps, et menaçait de tomber en ruine avant son entière construction.

pagne acquérait les plus beaux chefs-d'œuvre de tous les arts. Je me rappelle qu'en voyant surtout la fontaine d'une petite place irrégulière nommé *Anton Martin*, je ne pus m'empêcher de rire. C'était un assemblage de *choses*, car en vérité les objets ne peuvent être définis, qui ressemblait à un amas fantastique formé par un lutin. Il en était de même de la fontaine qu'on voyait sur la place appelée, je ne sais pourquoi, *Puerta del Sol*. Je crois que sous le règne du roi Joseph, elles ont disparu toutes deux. Je ne parle pas ici des fontaines du Prado, c'est une chose à part. Du reste, en ma qualité de buveuse d'eau, j'ai parfaitement apprécié la bonté remarquable de celle que donnent ces fontaines. Elle est excellente. Cela vient, je crois, de la grande quantité de détours qu'elle est obligée de parcourir.

Après quelques heures de repos, j'allai à l'ambassade de France, où je fus reçue par l'ambassadrice, madame de Beurnonville, dont j'ai déjà fait le portrait. Je ne puis trop me louer de ses prévenances et de la manière aimable avec laquelle elle m'a accueillie. Elle était fort bien vue à Madrid, où sa naissance lui avait assuré d'avance une réception favorable; dans un pays où la noblesse est *tout*, il était d'une haute importance que la femme au moins de l'ambassadeur fût à l'unisson des idées du pays. L'impression que produisait l'empereur par la magie de sa gloire, et qui se réflétait sur ses généraux, n'était pourtant pas suffisante, et cela je l'ai vu, pour contenir l'opinion des personnages même les plus élevés. Un préjugé aussi profondément enraciné ne peut recevoir en un jour une nouvelle greffe et porter à l'instant son fruit. La preuve en est positive. Nous avons bouleversé l'Espagne, nous l'avons occupée six années; nous lui avons imposé un roi, un code, des opinions. Qu'a-t-elle pris?.... qu'a-t-elle gardé?... Des

germes de volonté libérale?... Croit-on donc en France qu'il n'y avait pas en Espagne, et depuis long-temps, des esprits droits à côté des esprits fourchus?.... Des hommes qui tendaient à redresser les opinions et les pensées féodales et superstitieuses? J'aurai plus tard l'occasion d'en fournir des preuves; j'ajouterai même une singularité qui peut faire l'objet d'une profonde réflexion : c'est que plus tard, lorsque j'y revins avec une armée apportant cette volonté tyrannique que l'empereur avait commandé à ses généraux en chef d'exercer sur l'Espagne pour la dompter, je puis affirmer que je trouvai une différence totale dans les esprits. — J'ai beaucoup vu un chanoine nommé don Andrès Macanaz; cet homme avait du romain, ou plutôt du spartiate dans l'âme. Eh bien! il avait arrêté la publication d'un ouvrage fort remarquable sur la liberté des peuples et sur les droits de quelques villes de la Vieille et de la Nouvelle-Castille, tout-à-fait copié sur la constitution de don Juan de Padilla et capable de renouveler la *Germanada*. Cet ouvrage, qui même aujourd'hui pourrait passer pour être l'œuvre d'un homme du mouvement et d'un homme passionné, lui parut hors de son lieu dans un moment où les Espagnols, loin de chercher des défauts à leur souverain et à leur forme de gouvernement, devaient au contraire les dissimuler aux yeux du conquérant, qui prendrait le prétexte de l'expression de leur malheur pour venir à leur aide. Cette pensée, sans doute exagérée peut-être, mais au fond juste et positive, a été celle de beaucoup d'Espagnols instruits, et a fait faire un pas rétrograde immense à la lumière qui devait se répandre dans la péninsule, mais par les soins de ses propres enfants. J'ai la plus haute admiration pour le caractère espagnol. Je l'ai étudié à différentes époques, je l'ai vu ce qu'il est, c'est-à-dire grand, et capable des plus généreux et des plus remar-

quables efforts. Lorsque je fus en Espagne en 1804, ainsi qu'en Portugal, voici l'impression que me firent les deux peuples. Cette impression n'est pas le résultat de mes souvenirs consultés aujourd'hui, après avoir traversé toute l'époque des guerres de la péninsule, elle est transcrite d'après mes lettres de ces deux années 1804 et 1805. Ces lettres, ainsi que toutes le pièces originales dont il a été question dans mes Mémoires, seront déposées chez mon éditeur.

Voilà comme j'ai vu l'Espagnol avant que notre invasion ait altéré une partie de son caractère, et lorsqu'il était encore dans son repos et dans son état naturel.

J'ai remarqué en lui de grandes vertus et de grands défauts ; mais il est rarement vicieux, et alors ses vices sont plutôt un effet des circonstances que de sa propre nature. Les Espagnols ont une discrétion remarquable, que la passion, la colère ne font pas enfreindre, mais qui pourtant n'a rien de la dissimulation. Ils ont une grande patience ; et cette vertu est peut-être ce qui nous a été le plus nuisible dans notre expédition malheureuse contre eux, parce qu'il s'y joignait un amour constant pour leur souverain, et une superstition que les moines mettaient à profit, et d'autant plus facilement que les Espagnols sont dévots et de bonne foi ; du moins l'étaient-ils à cette époque. Je sais que depuis il s'est glissé parmi eux un poison dangereux pour un peuple quand il n'est pas éclairé : c'est une instruction ébauchée, apprenant l'incrédulité et *l'esprit fort*. C'est *un des dons* heureux que nous leur avons faits. La dévotion des femmes avait un caractère qui me frappa et me toucha en même temps ; elle était tout entière à la Vierge. Elles l'adorent en Espagne sous mille noms différents, et chaque jour est une fête nouvelle. En tout, la manière d'être des Espagnols dans leur religion, si je puis m'exprimer ainsi pour un sujet aussi

grave, étonne d'abord. Cette grande quantité de saints, qui arrivent toujours en troupe dans leurs prières, avant que les noms de Dieu ou de Jésus-Christ soient prononcés, est assez bizarre pour étonner un Français surtout, dont la religion est simple dans son rite, comparée à celle des Espagnols.

Tout ce qu'on raconte sur l'Espagne relativement à l'horreur que les habitants ont de l'ivresse est parfaitement vrai. Avant l'invasion, j'ai traversé la péninsule dans sa plus grande longueur, et je n'ai vu que deux hommes ivres qui étaient, l'un Français et l'autre Catalan, matelot, et ne connaissant de son pays que le nom. On voit dans Strabon, qu'un Espagnol se jeta dans un bûcher de honte d'avoir été appelé *ivrogne* (1). Je ne sais si aujourd'hui ils seraient aussi susceptibles. Je ne le crois pas. C'est encore une altération qu'ils nous doivent.

Mais il est une remarque essentielle à faire en parlant de l'Espagne, c'est qu'elle fut conquise et habitée tour à tour par tant de peuples différents, qu'elle a conservé une teinture de ces peuples dans les provinces qu'ils ont le plus long-temps occupées. Ce n'est donc que dans le caractère des habitants du cœur de l'Espagne qu'il faut étudier l'Espagnol. Notre dernière invasion, quelque courte qu'elle ait été, leur a laissé pour adieu des traces ineffaçables. Les vainqueurs imposent toujours avec leurs bras une portion de leur caractère. Cet amour des tournois, ce goût pour les spectacles, comme *las parejas*, les joûtes de la *maestranza*, que j'écrirai plus tard, cette galanterie respectueuse pour les femmes, ce goût fastueux pour les titres, et cette habitude de parler en métaphores et en hyperboles, leur viennent des Maures, tandis que les Africains Bérebères leur ont

(1) Quidam ad ebrios vocatus in rogum se injecit.

laissé la gravité dans le maintien et dans le discours, cette jalousie qui les rend vindicatifs et méfiants. Les Goths, leurs ancêtres, et ceux qui sont vraiment les fondateurs de l'Espagne, leur ont donné la franchise, la probité et la bravoure. Quant à leur superstition, je crois que la source en est à l'époque de la longue invasion, ou plutôt de l'importation des Romains dans la péninsule. Ils étaient bien superstitieux. Que voyons-nous aujourd'hui dans Rome et dans toute l'Italie? le même défaut abrutissant la religion. La superstition n'a fait que changer de but et d'objet. L'espagne a fait de même. Ceci, après tout, est une pensée à moi. Je la soumets à de plus habiles.

De tout ce que je viens de dire on pourrait conclure que l'Espagnol n'a pas un caractère arrêté. Je prie de remarquer que j'ai mis dans mon cercle d'observations les trois quarts de l'Espagne ayant le caractère tel qu'il existe aujourd'hui, et composé des divers éléments que lui ont légués ses divers conquérants. Maintenant ces éléments se sont coordonnés et ont produit, au contraire, un caractère formé et plus solide qu'aucun peuple de l'Europe ne peut le présenter. Le Castillan surtout, que je connais mieux qu'aucun autre, est fier, grave; il a du génie, de la force dans l'âme et de l'élévation dans les sentiments. Il a de la méfiance et n'accorde son amitié qu'après une longue épreuve; mais ensuite il est ami, et ami dévoué. En lui tout est solide, et peut donner confiance. J'ai une haute estime pour tout ce qui est dans cette portion de la péninsule. Les habitants de Madrid ont fait voir, lors de la fameuse guerre de la succession, ce dont était capable un peuple fidèle et dévoué. Il est peu de monarques qui entendent un langage comme celui du comte d'Aguillar lorsque courroucé, comme tous les Espagnols, de voir Philippe V former une compagnie de gardes du corps, il

lui dit avec cette franchise et cette rudesse respectueuse qui semblent aux grands d'Espagne un privilége de leur rang vis-à-vis de leur souverain :

« Si votre majesté avait résolu de dormir sur la » plaza Mayor, elle y serait dans la plus grande sûreté. » Le marché ne commencerait qu'à neuf heures, et tous » les Castillans lui serviraient de garde pendant la » nuit. »

Oui, je persiste à dire que l'Espagnol est un grand et généreux peuple. Quand on réfléchit à tous les moyens de répression employés pour arrêter son intelligence, combien on est encore étonné de ce qu'on trouve parmi eux!... Ils ont des vices! Et quelle est donc la nation qui n'en a pas? Quel est l'homme qui en est exempt? Eh bien! l'homme est une réunion de vertus et de vices, et une nation est une réunion d'hommes. Lorsque les vertus l'emportent sur les vices qu'une administration monstrueuse a rendus inséparables de la vie sociale, et qu'une constitution vicieuse elle-même cherche en vain chaque jour à détruire ce que la nature a donné à cette nation, je trouve alors qu'il faut non-seulement l'estimer plus haut qu'une autre, mais *l'aimer*; et c'est aussi ce que j'ai fait. Je ne crains pas de finir son *panégyrique* en disant que, excepté une paresse, qui encore tient bien moins au climat qu'à des causes qui sont plus que jamais au moment de cesser; excepté un orgueil national peut-être excessif, mais qui, bien employé et dirigé par des mains habiles, peut produire des résultats gigantesques pour la gloire du pays assez heureux pour l'inspirer; excepté une profonde ignorance, encore est-elle prise ici dans un sens général, car je connais des exceptions dont nous serions glorieux, et qui est encore elle-même un des résultats terribles que l'inquisition, qui n'est plus heureusement qu'un fantôme sans force et sans couleur, a long-temps imprimés à

l'Espagne, comme suite de son effrayant pouvoir; excepté ces *inconvénients*, car on ne peut leur donner un autre nom, je n'ai vu dans les Espagnols, pendant les années que j'ai passées parmi eux, que des qualités et des vertus.

Le défaut qu'on peut leur reprocher, parce que n'étant pas mis à profit par un gouvernement qui pourrait en faire éclore des merveilles, il est quelquefois incommode aux étrangers, qu'il blesse et qu'il irrite, c'est leur excessif orgueil national. Il est peu d'Espagnols qui ne croient leur nation la première de l'univers, et qui ne vous le disent avec toute la politesse convenable. Ils vivent encore dans le souvenir de la conquête du nouveau monde, et du temps où Charles-Quint rêvait la monarchie universelle. Ils sont, au reste, comme nous au moment où j'écris. Nous nous croyons encore au temps de la révolution et de l'empire pour nos conquêtes et notre brillante valeur, comme au temps de Louis XIV pour notre urbanité et notre politesse, et nous sommes aussi loin de l'un que de l'autre, non-seulement en réalité, mais par l'effet de la marche rétrograde que nous avons faite pour les deux choses: l'une, de notre propre volonté; l'autre, au commandement d'un gouvernement qui aime la paix au point de faire la guerre pour l'avoir (1). Oh! le beau, le bon temps!

Aussitôt après mon arrivée à Madrid, je fus visitée par plusieurs femmes de la cour de la plus haute classe. Quelques-unes d'elles m'ont laissé un souvenir d'amitié et de reconnaissance que je suis heureuse de pouvoir

(1) En parlant du silence de notre brave jeunesse, je ne prétends pas du tout l'attaquer. J'ai deux fils qui en font partie; c'est répondre à tout ce qu'on pourrait présumer. Je suis au contraire convaincue que les premiers roulements du tambour les réveilleraient aussitôt. C'est précisément cette certitude qui me fait souffrir pour ma pauvre patrie.

consigner ici. L'une de ces dames vit encore, je crois ; c'est la duchesse d'Ossuna. Elle avait habité long-temps Paris, et en avait les manières jointes à cette gracieuse façon des Espagnoles, qui sont charmantes quand elles sont aimables. Ses enfants avaient été élevés à Paris, et avaient reçu des leçons des meilleurs maîtres. Le marquis de Penafiel, son fils, était élève de Gardel pour la danse, et les autres maîtres étaient tous de cette force. Les deux sœurs, la marquise de Santa-Cruz, charmante et aimable femme, et la marquise de Camarasa, avaient reçu la même éducation. La maison de la duchesse était meublée avec des bronzes et des meubles de France, et dans le goût le plus parfait. La maison de son fils, qui venait alors d'épouser la petite-fille de la duchesse de Beaufort, eût été remarquée à Paris pour sa somptueuse élégance. J'en parlerai également plus tard avec celle du duc de l'Infantado.

Une autre femme de haut rang qui fut parfaite pour moi aussitôt qu'elle apprit mon arrivée, est la marquise d'Arizza, remariée en secondes noces au marquis d'Arizza, mayordomo, mayor de la reine Maria-Luisa, et autrefois duchesse de Berwick. Son portrait, à elle-même, est inutile à retracer ici. Nous l'avons possédée assez long-temps à Paris pour en conserver le souvenir. Mais, ce qu'on n'a peut-être pas connu comme moi et comme ceux qui ont été dans son intimité, c'est sa grâce charmante, son esprit fin et remarquablement vaste et orné. Elle avait été charmante dans sa jeunesse, et il lui restait encore une si ravissante tournure, une démarche si légère et si souple, qu'au Prado, le matin, lorsqu'elle quittait sa voiture et se promenait en basquina élégante et *en mantilla* de dentelle, l'ouvrant, la fermant avec son éventail, *por tapar los ojos*, comme disent les Espagnols, elle ressemblait à une charmante fille de l'Andalousie. Elle avait alors un fils

âgé de douze ans, que nous avons vu dernièrement à Paris sous le nom de duc de Berwick. Sa femme, qui est Napolitaine, est aussi gracieuse et aimable que l'était sa belle-mère. C'est, à ce qu'il paraît, une chose héréditaire, *mais dans les femmes* de cette famille.

Une autre personne, qui fut également polie pour moi, était la marquise de Santiago. Il ne s'est jamais vu de plus étrange figure. La marquise d'Arizza m'avait promis *le palmier d'or* si je pouvais la regarder sans rire. La pauvre dame se fardait que c'était une bénédiction. Les femmes de la cour de Charles II auraient pâli à côté du rouge, auraient bruni à côté du blanc dont elle se barbouillait (1). Ensuite de sa séance de peinture, elle se faisait une paire de sourcils bien arqués, bien noirs, plantés au-dessus de deux grands yeux qui ne se fermaient jamais, et qui s'arrêtaient sur chacun, c'est-à-dire sur les beaux Castillans de préférence, avec une fixité qui faisait douter si elle n'était pas par hasard une de ces figures de Curtius qui se serait enfuie du fameux dîner royal. Il lui arriva un jour une plaisante histoire chez la marquise d'Arizza, alors duchesse de Berwick, à propos de ces terribles sourcils. On était à Aranjuez et parfaitement gai et en train de danser et de rire. La maison de la duchesse de Berwick, celle de la comtesse *del Carpio*, et celle de la duchesse de la Vauguyon, ambassadrice de France, offraient des réunions charmantes. La marquise Santiago, quoique beaucoup plus jeune alors, se fardait, se peignait comme plus tard, et avait, tout autant qu'à soixante ans, le

(1) Les femmes espagnoles, même en 1700, se fardaient à un degré qui n'était égalé par aucune autre nation en Europe à cette époque. C'était du *tatouage*. La fureur en était si grande à Madrid, que les bustes qu'on voyait dans la cour du palais étaient eux-mêmes fardés. Les femmes mettaient du rouge dans leurs mains, sur leurs épaules et jusqu'au menton et derrière l'oreille.

goût des *cavalier servente* et des *cortejos*. Un soir elle arrive un peu tard chez la duchesse de Berwick, et s'excuse en lui disant que la beauté de la soirée l'a engagée à descendre plusieurs fois la *calle de la Reyna*. Tandis qu'elle parlait, un rire général, quoique étouffé, circulait dans le salon. Sa figure déjà fort étrange l'était encore bien autrement. Elle n'avait qu'un sourcil!... Comme elle en manquait totalement, et que celui qui restait faisait une raie noire comme du velours, la disparate était complète. La marquise ne se doutait de rien. Le cortejo pas davantage. Venant du dehors, tous deux avaient les yeux éblouis par l'éclat des lumières. — Enfin le rire éclata, lorsque le sourcil perdu fut retrouvé en double audessus de celui du cortejo.

— Eh bien! après tout, dit la marquise en reprenant son sourcil, je ne vois pas qu'il y ait là-dedans matière à tant rire.

Elle avait un sang-froid qui jamais ne se démentait. J'ai été témoin *auriculaire* d'une scène froidement injurieuse entre elle et une personne remarquable de la cour de Madrid, qui prétendait avoir eu plus de conquêtes à ses pieds. La marquise devint pâle ou rouge, on ne peut savoir lequel des deux, et s'écria :

— Si je le savais, vois-tu!... Si je le savais!...

Et l'on ne peut se figurer ce qu'elle dit qu'elle ferait. Elle avait alors cinquante et quelques années, et comme les années de campagne comptent double cela faisait un siècle.

Il y avait à Madrid, à cette époque, une femme parfaitement belle, nommée madame Carrujo. Elle était grande pour une Espagnole, et proportionnée comme le sont toutes les femmes de ce pays, surtout lorsqu'elles sont nées dans les colonies. Elles ont alors une perfection dans les formes que ne possèdent même

pas les Andalouses les mieux faites. Madame Carrujo était jeune, et avait avec elle deux jeunes filles, dont l'une venait d'arriver de la Havane avec son père, ainsi qu'elle nous l'a dit dernièrement dans un charmant ouvrage plein de grâce et de simplicité en même temps que d'esprit et de talent, car cette jeune enfant était madame Merlin. Il est facile de juger si elle devait être une gracieuse jeune fille. J'ai conservé un souvenir charmant de cette jeune et jolie mère, entourée de beaux enfants et vaine de leur beauté. Elle les mena avec elle à une fête que me donna le ministre de Hollande, M. Maynerss, et je ne l'ai jamais oublié. Pepita, l'autre fille de madame Carrujo et sœur de madame Merlin, était jolie aussi, mais bien moins charmante que sa sœur.

J'ai déjà parlé de la manie, car cela ne peut s'appeler autrement, qu'avait l'empereur de donner des missions avec des doubles instructions. Junot en avait reçu de lui-même, et avait l'ordre de ne correspondre *qu'avec lui* pour tout ce qui regardait quelques articles qu'il avait désignés. Je ne sais si M. de Talleyrand s'en apercevait; sans doute que oui. Un esprit aussi délié, aussi attentif à saisir au passage ce qui pouvait l'intéresser, n'avait certes pas laissé échapper cette preuve, sinon de défiance de l'empereur, au moins de grande prudence. Il y avait alors à Paris un Espagnol à la figure atroce, à l'âme pas trop belle, qui était venu comme herboriser dans les bureaux des affaires étrangères, ou plutôt chercher dans *nos métaux*, et qui, tout en faisant de l'histoire naturelle, en préparait une terrible à l'Espagne. Cet homme, qui a été funeste à sa patrie, *soit* qu'il ait été traître, *soit* qu'il ait été stupide, en jouant les destinées de la Péninsule, *soit* qu'il l'ait vendue, *soit* qu'il l'ait livrée, est don Eugenio *Izquierdo*. Son nom va bien à la marche tortueuse

qu'il a toujours suivie, *soit* par bêtise, *soit* par friponnerie. Mais je puis affirmer, par exemple, qu'il était fort spirituel. Oh ! que cet homme a fait de mal à l'Espagne !...

CHAPITRE XX.

Mon mari conçoit du prince de la Paix une opinion favorable. — Portrait de la princesse des Asturies. — Curieuse origine de la faveur du prince de la Paix. — Titre de prince conféré en Espagne aux étrangers seulement et aux membres de la famille royale. — Appréciation impartiale du prince de la Paix. — Il tient tête à l'inquisition. Junot se rend près du roi à Aranjuez. — Ma présentation. — Vieux restes des coutumes féodales. — Pont du Mançaranez. — Pont de Tolède. — Le château de M. Aguado à Petit-Bourg. — Ma toilette de présentation. — Cérémonial. — Proscription des gants blancs. — La camareira mayor. — La reine me fait le plus gracieux accueil. — Son portrait. — Charles IV. — Ses habitudes. — Détails intéressants sur sa vie privée. — La reine d'Étrurie. — Questions nombreuses que m'adressent le roi et la reine d'Espagne.

La cour était à Aranjuez lorsque nous arrivâmes à Madrid. Junot, qui était fort pressé de parler au prince de la Paix, le vit le lendemain de son arrivée. Le prince était prévenu qu'il avait à lui communiquer des choses importantes de la part de l'empereur Napoléon, et quoique le canon d'Austerlitz n'eût pas encore grondé, l'Espagne était l'alliée la plus fidèle de la France, autant par son intérêt que par *amitié* pour nous, comme on peut le croire. Mais ce mobile de fidélité est le plus puissant chez une nation comme chez un particulier; celui-là ne trompe jamais. Le prince-roi, voulant plaire à l'empereur, fut dans cette entrevue parfaitement aimable, et Junot en revint tout-à-fait captivé.

— Berthier radotait, quand il me disait du mal de cet homme-là, me dit-il à son retour. On prétend qu'il

est insolent ; tous les grands s'en plaignent, et moi je n'ai vu en lui qu'un courtisan, tel que je me représente les hommes de la cour de Philippe V. Par exemple, il n'aime pas le prince et la princesse des Asturies, et il m'a prévenu que nous en serions fort mal reçus. Il m'a averti que la France n'avait pas de plus grand ennemi que le prince royal.... Je suis fâché d'avoir à écrire cela.... Il a ajouté que c'était sa femme, la fille du roi de Naples, qui l'aigrissait contre nous, et cela uniquement parce que la France est l'alliée de l'Espagne.

— Ah ! monsieur l'ambassadeur, m'a-t-il dit, l'Espagne aura un jour en lui un roi qui la rendra bien malheureuse ! .... Cette double alliance avec la maison de Naples forme un lien qui se rattache à l'Autriche, qui, de son côté, a épousé une troisième fille du roi de Naples.... Toutes ces femmes sont unies pour attaquer la France. Sa nouvelle gloire les offusque encore, et vous ne croiriez pas que cette ligue est formée, et dirigée par la reine de Naples elle-même. Notre gracieuse souveraine, que Dieu tienne en sa garde, combat cette mauvaise influence de toutes les forces de son esprit et de son amour maternel, auprès de son fils ; mais, général.....

Et il frappait son cœur de sa main droite en secouant la tête d'un air négatif à plusieurs reprises.

— Je suis étonnée de ce que tu me dis là, dis-je à Junot. J'ai entendu mon oncle Démétrius me parler souvent de la princesse de Naples, qui est maintenant princesse des Asturies ; il l'a connue à Naples lorsqu'il y fut envoyé en mission par le comte de Provence. Elle est charmante, à ce qu'il m'a dit ; elle est belle et parfaite non-seulement comme princesse, mais comme le serait une femme du monde. Elle parle sept à huit langues, est excellente musicienne, dessine, brode,

enfin elle est vraiment une personne accomplie. Tu vois bien que c'est ton prince de la Paix qui radote.

Junot se mit à rire.

— Mais c'est toi qui radotes à ton tour, ma pauvre Laure.... Pourquoi donc une princesse ne serait-elle pas *accomplie* dans le sens que tu l'entends, et la plus méchante personne du monde?

— Parce que l'on ne peut être méchant quand on s'occupe aussi activement que le fait, dit-on, la princesse des Asturies. Bien plus, on n'en a pas la volonté. Enfin je pense ainsi. Je puis avoir tort; mais je crois qu'une femme qui s'occupe depuis le moment de son lever jusqu'à l'heure de son sommeil, de musique, de peinture, de poésie, qui aime les beaux-arts enfin, ne peut avoir dans l'âme que des sentiments élevés. Je n'en dirai pas autant de ton prince de la Paix: on prétend qu'il sait à peine écrire.

— Oh! pour celui-là on en a menti! s'écria Junot qui était encore sous le charme. Tiens, vois, s'il est possible d'avoir au contraire une plus charmante écriture.

C'était vrai; Junot me montra un billet qu'il avait reçu du prince de la Paix le matin même. L'écriture en était espagnole, c'est-à-dire indéchiffrable pour une étrangère; mais elle était aussi belle qu'il est possible qu'elle fût.

— Elle n'est peut-être pas de lui, dis-je après l'avoir regardée.

— Comme tu es entêtée! répondit Junot; que t'a-t-il donc fait cet homme? tu ne peux le souffrir.... Tiens, regarde donc.

Et il me montra une phrase du billet qu'il me traduisit, car je ne savais pas encore l'espagnol à cette époque.

Por mayor secreto escrivo en castellano y de mi puno, etc., etc.

L'origine de la faveur du prince de la Paix est as-

sez curieuse pour que j'en dise quelque chose. Cet homme a été si malheureusement influent en Europe, qu'il est soumis à une enquête à laquelle lui-même ne peut se soustraire.

Don Manuel Godoï est né à Badajoz, en Estramadure. Son père était un petit gentilhomme de province, répondant pour sa qualité à ce que nous nommons en France un *gentillâtre*. Don Manuel avait un frère aîné nommé don Luis Godoï, qui entra par faveur spéciale, je crois, du duc de l'Infantado(1), dans les gardes du corps. Don Luis était un grand et beau garçon ayant une belle tournure, dans le genre de celle de son frère. Il fut trouvé agréable par une personne qui, bien qu'elle fût placée en très haut lieu, savait cependant distinguer ce qui lui convenait dans le plus bas étage. Don Luis se vit bientôt en faveur, et fit venir son frère dans la même compagnie des gardes du corps. Les affections n'étaient jamais d'une durée bien longue dans le cœur où dans la tête de celle qui l'avait distingué. Don Manuel était probablement plus beau, plus agréable; enfin il plut. Son élévation fut rapide, et bientôt la cour d'Espagne apprit que le temps des *privados* était revenu. Mais Valenzuela et le P. Nittard, le comte-duc et le cardinal de Lerme étaient des hommes de talent; et l'Espagne ne dormit pas sous leur règne d'un sommeil léthargique, dont elle ne se réveilla que pour tomber dans un abîme.

En peu de temps il fut nommé (2) d'abord duc de la Alcudia, *puis prince de la Paz*. Cette seconde dignité

(1) Je n'ose affirmer le fait; cependant je crois en être certaine. La chose serait de peu d'importance sans doute, si l'on ne se rappelait toutes les persécutions qu'éprouva, pendant la faveur du prince de la Paix, le duc de l'Infantado, cet homme dont l'Espagne pouvait être si fière.

(2) Il fut nommé duc de la Alcudia en 1792, et prince *de la Paz*, en 1797.

frappa d'autant plus, non-seulement en Espagne, mais dans le reste de l'Europe, que le titre de prince n'est jamais conféré aux nationaux. Ceux que nous voyons à la cour d'Espagne avec le titre de prince, sont d'origine sicilienne ou napolitaine et relèvent de cette couronne comme princes. C'est ainsi que l'était le prince de Masserano, que nous avons connu à Paris. C'est par une grandesse attachée à un autre nom qu'ils se sont maintenus sujets du roi d'Espagne depuis que les deux royaumes sont séparés.

C'est à l'occasion du traité de paix signé en 1797 entre la république française et l'Espagne, que le duc de la Alcudia reçut cette insigne marque de faveur. Est-ce l'importance du service qu'il a rendu à sa patrie qui lui a mérité cette exception?... Le fait serait curieux. Sans doute il rendit un grand service à l'Espagne en faisant la paix; mais qui donc avait fait déclarer la guerre?... A cette dernière époque, il était ministre des affaires étrangères. Toutes les autres grâces, toutes les faveurs qu'un souverain peut donner à un sujet, lui furent accordées; et dans un temps qui ne comprend pas dix années, il se vit l'homme le plus favorisé de ses maîtres que l'Espagne ait jamais vu autour du trône, et cela dans un pays où la faveur royale a le besoin de s'accorder.

Ce serait une erreur de croire, d'après ce que je viens de dire, que le prince de la Paix manque totalement de talent. Il a une conception prompte, de la facilité pour le travail, qualité rare chez les Espagnols, qui sont lents dans leur manière d'exécuter. Il a de plus des idées saines et souvent un jugement droit. Sans doute ces qualités auraient dû faire de lui un bon ministre; mais Dieu n'a pas jugé à propos que cela fût ainsi, et les résultats de son ministère coûtent encore aujourd'hui des larmes à l'Espagne.

Cependant il n'est pas méchant. Ses intentions étaient bonnes comme ministre et comme Espagnol. Plusieurs artistes furent recherchés par lui dans l'obscurité où les plaçait leur malheur, et encouragés par lui. Des voyages ont été entrepris par ses ordres, par des hommes capables de rapporter dans leur patrie des leçons de sciences et d'industrie. Il a fait construire des ponts, des chemins. Il a osé tenir tête à l'inquisition; et dans ce combat, le plus sérieux peut-être qui ait été livré par le trône à cet autel hérissé de torches et de glaives, la victoire est demeurée au pouvoir temporel.

D'où vient donc ce malheur qui est résulté de la puissance du prince de la Paix? Pourquoi cette haine de toute une nation contre cet homme? Il faut qu'il y ait de fortes, de puissantes raisons pour cette attaque livrée par les masses à un seul individu : jamais elles ne s'ébranlent sans cause.

J'ai dit que la cour était à Aranjuez lors de notre arrivée à Madrid. Junot y fut d'abord sans moi, mais pour des raisons que j'ignorais. Je crois même que l'ambassadeur de France ne le savait pas. Junot n'aimait pas cette façon cachée d'agir, et me le dit plusieurs fois. Enfin, il fut décidé que je serais présentée le 24 de mars, en *confidencia*, c'est-à-dire sans paniers et sans le grand habit de cour.

Nous partîmes de Madrid le 23 de mars, à quatre heures du soir, pour arriver au *sitio* pour souper, y coucher, et me trouver toute reposée et en disposition convenable pour faire ma toilette le lendemain pour être présentée à leurs majestés, à une heure après midi, c'est-à-dire immédiatement après leur dîner, avant le départ du roi pour la chasse. Je ne me rappelle pas précisément dans quelle maison nous fûmes loger. Je sais bien que le ministre de Hollande, M. Maynerss, était pour quelque chose dans la bonne réception qu'on me fit

dans la maison que j'occupais. Je ne sais comment il se faisait que l'ambassadeur de France n'en avait pas encore une convenable. La chose était pourtant assez d'importance, puisque le corps diplomatique est obligé de suivre la cour d'Espagne dans tous les voyages aux différents sitios dans lesquels elle passe l'année. C'est encore une coutume du temps féodal, et la plus absurde du monde. Elle n'est pas, au reste, la seule. J'ignore si elle a été conservée.

En sortant de Madrid pour aller à Aranjuez, on passe le Mançanarez sur ce pont construit sous Philippe II, par Juan de Herrera, et qui fit dire à un mauvais plaisant, que maintenant que le pont était fait pour la rivière, il fallait faire une rivière pour le pont. C'est un monument dont la renommée est fort usurpée. Le pont de Tolède, plus moderne que le précédent, et que l'on passe également pour aller à Aranjuez, est encore plus long et extravagant pour l'immense quantité de niches dont il est orné. A quelque distance, on traverse encore le Mançanarez, mais à gué; après quoi l'on se retrouve sur la magnifique route d'Aranjuez, bordée seulement par quelques tristes bouquets d'oliviers. On fait ainsi six lieues sur une chemin droit et uni comme un ruban, sur lequel vous ne rencontrez pas un cahot, et que vous parcourez en volant. J'ai souvent couru la poste en France, de la manière la plus rapide, et je puis dire la plus folle, jamais je n'ai retrouvé cette vélocité, ressemblant au trait d'une flèche, avec laquelle les mules vous emportent sur la route de Madrid à Aranjuez. C'est fabuleux. On descend ensuite dans la ravissante vallée où est le sitio royal d'Aranjuez; du côté du nord, les montagnes qui la forment sont bordées par la *Xarama*, et du côté du levant, le Tage vient se marier à la *Xarama* et y serpente pendant près de trois lieues.

Tout ce que les poètes nous ont raconté de l'Arcadie, de la vallée de Tempé, des lieux les plus favorisés du ciel, ne peut approcher d'Aranjuez. A peine entré dans la vallée, on perd le souvenir des plaines crayeuses de la Nouvelle-Castille; plus d'aridité, plus de champs stériles; partout de beaux ombrages, partout des fleurs, des prairies, des arbres chargés à la fois de fleurs, de fruits mûrs et de fruits verts; on respire un air embaumé : c'est une autre vie, une nouvelle existence.

Le château n'est pas beau; c'est une maison de plaisance, simple même, et qui pourrait presque appartenir à un riche particulier, comme, par exemple, M. Aguado, qui certes à Petit-Bourg a un château plus beau que celui de son maître à Aranjuez. Mais ce que tout son or ne peut lui procurer, c'est la riche fertilité qui l'entoure, et cette nature si féconde, si odorante, si pleine de vie.

Cependant Aranjuez est l'œuvre, si l'on peut dire ainsi, de quatre souverains. On lit sur la façade :

Philippus II instituit (1) : *Philippus V provexit.*
Ferdinandus VI, pius felix, consummavit, anno 1752.

Charles III a fait travailler aux deux ailes, et pour que ses soins ne soient pas oubliés, on a gravé pour lui cette courte inscription :

Carolus III adjecit, an. 1775.

Le Tage entoure le palais, ou plutôt la maison, et forme, devant un parterre qui est au bas des fenêtres,

(1) M. de Bourgoing s'est trompé en attribuant à Charles-Quint la fondation d'Aranjuez. C'est son fils qui le premier l'a habité.

une cascade artificielle très belle. Il est si près des murs, que de sa terrasse le roi peut se donner le plaisir de la pêche.

Je fus ravie de l'aspect de ce beau paradis ; j'aurais voulu mettre une petite robe blanche, un chapeau de paille, et m'en aller courir au travers de ces belles prairies, sous ces belles allées formées par des ormeaux séculaires dont l'ombrage forme à son tour des voûtes admirables de fraîcheur mystérieuse, et si doucement éclairées, même au plus fort du jour, qu'on ne peut s'empêcher d'être ému en y posant le pied. Tout cela tentait ma jeune tête ; il me déplaisait fort d'aller me mettre en grande toilette à midi, au milieu d'un bouquet de verdure et de fleurs ; mais il fallait faire madame l'ambassadrice, et je m'habillai. Je mis un habit de cour *impérial*, c'est-à-dire un de nos habits. J'étais coiffée avec des diamants ; et j'en avais également à mon cou et à mes oreilles. J'avais voulu mettre des perles, car le jour, les diamants me paraissaient bien *écrasants* ; mais au premier mot que j'en dis à la marquise d'Arizza et à ces dames, elles se récrièrent comme si j'avais voulu faire une insulte à leur reine. Je mis donc des diamants.

Mais elles m'avaient prévenue d'une chose à laquelle je ne crus pas ; car je pensai qu'elles avaient voulu se moquer de moi : elles m'avaient annoncé que la reine ne recevait jamais une femme avec des gants blancs.

Vous aurez donc grand soin de les ôter, dit la duchesse d'Ossuna, car cela ferait un très mauvais effet.

Je ne fis que rire de cet avertissement, et lorsque je fus habillée, je ne pensai même plus à ce qu'elle m'avait dit, et je mis une belle paire de gants blancs. Mais quel fut, en effet, mon étonnement, lorsque, arrivée à la porte de l'appartement où la reine et le roi

devaient me recevoir, la camarera-mayor s'arrêta, et me prit par le bras en me faisait signe d'ôter mes gants! Comme elle ne parlait pas du tout français, et qu'alors je ne comprenais pas une parole d'espagnol, le dialogue n'était pas bruyant, mais il était animé par nos gestes; et si la vieille dame, dont j'ai oublié le nom, avait conversé dans sa jeunesse, comme cela était encore usité sous Philippe V, en faisant jouer ses doigts ainsi que les sourds-muets de l'abbé Sicard, elle eût été très éloquente; car je voyais que l'humeur s'en mêlait, et voici pourquoi : c'est qu'aussitôt que j'ai vu que l'avertissement m'avait été donné à bon droit, je m'étais demandé pourquoi, moi, Française, étrangère, n'ayant aucun titre près de la cour d'Espagne, je me soumettrais à cette coutume absurde et folle. Je l'étais peut-être bien un peu moi-même de penser et de vouloir tout cela, mais je n'ai jamais eu une tête facile à conduire, et une volonté fort *ductile*. Je me mis donc en insurrection contre la camarera-mayor, et retirant mes deux mains gantées, je me contentai de lui répéter :

— Nada, nada, senora.

— Senora ambaxadrice es menester, es menester.

Enfin, voyant que je résistais véritablement, elle sourit, et, me prenant la main avec un peu de violence, elle se mit en devoir de tirer mes gants avec ses petites mains noires et sèches qui formaient un contraste bizarre avec cette peau éclatante du gant. Je vis enfin le ridicule qu'il y aurait à moi de lutter avec cette vieille personne, et je me laissai déganter de bonne grâce. Elle ploya très soigneusement mes gants, puis les placa dans un rideau rouge, qui était près de la porte de la chambre de la reine. Puis, regardant mes mains, elle fit une exclamation.

« Jésus!.... Jésus! muy bonitas!.... oh!...» Elle voulait sans doute me consoler d'entrer ainsi avec une lon-

gue traîne, des diamants et des bras nus. J'oubliais que, tout le monde étant ainsi, je n'étais pas extraordinaire ; mais j'avoue que je ne pouvais supporter l'idée d'être ainsi présentée à des souverains.

La camarera-mayor entra pour prendre les ordres de leurs majestés, et tout aussitôt je fus introduite.

Le roi et la reine étaient fort près de la porte, et si près même qu'il me fut difficile de faire mes trois révérences. La reine vint à moi, et m'accueillit avec une grâce parfaite. Elle me parla d'abord de mon voyage, avec un intérêt qui pourtant n'était certes pas vrai, car elle se souciait fort peu de moi ; mais elle en avait l'apparence, ce qui était toujours d'un grand prix alors de la part d'un souverain. C'était un préjugé sans doute, mais tout en disant, aujourd'hui même, *c'est un préjugé*, je crois que nous ferions de même, et que nous dirions comme madame de Sévigné :

« Mon Dieu, que *notre roi est un grand roi*! mais il faudrait pour cela qu'il m'engageât à danser, et malheureusement je ne danse plus. »

La reine me parut encore plus belle ; elle commençait déjà à être grasse et son menton se doublait comme celui de Catherine II, ce qui donnait à sa figure une apparence de matrone. Cependant elle était coiffée à la grecque, avec des perles et des diamants nattés avec ses cheveux, ou plutôt ceux de sa perruque ; elle avait la gorge nue, très découverte, ainsi que les épaules, une robe de taffetas jaune, sur laquelle en était une autre de point d'Angleterre de la plus grande beauté. Ses bras étaient nus, ornés de bracelets formés par de magnifiques perles, avec un cadanas qui était d'un seul rubis, plus beau que tout ce que j'ai vu en ce genre. Je ne pus m'empêcher de songer à l'aventure de mes gants en voyant les bras de la reine : ils étaient superbes ainsi que les mains. Son coup d'œil rapide eut bientôt deviné

le sujet d'un imperceptible sourire que je ne pus retenir.

« Vous avez été étonnée de ne pas conserver vos gants, madame l'ambassadrice, me dit-elle ; c'est un usage dont vous ne devez pas vous plaindre, car vos mains sont faites pour être vues. »

Au lieu de ce compliment, j'aurais préféré qu'elle me dît pourquoi cet usage avait été institué. J'ai eu beau le demander à cent personnes en Espagne, toutes m'ont répondu des pauvretés : comme, par exemple, que le digne Charles IV ne pouvait pas voir une femme avec des gants blancs sans en devenir amoureux. Il était un vertueux et bon roi ; mais, en vérité, la personne qui l'aurait conquis pouvait en sûreté conserver ses gants sans être dangereuse pour la reine Maria-Luisa. Elle aurait facilement résisté à la séduction du bon roi Charles IV, et lui aurait répondu, comme cette *dama de Palacios* à Philippe IV, lorsqu'il fut frapper à sa porte :

Baya, Baya usted con Dios, no quiero ser monja (1).

Charles IV avait une figure et une tournure extrêmement originales ; il était grand, ses cheveux étaient blancs et assez peu fournis ; son nez, d'une extrême longueur, n'embellissait pas un visage naturellement sans expression, mais cependant sur lequel il y avait de la bonté et un désir de bienveillance. Sa toilette n'était pas brillante lorsque j'eus l'honneur de le voir ; il portait un habit bleu, fait en frac, d'un drap assez

(1) Toutes les fois qu'un roi d'Espagne avait une liaison avec une femme, elle devait se faire religieuse lorsque cette liaison cessait. C'était presque toujours à *las descalzas reales* qu'elles se retiraient. Cette coutume tomba en désuétude sous Charles II et Charles III, qui n'eurent pas de maîtresses ; mais elle était encore en vigueur sous Philippe IV.

râpé, avec des boutons de métal jaune, et croisé, comme le portent aujourd'hui les jeunes républicains ; une culotte de peau de daim et des bas bleus roulés sur le genou, comme nos arrière-grands-pères les portaient il y a cent ans, avec des guêtres par là-dessus. J'appris ensuite que c'était son costume de chasse. Il prenait ce plaisir, ou plutôt cette fatigue, tous les jours de la vie, comme son père, quelque temps qu'il fît.

« La pluie ne brise pas les os », disait-il (1).

Et chaque jour, après son dîner, il montait en voiture et faisait sept à huit lieues avant d'entrer en chasse. Les ministres étrangers étaient admis, d'après l'ancienne étiquette, à faire leur cour deux fois par semaine : le jour où je fus présentée était un de ceux où avait lieu cette demi-réception. Le roi n'en était pas plus paré, comme on le voit. Quant à la reine, elle était fort élégante, ainsi que je l'ai dit. Après m'avoir parlé de mon voyage, de ma fille, *qu'on lui avait dit être charmante*, elle aborda un singulier sujet d'entretien, et me parla de l'impératrice Joséphine. Elle ne m'en dit que peu de mots, parce que je coupai court à l'entretien ; mais il me fut facile de voir qu'elle avait été influencée par un jugement autre que le sien dans celui qu'elle avait porté.

— Comment s'habille-t-elle ? me demanda-t-elle.

— De la manière la plus élégante et avec le meilleur goût, répondis-je ; nous prenons modèle sur les modes qu'elle porte, non pas parce qu'elle est notre souveraine, mais parce que son bon goût nous indique ce qu'il y a de plus joli et de plus gracieux.

— Porte-t-elle du rose ?

Je répondis que non ; et cela était vrai à cette époque. Ce qu'il y a de singulier, c'est que l'impératrice a

(1) Un de ses fils étant à l'extrémité, il n'en fut pas moins chasser comme si l'enfant se portait bien : *Qu'y puis-je faire*, dit-il.

porté du rose beaucoup plus tard ; mais je ne me rappelle pas de lui en avoir vu porter pendant les années du consulat et les premières de l'empire. Pourquoi cela ? Il me semble que le rose lui aurait été aussi bien qu'à une figure fanée de vingt ans ou bien à une femme dont la tournure eût été absurde à vingt-cinq.

— Et des fleurs, en porte-t-elle? demanda la reine.

Je répondis affirmativement ; mais il me fallut spécifier, et je fus obligée de raconter plusieurs toilettes de l'impératrice aux fêtes qui furent données pour les cérémonies et les somptuosités du sacre. La reine me dit ensuite :

— Vous avez vu ma fille, la reine d'Étrurie? N'est-ce pas qu'elle est aimable? n'est-ce pas qu'elle me ressemble ?

Je fus fort embarrassée pour répondre, parce que je n'ai de ma vie pu imaginer quelque chose de plus laid que la reine d'Étrurie. J'eus peur d'un piége. Je ne pouvais croire que l'amour maternel pût aveugler à ce point. C'est bien celui-là qu'on devrait peindre avec un bandeau doublement plus épais que l'autre, et qui jamais ne se délie ; car il n'y a point de déception. Je ne sus donc d'abord que répondre ; mais mon bon sens naturel me fit cependant voir que la reine me questionnait de bonne foi, et je lui dis qu'en effet la reine d'Étrurie avait une ressemblance assez marquée avec sa majesté.

— Oh ! me dit-elle, ce n'est rien, vous allez voir ma *Carlotta* à Lisbonne... Elle ressemble à son père et à moi d'une manière frappante. Remarquez-le bien. C'est son père dans le haut du visage et moi par le bas.

Ce qu'il y a de plaisant, c'est que c'est vrai ; et pourtant la reine de Portugal était bien laide, et la reine d'Espagne avait dû être belle. Le fait est qu'à l'époque où je l'ai vue (1804-1805), elle était fort laide. Elle

n'avait plus de dents, et celles qu'un dentiste lui avait replantées ne l'avaient pas été assez bien pour faire illusion. Quant au roi, il opinait de la tête à tout ce que disait *Luisa*, en souriant et en me regardant d'un air d'intelligence. J'ai vu peu de physionomie aussi parfaitement bonne. Tout à coup, s'ennuyant probablement d'être ainsi *délaissé*, il me demanda comment j'avais trouvé les *coches de colleras*; que j'avais dû être bien étonnée de voir des mules et des mulets, car c'était sans doute une nouveauté pour moi.

Je ne pus m'empêcher de rire, car alors, je dois le dire, j'étais une joyeuse jeune femme, et je lui répondis que ses plus beaux mulets lui venaient de l'une de nos provinces de France, du Poitou. Je n'oublierai jamais l'expression d'étonnement qui se peignit sur sa bonne et excellente figure. Il me regarda avec stupéfaction, comme si je lui avais annoncé que le Pérou était à Madrid.

— Savais-tu cela, Luisa? demanda-t-il à la reine.

La reine lui fit signe que oui. Pendant qu'il parlait, elle me regardait avec une extrême attention, et je trouvai que ses yeux étaient encore admirables.

— N'est-ce pas, dit-elle au roi, que madame Junot a la figure espagnole? C'est la même teinte de peau, la même couleur de cheveux et de sourcils... Les yeux aussi sont espagnols...

— Oui, oui, dit le roi, *la senora es espagnola*. Et il se frottait les mains en riant,

— Cependant, me dit la reine, vous êtes née en France, n'est-ce pas?... Vous n'êtes pas née en Grèce?... Ma belle-fille, avec qui je parlais de vous hier, m'a dit qu'elle avait vu à Naples quelqu'un de votre nom, un prince de Comnène... Est-ce votre père ou votre frère.

— C'est mon oncle, madame, lui répondis-je. Et je lui expliquai en deux mots que mon nom n'était pas Comnène, et que c'était seulement par ma mère que je tenais à cette famille.

La reine me congédia, ainsi que le roi, après une audience assez longue, comme on le voit, et remplie de bonté et de bienveillance pour moi. J'ai conservé de cette première entrevue un souvenir que le temps n'a pas détruit. Plus tard, j'ai été en mesure de lui en témoigner ma reconnaissance, ainsi que des marques de bonté qu'elle me donna dans une autre circonstance. Hélas! le moment où mon assistance put être utile à cette malheureuse famille n'était pas éloigné! Ce fut lorsque les ordres de l'empereur la confinèrent si cruellement à Marseille. Mon frère y était toujours. Il fut pour eux ce que son âme grande et belle, son cœur généreux lui commandaient d'être; et certes, ce ne fut pas ma parole qui augmenta son intérêt envers les nobles proscrits qui étaient confiés à sa garde. Cependant je crois pouvoir assurer que, dans sa tendresse fraternelle pour une sœur qu'il a toujours si bien aimée, il fut heureux de témoigner plus de soins, plus d'attentions à ceux qui m'avaient accueillie avec bonté et bienveillance aux jours de leur grandeur.

CHAPITRE XXI.

Particularité importante de ma visite à leurs majestés. — Mon étonnement à la vue du prince de la Paix, et sa singulière tenue. — Réflexions que me suggéra cette circonstance. — Union du prince de la Paix avec une princesse de la maison de Bourbon. — Étranges commentaires sur ce mariage. — Haine de la princesse de la Paix pour son mari. — Madame Tudo. — Anecdote bizarre. — Faveur d'un jeune garde du corps. — Passion malheureuse du roi pour la musique. — Ma présentation à la princesse des Asturies. — Mauvaise humeur du prince des Asturies. — Hésitation de Junot. — Le comte de Campo d'Allange. — Notre promenade dans les jardins.

Une particularité que j'ai passée sous silence dans ma visite royale mérite pourtant d'être rapportée. En entrant dans la chambre où la reine me fit l'honneur de me recevoir, j'ai déjà dit que j'eus peu de pas à faire pour arriver près d'elle et du roi. Tous étaient debout. La chambre pouvait avoir vingt-cinq pieds sur dix-huit à peu près. Sa grandeur était donc raisonnable, et me permettait de voir très bien à l'extrémité de la pièce ce qui s'y passait. Je n'y fis pas d'abord grande attention; mais ensuite, quelque peu convenable qu'il fût de regarder par-dessus l'épaule de la reine, la singularité du spectacle qui s'offrait à moi me fit enfreindre la convenance.

C'était un homme que je voyais à l'autre bout de la chambre. Cette particularité n'aurait eu en elle-même rien d'extraordinaire, si son attitude et sa manière d'être eussent été ce qu'elles devaient être dans la

chambre du roi et de la reine d'Espagne; mais toutes deux avaient un air étrange et inusité.

Cet homme paraissait avoir de trente-quatre à trente-cinq ans. Sa figure était belle, c'est-à-dire qu'il était ce qu'on appelle un beau gros garçon, bien portant, sans souci, et pas du tout distingué dans sa tournure; ce qui est rare en Espagne, où l'espèce *caballerisca* a pu dégénérer, mais où du moins elle n'offre à l'œil rien de commun dans son allure. Le personnage que je voyais était chamarré de cordons de toutes les sortes; il avait le premier ordre de l'Espagne, la Toison d'or, celui de Saint-Janvier, le grand ordre de Charles III, de Saint-Ferdinand, de Malte, du Christ; et je dus comprendre que cet homme était un important personnage; et en effet je ne me trompais pas, c'était le prince de la Paix.

Mais ce qui me paraissait étrange n'était pas de le voir dans la chambre de la reine, où il demeurait tout le jour; c'était *sa tenue*. Appuyé contre une console qui était au bout de l'appartement, il y était presque couché, et jouait avec un gland de draperie qui était à sa portée. Je ne puis dire l'impression qu'il produisit sur moi en se présentant sous un jour aussi peu convenable. Je n'ai jamais pu expliquer comment devant une *transeuntè* il n'avait pas été plus retenu dans sa façon d'être. Était-ce, au contraire, cette qualité de *transeunte* (1), qui lui a donné la pensée de se faire voir à moi sous ce point de vue familier dans le plus intime intérieur du roi et de la reine? Je l'ai présumé et je le crois encore; ou peut-être l'habitude était-elle si forte qu'elle ne lui a pas paru ni ridicule ni extraordinaire.

Au moment où je parle, sa faveur était immense, et n'offrait aucun exemple, même dans ce pays, où les

(1) *Passante*, étrangère.

rois depuis tant de règnes n'ont d'autre prérogative que celle de s'asseoir sur un trône sans puissance, et de la déposer dans les mains d'un *privado*. *Le prince de la Paz* réunissait sur sa tête les deux faveurs souveraines, et c'est là le bizarre de son étoile, et lorsque *Manuelito* ne se trouvait pas auprès de Charles IV, il fallait qu'il se trouvât, il fallait qu'il vînt; car le roi surtout ne supportait qu'imparfaitement son absence.

Il avait alors le titre de prince, qu'aucun seigneur d'origine espagnole n'avait encore porté sans en avoir précisément le titre; il était premier ministre (1), conseiller d'état, chef et inspecteur des quatre compagnies de gardes du corps, généralissime des armées de terre et de mer, grade qui n'avait jamais existé en Espagne avant lui, et qui fut créé tout exprès pour lui donner le pas sur les capitaines-généraux. Cette étonnante faveur avait sa source dans la cause que j'ai rapportée au commencement de ce chapitre. Il faut ajouter à ce que je viens de dire, qu'il avait depuis peu de temps épousé une princesse de la maison de Bourbon, la fille de l'infant don Luis, sœur de l'archevêque de Tolède. Ce mariage, dont j'ai entendu dire d'étranges choses en Espagne, lorsque pour la première fois je passai quelques semaines à Madrid, a prouvé qu'il ne faut jamais contraindre pour une alliance éternelle : tous deux se détestaient; mais rien n'égalait la haine que la princesse de la Paix avait pour celui qu'elle refusait de reconnaître pour son mari.

— Vous en serez mal reçu, dit Beurnonville à Junot, si elle peut présumer que vous êtes bien avec le prince.

Ce n'est pas ce que disait le prince de la Paix; car Junot devant être présenté à la princesse, il lui dit :

(1) Il était aussi Amirante de Castille, dignité que la cour de Madrid avait laissée dans l'oubli depuis que don Juan de Cabrera, comte de Melgar, après avoir trahi, avait fui en Portugal, où il mourut à Estremoz.

— Cela vous dédommagera des *figures réfrognées* que vous allez être obligé de voir, ainsi que madame Junot. Au moins ici vous aurez un bon accueil et un visage gracieux.

Or, il faut dire que ces *figures réfrognées* dont il parlait, c'étaient celles du prince et de la princesse des Asturies.

La princesse de la Paix détestait tellement son mari, car enfin il l'était, quoi qu'elle en dît, puisqu'elle en avait une fille, qu'un jour, se trouvant à Madrid après les terribles affaires d'Aranjuez, avec un homme de ma connaissance, le général Joseph Lagrange, et lui parlant de tout ce que lui avait fait souffrir le prince de la Paix avec ces humiliations relativement à cette *Tudo*, disait-elle; elle ajouta, en lui montrant sa fille, qui courait dans la chambre :

« Enfin je le hais au point que je n'aime pas cette enfant parce qu'elle est sa fille !.... »

Je crois difficile de trouver un exemple de mauvais cœur et d'âme méchante qui puisse balancer celui-ci. Le prince de la Paix peut avoir tenu une conduite peu honorable avec la femme que ses souverains lui avaient donnée comme récompense et comme faveur enfin; mais ce mot semble autoriser tout ce qu'il a fait contre elle. On disait alors assez généralement à Madrid qu'il avait été marié avec cette madame Tudo, que je vis au spectacle de loin, et qui me parut une fort belle personne. Elle avait un hôtel dans lequel elle vivait au milieu d'une famille assez nombreuse, qu'on disait appartenir au prince de la Paix. Du reste, je n'affirme rien, je ne fais que rapporter les bruits de la cour et de la ville, qui avaient à cette époque cours dans le monde, comme cela arrive toujours dans une grande ville. J'ajouterai même, pour être tout-à-fait impartiale, que j'ai long-temps cru, comme beaucoup de monde, que le prince de la Paix

était marié avec madame Tudo avant d'épouser la princesse de Bourbon, et que l'ambition l'avait aveuglé au point de devenir bigame. Mais il y a peu de temps, je puis dire même peu de jours, qu'une personne (1), en la foi de laquelle je puis me reposer, m'a affirmé qu'elle avait été témoin du mariage du prince de la Paix, à Rome, avec madame Tudo, après la mort de madame la comtesse de Chinchon (2). Comme il est impossible de faire deux fois la cérémonie du mariage à l'église, il est donc constant que M. le prince de la Paix était marié en très légitime mariage avec la princesse de Bourbon, et que c'était elle qui, au contraire, avait tort d'égratigner ainsi ses devoirs comme cela lui est arrivé souvent.

Puisque je parle du prince de la Paix, il faut que je raconte une anecdote qui courait alors à Madrid, et qui peut servir de suite aux sujets de réflexions sur la faveur étonnante dont jouissait alors don Manuel Godoï.

Il avait aimé la reine, ou plutôt il en avait été aimé. J'adopte plutôt cette version que l'autre, car il était beau et jeune, et la reine, pour le dire avec tout le respect dû à une tête couronnée, était vieille et laide. Mais enfin il y avait dans tout cela du Potemkin (3), et Ma-

(1) Cette personne est madame Sa.... Elle est presque romaine, car elle habite Rome depuis plusieurs années, où elle est aimée et considérée. Elle m'a certifié la vérité du mariage du prince de la Paix avec madame Tudo, et je la crois.

(2) La princesse de Bourbon avait pris le nom de comtesse de Chinchon. — Elle est venue à Paris peu de temps avant sa mort. Elle est sœur de madame la duchesse de San-Fernando.

(3) La faveur du prince de la Paix a un extrême rapport, selon moi, avec celle de Potemkin. Catherine le redoutait en ne l'aimant plus, et le pleura pourtant beaucoup. Je sais, et cela me vient d'une source authentique, que la reine d'Espagne craignait le prince de la Paix à un degré remarquable. Cependant c'est en le soignant à Rome, dans une grave maladie, qu'elle a pris cette fatigue dont elle est morte.

ria Luisa valait bien Catherine II, et même davantage; car au moins elle ne faisait pas étrangler ses maris. Le prince de la Paix, qui avait, je crois, pris le Sarmate pour modèle, voulut le suivre en tout, et lorsque la passion fut un peu calmée, il jugea convenable de diriger les nouvelles affections. Il prit donc assez d'humeur de l'introduction d'un jeune homme, exempt dans les gardes, qui s'appelait *Mayo*. Il était bien fait, joli garçon, et pouvait aller loin. Le prince se fâcha donc, et inutilement; car le jeune homme était en possession, et le chasser de là n'était pas chose facile. Mais il s'en vengeait en lui lançant, ainsi qu'à la reine, toutes les épigrammes qui lui venaient à l'esprit. Un jour, étant à la Granja (San Ildefonso) avec le roi et la reine, sur un balcon donnant sur la cour d'honneur, ils virent arriver un carrosse attelé de quatre chevaux, avec des domestiques en livrée, un piqueur, enfin un train de prince.

— Oh! oh! dit le roi, qu'est-ce donc qui nous arrive là?... — Eh! mais, c'est Mayo!.... — Et, grandement étonné, le bon prince regardait alternativement Luisa et le *privado*.... Puis, tout à coup il dit : Depuis quelque temps je remarque, en effet, que Mayo fait une dépense extraordinaire. L'autre jour, je le vis au Prado dans un équipage plus beau que le tien, Manuelita..... Qu'est-ce que cela signifie?

— Oh! mon Dieu, rien que de très simple, répondit le prince de la Paix, en jetant un regard de côté à la reine, qui, toute déterminée qu'elle était, tremblait de peur que *Manuel Godoï* ne fût *jaloux*; mais il n'y pensait pas, vraiment il avait plus d'esprit que cela.

— C'est une affaire toute naturelle, dit-il au roi..... C'est *une vieille folle* qui s'est amourachée de lui, et qui lui donne autant d'argent qu'il en veut.

— Voyez-vous! dit le roi.... Et quelle est cette vieille folle?.... Est-ce la Santiago?....

Le prince jugea que la correction était apparemment suffisante, et changea la conversation. Cela n'était pas difficile avec le roi Charles IV, il n'y avait qu'à lui conter qu'un lapin passait, et la chose était faite. Il est vrai de dire aussi que son oreille était également ouverte aux plaintes des malheureux, quand la triple enceinte formée autour du trône les laissait parvenir jusqu'à lui. Il était vraiment bon.

En parlant de la reine, j'ai oublié de faire davantage l'éloge de son esprit de conversation. Elle l'avait très remarquablement orné, aimait à *causer*, et y était propre, ce qui est rare chez les princes. Elle était bonne musicienne et aimait beaucoup la musique. Quant au roi, c'était aussi une passion, mais une passion malheureuse. Tous les jours, au retour de la chasse, il y avait concert, et dans le plus intime intérieur. Le roi prenait son violon, et faisait sa partie dans un quatuor d'Haydn, un quintetti de Boccherini, ou quelque belle pièce de Viotti ou de Jarnowick. Qu'on juge de ce que devaient souffrir de beaux talents comme quelques-uns de nos violons fameux qui, étant alors en Espagne, étaient requis pour faire de la musique avec le roi! Libon, dont le ravissant talent nous est bien connu, a passé quelque temps à Madrid, et fut, comme les autres, de la partie royale. Je sais de l'un de ces pauvres martyrs, qu'un jour on s'aperçut qu'il y avait *imbroglio* dans le *tutti*. Ce n'était pas la faute des artistes, certainement. Ils se consultèrent, et Olivieri, que j'ai entendu depuis à Lisbonne, où il était le premier violon du grand Opéra, prit sur lui de dire au roi que la faute en était à sa majesté, qui n'attendait pas trois mesures avant de reprendre sa partie. Le bon et excellent prince parut aussi surpris que s'il eût été question de la chose la plus inusitée. Il regarda l'artiste avec stupéfaction, puis se tournant en remettant son *arme* musicale

sous son menton, il dit majestueusement en italien :

« I rei n'aspettano mai. »

Qu'on juge de la belle harmonie que cela devait faire!

J'avais une grande envie, ou plutôt un vif désir de connaître la princesse des Asturies. Ayant fait demander l'heure à laquelle je pouvais lui être présentée, on me donna celle de trois heures comme plus commode pour la princesse qui, toujours occupée, ne perdait pas son temps à dormir comme les habitants d'Aranjuez. J'avais des raisons à moi connues pour désirer de voir la princesse. Je la connaissais depuis long-temps, bien que je ne l'eusse jamais vue. Ses malheurs intéressaient pour elle; sa renommée était européenne. On sait toujours tant de gré à une princesse d'être au-dessus des autres femmes!.... Et celle-là leur était vraiment supérieure. Sans doute une belle-mère n'a pas le cœur d'une mère. Une mère est glorieuse des succès de sa fille; une belle-mère en est jalouse; et la jalousie de vanité, lorsque cette vanité est blessée, donne un vernis qui corrode et brûle tout ce qu'elle touche. La reine de Naples qui, certes, était une méchante femme (1), s'attendrissait pourtant à la vue de cette fille si *docte* et si naturelle dans son savoir. Mais la reine d'Espagne fronça ses noirs sourcils, et prit, dès le premier jour, une antipathie qui, plus tard, devint de la haine contre cette charmante belle-fille, qui, au cercle de la cour, parlait à chaque ambassadeur dans la langue de sa nation.... Oh! la haine produite par l'*envie* d'une femme a quelque chose d'horrible dans ses résultats.

La princesse des Asturies, à l'époque où je lui fus présentée pour la première fois, était encore ce qu'on peut appeler une jeune mariée. Elle avait été amenée

(1) Qu'il nous soit permis de le dire, à nous autres Français qu'elle a tant et si cruellement persécutés. Ce n'est que justice de se plaindre.

à Barcelonne, où s'était fait le double échange, pour venir en Espagne épouser le prince des Asturies (aujourd'hui Ferdinand VII), et son frère, qui la conduisait, venait prendre l'infante dona Maria pour la faire monter sur le trône des Deux-Siciles, comme il conduisait sa sœur à celui des Espagnes... Hélas! les deux projets furent également vains; aucune des deux princesses ne ceignit cette couronne qu'elles allaient chercher bien loin de leur patrie, tandis que la fille du plus pauvre paysan de la Catalogne, célébrant ce même jour ses noces, vit aujourd'hui heureuse et entourée d'une nombreuse famille. Il semble que les têtes couronnées, ainsi brillamment coiffées, assises sur des siéges plus hauts que ceux des autres hommes, soient aperçues de plus loin par la mort et par le malheur. Quelle destinée que celle de la princesse des Asturies!... Je savais, par des personnes de son intérieur, à quel point elle était malheureuse. Le prince de la Paix, soit qu'il eût été véritablement offensé par le prince des Asturies, ou par la princesse, tenait une conduite envers tous deux, qu'il est constant que l'héritier du trône ne pouvait supporter sans prendre positivement la volonté de s'en venger. On prétend à juste titre que les princes sont des hommes comme tous les autres, et la chose est incontestable; mais en l'accordant, il faut aussi faire une autre concession, c'est que, puisqu'ils sont des hommes comme nous, ils en doivent avoir les passions; et la vengeance peut s'éveiller dans leur cœur tout comme dans celui du dernier homme de leur royaume. Après cela, le sublime du caractère d'un roi c'est d'oublier et de mépriser les attaques qui lui sont faites, et qui bien souvent n'ont d'autre motif que le mécontentement d'un homme auquel il n'a été donné qu'une sous-préfecture quand il demandait une préfecture. Oh! que j'ai vu des patriotes comme cela depuis

1830 (1)!.... Mais le prince des Asturies, qui ne sollicitait pas de nous une préfecture, quoique je l'aie connu dans un temps où il demandait à mains jointes une femme à l'empereur (2); mais enfin, alors, en 1805, il ne voulait que justice; il voulait que l'héritier du trône fût respecté; que sa femme retrouvât un intérieur heureux, ou du moins paisible; que elle et lui enfin ne reçussent pas d'*insultes* de don *Manuel Godoï*. Il ne voulait que justice, je le répète. Il aimait la princesse d'un amour vrai et profond, comme on le ressent à vingt ans. Elle le lui rendait avec franchise et abandon; et je savais par avance que l'attachement des malheureux jeunes gens était le seul adoucissement qu'ils trouvaient à une vie toute de peines et de chagrins sans cesse renouvelés. Cette connaissance que j'avais de leur intime intérieur me donna une vive émotion lorsque j'entrai dans la chambre. Elle était encore augmentée par ce qui m'avait été dit par Junot, qui croyait qu'il était ordonné au prince des Asturies de nous recevoir. *On lui* avait dit, dans une intention bonne et aimable sans doute, que la veille même le prince des Asturies avait répondu au mayordomo-mayor ou au lumiller de corps qui lui demandait son heure :

Veremos... veremos;

et qu'enfin, pressé de rapporter une réponse au roi, il avait insisté auprès de Ferdinand, et qu'enfin, impatienté de l'importunité du grand-officier de la couronne, il avait ajouté en frappant du pied :

(1) L'histoire de ces deux années est bien curieuse. Je m'en occupe en ce moment, ainsi que de celle de la restauration, mais d'une manière tout-à-fait spéciale et détaillée.

(2) Que votre majesté me donne une de ses nièces, disait-il à l'empereur. — Mais elle ne veulent pas. — Une des parentes de sa majesté l'impératrice. — Elle ne veulent pas non plus. — Eh bien ! Sire, une femme *quelle qu'elle soit* pourvu que je la tienne de votre main.

Este embaxador eso Gavacho como los otros.

Junot, lorsqu'on lui rapporta cette parole, fut au moment de ne pas aller chez le prince royal. Il se connaissait ; il savait que non-seulement un mot, mais une inflexion de voix, un regard, qui pouvaient attaquer la personne de l'empereur, qu'il avait l'honneur de représenter en ce moment, le trouveraient sans raisonnement pour une telle offense. Ce fut monsieur de...., personne attachée au grand *Despacho*, ainsi qu'au petit, et qui servait les intérêts de la France, qui lui remontra que la chose pouvait être incertaine, et que bien sûrement, le prince l'eût-il dite, il ne ferait rien qui pût engager une querelle entre l'Espagne et la France; car enfin, il n'était question de rien moins, s'il y avait eu de la part de l'héritier de la monarchie une intention d'insulte. Junot réfléchit que ce serait au contraire lui qui agirait hostilement en n'allant pas rendre ses devoirs au prince royal, et il y fut. Mais, quelque bien qu'il eût été accueilli, ainsi que de la princesse, je n'en avais pas moins une grande peur en entrant dans la chambre où elle était debout contre une table sur laquelle elle s'appuyait, tandis qu'elle avait un canapé derrière elle. Le prince était dans la pièce voisine; il vint aussitôt, et s'appuya, comme sa femme, sur la même table. En tout, je remarquai toujours, lorsqu'ils étaient ensemble, que le prince suivait de l'œil le regard de la princesse, pour qu'elle lui indiquât ce qu'il devait faire.

La princesse n'était pas très grande; cependant, sa taille avait de la noblesse et de la grâce, ce qui lui venait probablement de la manière dont elle portait sa tête. Ses yeux étaient bleus et d'un bleu ravissant; ses cheveux blonds accusaient l'origine du Nord, et rien en elle ne disait au contraire que *Santa Lucia* et *Ponte Mole* avaient entendu ses premiers accents. Elle avait

la bouche, et surtout *la lèvre autrichienne*, le nez des Bourbons, mais aquilin seulement, et non pas ami du menton comme celui de son beau-père. Elle avait une grande fraîcheur alors, et cette fraîcheur, ou plutôt cet excès de santé, se faisait remarquer d'une manière peu agréable dans l'excessif embonpoint de sa poitrine. Ses bras et ses mains n'avaient pas de beauté, non plus que ses pieds qui, en raison de sa taille, auraient dû être petits; mais, en tout, elle était bien; elle était surtout *bien princesse* (1). Son air était majestueux, et d'abord un peu sévère; mais aussitôt que son regard s'accordait avec son sourire, alors toute cette physionomie s'éclairait avec une douce lumière. Il y avait de la poésie dans son expressive figure; et quoique toujours silencieux et réservé, son visage conversait avec vous..... Elle a été bien bonne pour moi: j'en conserverai un souvenir éternel, ainsi que des preuves qu'elle a bien voulu m'en donner. Je parlerai encore d'elle au moment où je passai par Madrid pour revenir en France, peu après Austerlitz. Hélas!... une année s'était à peine écoulée, et la princesse, si charmante et si fraîche, n'était plus qu'un cadavre respirant encore, mais appelant à toute heure la mort pour la délivrer des tortures les plus épouvantables. Le souvenir de ses cris, seulement, est une horrible pensée à se rappeler.

Le jour où je la vis pour la première fois, elle était vêtue de blanc; sa robe, faite de la manière la plus simple, était de ces mousselines anglaises brodées, si jolies, qu'on faisait alors, sur laquelle on tranchait seulement le ruban violet et blanc de Maria-Luisa, et ses beaux cheveux blonds étaient simplement relevés avec un grand soin et formaient sur sa tête, en raison de leur

(1) En voyant madame la duchesse d'Orléans, aujourd'hui reine des Français, je n'ai trouvé aucun trait de ressemblance avec sa sœur la princesse des Asturies.

quantité, une coiffure presque aussi volumineuse que les femmes la portaient il y a un an. Le peigne qui les retenait était en grosses et magnifiques poires de perles fines entremêlées de diamants ; cette riche simplicité me frappa, d'autant plus que je venais de voir à l'étage supérieur tout le luxe de la toilette répandu sur une vieille personne. La robe jaune surtout me parut sale, et celle de point d'Angleterre, bien qu'elle valût vingt mille francs, me sembla de mauvais goût, auprès de cette robe éblouissante de blancheur, portée par cette jeune et fraîche princesse, aux blonds cheveux, aux yeux d'azur et au sourire triste et doux. Je lui ai voué dès ce moment un attachement qui ne s'est jamais démenti. Le comte de Campo d'Allange, ambassadeur d'Espagne à la cour de Lisbonne, avait la plus belle âme et la plus rigide probité qu'il soit possible de rencontrer parmi les humains. Il portait une profonde vénération à toute la famille royale, et, sans nul doute, à la princesse des Asturies. Mais il se mêlait à tout cela un grand dévouement pour le prince de la Paix. Cela mettait un peu obstacle à de la confiance pour demander même un éventail de la Chine. Je raconterai cela plus tard et en son lieu.

Je sortis de mon audience enchantée et *conquise*. La princesse avait un art, ou plutôt une manière naturelle, car le mot *art* est ici et avec elle hors de propos, avait, dis-je, une manière d'accueillir et de conquérir que je n'ai vue après elle qu'à Napoléon : c'était cette même figure, d'abord grave, puis s'adoucissant, et alors devenant toute charmante. La princesse n'était pas jolie, et, plusieurs personnes soutiennent même qu'elle était laide ; c'est possible, je ne m'en suis pas inquiétée : elle m'a paru jolie, gracieuse, et je l'ai trouvée telle, parce qu'elle l'a voulu.

Après avoir fait mes grandes visites, je retournai

chez la camarera-mayor de la reine *Maria-Luisa*, selon l'étiquette, chose à laquelle, à cette époque, on n'aurait pas osé manquer en Espagne, n'importe pour quel motif. C'était une bonne petite vieille dame, toute maigrette, noire, et *fea como un Diablo*, ainsi que le dit fort élégamment la religieuse porte-étendard, mais ayant l'apparence d'une bonne personne. J'ai oublié son nom. Elle rit encore au souvenir des gants blancs, et, reprenant mes mains, elle les regardait et répétait :

Jésus !... Jésus !... como son bonitas !...

Après avoir quitté mon harnais de cour et mon collier doré, mais de fer, je mis une robe bien légère, et je me donnai aussitôt le plaisir de parcourir ces jardins enchantés qui étaient devant moi. Mais je comptais sur quelques heures d'un plaisir pur et tranquille dans ces retraites ravissantes, et je m'étais trompée : à peine Junot et moi fûmes-nous dans le jardin de *Primavera*, que nous fûmes rejoints par un gentilhomme du roi ; j'ignore quel était son titre, mais il était *Caballero*, et des meilleurs sans aucun doute. Il parlait fort bien français, et avait d'excellentes manières : il nous dit que les promenades étaient si variées et surtout si éloignées les unes des autres par l'heure brûlante à laquelle je me résignais à sortir, que leurs majestés l'envoyaient auprès de nous pour nous offrir tout ce qui pouvait nous être commode et agréable pour parcourir la vallée d'Aranjuez. Il me demanda si je voulais être portée, et, sur mon refus, il m'offrit son bras, et nous parcourûmes avec lui la belle retraite royale.

CHAPITRE XXII.

Souvenir d'Aranjuez. — Cérémonial. — Retour à Madrid. — Singulière aventure. — Mes rapports d'intimité avec madame de Beaumonville. — Heureux instants passés dans la maison de l'ambassadeur. — Dîner et surprise. — Tallien. — Conduite de Tallien au 9 thermidor. — Conférence de Junot avec le prince de la Paix. — Ports d'Espagne. — Son alliance avec le France. — Notre départ de Madrid. — M. le comte da Ega, ambassadeur de Portugal. — Portrait de la comtesse da Ega.

Bien des années se sont écoulées depuis que j'ai vu Aranjuez; mais le nombre de ces mêmes années ne fait au contraire qu'augmenter le charme attaché au souvenir de ce lieu de délices; car plus les événements se sont succédé autour de moi, plus j'ai vu, et moins j'ai trouvé de comparaisons qui puissent même établir un parallèle. Ce n'est pas la Suisse, ce n'est pas la France, ce n'est pas l'Algarve, ce n'est pas l'Italie, ce n'est pas une autre chose enfin; c'est Aranjuez; c'est un paradis enchanté. Où trouver ces eaux jaillissantes fournies par deux rivières qui enserrent de leurs flots une île où le soleil fécond les plus belles fleurs, les fruits les plus rares de toutes les zones et de tous les pays, des arbres comme l'imagination nous les représente dans cette terre promise, dont une grappe de raisins était portée par deux hommes (1)... Jamais je n'ai

(1) On m'a reproché d'être un peu trop *pompeuse* dans mes descriptions de l'Espagne, c'est que *j'ai vu* et que *je me rappelle*. Tous ceux qui ont vu la belle partie de l'Espagne pensent comme moi.

vu de si verts, de si frais, de si beaux ombrages... On veut décrire quand on a vu Aranjuez, et la chose est impossible, surtout lorsque, comme moi, on l'a vu au moment où la nature se réveille après son sommeil d'hiver, et où toutes ses pompes, ses magnificences se déploient à l'envi même, dans ces lieux, les plus stériles et les plus ingrats. A Aranjuez, on trouve le luxe le plus éblouissant, la magnificence dans sa plus extrême splendeur; mais cette magnificence, ce luxe, c'est celui de la nature, non pas en nous donnant des mines d'or et de diamants... c'est avec les plus beaux ombrages formés par des arbres séculaires, des prairies où l'herbe courte et fleurie est tellement épaisse, qu'elle est élastique, sans parler par métaphore, comme un tapis de la Savonnerie; des eaux jaillissantes et donnant par torrents une fraîcheur salutaire sous ces mêmes ombrages, où la chaleur ne peut plus atteindre. Comme on jouit de *ce luxe* de la nature et en même temps d'un calme si voluptueusement senti dans une belle journée, où le soleil ajoute encore à la pompe du spectacle!... De grands arbres bien touffus... de l'eau à chaque pas... de hautes murailles de verdure, mais sans aucune régularité : voilà quelle est la magnificence du jardin de l'Ile. Je ne pense pas que la main de l'homme pût y ajouter sans le gâter. *La calle* de *la Reyna*, cette magnifique allée, formée par des ormeaux qui ont, dit-on, plus de cinq cents ans, et dont la longueur est de plus d'une demi-lieue d'Espagne, est à elle seule un des plus beaux ornements d'Aranjuez. C'est là que je revis le soir la reine et la famille royale; les princesses se promenaient en voiture, chacune dans la sienne, jamais ensemble; et c'est ainsi qu'elles font, au très petit pas, plusieurs fois dans la même soirée, le chemin d'un bout de *la calle* à l'autre; et chaque fois qu'elles se rencontraient, elles se saluaient avec

une politesse qui pouvait être exacte, mais point du tout affectueuse. Les femmes qui se trouvaient sur la route de la promenade des princesses s'arrêtaient aussitôt, ainsi que les hommes ; les femmes saluaient, et les hommes laissaient à l'instant tomber leur capa, qu'un moment avant ils drapaient de mille manières élégantes. Quant à la reine et aux princesses, lorsqu'elles passaient devant une femme qu'elles aimaient, et qui, par son rang de grande d'Espagne ou de *titulados de Castilla*, pouvait recevoir un public témoignage de faveur, alors la princesse, qui voulait le lui donner, faisait, avec la main ou avec l'éventail, un signe amical comme pour l'appeler. Cette marque de faveur est très recherchée. Lorsque la reine passa devant la place où je m'étais arrêtée, elle me fit, en souriant, une inclination de tête fort gracieuse, à laquelle se joignit un salut de la main. La faveur était complète, comme on le voit. Lorsque les infants, frères du roi, étaient revenus assez tôt de cette malheureuse chasse, qui vraiment ressemble à une monomanie, alors, pour *se délasser*, ils montaient à cheval et accompagnaient les princesses à la promenade.

Tant d'auteurs ont décrit Aranjuez, que j'en ai peut-être déjà trop dit sur ce sujet. Mais les souvenirs se pressaient tellement en foule autour de moi, qu'il m'était impossible de les repousser ; je les ai retracés comme je les sentais ; d'autres écriront aussi une relation de leur voyage à Aranjuez. Car quel est l'œil qui le voit et demeure insensible? quelle est la main qui, devant un tel tableau, ne cherche pas à le peindre.

Je l'ai revu depuis..... et voilà où les souvenirs sont moins doux..... C'est alors qu'il ne faut pas anticiper sur les temps.

Nous retournâmes à Madrid. Le moment de notre départ pour Lisbonne approchait, et nous avions plu-

sieurs choses à faire qui, pour Junot surtout, étaient de la plus haute importance. Quant à moi, je courais Madrid, je voyais toutes les beautés qu'il renferme, et, certes, il est faux de dire que cette ville n'est pas une des plus admirables de l'Europe. Cependant les Castillans ont une vanité un peu excessive lorsqu'ils disent :

« *Donde Madrid? se calle el mondo* (1)! »

Mais il est de toute vérité que c'est une belle ville, renfermant plus de raretés en tous genres que beaucoup de villes du Nord dont on fait grand bruit, et qui devraient se taire devant la capitale de la Castille, ainsi que le dit le proverbe.

Au moment de quitter Madrid, il m'arriva, chez l'ambassadeur, une petite aventure, assez singulière pour trouver place dans des souvenirs.

J'allais tous les jours dîner chez l'ambassadrice. Elle est bonne et parfaitement bienveillante; aussi était-ce avec plaisir que j'obéissais à Junot, qui m'avait recommandé d'être bien pour elle. J'allais donc chaque jour où nous n'étions pas invités à dîner dans quelque *grand gala*, à l'ambassade, et, au bout de plusieurs jours, grâce à la bonté aimable de madame de Beurnonville et de l'ambassadeur, ainsi que de mademoiselle Amélie de Durfort et de son frère, je me trouvai dans cette famille comme dans la mienne. M. de Vandeuil, premier secrétaire d'ambassade, dont j'ai déjà parlé dans le volume précédent, se joignait à eux pour nous rendre le séjour de Madrid agréable; et mon souvenir le remercie également de l'intérêt qu'il nous a témoigné.

J'arrivais ordinairement un peu tard, parce que mes courses de curieuse me conduisaient assez avant dans la matinée, et je n'étais pas de retour avant cinq heures;

(1) *Où est Madrid? que le monde se taise!* On reconnaît ici la vanité castillanne; mais, comme je l'ai dit, cette vanité n'a qu'un bon motif.

il me fallait le temps de m'habiller : aussi je n'arrivais presque jamais qu'après le troisième coup de cloche, mais on était indulgent pour moi, et l'on me pardonnait. Un jour, ma course de la matinée avait été plus longue qu'à l'ordinaire. J'arrivai, selon mon habitude, au moment où l'on passait dans la salle à manger. Le général Beurnonville me donne la main; je prends à peine le temps de saluer madame de Beurnonville, et l'on se met à table. Lorsque le premier moment du silence fut passé, chacun se regarda. J'avais auprès de moi un grand homme, à la figure hideuse et sinistre, qui ne disait pas une parole. Cet homme était grand, brun, d'un aspect morose et atrabilaire, l'œil assez sombre dans son regard, et donnant même d'abord l'idée qu'il était borgne; mais on voyait bientôt qu'il avait ce qu'on appelle un *dragon* dans l'œil; il était taciturne, parlait peu, et, pour dire la vérité, on ne lui adressait pas beaucoup la parole. Cela me surprit, en raison de l'extrême politesse de l'ambassadrice, qui était vraiment charmante dans son accueil. Lorsque nous fûmes à l'entremets, je ne pus résister à ma curiosité, et, quoique je susse fort bien qu'il n'est nullement poli de demander le nom des gens, je me penchai vers le général Beurnonville, et je lui demandai celui de mon silencieux voisin.

— Comment, me dit-il avec un air étonné, vous ne le connaissez pas?

— Jamais je ne l'ai vu de ma vie.

— C'est impossible.

— Je vous le jure.

— Mais vous l'avez cependant entendu nommer bien souvent, dans votre enfance surtout.

— Vous commencez à piquer ma curiosité bien autrement qu'elle ne l'était avec l'œil extraordinaire du personnage. Quel est-il donc?

« Veux-tu que je t'envoie des épinards, TALLIEN ? » dit une voix bien connue.

C'était celle de Junot, qui était en face de moi, et qui avait deviné ma curiosité et s'en était amusé.

Je fis presque un bond sur ma chaise.. TALLIEN..... Je regardais le vilain en dessous; il s'était aperçu de l'effet qu'il produisait sur moi, et était devenu de la nuance de ses épinards. — Junot l'avait connu non-seulement en France, mais surtout en Égypte, où il avait été, et il le tutoyait, sans être pourtant lié avec lui, car le général en chef avait presque frappé d'anathème tous ceux qui avaient des relations avec Tallien. Je ne m'étais pas aperçue qu'ils s'étaient approchés l'un de l'autre à notre arrivée.

J'éprouvais une singulière impression en entendant prononcer ce nom d'une manière si inattendue... Cette enfance, dont le général Beurnonville me disait d'invoquer le souvenir, avait été entourée de dangers et de récits les plus affreux, auxquels précisément se rattachaient et le nom et la personne de Tallien. Je ne pus m'empêcher, ainsi que je l'ai dit, de faire un mouvement, dont sans doute il s'aperçut; car, lorsque je jetai de nouveau les yeux sur lui, il me parut encore plus sombre et plus retiré sur lui-même... Le malheureux!... quelle existence il traînait alors!... Je demandai au général Beurnonville ce que Tallien pouvait faire à Madrid, et comment l'un de nos décemvirs se trouvait dans le royaume d'un Bourbon.

— J'en suis autant étonné que vous, me répondit l'ambassadeur, et d'autant plus que l'empereur n'aime pas Tallien, et qu'il le lui a toujours témoigné d'une manière peu gracieuse. C'est au point qu'en Égypte, Junot a pu voir que le général Bonaparte était fort sévère pour les officiers qui étaient liés avec Tallien. Les deux Lanusse, qui étaient ses amis intimes, furent tou-

jours peu bien venus du général en chef, en raison de cette liaison.

Les deux Lanusse étaient amis intimes de Tallien. L'aîné des deux frères fut tué en Égypte, à l'affaire du 30, où périt *Abercrombie*. C'était un brave et digne homme; ce fut avec lui que Junot se battit à Boulack. L'autre frère, également ami de Tallien, revint en Europe. C'est lui que nous avons vu, sous la restauration, être l'un des serviteurs les plus célèbres de Charles X. Il a épousé la fille du général Perignon. C'est une personne dont le caractère serait bien curieux à tracer. Elle est, dit-on, très dévote; c'est une chose que je n'ai jamais pu comprendre. Il y a probablement dans notre admirable christianisme quelques parties que nous ne sommes pas dignes de connaître, et dans lesquelles se trouvent une explication de l'Évangile différente de celle devant laquelle je me prosterne, et une autorisation qui donne pouvoir de châtier sans pouvoir jamais récompenser. — Ainsi, par exemple, madame Lanusse possède dans son éternel sourire quarante nuances d'après lesquelles elle classait les personnes que sa position lui faisait regarder comme n'étant pas dans sa ligne. Elle est intolérante comme le fanatisme du 12e siècle; dans ce temps-là, la chose n'était que fâcheuse, parce que même une *manière* de grande dame pouvait nuire. Mais aujourd'hui elle est à la fois fâcheuse et ridicule, parce qu'on demandera à madame Lanusse pourquoi elle se mêle des affaires des autres. C'est une question que, pour ma part, j'ai été souvent au moment de lui faire, ainsi que dix autres femmes. Depuis, elle a été à Besançon, et comme elle vieillit, la chose n'est plus tenable. Heureusement qu'une passion, mais une passion plus effrénée que l'amour, plus terrible, et dont les émotions sont hideuses, car elles tiennent de l'Euménide, la passion du jeu est portée chez madame

Lanusse, au point de laisser peu de place à la médisance. Maintenant je demande si une vraie chrétienne est joueuse, médisante et intolérante?

Après le dîner, Junot me présenta Tallien comme *un de leurs compagnons* de voyage d'Égypte. Il ne me parut nullement se souvenir du mouvement que je n'avais pu retenir en entendant prononcer son nom. Il nous apprit qu'il avait une place de consul à Malaga, je crois; du moins suis-je sûre que c'était en Andalousie.

Tallien a un nom très fameux dans notre révolution; sans aller chercher le motif qui le fit agir, il est hors de doute qu'il mérite une place dans notre histoire pour le fait du 9 thermidor; car je ne suis pas de ces bonnes âmes qui, toujours déterminées à trouver du bien *dans tout*, en trouvent même dans Robespierre, et disent aujourd'hui qu'il avait de bonnes intentions, que le 9 thermidor est venu troubler, et que nous aurions eu l'âge d'or si on l'avait laissé faire : cela peut être; j'aime mieux le croire qu'avoir une discussion avec de ces braves gens qui disent encore aujourd'hui, bien que la mode en soit passée : *Sois mon frère ou je te tue* (1). Et pourtant je suis une bonne et loyale patriote..... Et la France.... ma patrie.... ma patrie bien-aimée, voilà mes dieux.... voilà mes autels. Car j'ai été nourrie à l'aurore de cette belle révolution; j'ai sucé ses principes, et mes jeunes années se sont écoulées à l'ombre du drapeau tricolore et de l'arbre de la liberté!....

Retournons à Madrid.

(1) Nous avons vu, l'autre jour, dans un jugement, une explication de ce mot : *la liberté ou la mort!*

Il est de fait que, dans l'origine, où l'on avait rapport à cette sainte, cette belle, cette adorable liberté, tout était pur, et avec abnégation de soi-même. Voilà la liberté dont j'ai souvenance, voilà la république que je demande... Mais, depuis cette époque, la robe blanche de la liberté s'est souillée de sang... et ce n'était pas celui qui portait l'étendard qui répandait le sien... Tout devint déviation.

Junot avait eu les conférences qui lui avaient été ordonnées avec le prince de la Paix, et il en était enchanté. J'ai entendu dire beaucoup de mal et quelque peu de bien. Je puis même dire que pendant mon second séjour à Madrid, ce moment, qui fut celui de la mort de la princesse des Asturies, fut affreux pour lui. Les bruits les plus injurieux et les plus sinistres se répandirent alors. J'ai donc eu tout le loisir de prendre alors de cet homme une impression défavorable. Mais, avec cette même conscience que je dois apporter à ce que je raconte comme historienne, je dois dire que mon mari en avait reçu une tout autre, et que depuis il influença beaucoup la mienne. Mon frère, qui l'a vu long-temps à Marseille, lors de son exil en 1808, m'a également raconté de lui des traits qui m'en ont donné une opinion meilleure; lui et Junot me querellaient sur mon injustice envers le prince de la Paix..... et le résultat de nos discussions était, de ma part, la manifestation d'un grand regret que le prince de la Paix n'eût pas mis à profit toutes les belles facultés d'homme d'état dont le ciel l'avait doué. Que pouvais-je faire de plus chrétien?

Nous partîmes de Madrid pour Lisbonne le 29 de mars 1805, après avoir acquis la certitude que l'Espagne était alors pour nous une fidèle alliée. Soit intérêt, soit vraiment loyauté, l'Espagne, à cette époque, nous donnait des gages de la plus parfaite et la plus entière alliance avec elle. Ses ports de l'ouest et du midi étaient remplis de vaisseaux prêts à appareiller sous notre pavillon. La Santa-Trinidad, vaisseau de cent trente canons, *attendait nos ordres*, c'est le mot, dans le port de Cadix. J'aurai bientôt à parler du triste résultat de ces immenses préparatifs.

Nous partîmes, après avoir été comblés de soins affectueux par l'ambassadeur, et surtout par l'ambassadrice de France. Nous n'avions pas pu échanger de pré-

venances avec l'ambassade de Portugal à Madrid, parce qu'elle n'était pas encore arrivée ; c'était M. le comte Da Ega, l'un des plus pauvres fidalgos, qui venait à Madrid pour y représenter le royaume volé pendant le ministère du fameux comte-duc. Le comte Da Ega menait avec lui sa jeune femme mademoiselle d'Oyenhausen, la personne la plus charmante de Lisbonne.

L'époque de notre départ de Madrid était la plus convenable pour voyager en Espagne ; c'est alors que la température est enchanteresse : il ne fait plus froid, il ne fait pas chaud ; *ce n'est plus la douleur, et ce n'est pas la joie.* Nous devions traverser, me dit-on, un pays désert et affreux. Je partis effrayée. Mais à peine eûmes-nous fait dix lieues, que je compris alors une grande partie de ce qui est dit si bénévolement sur l'Espagne. Comme je l'ai observée avec un soin particulier sous le rapport *physique* et *moral*, qu'il me soit permis d'en dire ici mon sentiment comme voyageuse et comme observatrice

L'aspect de l'Espagne, lorsqu'on sort de Madrid pour aller à Lisbonne, était, surtout en 1806, aussi rebutant pour le voyageur qui entreprend une longue route, qu'il est possible qu'un pays le soit. C'étaient la pauvreté, la malpropreté de la Castille-Nouvelle portées à leur plus haut degré. La plaine de Madrid s'étend sur une partie considérable de cette province en descendant vers le Tage. Mais en allant le rejoindre en Estradamure, ce n'est plus comme par la route d'Aranjuez : plus de ces belles prairies, de ces ombrages d'Arcadie, qui rappellent Tempé et des pays enchantés. Le site est nu, ouvert, parsemé de quelques champs de blé mal cultivés, et partout l'espect de la plus profonde misère. Au moment où nous traversions cette partie de l'Espagne, sa physionomie était cependant à cette époque de l'année où elle revêt son costume de coquetterie. Tout était en pleine

floraison, et les buissons de genêts, qui plus tard ne présentent qu'une masse sèche et stérile, offraient alors avec les fleurs papillonnacées d'un jaune d'or (1) et leurs fleurs blanches avec un calice rouge, des bouquets d'une espèce sigulière: car ce genêt, presque sans feuilles et dépourvu d'épines, vient quelquefois à la hauteur de six pieds; ses branches sont longues, flexibles et chargées de ces jolies touffes jaunes et blanches; puis le *daphne gnidium* (2), avec ses fleurs à odeur de fleur d'oranger. A moins de connaître cet arbrisseau et le genêt dontje viens de parler, il est impossible d'avoir une juste idée des paysages de L'Espagne, mais surtout de la Nouvelle-Castille et de l'Estramadure. Les environs de Madrid en sont remplis, et le parc qui entoure le Pardo, principalement en est couvert. La flore de la péninsule est bien riche non-seulement en plantes de cette nature, mais en plantes exotiques. Don Casimir Ortéga désirait que l'histoire naturelle de tout ce que pouvaient fournir l'Espagne et la partie de l'autre émisphère qui est sous sa dépendance, fût entièrement connue dans le monde savant, Depuis lui, la botanique et tout ce qui tient aux autres branches de l'histoire naturelle, a été soigné et dirigé avec un égal intérêt. Mais la guerre a tout bouleversé; et je crains bien que depuis la *paix factice* dont jouit l'Espagne, ses véritables éléments de grandeur n'aient été bien négligés par ceux qui tiennent le gouvernail de son vaisseau aventureux.

(1) Il y en a deux espèces très distinctes, le *genista sphæro carpa* et le *monosperma*, qui est le blanc. Cette dernière espèce fleurit en février mars et avril.

(2) Le *daphne gnidium* que l'ontrouve en estramadure a les feuilles plus *lancéolées* que le nôtre. C'est, dit-on, la *cassia* des anciens.

CHAPITRE XXIII.

Mon mari est traité avec tous les honneurs dus à un ambassadeur de France. — Mauvaise humeur de Charles IV contre Louis XVIII. — Le soldat usurpateur. — Ordre de la toison-d'or. — Lettre absurde de Louis XVIII au roi d'Espagne. — Acceptation de la couronne d'Italie par l'empereur. — Discours de Napoléon manquant de franchise. — Quel était le vrai but de l'empereur. — M. le marquis de Buonaparte. — Couronne de Lombardie. — Mémoires de Gohier empreints de fiel et de haine. — Talaveyra da Reyna. — Des dragons nous donnent une aubade. — Soldats espagnols demandant l'aumône. — Projet de faciliter l'écoulement du Tage. — Le clergé s'y oppose *au nom de Dieu* et en qualifiant le projet *d'attentatoire aux dogmes sacrés*. — Quel est en Espagne le sens de l'expression *états*. — Portrait de la duchesse d'Albe. — *La Mesta*.

Le roi d'Espagne avait ordonné que nous fussions reçus partout avec les mêmes honneurs qu'un ambassadeur de France près la cour de Madrid aurait pu recevoir. Ce n'est pas un médiocre sujet de reconnaissance à conserver, car l'Espagne, bien que fort dévouée à la France, avait néanmoins une sorte de dignité sérieuse, un *orgueil* même qui lui faisait regarder comme inconvenante toute prévenance outre-passant ce qui devait être accordé à une puissance étrangère dans la personne de l'un de ses représentants. On disait alors que le roi Charles IV avait éprouvé beaucoup d'humeur de la singulière démarche de Louis XVIII, qui lui renvoya la toison-d'or qu'il avait, aussitôt qu'il apprit que le roi d'Espagne l'avait donnée à l'empereur

en retour de l'ordre de la légion-d'honneur que Napoléon avait envoyé à Charles IV.

« Ne voulant rien avoir de commun, dit Louis XVIII, » avec *le soldat usurpateur* qui est assis sur le trône » de mes pères. »

Louis XVIII faisait comme tous les hommes d'esprit, il abusait des mots. L'empereur pouvait bien être assis dans la même chambre où avait été le trône des pères de Louis XVIII; mais, pour y être en usurpateur, c'est une autre affaire. C'est merveille, en vérité, de voir comme depuis quelques années on écrit sur des faits que la France, que l'Europe ont vus. Venir aujourd'hui nous parler de l'usurpation de l'empereur!...

Quoi qu'il en soit, le roi d'Espagne eut beaucoup d'humeur de la lettre de Louis XVIII, ou, pour parler plus juste, du prétendant, comme on l'appelait dans ce temps-là. C'était, au fait, une sorte de forfanterie sans but réel et sans résultat. J'ai parlé ici de ce fait, parce que nos journaux n'en ont pas parlé à cette époque, et qu'il est peu connu. Je vais même transcrire la lettre de Louis XVIII telle qu'elle fut écrite.

« Monsieur et cher cousin,

« Il ne peut y avoir rien de commun entre moi et le » *grand criminel* que l'*audace* et la *fortune* ont placé » sur un trône qu'il a eu la barbarie de souiller du » sang d'un bourbon, le duc d'Enghien. La religion » peut m'engager à pardonner à un assassin; mais le » tyran de mon peuple doit toujours être mon ennemi... » La Providence, par des motifs inexplicables, peut » me condamner à finir mes jours dans l'exil; mais » jamais ni mes contemporains ni la postérité ne pour- » ront dire que dans le temps de l'adversité je me suis » montré indigne d'occuper jusqu'au dernier soupir le » trône de mes ancêtres. »

En vérité, cette lettre, si elle n'était pas authentiquement reconnue pour avoir été écrite en effet par Louis XVIII, pourrait passer pour une pièce faite à plaisir pour servir de texte à des épigrammes. Qu'est-ce que c'est qu'un *pathos* semblable? Que veut dire cette phrase :

Je puis pardonner à un assassin, mais le tyran de mon peuple doit être mon ennemi.

C'est absurde et faux. Que Napoléon, héros et conquérant, ait été appelé *tyran* par des stupides ou des jaloux qui ne comprenaient pas ou feignaient de ne pas comprendre ses vastes et savantes combinaisons, il y a mauvaise foi ou sottise, toutefois il y a encore une apparence de raison. Mais, au nom de tous les saints, comment qualifier de tyran l'homme qui, après avoir donné la paix à la France (1), lui rendait ses lois, son commerce, sa tranquillité intérieure, et rouvrait surtout les portes à trente mille proscrits, qui ne lui ont pas gardé plus de reconnaissance pour cela, mais qui néanmoins ne peuvent empêcher que la liste des émigrés n'ait été close par cette homme, que leur prétendu roi alors appelait si bénévolement un tyran, et qui leur rendait leurs biens. Et puis cet usurpateur était sur le trône de France, appelé à ce trône par 3,700,000 votants... En vérité, il faut lever les épaules en lisant aujourd'hui de pareilles sottises, et surtout en s'arrêtant à la dernière phrase : *Je ne ferai jamais rien d'indigne de mon nom et de mon sang*... Et puis la guerre de la Vendée a fait couler le sang français pendant huit années, sans que le prétendant se soit seulement montré une fois au milieu des phalanges vendéennes, pour re-

(1) Il n'avait pas même fait soupçonner la guerre avec le Nord à cette époque. On ne parlait que de la descente en Angleterre. On n'avait jamais été plus heureux en France depuis la révolution et même avant.

mercier au moins par sa présence *ce peuple*, qui était le sien, de son généreux dévouement. Il est vrai qu'avec *ses épaulettes sur un habit bourgeois, ses bottes, et de velours encore* (1), il aurait eu mauvaise grâce à la tête d'un régiment, d'autant mieux qu'il ne montait qu'à la fenêtre, et pas du tout à cheval; et, comme dit Pacot, le gros Poudré eût été ridicule avec ses grosses bottes de velours, en calèche à l'arrière-garde; mais il avait des représentants qui pouvaient marcher pour lui. Pauvre Vendée! elle est toujours bonne pour être lancée en enfant perdu!... Mais, pour être une noble retraite pour un roi malheureux, il n'en est rien... Et de nos jours encore elle n'a été jugée bonne que pour former un escadron de femmes, servant d'armée à un général féminin comme son état-major. Oh! honte sur notre patrie!... honte! mille fois honte!...

Je suis bien amère, me dira-t-on?... Mais a-t-on eu quelques ménagements pour une mémoire auguste que l'orgueil national devait au moins faire respecter?... Que de diatribes indécentes, de pamphlets, de libelles, nous avons été obligés de dévorer en silence pendant quinze ans!... Que d'injures, que d'humiliations ont abreuvé dans leur empereur ceux qui tenaient de lui leur sort et leur bien-être!... Le jour des représailles est enfin arrivé, et nous sommes encore bien bons et bien tolérants en ne faisant que rappeler pour toute vengeance les fautes d'autrui.

Nous apprîmes par un courrier des affaires étrangères, qui nous rejoignit à *Talaveyra da Reyna*, capitale de l'Estramadure espagnole, que l'empereur s'était rendu, en grande pompe, au sénat, le 18 mars, et avait annoncé officiellement qu'il acceptait la couronne d'Italie, d'après le vœu manifesté par la république cisalpine. Le

(1) Voyez la spirituelle caricature n° 1 *(le vieux Sergent)*.

discours de Napoléon, en cette circonstance, a le défaut de manquer de franchise. Un grand homme comme lui ne devait prendre aucun prétexte pour donner plus de grandeur à sa patrie... Pourquoi dire :

« *Nous aurons toujours la modération de ne rien ajouter à la couronne que nous portons.* »

L'empereur était déjà à cette époque assez fort pour accuser tout haut ses projets de conquêtes, dont le vrai but était la chute de l'Angleterre. Ce but était le point de mire de tous les coups qu'il portait. C'était *là* qu'il visait, et visait juste. Tous ses généraux, maintenant ses élèves, étaient imbus des mêmes principes, et avec justice. L'Angleterre est une rivale avec laquelle nous ne pouvions pas nous allier avec sûreté pour une seule année à cette époque, et le traité d'Amiens en est une preuve; car c'est aujourd'hui une histoire comme celle de Croquemitaine que de parler des torts de l'empereur dans cette affaire d'Amiens. L'Angleterre fit tout ce qu'il fallait faire alors pour mériter un blâme que la postérité, qui ne lira pas l'histoire de France dans celle (1) du P. Loriquet, qui l'apprenait au duc de Bordeaux, et dans laquelle il voyait que le plus grand règne qu'eussent jamais vu les Français était celui de son oncle, parce que le marquis de *Buonaparte* avait alors remporté *plusieurs* grandes victoires; il faut, dis-je, espérer que la postérité saura juger la conduite de chacun et rendre impartialement la justice.

Le même courrier qui nous apportait la nouvelle de l'acceptation de la couronne d'Italie, annonçait également le prochain départ de l'empereur pour Milan. Il allait se faire couronner roi de Lombardie, et ceindre

(1) Étrange effet de la haine et de l'envie!... pour ne pas parler de sa gloire, on passait sous silence les reproches qu'on prétendait avoir à lui faire!

un nouveau diadème portant la devise qu'il aurait bien plutôt dû faire graver sur celle de France pour notre bonheur à tous :

« *Dio me la diede. Guaja chi la tocca!...* »

Elle était d'or et non de fer, cette couronne des Lombards que l'on conservait religieusement à Monza. Elle faisait partie des antiquités qui furent volées à la Bibliothèque impériale lorsque mon ami, ce pauvre Millin, éprouva le désagrément que nous venons de voir se renouveler, de l'enlèvement de plusieurs objets d'art, dont une estimation numérique ne pouvait baser la valeur. Elle fut retrouvée en Hollande, ainsi que tous les autres objets, quand l'ancien directeur Gohier y exerçait les fonctions de consul-général à Amsterdam. C'est une obligation qu'on lui aurait, si elle n'était rappelée par lui au milieu d'un torrent d'invectives contre l'empereur, comme cela était sa coutume. Et l'on doit penser qu'ayant à parler *d'une couronne*, et d'une couronne que la tête de Napoléon avait portée, ce qu'il avait à dire fut un beau texte pour sa malignité. Je n'ai rien lu contre l'empereur qui m'ait plus révoltée que ces deux ennuyeux volumes des Mémoires de Gohier. C'est un venin continuellement distillant son âcreté dans l'écritoire de l'auteur, et dans lequel il trempe une plume qui, à chaque phrase, a bonne envie de devenir un poignard. C'est la haine la plus gauche, cette haine qui attaque tout et ne fait aucune concession. L'empereur, avec lui, est presqu'un sot. C'est à jeter le livre, d'abord parce qu'il est ennuyeux comme les mouches qui vous piquent à chaque instant et vous occupent sans résultat. Sa haine est si enragée, si diabolique, qu'elle prend dans le même réseau de vengeance la France entière. C'est surtout à l'occasion de ce couronnement d'Italie et de l'institution de la couronne de fer qu'il se donne carrière pour nous traiter comme la

dernière des nations. Selon lui, nous n'avons jamais rien valu que sous le directoire. Pour se donner raison, il demande l'assentiment de quelques personnages qui, par leur haute position, peuvent lui donner de la force, quelque bonne envie qu'il ait d'en dire du mal. Mais il sent qu'il a affaire à plus forte partie que lui, et il fait alors patte de velours. C'est ainsi qu'il approche doucement du duc de Bassano qui, en sa qualité de ministre sous l'empire et sous le consulat, et de fidèle serviteur de Napoléon, qui lui montrait une grande confiance et de l'amitié, pouvait le réfuter avec un succès qui aurait écrasé l'ex-président du directoire, désespéré de n'être pas consul; car voilà tout le secret de sa haine; le pauvre homme!... Il a été le président d'un gouvernement pourri, et en voilà assez pour faire ouvrir les yeux et les oreilles à une grande foule ébahie devant ce titre pompeux de président du directoire. On ouvre, et que trouve-t-on? Des relations que le *Moniteur* donne encore plus en détail que lui, et des pages haineuses et sottement, lourdement méchantes, contre un homme qui n'eut d'autres torts envers lui que de ne pas le prendre à la place de Sieyès.

Talaveyra da Reyna, que les couronnements m'ont fait laisser, mais que nous allons retrouver, est une jolie petite ville; son aspect est riant. Elle est bâtie au bord du Tage. Nous y eûmes une aubade, donnée par des dragons du régiment de la reine. Il y avait beaucoup de cavalerie en garnison. Celle que nous vîmes était belle et bien tenue; et Junot, qui ne laissait échapper aucune occasion de relever son prince, me dit que c'était lui qui, étant généralissime de toutes les armes et affectionnant particulièrement la cavalerie, lui donnait des soins plus attentifs qu'aux autres parties de l'armée. Et, pour dire la vérité, il y avait des soldats d'infanterie qui demandaient souvent l'aumône, et

même des officiers qui l'auraient bien reçue, si on avait voulu la leur faire.

Depuis Santa-Clara (1) jusqu'à Talaveyra da Reyna, le pays est charmant; nous traversions des prairies immenses couvertes de plantes bulbeuses, alors en fleurs, entre autres l'asphodèle (2) qui, avec son beau panache blanc-verdâtre, rappelait cette riante fiction de l'antiquité, qui faisait errer les morts au milieu de ces fleurs. Il n'y a ni forêts, ni bois dans la Nouvelle-Castille; on aperçoit seulement çà et là quelques bouquets de chênes verts. Ensuite on trouve des vignes qui rappellent le voisinage de la Manche, et des oliviers : tout cela bien planté et soigné dans sa culture. A droite, on distingue *el Puerto del Pico*, qui est une suite de la chaîne du Guadarrama. Talaveyra da Reyna est, comme je l'ai dit, une jolie ville. Nous y demeurâmes un jour. Elle avait alors plusieurs manufactures assez remarquables. On y fabrique des étoffes d'or et d'argent brochées de soie, et dans le goût français. Il y avait des ouvriers de Lyon. L'un d'eux me parla français, et me dit qu'étant au moment d'être poursuivi sérieusement pour des dettes dans son pays, il s'était décidé à venir en Espagne, où l'avaient appelé les plus riantes espérances et les plus flatteuses promesses; mais les unes et les autres avaient été déçues; le pauvre malheureux avait le regret d'avoir quitté la France et de ne pas trouver dans l'Espagne tout ce qu'il en attendait; il était évidemment attaqué de la poitrine, et ne cessait de pleurer sur la patrie absente. Il s'appelait Raimond Maryllaud, et était de Grenoble. Il me fit de la peine. Il est probable que

(1) Tout ce qui a rapport à mon voyage en Espagne et en Portugal est pris maintenant dans mon journal et textuellement copié sur lui. Il n'y a point de voyage de Madrid à Lisbonne. Cette circonstance m'a déterminée à le donner ici.

(2) Asphodelus ramosus.

son talent le mettait au-dessus des hommes qui le commandaient et qui l'humiliaient sans cesse en sa qualité d'étranger.

Il y avait une promenade charmante derrière la ville, à Talaveyra da Reyna; elle était sur le Tage.

Sur la gauche était le fleuve roulant ses eaux écumeuses dans un vallon dont les collines étaient couvertes de *pignons ;* ses rives encaissées étaient bordées des plus belles fleurs du printemps. Partout, à l'horizon, la vue était terminée au loin par les sommets découpés de hautes montagnes, telles que la *montana* de *Griegos.* On pouvait presque deviner sur le ciel si pur leurs escarpements brisés; tandis que toujours à gauche, on découvre la *Sierra* de *Tolède* et celle de *Guadalupe* (1), dans les vallées desquelles se cache le Tage qui roule ses eaux parmi les rochers, sans être nulle part navigable en Espagne. Sous le règne de Charles II, un homme, probablement plus habile que ses concitoyens alors, se mit à penser que ce serait une belle chose si, créateur à son tour, le roi d'Espagne ordonnait à ces eaux emprisonnées dans des encaissements de rochers à pic, de couler plus librement, ce que la magie de quelques milliers de poudre, et un travail qui donnerait du pain à des milliers de sujets mourant de faim, produiraient à merveille. Le projet conçu, l'homme, qu'on appelait don *Balthazar Sarmiento*, le remit au grand conseil du roi d'Espagne; le conseil le lut, le relut; on en parla beaucoup, on en parla trop même; car la Suprême s'en voulut mêler à son tour, elle qui ne s'occupait habituellement que de feu. Comme on le lui avait éteint, elle voulut s'en venger sur l'eau apparemment, et défendit au roi, *au nom de Dieu*, de délivrer les

(1) C'est dans cette montagne de Guadalupe qu'est situé le monastère où est mort Charles-Quint.

flots du Tage. Il fut pris un arrêté dans le conseil, qui parlait de ce projet comme *attentatoire* aux dogmes de notre sainte croyance.

« *Si Dieu avait voulu que le Tage coulât librement, dit le rapport, il aurait fait de lui ce qu'il a fait de toutes les rivières navigables; il n'aurait mis aucun empêchement à son courant.* »

Ceci n'est pas un conte fait à plaisir; la chose est notoire.

On rencontre au milieu de ce pays, dont l'aspect est tout-à-fait étrange par sa couleur sauvage à la fois, et pourtant cultivé, une *venta* bien isolée, dans une charmante position, sur un fond de pignons et de chênes toujours verts; c'est *la venta* de *Pelavenagas*. Tout auprès, est la montana de Griegos, qui présente un aspect majestueux, mais bizarre, en s'élevant du milieu de la plaine. Dans cette partie de l'Espagne, les montagnes sont désertes et sauvages, et les lynx et les ours s'y trouvent en grand nombre et fort dangereux à rencontrer.

La duchesse d'Ossuna m'avait beaucoup parlé à Madrid *des états* des ducs d'Albe, que je devais traverser en allant à Lisbonne. J'étais encore peu faite aux expressions du pays; je sus plus tard que ce mot ÉTATS se disait pour toutes les possessions des grands seigneurs espagnols. Elle aurait pu elle-même, à bon droit, dire *mes états*, car les siens étaient assez étendus pour cela. Elle était héritière de Benavente, et ses biens étaient immenses; elle avait été très liée avec la fameuse duchesse d'Albe, qui mourut en 1795. Tout ce qu'on raconte du caractère espagnol, réuni à celui d'une Italienne exaltée, pouvait lui convenir, en y joignant l'âme et le cœur d'un homme pour la force. La duchesse d'Ossuna, qui l'aimait avec une grande tendresse, m'en parla dans des termes qui me firent regretter de ne l'a-

voir pas connue. Elle en avait un portrait qui me donna l'idée de ce qu'elle devait être, et qui justifiait ce qu'on en disait relativement à son caractère décidé. Son air était sévère, dur même, ses yeux et ses cheveux très noirs, et tout autour de sa bouche on voyait une teinte bleuâtre comme si elle avait fait sa barbe. La duchesse d'Albe ne me rappelait même pas dona Ximena; c'était plutôt dona Maria de Padilla faisant peindre la tête de son mari sur son étendard, et proclamant la liberté au son de ses cris de vengeance.

Quant *aux états* de la duchesse d'Albe, ils méritaient vraiment ce nom. On arrivait à une suite de villes qui relevaient des ducs d'Albe; puis on trouvait Torre-Alba, d'Oropesa avec un château appartenant au duc d'Albe, ainsi qu'une foule de monastères précédant la *Gartera* et Calsada de Oropesa. Ces villages et ces monastères sont construits sur une suite de collines bien cultivées, qui forment un contraste frappant avec les montagnes agrestes qui sont en face d'elles. Sur les montagnes étaient une foule de troupeaux de mérinos. L'Estramadure et la Nouvelle-Castille en sont remplies à cette époque de l'année, parce qu'ils retournent chercher de l'ombre et une nourriture plus abondante dans les montagnes de Soria et de Ségovie. Plus d'un million de moutons voyagent ainsi deux fois par an, et privent l'Espagne de toute agriculture possible. Comment en espérer avec ce fléau? C'est ce qu'on appelle la *mesta*. La mesta est un des objets les plus extraordinaires et les moins connus de l'Espagne. Je vais ici en donner une idée; c'est une chose qui tient à l'Espagne d'une manière trop inhérente pour qu'une personne qui a habité ce pays aussi long-temps que moi n'en fasse pas la description.

On appelle *mesta* le corps des propriétaires des troupeaux à laine, qui ont le privilége exclusif de traverser

les deux Castilles et deux ou trois autres provinces d'Espagne, telle que l'Estramadure, pour aller chercher une température qui leur convienne selon la saison, et une nourriture plus abondante quand ils ont épuisé celle des prairies où ils ont stationné. Cette corporation a quatre chefs-lieux : Siguenza, Cuença, Ségovie et Soria. Elle a également un code particulier. Ce code bizarre, qui est un supplément arbitraire aux lois du pays, sert à fixer les droits de la *mesta*. Chose fort inutile, car elle les enfreint toujours, attendu qu'elle est composée des abbayes les plus riches, des hommes les plus puissants, soit en fortune, soit en dignités, dans la noblesse comme dans le commerce. Jadis les montagnes escarpées de Soria et de Ségovie étaient pendant la chaude saison la retraite des moutons du voisinage. Lorsque les jours froids arrivaient, les pauvres bêtes allaient demander un plus doux climat à des régions moins élevées; leurs possesseurs n'avaient pas d'abord pensé que cela pût être; mais comme ils étaient puissants, ceux que cet usage blessait n'osèrent pas se plaindre. Alors les maîtres des troupeaux firent convertir l'*usage en droit*, et des millions de *tras-humantes* se mirent à parcourir l'Espagne et à la ravager, ruinant ainsi la prospérité générale pour l'intérêt de quelques-uns : car il ne faut pas douter un moment que la mesta soit une des causes de la misère du paysan espagnol dans les deux Castilles, dans l'Estramadure et dans tout le pays tolédan soumis à la loi de cette affreuse institution. Le gouvernement a été plusieurs fois alarmé des ravages épouvantables que commettent ces millions de *ganados*; mais lorsque l'abus devint intolérable pour les malheureux *estremenos* (1) surtout, il avait jeté trop de profondes ra-

(1) On appelle ainsi les habitants de l'Estramadure. Ces malheureux

cines pour le détruire sans soulever tout ce que le royaume possède de plus puissant et de plus riche. Il en est résulté une guerre continuelle entre les propriétaires de la *mesta* et les *estremenos*, qui voient avec douleur que leurs gras pâturages deviennent la proie d'avides étrangers qui chassent le mouton de son lieu de pâture pour la dévorer et la prendre, sans laisser aucune rétribution ou aucun dédommagement au propriétaire. La première fois que je me fis expliquer cette coutume barbare par un *estremenos*, je crus rêver. On comptait, en 1570, jusqu'à sept millions de moutons voyageurs ou *tras-humantes*. Sous Philippe III, un de ses confesseurs vit la chose sous le point de vue consciencieux, et fit si bien auprès de son pénitent, que ce nombre tomba tout à coup à trois millions. Ustariz, qui a écrit sur l'économie rurale et politique de l'Espagne, a porté le nombre à quatre millions. A l'époque où j'étais en Espagne, mais la première fois, avant la guerre, car on doit penser que les malheurs de plusieurs années ont dû grandement moissonner les pauvres *ganados-merinos*, à l'époque de 1805 et de 1806, on comptait cinq millions de moutons voyageurs et huit millions de moutons permanents. Voilà donc treize millions de bêtes qui sont conjurées, sans y songer, mais par le moyen des hommes, pour la ruine de ces mêmes hommes; tandis que si nous laissions les bêtes à elles-mêmes, elles ne nous feraient aucun préjudice, demeureraient dans leurs pâturages, et ne viendraient pas troubler les habitants d'un autre lieu. Qu'en résultait-il déjà à cette époque? C'est que l'Estramadure, une des plus belles provinces de l'Es-

sont désolés des dégâts que commettent les tras-humantes. Il y a eu un temps où la mesta prenait le pâturage et le louait, que le propriétaire le voulût ou non. Ce droit venait d'être aboli à l'époque de mon voyage.

pagne, ayant cinquante lieues de long sur quarante de large, et qui pourrait nourrir plus de deux millions d'habitants, ne contenait pas cent mille feux en 1805. La preuve que la mesta est la cause spéciale de cette dépopulation, c'est que des provinces moins susceptibles d'être peuplées, le sont avec profusion, et cela tout près de l'Estramadure. La Galice, les montagnes de Burgos en sont un exemple. Je me suis étendue sur ce sujet, parce qu'il est non-seulement intéressant, mais d'une haute importance lorsqu'on veut connaître l'Espagne.

CHAPITRE XXIV.

Province de l'Estramadure. — Le coche de *Colleras*. — Aventure qui m'arrive dans ce pays. — Ma manière de voyager. — Visite inattendue de Jérôme Bonaparte. — Détails sur Jérôme. — Colère de l'empereur en apprenant son mariage. — M. Alexandre Le Camus, depuis comte de Fursteinstein. — Mademoiselle Paterson. — Sa ressemblance avec la princesse Borghèse. — Ma conversation avec Junot. — Mes présages se réalisèrent. — Pont d'Almaraz. — Entêtement de nos muletiers. — Le fameux Gonzales de San-Sébatien. — Le *Puerto*. — Chêne vert de la péninsule. — Le village de Jaraycego. — Bonne réception que nous font les autorités de Truxillo.

Lorsque nous entrâmes dans la province d'Estramadure, la contrée changea tout-à-fait d'aspect; elle devint agreste, sauvage, et tout-à-fait pittoresque. Je prenais souvent plaisir à partir le matin, tandis qu'on attelait les sept mules de mon *coche de Colleras* avec de longues cordes qui ne tenaient à aucun palonnier, et qui toutes se rattachaient à la cheville ouvrière de la voiture. Le *mayoral* et le *zagal* n'avaient besoin que de les appeler par leurs noms pour qu'elles vinssent se ranger par l'ordre qu'elles occupaient la veille. La seule voix du mayoral disant: Eh! Colonella!... Eh! Carbonera! Eh! Peregrina!... suffisait pour que la mule, avec sa peau rasée, excepté la queue, ce qui en fait un horrible animal, vînt se ranger à côté de la première, et que la première vînt toute seule au commandement du maître. Leur éducation se fait d'une manière cruelle: elles sont fouettées jusqu'au sang, et le mot est littéral,

jusqu'à ce qu'elles répondent au nom que leur parrain a bien voulu leur choisir. Je ne m'étonnais plus autant de leur docilité, les pauvres bêtes !

Nous avions quitté Truxillo depuis deux jours, et nous approchions de Mérida, lorsqu'un matin je me trouvai assez endormie pour ne pas quitter ma voiture lorsque le mayoral y attela les mules : car, pour le dire en passant, je couchais dans ma voiture lorsque la *venta* ou la possada me paraissait inlogeables ; ce qui arrivait assez ordinairement une fois sur trois depuis que nous étions en Estramadure. Je trouvais alors une bien plus grande commodité à demeurer dans ma dormeuse, dans un lit bien bon, bien chaud, bien propre, au lieu d'aller me mettre dans ces affreuses chambres de possadas espagnoles dont les greniers les plus dépouillées, les cabarets de grandes routes réservés aux rouliers les moins difficiles, ne peuvent donner une idée. Et puis je trouvais aussi fort commode de rester couchée jusqu'à l'heure du déjeuner et de rouler parmi les bruyères parfumées de l'Estramadure tout en sommeillant ou bien en lisant. Lorsqu'on fait un voyage de trente jours de marche, on a le temps de regarder fuir le terrain, sous les roues de la voiture.

Nous devions déjeuner à Nabalmoral. Je finissais de m'habiller pour être en état de descendre quand la voiture s'arrêterait, lorsque Junot vint auprès de la portière et me dit :

— Laure, es-tu prête ? dépêche-toi de descendre.

— Oui, mais tout à l'heure ; pourquoi donc es-tu si pressé ? Ta course matinale a bien ouvert ton appétit !

— Ce n'est pas moi qui suis pressé, c'est un ami d'enfance qui est venu te demander à déjeuner de Baltimore ; ainsi tu vois bien qu'il faut te dépêcher.

Je crus qu'il plaisantait et ne fis aucune attention à ce qu'il me disait. Je n'allai pas un instant plus vite, et ce ne fut qu'après avoir attaché le dernier cordon et placé la dernière épingle que je levai le store et que je pus voir quelle était la personne qui m'attendait Je jetai un cri de surprise, et je puis dire aussi de contentement, c'était Jérôme Bonaparte.

C'est une longue et intéressante histoire que celle de Jérôme. Tout le monde sait qu'il s'est marié en Amérique avec la fille d'un banquier de Baltimore, appelée mademoiselle Paterson, et qui était jolie et riche; mais ce qu'on ne sait pas aussi bien, c'est que Jérôme eut beaucoup moins de torts que l'on ne l'a cru et qu'on ne l'a dit dans le monde. L'empereur n'étant encore que consul, n'avait aucun droit sur les siens comme chef de famille. Joseph Bonaparte, madame Bonaparte la mère, étaient, au fait, les maîtres d'accorder où de refuser un consentement. Il est certain que la mère de Jérôme lui avait permis d'épouser mademoiselle Paterson, et que Joseph aussi avait donné son consentement. La colère de l'empereur, en apprenant la nouvelle du mariage de son jeune frère, fut extrême, et au moment dont je parle elle venait de se manifester d'une façon peu fraternelle même dans la correction. Un ordre avait été envoyé en Hollande, en Espagne, en Portugal, portant défense de recevoir madame Jérôme Bonaparte, ou toute personne se disant telle. La malheureuse jeune femme étant grosse de sept à huit mois avait d'abord tenté de débarquer en Hollande, en Belgique, en Italie, en Espagne, puis, maintenant en Portugal, où M. Serrurier, frère du maréchal invalide, et qui alors était notre consul général à Lisbonne, lui avait aussi fait éprouver un refus. Jérôme, au désespoir de cette rigueur, fit aller sa femme en Angleterre; et n'éprouvant pour lui-même aucun empêchement à débarquer,

il se décida à aller trouver son frère, espérant qu'en le voyant, en l'entendant, l'empereur se laisserait fléchir. La chose devenait instante, car, maintenant, quel était le lieu où l'on pouvait fuir sa colère?

Je ne puis dire à quel point je fus contente de revoir Jérôme; il avait toujours été bon enfant, ainsi qu'on appelle dans le monde ceux qui ne font pas de mal, s'ils ne font pas de bien. Sa tête avait bien été un peu légère, mais cela ne me regardait pas, et j'avais reçu de ma mère une impression de bienveillante amitié pour Jérôme, que même, plus tard, sa conduite assez peu amicale envers moi n'a pas altérée. Aussi, je le répète, je fus tout-à-fait heureuse de le rencontrer au milieu des déserts fleuris de l'Estramadure, surtout en songeant qu'il était malheureux, et malheureux par le cœur..... J'étais bien jeune alors, et j'avais encore des idées bien romanesques, n'est-il pas vrai?

Junot fut également satisfait, quoiqu'il connût assez peu Jérôme : c'était celui de la famille qu'il avait le moins vu. Il était tout-à-fait enfant à l'époque où Junot faisait presque partie de la famille Bonaparte à Marseille et à Toulon; et plus tard, lors du consulat, Junot n'était revenu d'Égypte et n'avait quitté la prison anglaise que vers la fin de 1800. Jérôme partit alors pour ses caravanes maritimes aussitôt après le retour de Marengo. Junot le connaissait donc seulement comme un jeune homme qu'il avait vu enfant; ce qui motivait avec lui une grande familiarité, sans cependant lui donner une connaissance exacte de son caractère.

Nous lui offrîmes de partager notre déjeuner; ce qu'il accepta. Je fus frappée d'un grand changement dans ses manières; il était posé, presque sérieux; l'expression de sa physionomie, ordinairement gaie et mobile, avait pris un caractère de tristesse rêveuse, qui le changeait à un tel point, que je ne le reconnaissais presque

plus. Il nous parla admirablement des États-Unis, de leurs coutumes, de leurs mœurs, de leurs habitants. Enfin, je pris de lui, dans l'heure que nous passâmes à table, une opinion tout à son avantage. Il est vrai de dire qu'il avait avec lui un homme qui l'accompagnait, et dont les façons et la tournure annonçaient un homme d'une distinction supérieure. C'était M. Alexandre Le Camus, que depuis Jérôme, lorsqu'il fut roi de Westphalie, créa comte de *Fursteinstein*. Il était grave dans son abord, parlait avec une extrême justesse, et me prévint en sa faveur dès que je le vis et que je l'entendis. La jalousie de plusieurs courtisans a pu porter de lui à Cassel un autre jugement; mais, dans mon équité, je dois dire mes impressions telles que je les ai reçues, et je dois ajouter que ce n'est pas sur ce seul instant passé dans une *venta* de l'Espagne que j'ai jugé M. le comte de Fursteinstein.

Nous nous promenâmes avec Jérôme dans le jardin de la possada. Avant de nous séparer, Junot, qui avait avec lui une sorte de familiarité, provenant, comme je l'ai dit, de ce qu'il l'avait connu enfant, lui parla avec une autorité presque paternelle, en l'engageant à ne pas résister à l'empereur. Mais Jérôme répondit avec une noble assurance que, se croyant engagé par l'honneur, il ne pensait pas qu'ayant eu l'autorisation de sa mère et de son frère aîné, il y eût pour lui une autre route que celle qu'il était décidé à suivre.

Mon frère m'entendra, nous dit-il..... Il est bon, il est juste.... En admettant que j'aie commis une faute en me mariant avec mademoiselle Paterson sans son consentement, est-ce donc à présent qu'il faut que la punition frappe?.... Et sur quelle tête tombera-t-elle? Sur celle de ma pauvre femme innocente!... Non, non, mon frère ne peut vouloir stigmatiser ainsi d'un cachet outrageant une des familles les plus respectables des

États-Unis.... donner en même temps un coup mortel à une créature aussi bonne qu'elle est belle.

Et il tira de son sein une grande miniature renfermée dans un médaillon en or, qu'il nous montra : c'était le portrait de madame Jérôme Bonaparte. Je vis un ravissant visage... ; et une particularité qui me frappa tout aussitôt, ainsi que Junot, c'était la ressemblance qu'il y avait entre mademoiselle Paterson et la princesse Borghèse. Je le dis à Jérôme, qui me répondit que je n'étais pas la seule personne qui eût fait cette remarque; que lui-même l'avait trouvé; et que plusieurs Français qui étaient à Baltimore, l'avaient remarqué comme moi. Je trouvais même que l'expression de madame Jérôme Bonaparte avait bien plus de feu et d'animation que n'en avait la princesse Borghèse. Je le dis tout bas à Junot; mais il se récria. Il se rappelait encore ses anciennes impressions.

« Jugez donc, dit Jérôme en refermant son charmant portrait, s'il est possible d'abandonner une personne comme celle que vous venez de voir, lorsqu'à une figure aussi ravissante on joint toutes les qualités qui font aimer une femme... Je voudrais que mon frère consentît à la voir... à l'entendre un seul instant... Je suis sûr que son triomphe serait assuré comme celui de cette bonne Christine que l'empereur avait aussi repoussée d'abord, et qu'il a fini par aimer comme ses autres belles-sœurs. Quant à moi, je suis bien déterminé à ne pas céder... Fort de mon bon droit, je ne ferai aucune action dont plus tard je pourrais me repentir. »

En l'écoutant, Junot ne disait rien. Il l'avait d'abord invité à céder aux volontés de l'empereur; puis, en examinant la position du jeune couple, il la trouva tellement intéressante, qu'il se demanda, comme il me le dit ensuite, s'il ne serait pas répréhensible à lui d'exhorter Jérôme à commettre une action qui, au fait,

pouvait être plus que blâmable. Il se promenait à côté de Jérôme dans le petit jardin de la venta, et ne répondait plus que par monosyllabes à tout ce que nous disions près de lui. Lorsque nous fûmes remontés dans notre *coche*, il m'avoua qu'il avait vraiment souffert pendant cette dernière partie de la conversation.

Après avoir causé avec intimité pendant deux heures, nous nous séparâmes de Jérôme, qui continua sa route vers la France, et nous reprîmes la nôtre vers Lisbonne.

Cette rencontre m'avait émue... Jérôme me rappelait ma mère, dont il était si tendrement aimé... Les souvenirs de cette nature sont toujours amers... Et lorsque nous fûmes seuls, Junot et moi, je lui laissai voir combien cette rencontre m'avait attristée. Je pensais combien ma mère eût été affectée en voyant ce jeune homme qu'elle aimait comme une mère, revenir au milieu de cette famille de rois, de princes... retrouvant tous les siens couverts de la pourpre, et lui seul, comme un proscrit, comme un paria. Et pourquoi?... parce qu'il voulait garder la foi jurée... Cependant, après le premier moment de cette impression impossible à éviter, je me livrai à des pensées plus à l'unisson de ce que sont les hommes... Je réfléchis particulièrement sur le caractère de celui qui m'occupait... La trempe de son caractère était loin d'être celle de Lucien. Lucien était un homme à part, même dans la famille Bonaparte. Il a une tête et un cœur, une âme, un esprit, tout cela de fer et de feu, et pourtant aussi bons, aussi susceptibles de tendres affections qu'homme puisse les avoir au monde... En comparant les deux frères, je me dis que jamais Lucien n'aurait cédé à la tentation. Mais, pour Jérôme, je n'en répondais pas... Et lorsque Junot me demanda de quoi je souriais, je lui dis :

« Mon Dieu, ce jeune homme va joindre l'empereur

à Milan... il va se trouver au milieu des solennités du couronnement... il va entendre ces mots magiques de *majesté*, d'altesses *impériales*... et j'ai bien peur que la magie d'amour ne soit bien faible auprès de celle-là... Je ne sais, mais je crains pour cette pauvre jeune femme, si belle, si bonne et si noblement confiante... Je crains pour elle que sa voix ne soit bien lointaine pour se faire entendre; et jusqu'au vagissement d'un enfant nouveau-né, tout cela retentit bien peu, lorsqu'il faut franchir, non pas cinq cents lieues, mais des panaches impériaux, de beaux costumes de prince et des titres d'altesse. »

Junot se mit à rire. — Eh bien, je suis sûr que tu te trompes, me dit-il.

C'était lui qui se trompait.

Notre voyage prenait à chaque journée un caractère plus opposé à nos usages. Je ne parle pas ici des auberges. Je ne parle pas non plus de la rareté des villes et des villages. Tout cela, bien qu'il me parût étrangement nouveau, n'était rien en comparaison de l'aspect du pays. J'avais vu les landes de Bordeaux, celles d'une partie du Poitou; mais rien dans mes souvenirs ne se plaçait à côté de ces landes immenses se déroulant devant moi avec leurs tapis diaprés. Et puis, cette route seulement frayée par le caprice du mayoral, ou plutôt de ses mules qui s'en vont roulant doucement à travers les solitudes fleuries où le voyageur peut se croire dans la partie la plus déserte du nouveau Monde...

Il existait alors un lieu dans l'Estramadure qui n'est plus aujourd'hui que dans le souvenir. La guerre et ses fléaux ont eu l'art de pénétrer dans ces sauvages solitudes et d'y laisser des traces terribles de leur passage: je veux parler de la venta et du pont d'Amaraz. Amaraz est une petite bourgade assez bien bâtie. Derrière elle, la route tournait quelques collines dont les flancs

se rapprochaient toujours davantage, se serrant au point de former un étroit défilé. On entendait un bruit sourd, et comme aurait pu faire une artillerie éloignée; puis, tout à coup, on se trouvait sur un pont magnifique construit par les Arabes, formé seulement de deux arches, et jeté sur le Tage, qui bouillonnait au-dessous de vous à une profondeur de plus de quatre-vingts pieds. Je ne puis jamais oublier l'impression que je reçus à l'aspect superbe de cette œuvre des hommes au milieu d'un désert rempli des merveilles de la création divine... Peut-être trop de sentiments d'orgueil ont-ils provoqué la colère de Dieu contre ce bel ouvrage?... Son souffle l'a frappé;... et dans la guerre de 1809 les Espagnols l'ont fait sauter.

J'arrivai sur le pont d'Almaraz le soir, au coucher du soleil, au moment où les bergers voyageurs rappellent dans leurs parcs les *ganados merinos*, les *tras-humantes* qui leur sont confiés. Ce moment est d'un extrême intérêt dans quelque contrée qu'on se trouve; mais, en Espagne, c'est une chose admirablement spéciale. Autour de moi tout était pittoresque, mais avec des couleurs si neuves, des tons si tranchants, si chaleureux, que je puis dire, encore aujourd'hui, que je demeurai en extase devant le beau panorama qui s'offrait à moi.

Le pont d'Almaraz avait deux arches en ogives unissant deux rivages escarpés, bordés de rochers mousseux, et couverts, en même temps, d'une profusion de cet arbuste qui, depuis mon entrée en Estramadure, n'avait cessé d'être mon compagnon de route : c'est le ciste odorant (*cistus ladaniferus*). Le soir, cet arbuste exhale la plus suave odeur, composée du parfum de la fleur d'oranger et de celui de la myrrhe. Cette odeur balsamique est produite par une sorte de résine dont son feuillage est totalement enduit. J'ai déjà dit qu'on

ne peut avoir une idée juste des paysages espagnols, si l'on ne connaît pas cette plante. Ses belles fleurs, aux pétales d'un blanc éblouissant, tachés d'une goutte de pourpre, leur pistil d'or, le port de l'arbuste, et cette charmante odeur qu'elle exhale, lui donnent, ce me semble, droit d'entrée dans nos jardins, où l'on cultive si souvent des plantes qui certes lui sont bien inférieures.

Au bas du pont d'Almaraz est une *venta* bâtie tout au bord du Tage, qui, en cet endroit, roule ses eaux avec une telle violence, que les rochers contre lesquels elles se brisent en sont quelquefois ébranlés, et roulent avec elles vers la mer. Quelques ruisseaux, descendant des montagnes, coulent derrière la venta. Nous mangeâmes, à souper, d'excellentes truites pêchées dans ces ruisseaux, du cresson alénois, qui croît en abondance sur leurs bords, au milieu d'une foule de fleurs charmantes. De l'autre côté du Tage on découvre el puerto del Miriavete, montagne escarpée, que nous devions gravir le lendemain. Cette contrée sauvage, mais si riche de beautés naturelles, ce beau pont, cette montagne, cette venta isolée, qui est là comme pour rappeler que ce désert est pourtant connu de l'homme; tout frappe à grands coups sur l'imagination, et laisse un souvenir que les années ne peuvent trouver effacé.

Le lendemain, nous nous mîmes en marche de très bonne heure pour passer la montagne. Nous devions coucher à Truxillo, et la journée était forte. Junot voyant mon désir d'aller plus lentement (quoique, en vérité, la chose fût difficile), dit aux muletiers qu'il fallait s'arranger pour coucher autre part, et qu'il voulait que nous partissions plus tard de la venta le lendemain. L'interprète leur traduisit la chose, afin qu'ils comprissent bien; mais, lorsqu'ils surent de quoi il était question, ils s'y refusèrent positivement, disant

qu'il n'y avait pas d'endroits convenables pour leurs mules (de nous la chose ne valait seulement pas la peine de s'en inquiéter) d'Almaraz à Truxillo, ajoutant, que si j'avais véritablement le goût de cueillir de l'herbe, je pouvais demeurer à la venta tout le jour suivant, et que nous repartirions le surlendemain. On eut beau les arraisonner, en leur disant d'ailleurs, en définitive, que nous étions les maîtres d'aller coucher où cela nous plaisait, le muletier en chef, qui était le fameux Gonzalès de San-Sebastian, sourit, et dit tout tranquillement que nous nous trompions, que les journées étaient indiquées; que nous avions fait prix avec lui pour être transportés en Portugal n'importe comment, puisque nous n'avions rien spécifié, et que les choses ayant été d'abord réglées ainsi, nous n'avions rien à dire. Nous aurions discuté pendant tout un jour qu'il n'en eût pas été autrement; il fallut faire ce qu'il voulait.

Nous partîmes donc de fort grand matin. Immédiatement en sortant de la venta, nous commençâmes à gravir *le puerto*, sur lequel la route serpente en montant assez doucement; nous le passâmes presque entièrement à pied. Les plus charmantes bruyères nous arrêtaient à chaque pas; mais ce qui attira le plus mon attention fut le fraisier-arbre (*arbutus unedo*) que je n'ai jamais vu, et qu'on apppelle aussi, je crois, *l'arbousier* (1). La montagne en était couverte. Nous trouvâmes sur la cime de la montagne une misérable bicoque renfermant quelques soldats. Plus bas, sur la pente qui regarde Truxillo, dont on aperçoit le château dans l'éloignement, on s'arrête à un village qui

(1) Nous trouvâmes aussi du safran, le *doronium plantagineum*, *labellis sylvestris*, et des cistes en abondance. En Espagne cette famille est en nombre excédant les autres à tous les degrés de hauteur, particulièrement sur les montagnes granitiques, excepté dans *Sierra nevada*, lorsqu'on approche de la région glacée.

avaient ordre de nous rejoindre sur la route. J'étais triste de cette tristesse amère que cause, loin de la patrie, le doute d'être au souvenir de ses amis. Dans ce moment, le départ de l'empereur pour l'Italie avait dispersé toute la haute société, dont une partie l'avait suivi, et l'autre avait profité de son absence pour aller dans ses terres jouir de ce moment de liberté. Tout cela était naturel, mais ce raisonnement n'arrivait pas jusqu'à moi. Je ne comprenais qu'une chose, c'est que je n'avais pas de nouvelles, et j'accusais mes amis..... C'est une des douleurs les plus vives de l'âme que cette crainte de l'oubli. Cette pauvre ville de Truxillo s'est ressentie de l'impression que j'en reçus, et pourtant elle n'y pouvait rien. Mais si ; elle pouvait me distraire, et c'est ce qu'elle ne fit pas.

CHAPITRE XXV.

La Guadiana: — Les montagnes de Santa-Cruz. — Dangers courus sur la route de Madrid à Badajoz, — La *venta del Despoblado*. — Ma crainte des brigands. — Mon adresse au pistolet. — Madame Thomières. — Les assassins de la route du Confessionnal. — L'impunité. — Les pauvres matelots français. — La *posada* de San-Pedro. — Terreur et dégoût. — L'homme assassiné. — L'instrument de torture. — Frayeur de mes femmes. — Colère de Junot. — Départ de San-Pédro. — L'entêté muletier. — Voiture versée. — La ville aux trois noms. — Le prince de la Paix. — Badajoz. — Les coups de canon.

Nous avancions vers la Guadiana. Ce pays touche à celui que parcourut don Quichotte ; plus tard, j'ai vu le terrain témoin de ses courses aventureuses ; et Gil-Blas et Cervantes m'ont fait passer de douces heures en m'occupant à suivre dans leurs voyages les héros qu'ils ont mis en scène. Cervantes surtout !... Immortel auteur !.... Son génie méritait des autels !... Et pourtant cet homme mourait de sa misère au milieu de l'Espagne, alors qu'elle était la plus opulente des nations !

Les montagnes de Santa-Cruz nous offrirent de nouveau des sites pittoresques et quelquefois riants. Deux villages bien bâtis, se touchant presque, s'étendent sur la montagne. Parmi les rochers brisés de granit, et souvent de basalte, nous trouvâmes des amandiers en fleurs. Il semblait que la culture et la végétation avaient fui l'invasion *moutonnière*, et s'étaient réfu-

giées au milieu de ces rochers. La partie du sud était nue et brûlée.

De Santa-Cruz à *Meajadas* nous quittâmes les montagnes pour entrer dans une plaine qui présentait assez de fertilité. Mais derrière la bourgade, la contrée change subitement, elle redevient plus sauvage et plus solitaire. De Meajadas nous fûmes coucher à la *venta del Despoblado* (1). Ce nom n'est pas usurpé, car on se croit, en y arrivant, dans un lieu que Dieu a frappé de sa colère. Cette maison isolée est située au milieu d'une forêt extrêmement étendue, et qui, dans plusieurs endroits, est tellement resserrée qu'on ne peut passer entre les troncs noueux des chênes verts. Cette forêt est, maintenant que la Sierra-Morena est devenue, grâce aux soins de don Pablo d'Olavidé, une route sûre, le lieu le plus dangereux de l'Espagne. On m'avait beaucoup parlé à Madrid, ainsi que je l'ai déjà dit, du péril qu'on courait sur cette route de Badajoz, et nous avions par devers nous l'exemple assez peu rassurant de M. d'Araujo... Je sais bien qu'avec une escorte comme celle qui m'entourait je ne devais rien craindre. Junot et M. Laborde auraient suffi à eux seuls pour mettre en déroute une troupe ordinaire de brigands; mais ceux qui parcourent cette partie de l'Espagne sont des hommes à craindre. Ils sont robustes, déterminés, toujours armés jusqu'aux dents, parce qu'ils font en même temps le métier périlleux pour eux-mêmes de contrebandiers, et qu'ils doivent être continuellement sur la défensive. Notre passage était annoncé depuis long-temps. Il était connu que nous avions avec nous deux fourgons contenant notre bagage, dans lequel était une argenterie d'une grande valeur, ainsi que mon écrin. Tout cela se savait, tout

(1) *Maison de la Dépopulation.* Jamais il ne fut un nom plus juste.

cela me revenait en tête à mesure que nous avancions sous les voûtes sombres de la forêt de la venta del Despoblado; et j'avoue que lorsque nous arrivâmes à un endroit nommé *le Confessionnal*, par les habitants eux-mêmes, parce qu'il est rare qu'un homme seul y passe sans y être assassiné; quand je vis de chaque côté de la route de petits monceaux de pierres entourant des croix plantées sur le lieu même du crime, et lancées par des mains chrétiennes pour appeler la vengeance de Dieu sur la tête du meurtrier; lorsque, à l'entrée de cette seconde partie de la forêt, je vis une image de la Vierge clouée contre un arbre, et placée là pour recevoir les dernières prières du pélerin solitaire qui va peut-être trouver la mort sous ces voûtes sombres et silencieuses où il s'engage, j'avoue que mes joues, fort vermeilles alors, prirent une teinte plus pâle, et que le cœur me battit involontairement. Junot sifflait et ne tenait compte de ma terreur. Mais je remarquai néanmoins qu'après avoir dépassé la madone, il fit arrêter, ordonna aux muletiers de faire marcher les cinq voitures et les fourgons de manière à ce qu'ils ne se quittassent pas de vue, et qu'il inspecta lui-même les armes de notre escorte (car nous en avions pris une composée de quatre Asturiens, d'un Catalan et d'un Aragonais, qui était leur chef). Dans notre voiture étaient des pistolets, et une petite espingole que Junot affectionnait beucoup depuis qu'elle lui avait sauvé la vie en Italie. Mais cette beauté d'arsenal ne me rassurait pas du tout, attendu que si nous arrivions au point d'être contraints de nous en servir, la chose devenait assez sérieuse pour n'avoir que de l'inquiétude et pas du tout de tranquillité. Je me promettais bien, cependant, de tirer mon coup si l'occasion amenait *un engagement*. Je ne savais pas alors, comme je le sais aujourd'hui, tirer à vingt-cinq pas un coup de pistolet, et rarement man-

quer, en digne élève de Junot, de mettre dans le but; mais, enfin, une tête de voleur s'ajuste mieux qu'une autre, quand il y a dans cette tête deux yeux qui eux-mêmes vous mirent et vous ajustent.... Je suis presque fâchée de ne pas m'être trouvée en mesure de savoir comment je m'en serais tirée. Je raconterai, dans les volumes suivants, quelques dangers auxquels j'ai eu le bonheur d'échapper, et où ma tête et mon sang-froid ne m'ont pas abandonnée. Madame Thomières fut témoin de l'un d'eux, et l'a même partagé. Elle et moi fûmes heureuses d'avoir de bons chevaux et d'être de bonnes cavalières..... Mais ce n'est pas maintenant qu'il faut parler de mes aventures *de guerre;* en ce moment je suis au contraire ambassadrice et toute paisible personne.

Je ne puis ici m'empêcher de faire remarquer, à propos de la forêt de Meajadas, une particularité qui servira à donner une idée de la *mollesse* du gouvernement, pour ne pas lui donner un autre nom. A Meajadas, on nous prévint de ne pas laisser éloigner notre escorte de nous, en ajoutant que les voleurs qui arrêtaient sur cette terrible route du Confessionnal, étaient eux-mêmes dans le pays. Et tout en parlant, le vicaire qui nous racontait plusieurs histoires arrivées récemment, et dans lesquelles celle de M. d'Araujo tenait le premier rang, nous montra deux hommes qui traversaient la place de Meajadas. Ils étaient vêtus comme les Asturiens voyageurs (mais ils n'en étaient pas, nous dirent nos Asturiens de l'escorte); ils portaient la montera de velours noir, une longue veste de cuir, sans manches, et serrée autour de leur taille par une ceinture de cuir fermée avec une grande boucle de cuivre. Dans cette ceinture, on voyait tout un arsenal de poignards, de pistolets, et le long et tranchant couteau, arme terrible dont les Espagnols se servent avec

tant d'avantage. Ces hommes, nous dit le vicaire, sont connus pour deux assassins.... Les meurtres qu'ils ont commis dans la forêt voisine ont amoncelé bien des pierres accusatrices autour des croix de leurs victimes... Eh bien! ils se promènent tranquillement parmi nous, lorsque le cri d'appel de leur chef ne les réunit pas autour de lui. Nous sommes pauvres, nous ne pouvons les attirer par l'appât de la cupidité; mais lorsqu'il passe des voyageurs de distinction, des personnes qui, comme vous, ont un grand train, alors ils viennent rôder pour *prendre langue*.

Lorsque Junot rentra, il me trouva toute pâle de ce discours. Je lui parlai de ce que m'avait dit le vicaire; il n'en fit que rire. Mais cependant, je le répète, lui-même n'était pas tranquille, et prit des précautions que je ne lui avais vu prendre dans aucun de nos nombreux voyages.

Nous traversâmes néanmoins cette dangereuse partie de notre route sans qu'il nous soit rien arrivé de fâcheux. La forêt était toujours de plus en plus déserte et sauvage. Une forêt primitive de l'Amérique présente peut-être un aspect moins tristement solitaire. J'ai déjà parlé du feuillage silencieux des chênes verts; cette circonstance est importante à remarquer, pour donner une couleur spéciale à la contrée dont je parle, ainsi que de l'absence totale d'oiseaux, quelle que soit leur espèce.

Quelquefois, nous rencontrions de pauvres matelots français qui, après avoir été pris par des corsaires anglais, étaient renvoyés par eux, mais sans argent, dans la plus affreuse misère. La première fois que nous trouvâmes un de ces misérables, je vis aussitôt le sang se porter à la figure de Junot, et ses yeux, naturellement si expressifs, lancèrent des éclairs de colère. Lui qui se serait dépouillé pour qu'un soldat n'eût pas froid, lui

qui aurait partagé son pain avec lui, ou plutôt qui le lui aurait donné en entier, voir ainsi un Français n'ayant qu'un lambeau pour chemise.... et contraint souvent de fouiller dans la terre avec un mauvais couteau cassé pour y chercher quelques racines..... quelque chose qu'il pût manger pour calmer sa faim !..... Un jour nous en rencontrâmes sept. Junot leur parla à tous. Jamais je n'ai vu une expression de bonheur plus vive que celle qui se répandit sur ces visages rudes et basanés, aux traits farouches, à la peau cicatrisée par vingt blessures, lorsqu'ils entendirent parler français. L'un d'eux pleura.... Nous étions Français !..... nous venions de la France !... Je ne sais si l'argent que Junot leur donna pour qu'ils pussent gagner Bayonne *sans mendier*, leur fit éprouver une joie plus douce que le premier son d'une parole *française*. Celui qui paraissait guider les autres, et qui, en effet, était un contre-maître, avait assisté à dix-sept engagements avec les Anglais, et pourtant il ne paraissait pas vieux.

« J'espère bien encore leur envoyer de la poudre aux oreilles, disait-il en retournant sa chique dans sa bouche et en accompagnant *son espoir* de deux ou trois jurons bien énergiques.

« Mon général, je ferai fondre une de ces belles pièces d'argent-là, et j'en ferai une balle que je leur enverrai en votre honneur, à la première occasion. »

Cette idée de cet homme, qui déjà songeait à la vengeance, étant à peine délivré de l'horrible torture que lui faisait éprouver sa position de *marin mendiant*, me parut une belle chose. Je suis toujours attendrie lorsque je vois le cœur humain échapper aux ignobles entraves *que l'instruction* donne à cette classe d'hommes qui, ne pouvant la recevoir entière, ne prennent d'elle que ses mauvaises lumières, et toujours celles qui l'égarent.

Après la venta del Despoblado, nous fûmes coucher à San-Pedro, lieu encore plus horrible que ce que j'avais vu jusque-là depuis plusieurs jours. Nous y arrivâmes tard; le temps était sombre; et il faisait presque nuit, lorsque la voiture s'arrêta devant la porte (1) de la maison où je devais passer la nuit. J'étais presque endormie par la suite de la fatigue de la journée, et surtout par l'attention avec laquelle mes pauvres yeux regardaient dans l'épaisseur de la forêt, pour signaler dans les haies et les buissons fourrés si je n'apercevais pas quelque tête sinistre nous guettant au passage. Junot qui, pour plus de sûreté, avait voulu marcher à côté de ma voiture, était arrivé bien long-temps avant moi.

—Ne t'effraie pas de *ta possada*, me dit-il en riant; ta chambre à coucher n'est pas bien élégante; mais pourvu que nous n'y trouvions pas de *crapauds* (2), ce dont je doute, la chose ira toujours bien.

Tandis qu'il parlait, je me réveillais, j'étais descendue de voiture, et j'entrais dans la maison..... La maison!.... — Qu'on se figure une cahutte en terre battue, divisée en trois ou quatre trous, un peu plus hauts de cinq pieds, qu'on appelait des chambres; et dans ces trous, une odeur!.... En vérité, lorsque mes femmes dirent le lendemain qu'elles avaient trouvé un cadavre assassiné, je puis tout croire de cette affreuse demeure.

— Ah! m'écriai-je en reculant vivement, quel cloaque! jamais je ne coucherai ici!... Quelle horrible maison!

— C'est pourtant moi qui l'ai bâtie, me dit d'une

(1) Nous avions la permission ou plutôt l'autorisation de loger dans une maison particulière lorque la possada était par trop mauvaise. C'était une galanterie de la cour d'Espagne.

(2) Il se trouvait mal en en voyant un.

voix caverneuse un homme qui tenait une lampe près de moi.

On me parlait ainsi en français ; je me retourne, et je vois la plus atroce physionomie à qui Dieu ait permis d'habiter sur un visage chrétien. Je fus stupéfaite.

— Mon Dieu, lui dis-je, comment se peut-il faire que vous ayez quitté notre patrie pour venir habiter dans ce désert sauvage... dans cette maison?

Et dans ma pensée j'achevais ma phrase, et je me disais à moi-même :

Cet homme est le plus infâme des scélérats ; il a fui le bagne et peut-être la potence !...

Et dans le fait tout cela se trouvait dans cette figure au regard sinistre, à l'expression meurtrière.

Je ne voulus pas coucher dans cette maison ; mais craignant pour ma fille, pour mon trésor, l'air renfermé d'une voiture, je parcourus la maison afin de trouver une seule chambre qui fût habitable. Il y en avait une ; je fis ouvrir la fenêtre, brûler du genièvre, placer un *brasero* dont la braise était bien éteinte ; puis, ayant établi mon enfant et sa bonne dans ce lieu, le meilleur de la masure, je me retirai dans ma voiture avec Junot, et nous y passâmes la nuit.

J'avais alors avec moi parmi mes femmes une Italienne, femme du premier valet de chambre de mon mari, et qui était à la tête de ma lingerie en qualité de femme de charge ; elle était fort jolie, fort dévouée à moi et à tout ce qui m'appartenait, et je l'aimais fort. C'était encore de cette graine de bons serviteurs qui aujourd'hui est totalement perdue. Elle ne voulut pas demeurer dans la voiture de ma fille, dans laquelle elle voyageait, et préféra dormir, si elle le pouvait, dans l'une des chambres de cette horrible *casa*. Elle se détermina donc à laisser son mari veiller aux bagages et

maintenir l'ordre parmi l'escorte, qui paraissait être cette nuit plus que jamais d'une absolue nécessité, et vint se coucher dans la pièce voisine de celle de ma fille.

L'enfant était endormie depuis long-temps lorsque madame Heldt entra dans sa chambre, et parut devant Fanchette, pâle comme un spectre. Fanchette, qui n'était pas un Bayard de son naturel, trébucha sur ses petites jambes en voyant la figure de sa compagne. Ma femme de chambre avait préféré rester dans la voiture; et celles-ci étaient seules.

— Madame Bergerot, dit à Fanchette ma femme de charge, devenue éloquente en français par l'excès de la terreur : Madame Bergerot..., il y a un homme assassiné sous mon lit.

Fanchette poussa un grand cri.

— Taisez-vous, mon Dieu! taisez-vous... Ils vont venir nous égorger aussi... Il y a là un grand instrument de torture...

Fanchette aurait cru bien autre chose... Cependant elle voulut s'assurer du fait... Elle prit la lampe d'une main assez peu sûre, et elle la porta dans la chambre de madame Heldt, car celle-ci avait renversé la sienne dans son premier effroi... Elle regarde sous le lit; elle ne voit d'abord que de la paille fraîche et coupée, comme celle dont on se sert en Espagne... Mais en baissant la lampe, elle aperçoit deux pieds d'homme, mais nus, et deux jambes qui devaient appartenir à un corps.

Les deux femmes tremblèrent, et furent au moment de tomber à côté du cadavre. Fanchette, plus hardie que sa campagne, peut-être parce qu'elle avait une responsabilité précieuse, décida qu'il fallait sortir de cette chambre et appeler du secours. Madame Heldt (1),

(1) Madame Heldt est toujours à Paris, où elle est en ce moment

lui fit alors remarquer l'*instrument* de torture, qu'on sut le lendemain être une machine pour battre le grain... Mais Fanchette et la femme de charge n'y voyaient que ce que leur terreur lui prêtait, et tout était horrible.

— Mon Dieu, mon Dieu! disait Fanchette... Comment sortir d'ici?... Ce n'est peut-être pas un cadavre, au reste, ajouta-t-elle comme pour se donner du cœur.

— Eh! que voulez-vous que ce soit alors? répondait l'autre... — C'est bien pis encore, c'est un corps coupé par morceaux alors... car enfin ce sont bien deux pieds et deux jambes...

Et les deux femmes regardant de nouveau tressaillirent et devinrent encore plus blêmes, car c'étaient bien en effet deux pieds et deux jambes. Elles ouvrirent la fenêtre, tout était calme, tout dormait dans la maison; on n'entendait que le bruit monotone des mules dans leur appartement, beaucoup plus beau que celui qu'on donnait aux chrétiens qu'elles traînaient, et dans lequel au moins il n'y avait pas de corps mort.

— Mon Dieu! disait Fanchette, madame avait bien raison, cet homme est un *assassineux*!...

— Un *assassineux*! c'est bien plutôt le bourreau du *village*! regardez donc!..

Et madame Heldt montrait toujours le fatal instrument.

Enfin des pas se firent entendre au bas de la fenêtre: c'était le colonel Laborde qui faisait la ronde autour de la maison. La nuit était belle, et, dans son inquiétude, car tout le monde en avait dans cet endroit sinistre, il avait préféré ne se pas coucher; il s'était jeté tout habillé sur deux bottes de paille fraîche, et de temps à

même. Elle me racontait l'autre jour de nouveau les détails de cette nuit qui fut pour elle si cruelle, et ce souvenir la glace encore depuis.

autre il quittait son lit de bivouac pour voir si tout était en ordre. Lorsque Fanchette entendit les talons de ses bottes à la hussarde résonner sur les petites pierres qui pavaient la cour, elle se sentit sauvée ; elle l'appela. Le brave et excellent jeune homme fut en deux sauts dans la chambre de madame Heldt, lorsqu'il entendit le premier mot de *cadavre* et d'*homme assassiné*. Il aperçut aussitôt les deux pieds accusateurs ; et, ne craignant pas autant que les deux femmes la vue d'une face de mort, il tira celui-ci de dessous le lit où il était enveloppé dans de la paille. C'était bien en effet un cadavre ; mais rien ne paraissait sur son corps pour déceler un acte de violence... Cependant, sans se donner le temps de raisonner sur cet événement, il dit à l'une des femmes d'appeler le maître de la maison. Mais à peine avait-il saisi le talon du mort, que toutes deux s'étaient sauvées auprès du berceau de ma fille, comme pour demander assistance à la chère créature, qui, pendant ce temps, sa belle et ravissante tête blonde appuyée sur l'une de ses mains, dormait du sommeil des anges. M. de Laborde ne voulut pas donner l'alarme, il appela seulement, par la fenêtre qui donnait sur la forêt, un soldat de l'escorte ; et, prenant la lampe il descendit dans la cuisine où était le maître de la maison, dormant tranquillement sur le pavé auprès des restes du feu autour duquel avaient soupé les muletiers.

Cet homme n'est pourtant pas un meurtrier, au moins ce soir, pensa M. de Laborde... Mais, n'importe, il faut savoir ce que peut être cette histoire de corps mort.

Et poussant l'homme de son pied assez rudement, il l'éveilla, en lui présentant un pistolet. L'autre crut qu'on allait le tuer, et poussa des cris inhumains.

— Tais-toi, lui dit M. de Laborde, ou je te casse la tête... Qu'est-ce que veut dire ce qu'on vient de dé-

couvrir dans l'une des chambres d'en-haut ? infâme assassin !

— Mon Dieu ! mon officier, je ne suis pas un assassin, dit le malheureux en se jetant à genoux et joignant les mains... Je vais tout vous dire. Ne le découvrez pas au seigneur ambassadeur... vous allez voir que je n'ai pas fait de mal...

M. de Laborde le regardait toujours d'un air furieux. Et le pauvre homme, qui tout en ayant la tournure et la figure d'un déterminé scélérat, ne l'était pas au fait, ce soir-là du moins, n'avait pas la force de parler pour raconter son histoire. Enfin on sut de lui que l'un des garçons de sa mauvaise ferme était mort de je ne sais plus quelle maladie, le matin même. On devait l'enterrer le lendemain ; mais notre arrivée avait dérangé le mort, parce que la chambre qu'il occupait était l'une des deux capables de loger. « Si l'ambassadeur où madame l'ambassadrice m'avaient fait l'honneur de loger dans ma pauvre maison, disait le transfuge, j'aurais fait enlever le corps dans un drap sans qu'on le vît ; mais, comme ce n'était que l'une des personnes de leur suite, j'ai pensé que Garcia pouvait demeurer dans la paille sans la gêner ; et, comme elle paraissait très fatiguée, j'ai présumé, à tort à ce qu'il paraît, qu'elle ne s'en aperçevrait pas. Je lui en demande pardon. Mais mon officier, si j'avais fait un crime, je n'aurais pas laissé quelqu'un coucher dans cette chambre, ou j'en aurais enlevé les traces. »

Il avait raison. M. de Laborde lui demanda qui pouvait répondre pour lui. L'homme nomma le curé et le *sangrado* du village.

« Enfermez-moi jusqu'au jour, monsieur l'officier, si vous croyez que je ne dis pas la vérité, et demain vous jugerez de mon innocence. »

M. de Laborde ne se le fit pas répéter deux fois : il

mit l'homme au corps mort dans un de ses petits trous; qui pourtant avait une porte, et l'y enferma à clef. Puis il fit monter deux soldats pour remettre le cadavre du pauvre paysan dans sa couche mortuaire; ensuite il conseilla aux deux femmes d'emporter ma fille et de lui faire passer le reste de la nuit dans la voiture. Le voisinage d'une chambre dans laquelle était un cadavre, peut-être portant avec lui une vapeur pestilentielle (1), pouvait être dangereux, et je l'en remerciai le lendemain lorsque je sus l'aventure. Mais Junot ne remerciait pas l'homme de la possada; il voulait l'*échiner*, disait-il. Le pauvre malheureux s'était caché, et redoutait la colère du *grand seigneur*, comme il l'appelait.

— Je ne suis pas un grand seigneur, misérable que tu es.... mais je suis père.... je suis un maître humain... Comment, malheureux! tu as pu avoir la pensée de faire coucher deux femmes et un enfant, et mon enfant encore, dans une chambre non-seulement empestée d'un air fétide et malsain d'une maladie dangereuse, mais tu y laisses la victime de cette même maladie!...

Alors la colère le dominait, et il voulait étrangler l'homme; enfin, le curé et le frater du village arrivèrent. Ils certifièrent que le corps mort était de bon aloi, ayant succombé sous une pleurésie, et qu'il était mort, et bien mort. Le curé l'avait administré; et quant au frater, s'il y avait un assassin dans l'affaire, cela le regardait probablement plus que personne; quant à madame Heldt et à madame Bergereau, la bonne de ma fille, elles ne voulurent ni l'une ni l'autre convenir que le corps mort était un corps mort comme tous les autres, et cette impression fut si forte, que madame Heldt, me parlant de cette affaire il n'y a pas quinze jours, prétendait toujours que c'était celui d'un homme assassiné,

(1) La fièvre jaune était à Cadix en ce moment même.

et que, sans M. de Laborde, elles y auraient passé toutes deux, ainsi que mademoiselle Joséphine. Pauvre petite innocente, ajoutait madame Heldt.

A peine avions-nous quitté San-Pedro, que nous eûmes de nouveaux ennuis relativement à ma fille. Elle était dans une voiture avec sa bonne, madame Heldt et mes deux femmes ; la route était mauvaise. Junot descend, et m'engage à en faire autant, pour gravir une petite colline. Ma fille était assoupie, et Junot dit au muletier qui conduisait sa voiture :

— Ne passe pas de ce côté ; et il lui désignait une partie da la route qui était en effet détestable. Je te défends de passer en cet endroit parce que je suis sûr qu'il t'arrivera malheur.

Le muletier secoua la tête : il était évident qu'il ne voulait pas obéir. Junot s'approcha de lui ! et lui répéta son injonction d'une manière encore plus formelle.

— J'y ai passé plus de vingt fois, dit le muletier, espèce, comme on le sait, bien autrement entêtée que les mules; j'y ai passé plus de vingt fois, et jamais il ne m'est rien arrivé. Les bêtes connaissent le sentier; elles feront plutôt quelques malices, si je les dérange.

— Et moi, je te casse un bon bâton sur les épaules, si tu raisonnes encore, dit Junot en colère. Fais ce que je t'ordonne.

Nous prenons les devants, et nous gravissons la montagne. Nous étions à moitié, lorsqu'un bruit violent nous fit tourner la tête. C'était la voiture de ma fille, que le mayoral avait voulu faire passer dans le chemin tout-à-fait défoncé que Junot lui avait commandé d'éviter, et qui avait versé de la manière la plus complète. Je tombai sur la terre du premier mouvement de terreur que je ressentis ; puis le second me fit relever aussi

[redacted]aller au secours de mon enfant; car [redacted] et ils étaient déchirants. Quant à [redacted]ts il avait fondu sur le muletier, et [redacted], il le voulait tuer. M. de Laborde [redacted]eurent grande peine à le lui ôter des [redacted], je pris ma pauvre enfant dans mes [redacted]ien. Ses cris venaient de l'état dans [redacted] bonne; et pourtant la chère petite [redacted] la mort de bien peu de chose. Au [redacted]ure versa, elle venait de s'éveiller, et [redacted] genoux de madame Heldt, qu'elle Si elle était demeurée sur ceux de sa [redacted] perdue. Tout ce qui était dans la voi- [redacted] sur cette pauvre madame Bergerot, et étouffée, qu'elle fut une grande demi- [redacted]nnaissance. Elle était étendue sur l'herbe, [redacted]vai, et ma Joséphine pleurait en appelant [redacted]c une voix si triste, un accent si plaintif, [redacted]vorai de caresses. L'aimable enfant promet- [redacted]nt ce qu'elle a tenu depuis. Sa bonne donna [redacted]nstant une preuve de l'attachement qu'elle [redacted]ment pour son élève. Au moment où la con- [redacted]lui revint, avant que ses yeux fussent ou- [redacted]le étendit ses deux mains autour d'elle.... [redacted]chait.... et sa voix encore faible murmurait : [redacted]on enfant!... mon enfant!...

[redacted]mi les souvenirs de reconnaissance que j'ai con- [redacted]à cette excellente femme, celui de cet instant est [redacted]ceux qui, bien certainement, est le plus cher.

[redacted]e San-Pedro nous suivîmes la grande route jusqu'à [redacted]da. On a tant parlé de ses belles antiquités romai- [redacted], que je ne prendrai pas le soin d'en ennuyer le lec- [redacted]r. Cependant, je dois dire combien son pont sur la [redacted]adiana, les restes de son aqueduc, de son arène, ou lutôt de sa longue muraille, m'ont causé d'admira-

tion; surtout le pont, qui est entièrement conservé et qui ne serait pas meilleur, fait il y a cinquante ans.

Jusqu'à Badajoz nous suivîmes toujours la fameuse Guadiana, après l'avoir passée, hors de Mérida, sur le beau pont dont j'ai parlé. Nous traversâmes des plaines fertiles, mais incultes. La mesta ravage tout. L'amant de la fée aux miettes eût été plus heureux que moi, malgré toute ma joie de botaniste, de trouver sur les rives de la Guadiana sa fleur chérie, la *mandragore* (1). Elle était en pleine fleur sur le bord du chemin.

Dans les environs de Badajoz, nous trouvâmes une ville qui nous offrit un spectacle curieux. Toutes les maisons tombaient en ruine. Cela était il y a vingt-sept ans, et je ne présume pas que depuis cette époque ces maisons se soient relevées. Le nom de cette ville était également singulier. Sur la carte, c'est *Talaveyra la Réal*; dans le Guide du voyageur, on l'appelle *Talaveyra del Arroyo*, et ses habitants et ceux de Badajoz la nomment *Talaveruella*. Je l'ai nommée *la ville aux trois noms*.

Enfin, nous arrivâmes à Badajoz, ville frontière de l'Espagne pour le Portugal. C'est une belle ville, ayant des rues propres, tirées au cordeau, bien pavées, chose fort rare dans cette partie de l'Espagne. On sait que c'est la patrie du prince de la Paix. Cependant, quelque belle que soit cette garnison, les militaires espagnols ne l'aiment pas, et la regardent comme un lieu d'exil. Le commandant nous donna un excellent déjeuner, fit tirer le canon lorsque nous sortîmes de la place, suivant l'ordre qu'il en avait reçu, et nous quittâmes Badajoz charmés de sa bonne réception. En descendant la pente douce qui est au pied des remparts, nous aper-

(1) *Atropa mandragora*.

çûmes Elvas, place forte de la frontière portugaise, située seulement à une lieue de Badajoz. Elle est, comme cette dernière ville, assise sur une hauteur. Une rivière, ou plutôt un ruisseau nommé le *Cayo*, est la limite des deux royaumes. Nous le franchîmes facilement, car il était à sec, et nous entrâmes dans Elvas au bruit du canon qu'on tirait pour notre arrivée. Badajoz répondit par courtoisie. Cela me frappa, et je le fis remarquer à Junot, car il n'aimait pas l'Espagne autant que moi; cependant il l'aimait. Quant au jugement que j'en ai porté et qui est, ainsi qu'on a pu le voir, tout favorable à cette belle et bonne nation, il n'a fait depuis que prendre plus de consistance; parce que mon long séjour dans cette terre aimée du ciel, m'a fourni la preuve que j'avais été seulement équitable envers ses habitants (1).

(1) Je n'ai pas besoin de rappeler que ces idées et ces jugements sont portés en 1805. Depuis cette époque rien ne m'a fait au reste changer d'opinion: au contraire.

CHAPITRE XXVI.

Singulière différence entre le Portugal et l'Espagne. — Trinité portugaise. — Le Juif, le Nègre et le Portugais en une seule personne. — Réception à Estremoz. — Junot, premier aide-de-camp de l'empereur. — Venda do Duque. — Montemor-o-Novo. — Coup d'œil sur l'Alemtejo. — Le *foral*, les *provedors* et les *juiz de fora*. — Béranger, ou *le diable m'emporte*.

Une particularité qui me frappa, ce fut la différence qui existe entre l'Espagne et le Portugal. Cette différence se laissa voir d'une manière sensible aussitôt que le *Cayo* fut franchi. Des yeux, des cheveux noirs, une peau basanée, sont les seuls traits semblables entre les Portugais et les Espagnols. Les premiers ont les lèvres grosses, le nez un peu *nègre*, les cheveux noirs, mais souvent crépus; et, en tout, dans leur tournure, leurs mains, surtout leurs ongles, on reconnaît le sang *métis*. Cela est surtout remarquable en quittant l'Espagne, dont les habitants ont bien aussi le teint brun et les yeux noirs, mais au moins l'aspect *européen*. Toutefois, en entrant en Portugal, on est d'abord agréablement frappé par le spectacle d'une nature plus cultivée. En sortant de ces grandes landes, de ces pâturages dévastés par la *mesta*, on trouve un pays couvert d'habitations rustiques, mais bien bâties et toujours d'une blancheur éblouissante, par les soins que les paysans apportent à les recrépir tous les ans au printemps. Le peuple portugais est lui-même plus soigné sur sa per-

sonne. Une camisole de drap brun remplace le manteau et la veste de cuir, un chapeau tient lieu de la montera. Les femmes ont les cheveux simplement attachés avec un ruban, ou bien recouverts d'un mouchoir noué sous le menton. Leur abord est gracieux, ce qui n'est pas commun en Espagne. Du reste, ce n'est pas par le peuple qu'il faut juger la nation portugaise, elle a deux caractères bien distincts : je le ferai voir tout à l'heure, en parlant de Lisbonne et d'Oporto.

Nous trouvâmes, avant d'arriver à Elvas, le premier jardin d'orangers que nous eussions encore vu depuis notre entrée en Espagne. Tout ce qui entoure en général cette frontière du Portugal est d'une opposition frappante avec ce qu'on laisse derrière soi comme aspect du pays. Elvas tient de don Sanche II *son foral* : c'est une espèce de charte, et d'après même la définition d'un savant jurisconsulte portugais :

As leis ou titulos da creaçao e das condiçoes com que os povoadores acceitarao as terras.

J'ai écrit cette ligne en portugais pour donner une idée de la totale différence des deux langues, l'une tout harmonieusement sonore, avec ses sons gutturaux, à côté de cette indigne prononciation sourde et brisée.

Elvas est la résidence d'un *corregidor*, d'un *provedor* (1) et d'un *juiz de fóra* (2), comme chef-lieu d'un *corregimiento*. Nous y admirâmes un bel aqueduc, de la longueur d'une lieue; il est formé d'arcades fort élevées, et traverse un vallon d'une fertilité admirable, tout couvert de jardins parfaitement cultivés et de petits bosquets d'orangers. Cet aqueduc s'appelle *os ar-*

(1) Juge indépendant du corrégidor, résidant dans le *comarcal* ou district.

(2) *Juge du dehors.* Il est différent du *juiz da terra* ou juge de l'endroit.

cos de amoreira. C'est un mûrier (*amoreira*), près duquel il commence, qui lui a donné son nom.

Mais cette culture, ce bel aspect, n'est qu'une parure de coquette que prend le Portugal pour pouvoir humilier sa rivale; tout disparut bientôt après avoir quitté Elvas; nous ne vîmes plus que des montagnes nues et stériles. Autour de la *venda Seuh-Jurado*, nous retrouvâmes le ladanum avec ses belles fleurs blanches au pistil d'or; et son odeur balsamique vint de nouveau embaumer l'air du soir autour de notre voiture. Cet arbuste est encore plus remarquable en Portugal, ses boutons et ses branches sont encore plus chargés de résine que dans l'Estramadure espagnole.

Estremoz, petite place de guerre dans laquelle est une garnison, fut le second lieu où nous fûmes salués par des coups de canon. Le commandant de la place était un vieux brave homme qui croyait voir un ange de lumière en regardant le premier aide-de-camp de l'empereur Napoléon; car il est bon de faire observer en passant que Junot mettait en tête de tout ce qui demandait une liste de ses titres, celui qu'il chérissait autant pour le moins qu'il le vénérait, c'était celui de PREMIER AIDE-DE-CAMP DE L'EMPEREUR; il paraît au reste que ce prestige (car enfin c'en était un) agissait de même sur le vieux vétéran; et il témoignait son admiration pour la France et pour son héros avec un accent qui ne trompe jamais, parce qu'il venait de l'âme. Je le fis remarquer à Junot lorsque nous quittâmes Estremoz. Je suis sûre que ce brave homme n'aurait pas commandé *feu* sur nous, comme je suis sûre que l'aurait fait le commandant d'Elvas. Il nous fit promener dans sa *villa* et *praça de armas*, avec une confiance toute loyale. Junot y fut sensible. Il avait une âme faite pour sentir tout ce qui était noble et généreux. A trois lieues d'Estremoz nous trouvâmes une horrible *venda*, appelée *venda*

do Duque, et certes bien peu faite pour recevoir un duc. Mais il est vrai de dire que le maître ne s'est pas aventuré en la nommant ainsi, puisqu'il n'y a pas de duc (1) en Portugal. Les environs sont couverts de genêts et de ladanum qui, malgré ses belles fleurs et son odeur suave, finit par fatiguer par son extrême abondance. A Arrayolos nous n'eûmes pas de coups de canon, parce qu'il n'y en avait pas, mais des escopettes, des salves, des compliments, une réception qui voulait être cordiale. On voyait que le gouvernement portugais, s'il n'aimait pas la France, du moins la redoutait. Il est à remarquer que d'Estremoz à Arrayolos il y a six lieues, et que nous ne trouvâmes pas un village. De là, nous gagnâmes *Montemor-o-Novo*, jolie petite ville, dont les environs sont bien cultivés, la position riante. Nous y fûmes reçus à merveille, selon la coutume qui paraissait avoir été adoptée pour nous; et nous quittâmes Montemor-o-Novo pour entrer dans l'Alemtejo.

La province d'Alemtejo, dans laquelle est située Lisbonne, si l'on veut parler juste comme position topographique et géographique, tire son nom d'*alem* (*aleng*, en-deçà) et de *tejo* (*techo*, Tage). On la confond souvent avec la province d'Estramadure, et même avec la portion des Algarves qui touche aux montagnes qui les séparent.

Je ne sais si j'ai donné une idée de ce pays si particulièrement marqué d'un sceau spécial, lorsque j'ai parlé

(1) Il n'y a point de ducs dans la noblesse portugaise depuis la mort du duc d'Aveyro. Les seuls ducs qui s'y trouvent maintenant sont de la famille royale, le duc de Cadaval et le duc d'Alafoëns. Depuis que ce journal est écrit, le duc d'Alafoëns est mort ne laissant que deux filles. Si don Pédro a créé des ducs au Brésil, ce n'est pas selon l'ancienne coutume portugaise. Il en est des ducs en Portugal, comme des princes en Espagne.

de l'Espagne.... Je le désire, parce que la chose est tout-à-fait inhérente à la contrée même, et que parler de sa physionomie, c'est la faire connaître. Maintenant, tout ce que je puis invoquer de mes souvenirs ne peut donner une idée précise du charme que présentent les landes de l'Alemtejo au moment de la floraison des admirables plantes qui les couvrent en entier. Il est vrai de dire qu'aimant la botanique avec passion, je trouvais un grand charme à rencontrer sous mes pas les plus rares, les plus belles plantes bulbeuses, les bruyères les plus remarquables que nous cultivons dans les orangeries, des géraniums de toutes les espèces, ainsi que tous les cistes de l'Europe méridionale. C'est surtout la variété des arbustes et des plantes qui est infinie, et réjouit non-seulement la vue du botaniste, mais l'œil du voyageur qui traverse ce désert enchanté : l'*erica australis*, avec ses grandes fleurs pourprées; l'*erica umbellata*, plus petite, mais plus vive dans sa couleur; et les cistes (1) aux pétales jaune-citron, avec les gouttes sanguines au fond de leur corolle; puis cet autre encore aux fleurs rouges, de la forme et de la grandeur d'une rose (2). Une plus rare encore, et que nous fûmes étonués de trouver avec les autres, est le ciste à grandes fleurs (3), d'un blanc éblouissant, au port si gracieux; et puis le joli petit arbuste aux fleurs violettes (4), la lavande odorante (5) et des buissons entiers de myrte bordant les ruisseaux, et alors couverts de leurs jolies fleurs blanches, tandis qu'à leur pied sont des touffes de romarin cachées par le chêne rampant. Je ne puis continuer ma *description fleurie*,

(1) Helimifolius, Lasianthus, Libanotis, Sambucifolius.
(2) Cistus crispus.
(3) Cistus verticillatus.
(4) Lithospermum fruticosum.
(5) Lavandula stœchas.

car je m'aperçois que je suis bien faible à me laisser entraîner au souvenir du charme de ces belles journées de jeunesse, où, sans inquiétude sur l'avenir, sans soins du présent, je foulais des fleurs sous mes pieds de jeune femme, oublieuse que j'étais alors de toute peine un peu vive... Pourquoi donc le sort est-il un créancier si dur? pourquoi vient-il nous demander du malheur pour payer ce que vous lui avez volé dans votre destinée?... Il semble que ce peu de moments que la jeunesse insouciante passe à rire de la douleur, lui soit compté plus tard par elle avec une barbarie qui tient de la vengeance et surtout de l'*usure*... Qui mieux que moi peut en répondre?

Peut-être me fera-t-on le reproche de m'arrêter un peu trop au milieu de ces landes si fleuries, mais j'ai pensé qu'il peut être permis à celle qui a bien souvent retourné de tristes pages de sa vie, de demeurer quelque temps sur celles qui ne parlent que de paisibles et de douces heures. Et puis ces champs de l'Estramadure, où ces mêmes plantes fleurissent, sont un théâtre où le nom de l'empereur a bien long-temps retenti, où son génie, malheureusement conduit par l'erreur, a fait représenter des scènes dont la France donnait toujours le dénouement, et le dénouement souvent glorieux.... L'Espagne est un nom magique, non-seulement pour réveiller des souvenirs dans une âme capable d'en avoir; mais aujourd'hui, ce nom est attaché à une partie de ce que nous avons conservé dans notre mémoire de bonheur et de malheurs. C'est une seconde patrie pour une foule de Français, je dirai plus, pour leurs parents. Dans ces mêmes landes couvertes de fleurs, sur ces mêmes montagnes arides... au bord du Xenil... au bord du Tage, au bord de l'Èbre, partout en Espagne, autour des cités, dans les déserts, il n'est pas une famille en France qui ne sache qu'une

tête aimée est ensevelie parmi ses rochers et sous ses fleurs... Rien n'est invoqué vainement dans les souvenirs de l'Espagne et du Portugal ; tout prend une voix et répond,...

Une cause d'humeur très prononcée me vint bientôt contre le Portugal, c'est le malaise que j'éprouvais chaque jour en me cognant le front, l'épaule, le bras, aux panneaux de ma voiture. On sait le tourment que cause une longue route par ce seul motif d'être renfermé dans une boîte roulante pendant une longue suite de jours. Qu'on y ajoute celui d'être cahoté sur un chemin des plus affreux. J'ai pensé que c'était un calcul de la faiblesse portugaise pour s'isoler ainsi de l'Espagne. Ce qui est positif, et Junot en fit la remarque, c'est que dans une grande partie de l'Alemtejo, les routes sont mauvaises, avec une sorte de régularité, et que l'artillerie ne pourrait franchir les ravins, les fossés dans lesquels des voitures légères s'embourbent. Du côté de Campo-de-Ourique, on ne sait ce que c'est qu'une grande route. Je me demandais comment, quatre ans avant, le prince du Brésil avait pu se laisser ainsi volontairement briser les os, lorsqu'il fut à Badajoz pour avoir une entrevue avec son auguste beau-père le roi d'Espagne. La chose était tout autre pour ce dernier. Tout ce qui est chaussée, depuis Madrid jusqu'à Badajoz, est d'une beauté à être louée avec justice. J'en parlai au commandant de Badajoz, qui me dit que le prince de la Paix avait donné d'avance des ordres pour que la route fût réparée partout où elle devait l'être pour le voyage de LL. MM.

Tu vois bien ! me disait Junot...

Pour le prince du Brésil, comme il n'avait pas de *privado* (1), à moins que ce ne fût *Lobato*, lequel, en

(1) Valet de chambre favori du prince du Brésil. Au moment du dé-

bonne conscience, ne pouvait se mêler des grandes routes pour y jouer un autre rôle que celui de ministre dirigeant, il allait sur cet abominable chemin en se faisant des bosses au front comme le marquis de B.... Mais il y était si bien habitué, et les autres aussi, que ni lui, ni personne n'y fit attention. Pauvre royaume!... c'est bien de lui qu'on pouvait dire avec notre Anacréon :

> Si je sais, ma foi, comment on s'y comporte,
> Je veux, mes amis, que le diable m'emporte!

Oui, pour le dire en passant, c'était un pays burlesquement gouverné; et il prouvait malheureusement que quelquefois un état peut marcher sans tête, sans bras et sans jambes. Il s'en va alors comme une boule roulant de par le monde, recevant un coup de pied de l'un, un coup de poing de l'autre, et en définitive, assez mal venu de tous. Ce n'est pas la première fois qu'on voit des choses comme cela.

part du prince, à l'arrivée de l'armée française, on afficha une caricature dont je donnerai la gravure, où Lobato joue un grand rôle. Cette gravure est faite à la plume et donne une idée de ce que pensait *la nação*.*

* Nation.

CHAPITRE XXVII.

Arrivée à Lisbonne. — Aspect de la ville et des environs. — Adage portugais. — Le frère du maréchal Serrurier. — Calembourg de l'empereur. — Le banquier français. — Bizarrerie du cérémonial. — L'ambassadeur de Louis XVI et celui de Napoléon. — Ordres donnés par le ministre des affaires étrangères pour la réception de Junot. — Le vendredi saint. — La fièvre jaune en Andalousie. — Visite de *la santé*. — Gouvernement du Portugal. — Le yacht du prince du Brésil. — Notre débarquement. — Le comte de Castro Marino. — Usage absurde relatif à l'installation des ambassadeurs en Portugal. — La voiture du comte de Castro Marino. — La collation diplomatique. — Procès-verbal de la réception de M. le comte de Châlons, ambassadeur de Louis XVI. — M. le duc de Coigny et sa petite fille, madame Sébastiani.

Ce fut le jeudi saint de l'anné 1805, à quatre heures du soir, que j'arrivai devant Lisbonne. Je fus frappée d'admiration; et sans me rappeler aucune des louanges qui m'avaient été répétées mille fois de Paris à Madrid, je me laissai charmer par cette magnifique et splendide décoration qui s'offrit à moi. Il n'existe aucune ville qui présente, je crois le coup d'œil de Lisbonne, vue en arrivant d'Espagne; cette plaine d'eau, formée par le Tage, qui est dans quelques endroits d'une lieue et demie de largeur, bordée à l'autre rive par une ville immense bâtie en amphithéâtre sur les collines qui bordent le fleuve, tandis que sa rade, remplie d'une foule innombrable de vaisseaux, présente une forêt de mâts portant les couleurs de cent nations différentes:

car le Portugal, à l'époque dont je parle, était en paix avec l'univers. On peut écrire, on peut dire que Lisbonne est une grande et belle ville, bâtie sur un fleuve magnifique, ayant de ravissants alentours, un beau ciel, des parfums; on doit parler de tout cela; mais peindre avec des paroles ou avec une plume, quelque éloquent qu'on soit ou du moins qu'on veuille l'être, l'aspect de Lisbonne, lorsqu'on y arrive par *Aldéa* (1) *Galega*, par *Casilhas* ou par *Moutar*, c'est impossible. L'admiration que j'ai ressentie a laissé en moi des souvenirs tellement ineffaçables, que les années se sont écoulées, et que jamais l'impression n'en a été altérée. Je crois voir encore cette magnifique cité, son fleuve, ses jardins, ses dômes, ses monastères, ses palais, ce tableau, unique peut-être, dont un soleil de Portugal, un soleil radieux et chaleureux, sans être importun à l'époque où j'arrivai à Lisbonne, éclairait et colorait les beautés.

A quelque distance d'Aldea Galega, la vue de Lisbonne est tout-à-fait étrange, et néanmoins toujours pittoresque. Toutes les rives rentrantes du Tage ne forment, pour ainsi dire, qu'une seule ville. Le fond du tableau présente les beaux rochers à pic de Cintra, qui s'élèvent au-dessus des collines sur lesquelles la ville de Lisbonne est bâtie. A droite, du milieu des landes, on voit encore la haute *Serra de Arrabida*; et puis, à mesure qu'on approche, la ville semble sortir des flots. Vous distinguez l'arsenal, la place du commerce, la halle aux blés; sur la gauche, on aperçoit les collines de Belem et d'Ajuda, avec la belle église et le parc royal, ainsi que la ménagerie. Et lorsque, par

(1) Aldêa signifie village, quoiqu'en portugais le mot ordinairement employé est *lugar;* et dans le nord du Portugal, on dit aussi *povo*. L'expression générale pour désigner une *peuplade*, c'est-à-dire la population d'un village, est povoacão (prononcez povoacâong).

une belle soirée de printemps, on navigue sur ce fleuve du Tage si poétiquement célébré, ce fleuve aux ondes d'or; lorsqu'à toutes les beautés de Lisbonne et de ses environs, après avoir cotoyé les collines de Saccavin, vous repassez devant Belem, devant Ajuda, et que vous allez à Pedrosa en admirant les beautés toujours nouvelles d'*Almada*, avec sa pittoresque église, on comprend l'adage des Portugais lorsqu'ils disent avec orgueil :

Que nao tem visto Lisboa nao tem visto cousa boa.

Nous avions pour banquier un négociant français qui nous fut présenté, à la descente de notre coche de Colleras, par M. Serrurier, frère du maréchal Serrurier, ce maréchal qui fut la cause du seul calembourg qu'ait jamais fait l'empereur (1). M. Serrurier était alors consul de France à Lisbonne; il nous reçut en cette qualité, et nous fit les honneurs du territoire de Lisbonne. Comme nous devions séjourner quelques heures à *Aldéa Galega* pour obéir au ridicule cérémonial portugais, notre banquier nous avait fait préparer une charmante maison de campagne, dans laquelle nous oubliâmes les désagréments des *ventas* espagnoles et des *vendas* portugaises. La soirée était ravissante. Les orangers étaient couverts de fleurs, et leurs pommes d'or étaient au degré de maturité convenable pour présenter à la fois le plus excellent et le plus beau des fruits; les grenadiers, couverts de leurs bouquets pourpres, étincelaient dans les haies, à côté des géraniums et des aloès; puis des palmiers, des magnolias, des daturas. Tout est parfum, tout est lumière, tout est vie et vie heureuse dans mes souvenirs de cette soirée...

(1) En 1815. L'empereur avait le cœur déchiré en ce moment, et M. Serrurier était bien petit devant lui. Je n'oublierai pas cette histoire en son lieu.

M. Serrurier prévint Junot de tout ce qu'il avait à faire pour son premier cérémonial. En vérité, il m'aurait parlé de la cour du roi Jean, que je l'aurais trouvé plus raisonnable. Il n'avait pourtant pas l'air du tout plaisant : c'était un homme qu'on avait besoin de connaître, bon et honnête, pour qu'il ne vous déplût pas aussitôt qu'il vous faisait la révérence, non pas qu'il fût impoli, il était au contraire fort cérémonieux; et voilà pourquoi il me donna tant d'impatience, lorsqu'il vint nous raconter que M. d'Araujo n'avait pas voulu remettre un macaron de la fameuse collation que Junot et le comte de *Castro Marino* devaient manger à eux deux *tous seuls*; et vous remarquerez, s'il vous plaît, qu'elle devait être pour vingt-cinq personnes. Ce cérémonial, que je vais vous raconter, avait été observé pour M. le comte de Châlon, ambassadeur de Louis XVI, et conséquemment il fallait que le général Junot, ambassadeur de Napoléon, empereur des Français, remplît les mêmes formalités. Cela est conséquent, n'est-ce pas? Du reste, ce cérémonial nous était connu, car M. de Talleyrand l'avait donné à Junot en partant de Paris. J'avais eu le temps de le lire et de m'en moquer en route; j'espérais qu'une fois arrivé à Lisbonne, l'esprit éclairé du vicomte d'Araujo saurait supprimer des usages absurdes. Je comptais que mes paniers ne me serviraient pas. Je comptais... Que ne croyais-je pas?... Eh bien! je me trompais, parce que le Portugal était le pays de l'Europe, à cette époque de 1805, où les gens d'esprit comme M. d'Araujo étaient le moins compris.

M. Serrurier partit après dîner pour aller donner communication au ministre des affaires étrangères de l'arrivée du général Junot, ambassadeur de S. M. Napoléon, et le prier de donner des ordres pour sa réception; ce que fit M. d'Araujo à l'instant même. C'était,

comme je l'ai dit, le jeudi saint. Lorsque M. Serrurier revint, il était déjà nuit. La réception, c'est-à-dire l'entrée, ne devait avoir lieu que le lendemain dans la journée. Nous passâmes la soirée fort agréablement dans cette maison de campagne. Le lendemain matin, après avoir très bien déjeuné et pris notre dessert dans le jardin, où nous fûmes cueillir des oranges et des *limes douces* sur les branches également chargées de fleurs et de fruits, nous fîmes une sorte de toilette, pour ne pas monter dans les voitures royales avec la poussière de la route sur nos vêtements. Nous nous promenâmes sur les bords du Tage, en attendant les *escalères* de la reine. M. d'Araujo avait envoyé une longue note pour expliquer comment il était impossible de faire tirer le canon de la tour de Belem pour la réception de l'ambassadeur de France, attendu que ce jour était le vendredi saint. Les trois journées saintes ne pouvaient être profanées par ce signe. La reine, le prince et la princesse du Brésil eux-mêmes ne recevaient pas cette démonstration de respect et d'honneur lorsqu'ils passaient devant la tour de Belem l'un de ces trois jours. Après avoir bien pris tous les renseignements nécessaires pour acquérir la preuve qu'il n'y avait dans cette mesure aucune influence exercée par l'Angleterre, Junot répondit que l'empereur, son maître, ne verrait dans le respect qui était gardé envers le roi des rois qu'une action qu'il s'empresserait lui-même d'ordonner.

J'ai déja dit, je crois, que l'Espagne était encore la proie d'un épouvantable fléau. La fièvre jaune avait décimé la belle Andalousie. Cadix était encore en deuil d'une immense partie de sa population. Malaga, Murcie, toute cette portion du littoral de la péninsule avait été frappée avec une rigueur épouvantable. Je crois que c'est à la terreur qu'inspirait son horrible in-

fluence, que nous dûmes la visite de *la santé*, cérémonie qui ne s'observe jamais que lorsqu'on arrive par mer; mais le danger était égal par les deux côtés pour le Portugal. Aussitôt qu'elle fut terminée, nous descendîmes au rivage, et là, nous trouvâmes les escalères de la reine qui nous attendaient. Je fus frappée de la bonne tenue des rameurs; ils étaient au nombre de vingt-cinq, tous habillés de blanc, avec un bonnet de velours noir sur la tête, ayant par-devant les armes de Portugal, en argent. En général, tout ce qui fait partie de l'armée de terre et de l'armée navale est tenu dans une sorte de régularité qui était inconnue en Espagne. L'influence exercée par l'Angleterre sur le Portugal a produit du moins ce bon effet sur l'armée de mer. Quant à celle de terre, elle doit cette amélioration également aux soins d'un étranger, *comte de la Lippe*, cet homme qu'on n'appelle dans le pays que *o gran conde*! Ce fut lui qui réforma l'horrible usage de faire servir les officiers à table. Après lui vinrent le prince de Valdeck et le comte de Novion. L'un venait de l'Allemagne, l'autre était un émigré français. Tous deux furent utiles au Portugal, et tous deux en furent peu appréciés. Le prince de Valdeck, dont la santé était mauvaise par suite de blessures reçues devant Thionville, mourut à Cintra, au milieu d'une nature enchantée, dans un paradis, qu'il dut croire habité par des démons.

Je ferai connaître tout à l'heure comment se gouvernait le Portugal à l'époque dont je parle. Tous les yeux sont aujourd'hui fixés sur cette partie de l'Europe; et il ne peut être qu'agréable de trouver des notions, que j'assure être non-seulement véridiques, mais justes dans leurs aperçus. Je ferai remarquer les exceptions, car il y en a. Il existe en Portugal des personnes dont je suis fière de posséder l'amitié; mais ensuite la nation, en général, c'est-à-dire la nation noble, la haute et la

moyenne classe, méritent bien peu d'intérêt ; et quant au bas peuple, celui des grandes villes est hideux de corruption. Il faut remarquer que tous ceux qui sont dans une ligne d'exception, sont élevés loin du Portugal, comme M. de Brancamp de Sobral, M. de Sampayo, M. d'Araujo, et quelques fidalgos qui, vivant beaucoup avec les étrangers, en prirent les manières. Tout à l'heure nous en parlerons.

Je montai dans le yacht du prince-régent (1) de Portugal, avec Junot, M. de Rayneval, premier secrétaire d'ambassade, M. de Lageard de Cherval et le colonel de Laborde, premier aide-de-camp de Junot. Ma fille et sa gouvernante, M. Legoy et quelques personnes de l'ambassade montèrent dans une escalère de suite. Il y en avait quatre, avec le yacht de la reine. Nous traversâmes ainsi la plaine immense formée par le Tage entre Aldea Galega et Lisbonne. A mesure que nous avancions, la scène se développait ; il surgissait, à chaque coup de rame de nos matelots, une nouvelle beauté. Notre traversée fut longue ; je pense que nous mîmes deux heures à la faire, parce que l'ordre était donné de nous montrer la ville sous différents aspects. C'est un amour-propre national bien permis. Enfin nous abordâmes entre Belem et le quai *de Sodré*. Là, nous trouvâmes le comte de *Castro Marino*, grand de Portugal, le plus nouvellement admis à la grandesse selon l'usage, qui reçut Junot à son débarquement. Ils montèrent tous deux *seuls* dans une voiture de la cour, attelée de six chevaux, l'ambassadeur ayant la droite sur le comte de *Castro Marino*. M. de Rayneval et M. de Laborde montèrent dans une troisième voiture ; et, par un de ces usages contre lesquels je m'élevais tout à l'heure, le

(1) La reine vivait toujours, mais elle était folle ; et le prince du Brésil, son fils, était régent. On ne voyait même pas la reine.

carrosse du milieu demeura vide. Des voitures de suite conduisirent M. Legoy et les autres personnes de l'ambassade. Quant à moi, je descendis cinq minutes après Junot, le cérémonial le voulant ainsi, et je montai dans une voiture de la cour, attelée de six chevaux, avec M. de Cherval qui, n'ayant pas un caractère reconnu dans l'ambassade, ne pouvait être du grand cortége. Ma fille et sa gouvernante occupaient seules la seconde voiture, et la troisième était remplie par mes femmes. Ces trois voitures étaient également attelées de six chevaux. Nous prîmes une autre route que le grand cortége, en suivant cependant toujours le bord du Tage; mais nous arrivâmes bien avant l'ambassadeur et son introducteur, et c'était ce que je voulais. J'avais parié avec Junot qu'il ne se séparerait pas du comte Castro Marino sans rire. Je voulais donc l'observer à la descente de voiture, car j'avais parié cinquante napoléons, ou bien une bourse et une dragonne en filet, et voici pourquoi.

Il est d'usage, lorsqu'un ambassadeur est reçu à la cour de Portugal (mais un ambassadeur, et non pas un ministre plénipotentiaire), il est d'usage, qu'en *entrant dans son hôtel*, il donne une *collation*, c'est-à-dire un immense dîner (1); puis il faut qu'il y ait vingt-cinq couverts autour de la table, mais l'ambassadeur et son introducteur s'y doivent asseoir *seuls*, en face l'un de l'autre, et là, déplier ou ne pas déplier leur serviette, et demeurer comme deux magots chinois, pendant cinq ou six minutes. Cette absurde coutume, qui ne peut avoir une origine ayant le simple sens commun, est d'autant plus ridicule que, pour ceux qui arrivent par mer, par exemple, il y a impossibilité qu'ils aient le temps de déballer et mettre en ordre ce qui est nécessaire à ce beau cérémonial. Il suit de là, comme on

(1) On appelle toujours ce repas la collation.

n'a pu encore détruire ce vieil et sot usage, que l'ambassadeur emprunte d'une puissance amie ce qu'il faut pour la *collation*. Ce fut l'Espagne qui voulut bien nous prêter de quoi *faire les beaux*, à la descente de notre carrosse de voyage.

J'avais donc parié avec Junot qu'il ne pourrait jamais tenir son sérieux pendant qu'il ferait le magot d'un côté, en pendant du comte de Castro Marino. Ce comte de Castro Marino m'inquiétait bien un peu. Je me figurais que ce devait être un de ces vieux fidalgos, ayant une canne à pomme d'or et toussant son âme à chaque parole. Le moyen de rire avec un pareil homme?..... Mais je fus agréablement surprise, en voyant un tout jeune homme, laid comme une chenille, par exemple, mais jeune, et conséquemment devant aimer à rire. Mon raisonnement était conséquent; mais, en Portugal, on n'a pas toujours raison avec *de la raison*.

— J'ai gain de cause, dis-je au colonel Laborde, car je suis sûre que ces deux honnêtes gens-là ne seront pas face à face vingt secondes, qu'ils ne s'éclatent de rire au nez l'un de l'autre, le tout pour la plus grande joie des deux pays.

Mais pas du tout; et c'est bien le cas de dire que j'avais compté sans mon hôte. Je fus me placer près d'une porte qui donnait dans la salle à manger, et de là, je regardai mes deux personnages, qui montèrent gravement le grand escalier de l'hôtel de l'ambassade, puis se saluant à chaque porte, le comte de Castro Marino donnant toujours la droite avec un soin scrupuleux à l'ambassadeur. Ils arrivèrent ainsi, d'escalier en escalier, et de révérences en révérences, jusqu'au salon de réception. Là ils se firent encore une profonde révérence; en vérité, il y avait du mandarin dans toute cette affaire. Le maître d'hôtel ayant averti que leurs excellences étaient servies, les deux pauvres victimes,

livrées aux supplices des révérences, en firent encore trois ou quatre, puis passèrent dans la salle à manger. C'était là où je les attendais ; mais le bourreau de Portugais, bien loin d'être *victime*, comme je le croyais, parut se plaire à cette cérémonie maudite. Il garda un sérieux tellement *sérieux*, que Junot se crut obligé de le lui rendre au double, et ils se regardèrent comme pour se défier à qui ne rirait pas. Enfin, au bout de six minutes que je comptai à la pendule, le comte de Castro Marino se leva ainsi que Junot. Ils se firent encore une douzaine de révérences, et le grand de Portugal, qui était un tout petit, tout petit homme, s'en alla, non pas comme il était venu, mais tout seul dans sa grande voiture, qui ressemblait, à propos, car j'ai oublié de vous le dire, aux voitures du temps de Louis XIV. Le modèle en avait été conservé dans les remises du palais, où l'on gardait avec soin des carrosses tout dorés, bien peints, bien lourds, bien massifs, mais donnés en présent par Philippe V, lorsqu'il se raccommoda avec son frère de Portugal. Junot redescendit comme il était monté, en faisant une révérence à chaque marche, et gardant toujours le même sérieux ; il remit son introducteur dans sa lourde machine roulante, et en deux sauts il remonta au salon, où il me trouva furieuse contre ce jeune homme qui ne savait pas même *sourire* ; car je ne lui demandais qu'un sourire, au malheureux.

Mais tu ne sais donc pas, me dit Junot, que ce n'est pas mon début diplomatique que tu viens de me voir faire; j'ai rempli en ma vie plusieurs missions(1). Mais il en est une surtout dont le souvenir est bien étonnant, même dans ma pensée. Je ne puis encore aujourd'hui me représenter et le lieu de la scène et les personnages

(1) Ce fut Junot qui fut envoyé à Venise lors des massacres des Français dans la terre-ferme vénitienne.

sans qu'une vive émotion me saisisse le cœur.... C'est moi qui ai dédogé le doge de Venise. Il ne fallait pas rire là, et certes je puis dire que je n'en avais pas envie.... Mais allons manger *la collation*, et je vous conterai cela à table. Quant à toi, fais ton filet, et, pour être un mari bien appris, je te donnerai cinquante napoléons pour acheter la soie.

— Voilà qui est parlé, lui dis-je, mais il aurait encore mieux valu que tu eusses souri... Quant au comte de Castro-Marino, il avait une paire de sourcils noirs qui sont sûrement postiches, car Dieu n'en fait pas de pareils, et c'est peut-être eux qui t'auront fait peur?

— Eh! eh! dit Junot, je n'y avais pas songé; en effet...

Et, se mettant en joie au souvenir de cette figure sérieuse qu'il avait eue en face de lui pendant qu'ils étaient à table, voilà Junot riant avec moi, de ces bons rires qui révélaient et révéleront toujours une âme franche, un bon cœur... Alors il n'était plus qu'un enfant riant aux larmes, et de cette gaîté toujours de bon goût, dont jamais je ne l'ai vu sortir... Je dois le dire pour dire la vérité, quelque peine que cela puisse faire à ceux qui prétendent qu'il ne riait, pleurait et parlait qu'à coups de sabre.

Nous mangeâmes donc *la collation*, qui était excellente : c'était le cuisinier de l'ambassadeur d'Espagne qui l'avait faite. Nous pûmes d'avance présumer bien du comte de Campo d'Alange, parce qu'il avait un bon cuisinier. C'est un fait plus positif qu'on ne croit, que l'homme qui ne sait pas ordonner un repas n'est capable de rien de bon. C'est un aphorisme bien rigoureux, mais qui peut avoir son côté de vérité. Quoi qu'il en soit, je connais d'honnêtes gens qui dînent fort mal, et de grands coquins qui dînent comme des *Lucullus*, au plat des trente mille sesterces près cependant. Quant

à nous, nous dînâmes bien, et comme des affamés dont l'appétit avait été aiguisé par une promenade marine et une longue abstinence; car toutes les révérences diplomatiques avaient conduit l'affaire à sept heures du soir. Avant de quitter la table de *la collation* et de terminer notre première journée de réception, je vais transcrire ici le procès-verbal de celle de M. le comte de *Châlon*, ambassadeur de Louis XVI près la cour de Lisbonne, en 1789. Ce fut d'après ce cérémonial que nous fûmes reçus nous-mêmes : il n'y avait pas eu d'ambassadeur de France dans l'intervalle. Madame la comtesse de Châlon est, depuis cette époque, revenue à Paris, ayant survécu au malheur et à l'exil. C'est elle que nous avons vue en 1814, sous le nom de *duchesse de Coigny*. Elle avait épousé M. le duc de Coigny après la mort de M. le comte de Châlon. Sa fille était femme de M. le comte d'Angosse, chambellan de l'empereur, à qui fut joué ce tour si plaisant du page habillé en femme à un bal masqué, par M. le comte de Termes, qui était, à cette époque, *un page* bien *page*, dans toute l'acception du mot. Du reste, M. d'Angosse était un homme parfaitement spirituel. Mais quelle est la femme, la plus fine même, qui n'y eût pas été prise? On verra, lorsque nous en serons là, combien M. d'Angosse fut excusable. Quant au comte de Châlon, il mourut à Lisbonne; et plusieurs personnes de ses amis m'ont affirmé que le chagrin qu'il avait éprouvé des malheurs de la famille royale de France, mais surtout de la mort de Louis XVI, lui avait donné la mort à lui-même. M. le duc de Coigny était réfugié à Lisbonne, comme beaucoup d'émigrés, et ce fut là qu'il épousa madame la comtesse de Châlon. Il avait le cordon bleu, et le portait; s'il ne l'eût pas fait, il eût été un homme dont le général Lannes eût lui-même blâmé la conduite. Mais ce cordon bleu lui offusqua la vue; il fit demander

qu'on lui *défendît de le porter*. Le duc de Coigny en reçut, Dieu me pardonne, l'ordre de la cour de Portugal. Sa réponse fut celle d'un gentilhomme français du bon temps. Plus il était malheureux, plus l'exil, le malheur le frappaient de leurs fouets à pointes de fer, plus il releva sa tête proscrite. La suite de cette sorte de lutte avec un pouvoir qui dès-lors commençait à être universel, fut son départ forcé de Lisbonne. Je suis fâchée pour deux causes de cette affaire; d'abord pour le général Lannes, que j'aime et que je respecte comme on doit aimer et respecter celui qui fut l'honneur de nos drapeaux et de nos aigles, et puis ensuite parce que l'empereur, qui n'a jamais bien connu cette histoire, a été gratuitement chargé d'une injustice... Le duc de Coigny est l'arrière-grand-père de mademoiselle Sébastiani (madame de Praslin).

DÉTAIL DU CÉRÉMONIAL OBSERVÉ A L'ARRIVÉE DE M. LE COMTE DE CHALON EN PORTUGAL, EN 1789, ET DONNÉ AU GÉNÉRAL JUNOT PAR LE MINISTÈRE DES AFFAIRES ÉTRANGÈRES EN 1805 (1).

A joindre à la dépêche n° 2.

« Ayant mouillé, le 23 septembre 1789, à l'embou-
» chure du Tage, dans la baie de Cascaès, j'envoyai
» prévenir M. d'Urtubise, chargé des affaires du roi,
» de mon arrivée. Il se rendit aussitôt chez M. Pinto,
» ministre des affaires étrangères, pour lui en faire
» part, et le prier de vouloir bien donner les ordres
» pour ma réception; ce que le ministre effectua sur-
» le-champ.

(1) Je transcris ici le procès-verbal sur l'original écrit de la propre main de M. le comte de Châlon. Le style est le sien ainsi que les erreurs qui peuvent s'y trouver. C'est une copie littérale.

» Ayant remonté la rivière, le bâtiment jeta l'ancre » en-deça de la tour de Belem. Un moment après, arriva la visite *de la santé*. Dès qu'elle se fut acquittée » de son devoir, MM. d'Urtubise, de Saint-Didier, » consul-général, et M. Rollin, vice-consul, qui tous » étaient venus sur la même escalère, montèrent à mon » bord.

» Comme les ordres que le ministre des affaires » étrangères avait envoyés, tant pour les voitures de sa » majesté que pour les escalères de la reine, n'avaient » pu s'effectuer aussi promptement, vu la distance des » lieux, le *patron Mor* ne vint me chercher avec le » yacht de sa majesté que sur les neuf heures du soir; » il était suivi de quatre autres escalères. Je m'embarquai avec madame l'ambassadrice et les personnes de » ma suite. En passant devant la tour de Belem, elle » me salua de douze coups de canon (1), quoique le » soleil fût déja couché et la retraite battue. Arrivés au » quai de Belem, madame l'ambassadrice monta dans » un carrosse de sa majesté, attelé de six chevaux, qui » avait été envoyé pour la conduire à son hôtel, un autre, également à six chevaux, servit à conduire les » femmes de sa suite.

» Mon conducteur, M. le comte de Villaflor, grand » de Portugal, n'était pas encore arrivé; je l'attendis » dans mon yacht; il arriva un quart d'heure ensuite. » Après m'avoir reçu à mon débarquement, je montai » avec lui dans la voiture de la cour qui l'avait amené, » où je pris la droite; deux autres carrosses de sa majesté me suivirent; dans le troisième étaient M. d'Urtubise et deux personnes qui m'accompagnaient. Celui du milieu, selon l'étiquette, demeura vide.

(1) Comme nous arrivâmes à Lisbonne le vendredi saint, la tour de Belem ne put tirer le canon.

» Arrivés à mon hôtel, M. le comte de Villaflor me » conduisit jusque dans mon appartement, où, après » lui avoir donné la collation d'usage, je l'accompa- » gnai, à son départ, jusqu'au bas de l'escalier.

» Le lendemain matin j'écrivis à M. Pinto pour lui » annoncer mon arrivée à Lisbonne; quelques jours » après je lui envoyai une autre lettre pour lui de- » mander le jour où je pourrais le voir. Je lui remis » alors la copie de mes lettres de créance, et il m'an- » nonça que sa majesté avait jugé à propos de me re- » cevoir à *Quélus*, sa maison de campagne, quoique » cela ne fût pas la coutume en Portugal, mais » qu'elle était empressée de me donner audience.

» Je me rendis en conséquence, le 2 octobre sui- » vant, à Quélus, en grand cortége. Mon équipage » consistait en trois voitures à six mules, précédé » d'un écuyer en bas de soie blancs, monté sur un » cheval richement harnaché.

» M. d'Urtubise, premier secrétaire d'ambassade, » se trouvait dans la même voiture que moi. M. d'Al- » mada, le comte de Pombero, faisant tous deux les » fonctions d'introducteurs des ambassadeurs, me re- » çurent à la descente de ma voiture. Je me couvris » ainsi qu'eux. Arrivé à la porte de la chambre de la » reine, j'ôtai mon chapeau, je fis les trois révérences » d'usage, et après avoir présenté à sa majesté mes let- » tres de créance, je lui adressai mon compliment (1). » La reine me répondit en portugais, ensuite de quoi, » me demanda en français des nouvelles du roi. Je

(1) La reine n'était pas encore folle, c'est-à-dire qu'elle ne faisait pas de scènes publiques; mais sa tête était déjà fortement dérangée à l'époque dont parle M. de Châlon. Son confesseur, qui était le grand-inquisiteur, acheva de décider la démence en lui donnant une grande peur de l'enfer. Elle croyait voir ses petits-enfants continuellement dans le feu.

» continuai après mes autres compliments au prince et » à la princesse du Brésil, à la princesse veuve, et à » l'infante dona *Maria-Anna*. Je me retirai ensuite à » reculons en faisant trois révérences, étant toujours » accompagné de mes deux introducteurs.

» Au sortir de l'audience de la reine je me couvris, » ainsi que les deux grands qui m'accompagnaient, » lesquels me conduisirent jusqu'à mon carrosse. » Lorsque je partis, la garde prit les armes comme à » mon arrivée, le tambour battit aux champs, et l'on » me rendit tous les honneurs militaires.

» En m'en retournant, je fus faire ma visite chez » tous les secrétaires d'état et mes deux introducteurs. » Mais je n'allai ni chez M. le duc d'Alafoès, ni chez » le patriarche, vu que l'ambassadeur d'Espagne nou- » vellement arrivé ne les a point visités.

» Je me rendis aussi chez la *camareira mor* (1), ou » la grande-maîtresse, à laquelle je fis la visite d'usage. » Elle me dit que la reine l'avait chargée de prévenir » madame l'ambassadrice, que si elle pouvait lui être » présentée le 7 de ce mois, sa majesté la recevrait » avec grand plaisir.

» Madame l'ambassadrice ayant accepté le jour que » sa majesté avait fixé, écrivit en conséquence à la » *camareira mor*, pour la prévenir qu'elle se rendrait » à Quélus au jour indiqué.

» Madame l'ambassadrice fut reçue dans les petits » appartements de sa majesté où se trouvaient réunies » toutes les princesses de la famille royale. Elle adressa » à toutes le compliment d'usage, et se retira en fai- » sant les trois révérences de la même manière qu'en » entrant. La *camareira mor* a rempli près de ma-

(1) *Mor*, est la même chose que *mayor* en espagnol; ainsi, *camareira mor* est justement camareira mayor, ou grande-maîtresse de la maison, ou de la reine.

» dame l'ambassadrice les mêmes fonctions que les in-
» introducteurs près de moi.

» Au sortir de l'audience de la reine, madame l'am-
» bassadrice fut faire sa visite à madame la *camareira*
» *mor*, ne l'ayant pu faire auparavant, vu le peu de
» temps qu'elle avait pour faire le voyage de Quélus. »

Je ne ferai qu'une observation en terminant cette pièce fort extraordinaire dans son espèce, c'est qu'elle était écrite au mois de septembre qui suivit ce mois de juillet qui n'a ni *premier*, ni *trente*, ni *quinze*, mais *un quatorze juillet*. La France alors était pour tous les partis dans un accès de frisson qui annonçait un terrible paroxisme de fièvre, si ce n'est même une maladie sérieuse. M. de Châlon était l'un des serviteurs les plus dévoués au roi et à sa cause. Mais, comment la servait-il? Quelle futilité dans ses occupations près d'une cour entièrement dominée par l'Angleterre, et dont l'alliance était l'affaire peut-être la plus importante à traiter à cette époque difficile. Sans doute, une autre note était jointe à celle-là. Je n'en doute pas, je n'en veux pas douter; mais le style de celle-ci, cette relation de la plus petite révérence, cette rigueur dans le plus léger rapport de l'ambassadeur à ceux qui sont chargés de l'escorter, de le conduire, non, je n'en doute pas, la dépêche qui accompagnait cette note ne devait pas contenir de détails intéressants; et pourtant dès cette époque, chaque jour en voyait éclore de nouveaux.

FIN DU TOME CINQUIÈME.

TABLE DES MATIÈRES.

CHAP. I. Attitude des rois de l'Europe. — Prorogation du consulat. — Consulat à vie. — Sénatus-consulte demandant l'empire pour Napoléon Bonaparte. — Détails et incidents. — Appel à la souveraineté du peuple. — 3,777,000 votants. — Calomnies posthumes contre Napoléon. — Gohier, président du directoire. — Napoléon, consul à vie. — Lettre de Duroc à Junot — Pressentiment de Junot. — Conspiration de Pichegru, Moreau et Georges Cadoudal. — Le duc d'Enghien. — Regnier, grand-juge et ministre de la police. — Drake, ministre de la cour de Londres à Munich. — Démarches suspectes du duc d'Enghien. — Menées de Pichegru attribuées à ce prince. — Curieuse révélation. — Conversation de Duroc et de Junot. — Long entretien de ce dernier avec le premier consul. — Les généraux Dupas, Mâcon, Laplanche-Mortière. — Clémence de Napoléon. — Son appréciation de Moreau. — Conduite de Bernadotte au 18 Brumaire. — Arrivée de Junot à Arras. — Parole remarquable. 1

CHAP. II. Expédition d'Angleterre. — Camp d'Arras. — Division de grenadiers commandés par Junot. — Les généraux Mâcon, Laplanche-Mortière, Dupas, placés sous les ordres de Junot, ainsi que Clément, adjudant-général, chef d'état-major. — Leur portrait. — MM. de Déban-Delaborde, Édouard de Colbert, Auguste de Verdière, Charles Vanberchem. — MM. de Limoges et Magnien. — M. et madame de Lachaise. — Fait remarquable dans les annales de la toilette militaire. — Quiproquo plaisant. — Mon mari projette la suppression des chapeaux de feutre pour les troupes, et la *tonte* générale des queues. — Lannes et Bessières. — Duels entre militaires à propos de queues. — Lettre de l'empereur à Junot. — Singulière requête d'un jeune grenadier. — Caprices de ma fille. — La sœur de lait du grand Buffon. 16

CHAP. III. Détails sur le général Dupas. — Récit de sa querelle avec un officier autrichien. — Opinion de Napoléon sur les qualités exigées pour faire un bon général. — Lannes et Kel-

lermann. — La malveillance interprétant méchamment mes paroles. — Manies du préfet d'Arras pour les particules. — Mésintelligence à ce sujet entre lui et M. Clément. — Dîner à la préfecture. — Scène plaisante dont MM. de Lachaise et Barral font les frais. — Motion faite au tribunat par le tribun Curée, et adoptée par le sénat. — Harangue de Cambacérès et réponse de Napoléon. — Trente mille proscrits rendus à leur patrie. — Digression sur le siècle d'Auguste. — Pamphlets. — Révélation curieuse. 32

CHAP. IV. Anecdote piquante sur certain fauteuil. — Moreau, Joubert, Bernadotte et M. d'Azara. — Clément de Ris. — Départ pour Marengo. — Déconvenue de certaines gens. — Enlèvement d'un sénateur. — Conduite de Fouché, ministre de la police. — Lettre de Clément de Ris à Fouché. — Bizarrerie de sa délivrance. — Visite à Beauvais. — Secret surpris. — Paroles de l'empereur à Junot. — Davout. — Marmont. — Les généraux Oudinot, Friand, Durute. — Le contre-amiral Magon. — Parodie et paraphrase de Napoléon. — Le colonel Bory. — Comment Davout traitait son beau-frère..... 45

CHAP. V. Inquisition de Davout. — Anecdote plaisante du camp de Bruges. — Le général Lamothe. — Affaire du général Fournier. — Opinion sur les hommes qui entouraient Napoléon. — M. Quatremère-de-Quincy. — Portique triomphal à la place du Grand-Châtelet. — Réponse de Napoléon au conseil général de la Seine. — Cavalerie de mer inventée par M. Quatremer-Disjonval. — Moyens de repousser les boulets de canon et de naviguer sans navire, par le même. — Le général Mathieu Dumas. — Disgrâce de M. Quatremère-Disjonval. — Napoléon à Arras. — Accueil cordial qu'il fait à mon mari. — Ma correspondance avec madame de Limoges, aujourd'hui vicomtesse de Puthod. — Voyage à Boulogne. — Incidents remarquables..... 63

CHAP. VI. Distribution de croix à Boulogne. — Mon mari nommé grand-officier de la légion-d'honneur, puis grand'croix. — Noblesse d'âme de l'empereur. — MM. Auguste et Édouard de Colbert. — Reproches de l'empereur à Junot. — Junot demande conseil à Berthier, puis à Duroc. — Billet de ce dernier à mon mari. — Opinion sur l'expédition d'Égypte. — Désunion entre le général en chef et les officiers supérieurs. — Les cheiks turcs. — Appréciation de Kléber. — M. Édouard de Colbert, aide-de-camp de Junot. — Napoléon lui refuse la croix. — Ma querelle avec mon mari à ce sujet. — Comment

l'empereur se vengeait. — Serment des légionnaires à cette époque. — Rœderer. — Création de 24 grands-officiers de l'empire. — Voyages à Boulogne, à Douai et à Saint-Omer. — Le général Boursier. — Madame Gaillan et sa famille. — Camp du général Soult. — Lettre à madame de Puthod. — Madame Pétiet et sa fille. — Amours de M. Alphonse de Colbert. — M. Pétiet, intendant-général des armées. — Sa biographie.... 80

CHAP. VII. L'empereur passe une grande revue à Arras. — Détails sur la réception qui lui est faite. — Mesdames Laplanche-Mortière et Pierron. — M. Maret. — Le général Suchet. — L'empereur me fait une visite. — Ses paroles gracieuses. — Mon embarras. — M. Goudmetz. — Satisfaction de l'empereur. — Son ordre du jour. — Son apparition au théâtre d'Arras. — Il traite mon mari avec une touchante bonté. — Pension de 30,000 francs donnée à Junot sur la cassette de l'empereur. — Mot de Napoléon. — Certain major envoyé *chez nous* pour y apprendre son métier. — Arrêt affiché à la porte de l'évêque d'Arras. — L'empereur fait un accueil flatteur à M. de Limoges. — Portrait de M. Necker..... 94

CHAP. VIII. Château de Coppet. — Détails d'intérieur. — Appréciation de madame de Staël. — Son ambition politique. — Représentations théâtrales à Coppet. — Acteurs : MM. le comte de Sabran, Charles de Labédoyère, marquis de Palmella et madame de Staël. — Retour de madame de Staël à Paris. — Éloignement de l'empereur pour cette femme célèbre. — Inauguration de l'ordre de la légion-d'honneur à l'hôtel des Invalides. — Étrange discours de M. de Lacépède, grand chancelier. 107

CHAP. IX. Préparatifs de la fête de Boulogne. — Nous partons pour Boulogne. — Le général Laplanche-Mortière et sa femme. — Madame B....r. — La baraque du maréchal Berthier. — Le trône et les drapeaux. — Les 24 grands-officiers de l'empire. — *Le grand maigre.* — Le caporal compatriote de Lannes. — La parfaite égalité. — Le fauteuil de Dagobert. — Le casque de Bayard. — Le bouclier de François I^er^. — Les 60,000 hommes dans la vallée au pied de la tour d'Ordre. — La maréchale Ney. — Son portrait. — Duo de don Juan. — M. de Brigode. — Impression commune le jour de la fête. — Ouragan. — Arrivée de la flottille. — Chavirement. — Colère de l'empereur. — Jupons enlevés. — Perruque et chapeau à la mer. — Madame B... en enfant de chœur. — Sauce ajoutée par la pluie à un dîner de 3,000 personnes. — Bal et fête brillante..... 118

CHAP. X. Nous partons pour Calais. — L'hôtel de Dessein. — Ma conversation avec l'empereur. — Sa bizarre manie de vouloir tout connaître. — Ses questions. — Retour à Arras. — Redoublement d'activité. — Loi somptuaire pour les costumes de cour. — Le *Louvre* du peuple. — Mot de Napoléon. — Habit brodé. — M. Levacher. — La ville de Lyon. — Le premier consul acceptant son premier hommage et la favorisant. — C'est pour elle qu'il met un habit brodé. — La cravate noire et les bottes. — Mot d'Eugène Beauharnais..... 132

CHAP. XI. Paroles du cœur de l'empereur à Junot. — Lettres closes pour le sacre. — Singulier aspect de Paris. — M. et madame de Lachaise. — Joseph Lebon. — Arras. — Les massacres. — Joseph Lebon aux Oratoriens. — Arrivée à Paris. — Aspect de Paris. — La fenêtre aux trois cents francs. — Ivresse de Paris en 1804. — Le pape à Paris. — Son portrait. — Le général Cervoni. — La harangue. — L'épouvantail. — Position du pape. — Le mandement d'un évêque républicain. — Joseph Bonaparte assiégé dans son palais de Rome. — Mort de Duphot. — Les jésuites..... 142

CHAP. XII. Formation de la nouvelle cour. — Le faubourg Saint-Germain et les femmes de généraux. — Madame de Larochefoucault. — La dame d'honneur bossue. — Madame Ma....t. — Madame Savary. — Madame de Ca....y — Mesdames La...es et Du....el. — La maison des princesses. — M. d'Aligre. — L'aventure des souliers de bal. — La princesse Élisa. — L'empereur la compare à la duchesse du Maine. — Querelle du frère et de la sœur. — Madame Leclerc revient de Saint-Domingue. — Le veuvage et la Vénus *suicide*. — Le prince Borghèse. — Le nouveau marié. — Visite à Saint-Cloud. — La robe brodée en diamants. — Elle est princesse avant les autres!..... 155

CHAP. XIII. Disgrâce de Marmont vivement ressentie par Junot. — A qui fallait-il l'attribuer. — Marmont colonel-général des chasseurs. — Sa femme. — Décret du peuple présenté par le sénat conservateur à Napoléon. — 2,579 votes négatifs. — 3,575,000 votes affirmatifs. — Cérémonie du sacre. — Junot porte la couronne de Charlemagne. — Description de Notre-Dame. — Le pape et son trône. — Travée des grands-officiers. — Arrivée de l'empereur. — L'impératrice Joséphine. — Chute d'une petite pierre qui va frapper l'empereur. — Présage. — Anciens souvenirs. — Longue conversation avec Napoléon. — La dame du palais. — Le juge de paix de canton. — Monge. — Discours de M. Siméon. — Renvoi des Stuarts..... 167

CHAP. XIV. Junot est nommé ambassadeur en Portugal. — Il hé-

site avant d'accepter. — Portrait de M. de Lageard de Cherval, parent de M. de Talleyrand. — Prévention de l'empereur contre M. Lageard. — Les amis de Junot lui conseillent de se rendre aux désirs de l'empereur. — Sir Robert Fitz Gérald et sa femme. — Expédient burlesque du maréchal Lannes. — Question de prééminence. — Le maréchal est rappelé. — Adieux de Junot à la ville de Paris. — Lettre remarquable aux maires et au préfet. — La ville fait hommage à Junot d'une épée. — Remercîments de Junot aux habitants et aux autorités. — Conseils donnés par Cambacérès. — Conduite de ce dernier le 8 floréal. — Ma répugnance à quitter Paris. — Ouverture du corps législatif. — Paroles de l'empereur. — Discours du ministre de l'intérieur. — Lettre de Napoléon au roi d'Angleterre. — Étranges commentaires sur cette démarche. — Levée de soixante mille hommes. — Pacification de la Vendée. — Départ d'une escadre. — Le général Joseph Lagrange. — Prise de l'île anglaise la *Dominique*. — Instructions détaillées que me donne l'empereur avant notre départ pour le Portugal..... 185

CHAP. XV. Mes préparatifs de départ pour Lisbonne. — Notre maison montée sur un pied magnifique. — L'état-major de Junot est dissous. — M. le colonel Laborde seul l'accompagne à Lisbonne. — MM. Verdières et de Vanberchem. — Aventure des ânes et des coqs. — Les arrêts, le punch et la vieille hôtesse. — Les fanfares autour des remparts. — M. de Limoges et la vicomtesse de Puthod. — La miniature volée. — Singulière épître du voleur. — Son audace et son sang-froid. — Perte de mes boucles d'oreilles. — Colère du prince Eugène. — La fête des maréchaux..... 204

CHAP. XVI. L'empereur devient amoureux. — Madame *******. — Le bal du ministre de la guerre. — Les olives. — Déclaration indirecte. — Dîners de cour et dîners dans la rue. — Comparaison. — Déjeuners à la Malmaison. — Réflexions de l'empereur sur la toilette. — L'impératrice Joséphine. — Les femmes blondes et maigres. — Conversation avec l'impératrice. — Madame de La Vallière. — Le roman servant de bréviaire. — M. de Lima, ambassadeur de Portugal. — Ses sottises. — M. d'Araujo, ministre des affaires étrangères en Portugal. — Son portrait. — Scène de voleurs. — Frayeur du secrétaire. — La montre et la chaîne. — M. de Talleyrand et M. de Cherval. — Portrait de M. de Rayneval. — Adieux de Junot à l'empereur. — La parole d'honneur de l'empereur..... 216

CHAP. XVII. Départ de Paris le mardi gras 1805. — Mon chagrin. — Incidents de notre voyage à travers la France. — Le canon

tiré sur notre route. — Les maires et les préfets. — Les perdreaux truffés de Barbezieux. — Angoulême et sa fonderie. — Le Carbon-Blanc et le yacht de la ville de Bordeaux. — Description de la ville. — M. Charles Lacroix. — Beauté de la préfecture. — Notre promenade en ville. — Lettre que j'écrivis à cette époque à la vicomtesse de Puthod. — Notre voiture se brise. — Ma fille. — Appréciation du préfet de la Charente. — Le général Pommereuil. — Les jurements. — Grand dîner. — La violette double. — Le printemps et la France. — Adieux. — Le château Trompette et Tropette. — M. de Talleyrand au séminaire. — M. de Cherval. — Notre départ de Bayonne. — Portrait du prince de la Paix. — La grisette et la femme de qualité. — La maison de Madrid. — L'empereur et les secrets à double partie 234

CHAP. XVIII. Notre entrée en Espagne. — Tableau de ce pays. — Parallèle de son état, de ses ressources en 1805 et 1806, et ce qu'il fut plus tard. — Réflexions détaillées sur les mœurs, les habitudes, les préjugés, le caractère des Espagnols. — Quel rang l'Espagne doit occuper parmi les autres nations. — Mot remarquable de l'empereur à la suite d'une conversation avec moi 252

CHAP. XVIV. Physionomie de l'Espagne et du Portugal avant la guerre. — L'empereur attache une grande importance à être l'allié de ces deux pays. — Fanatisme national des Espagnols. — Détails sur la famille royale et le prince de la Paix. — Parallèle de ce dernier avec Orloff, favori de Catherine. — Impôt sur les voitures. — Beautés des routes. — Inscriptions. — Recherches historiques et statistiques sur Madrid. — Madame de Beurnonville. — Son aimable réception. — Pourquoi les lumières de la civilisation pénètrent difficilement en Espagne. — Dévotion des femmes espagnoles. — Passions des Espagnols pour les spectacles, les joûtes, les tournois. — Mot du comte d'Agnilard. — Orgueil castillan. — La duchesse d'Ossuna. — Les marquises de Santa-Cruz et de Camarasa. — La marquise d'Ariza. — Madame Carrujo. — Sa fille, madame la comtesse Merlin. — Mes douze premières années. — La marquise de Santiago. — Ses ridicules. — Le sourcil postiche 268

CHAP. XX. Mon mari conçoit du prince de la Paix une opinion favorable. — Portrait de la princesse des Asturies. — Curieuse origine de la faveur du prince de la Paix. — Titre de prince conféré en Espagne aux étrangers seulement et aux membres de la famille royale. — Appréciation impartiale du

prince de la Paix. — Il tient tête à l'inquisition. — Junot se rend près du roi à Aranjuez. — Ma présentation. — Vieux restes des coutumes féodales. — Pont du Mançanarez. — Pont de Tolède. — Le château de M. Aguado à Petit-Bourg. — Ma toilette de présentation. — Cérémonial. — Proscription des gants blancs. — La camareira mayor. — La reine me fait le plus gracieux accueil. — Son portrait. — Charles IV. — Ses habitudes. — Détails intéressants sur sa vie privée. — La reine d'Étrurie. — Mon embarras. — Questions nombreuses que m'adressent le roi et la reine d'Espagne..... 284

CHAP. XXI. Particularité importante de ma visite à leurs majestés. — Mon étonnement à la vue du prince de la Paix, et sa singulière tenue. — Réflexions que me suggéra cette circonstance. — Union du prince de la Paix avec une princesse de la maison de Bourbon. — Étranges commentaires sur ce mariage. — Haine de la princesse de la Paix pour son mari. — Madame Tudo. — Anecdote bizarre. — Faveur d'un jeune garde du corps. — Passion malheureuse du roi pour la musique. — Ma présentation à la princesse des Asturies. — Mauvaise humeur du prince des Asturies. — Hésitation de Junot. — Le comte de Campo d'Allange. — Notre promenade dans les jardins..... 300

CHAP. XXII. Souvenirs d'Aranjuez. — Cérémonial. — Retour à Madrid. — Singulière aventure. — Mes rapports d'intimité avec madame de Beurnonville. — Heureux instants passés dans la maison de l'ambassadeur. — Dîner et surprise. — Tallien. — Conduite de Tallien au 9 thermidor. — Conférence de Junot avec le prince de la Paix. — Ports d'Espagne. — Son alliance avec la France. — Notre départ de Madrid. — M. le comte da Ega, ambassadeur de Portugal. — Portrait de la comtesse da Ega..... 314

CHAP. XXIII. Mon mari est traité avec tous les honneurs dus à un ambassadeur de France. — Mauvaise humeur de Charles IV contre Louis XVIII. — Le soldat usurpateur. — Ordre de la toison-d'or. — Lettre absurde de Louis XVIII au roi d'Espagne. — Acceptation de la couronne d'Italie par l'empereur. — Discours de Napoléon manquant de franchise. — Quel était le vrai but de l'empereur. — M. le marquis de Buonaparte. — Couronne de Lombardie. — Mémoires de Gohier empreints de fiel et de haine. — Talaveyra da Reyna. — Des dragons nous donnent une aubade. — Soldats espagnols demandant l'aumône. — Projet de faciliter l'écoulement du Tage. — Le clergé s'y oppose *au nom de Dieu* et en qualifiant le projet *d'atten-*

tatoire aux dogmes sacrés. — Quel est en Espagne le sens de l'expression *états.* — Portrait de la duchesse d'Albe. — *La Mesta*..... 325

CHAP. XXIV. Province de l'Estramadure. — Le coche de *Colleras.* — Aventure qui m'arrive dans ce pays. — Ma manière de voyager. — Visite inattendue de Jérôme Bonaparte. — Détails sur Jérôme. — Colère de l'empereur en apprenant son mariage. — M. Alexandre Le Camus, depuis comte de Furstein-stein. — Mademoiselle Paterson. — Sa ressemblance avec la princesse Borghèse. — Ma conversation avec Junot. — Mes présages se réalisèrent. — Pont d'Almaraz. — Entêtement de nos muletiers. — Le fameux Gonzales de San-Sébatien. — Le *Puerto.* — Chêne vert de la péninsule. — Le village de Jaray-Cego. — Bonne réception que nous font les autorités de Truxillo..... 339

CHAP. XXV. La Guadiana: — Les montagnes de Santa-Crux. — Dangers courus sur la route de Madrid à Badajoz, — La *venta del Despoblado.* — Ma crainte des brigands. — Mon adresse au pistolet. — Madame Thomières. — Les assassins de la route du Confessionnal. — L'impunité. — Les pauvres matelots français. — La *possada* de San-Pedro. — Terreur et dégoût. — L'homme assassiné. — L'instrument de torture. — Frayeur de mes femmes. — Colère de Junot. — Départ de San-Pédro. — L'entêté muletier. — Voiture versée. — La ville aux trois noms. — Le prince de la Paix. — Badajoz. — Les coups de canon..... 353

CHAP. XXVI. Singulière différence entre le Portugal et l'Espagne. — Trinité portugaise. — Le Juif, le Nègre et le Portugais en une seule personne. — Réception à Estremoz. — Junot, premier aide-de-camp de l'empereur. — Venda do Duque. — Montemor-o-Novo. — Coup d'œil sur l'Alemtejo. — Le *foral*, les *pravedors* et les *juiz de fora.* — Béranger, ou *le diable m'emporte*..... 370

CHAP. XXVII. Arrivée à Lisbonne. — Aspect de la ville et des environs. — Adage portugais. — Le frère du maréchal Serrurier. — Calembourg de l'empereur. — Le banquier français. — Bizarrerie du cérémonial. — L'ambassadeur de Louis XVI et celui de Napoléon. — Ordres donnés par le ministre des affaires étrangères pour la réception de Junot. — Le vendredi saint. — La fièvre jaune en Andalousie. — Visite de *la santé.* — Gouvernement du Portugal. — Le yacht du prince du Brésil. — Notre débarquement. — Le comte de Castro

Marino. — Usage absurde relatif à l'installation des ambassadeurs en Portugal. — La voiture du comte de Castro Marino. — La collation diplomatique. — Procès-verbal de la réception de M. le comte de Châlons ambassadeur de Louis XVI. — M. le duc de Coigny et sa petite-fille, madame Sébastiani. 378

Imp. par E. Dézairs, à Blois.

JUL 1 9 1933